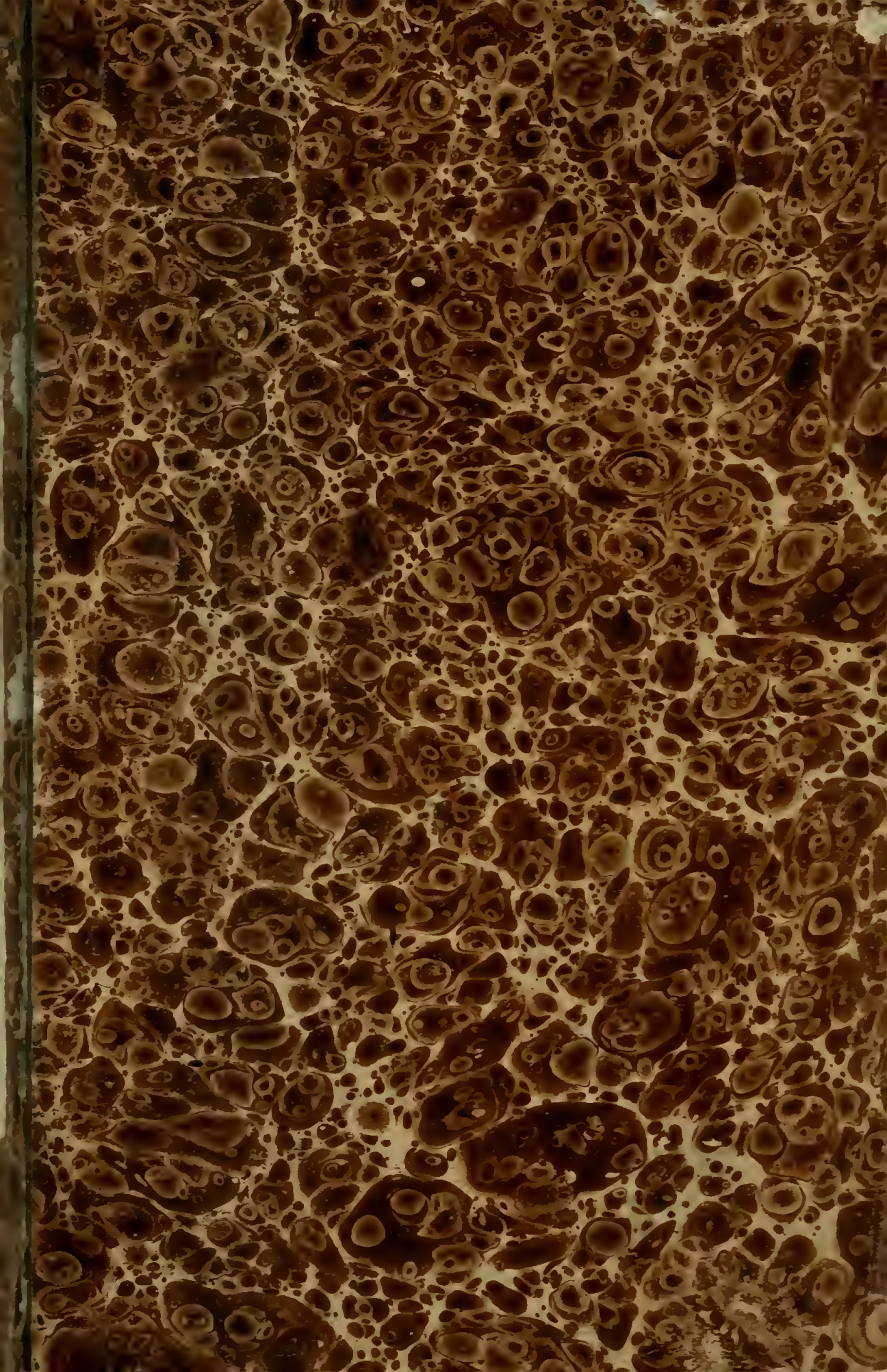
U d'/of OTTAWA
39003003293783



Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

MADAME

DE SOMMERVILLE.

IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, 36.

MADAME

DE SOMMERVILLE

PAR

JULES SANDEAU.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR.

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

PARIS

PAULIN, ÉDITEUR,

RUE RICHELIEU, 60.

1847

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2421
.S2M2
1847

MADAME

DE SOMMERVILLE.

Saint-Léonard est une pauvre ville en pays marchois. Si vous faites jamais un voyage aux rives de la Creuse, prenez à l'entrée du faubourg le sentier qui se sépare de la grande route : vous le trouverez, au printemps, semé de violettes et bordé de troènes en fleurs. Vous aurez d'un côté la montagne, couverte de genêts dorés, et de l'autre la Creuse, qui vous semblera de loin un vaste ruban jeté sur la plaine. Ce pays vous plaira : il est pauvre, mais pittoresque ; vous aimerez le bruit de ses torrents et le calme de ses petits lacs perdus au milieu des bruyères. Après deux heures de marche, vous arriverez à Anzème : c'est un misérable hameau tapi sous une masse de chênes et de châtaigniers comme un nid d'oiseau dans un buisson. Ses rustiques habitations communiquent entre elles par des *traînes* bordées d'aubépine et de sureau. Ces rues de feuillages et de fleurs enferment comme les quartiers d'une ville les enclos cultivés, où le vieux buis croît à côté de la ruche d'abeilles. Les carrés de légumes, symétriquement encadrés

dans des bordures du thym, laissent encore place à des roses de Provins, qui s'enfoncent dans la haie comme pour regarder en dehors et brillent parmi la verdure. Le chaume des maisons est lui-même devenu parterre et nourrit des familles de giroflées jaunes, des guirlandes de houblon, des tapis de lierre, et jusque sur les marges du chemin serpentent des liserons de neige, qui se mirent dans l'eau courante échappée aux mille veines de la colline. Si vous suivez le cours de la Creuse, au sortir du village, vous aurez, en face du moulin qui s'élève élégant et fier sur la rive opposée, avec sa façade neuve, ses nombreux étages et son toit ardoisé, la garenne au fond de laquelle, humble et mélancolique, se cache le château seigneurial.

Par une soirée d'automne, deux jeunes gens étaient assis sur la terrasse de château d'Anzème. La soirée était belle : les étoiles brillaient au ciel, la lune montrait son pâle visage à travers le rideau de peupliers qui borde la Creuse. Tout dormait au village; le silence de la nuit n'était troublé que par le bruit de l'eau, qui se fâchait avec les cailloux de son lit, et par les aboiements des chiens qui hurlaient à de longs intervalles. Les deux jeunes gens étaient tristes et recueillis.

« C'est une étrange destinée, dit enfin le plus âgé en se levant et en prenant le bras de son jeune ami, que celle qui nous réunit dans ces lieux que tant de fois, sous les arbres de notre collége, nous nous étions promis de visiter ensemble. Cette destinée, je

voudrais la dire heureuse, mais trop de jours ont passé sur les rêves de notre jeune âge. La vie est mauvaise pour tous : pourquoi donc m'avoir demandé le récit de la mienne? Vous autres, pour qui l'existence fut longtemps revêtue de riants et beaux aspects, vous donnez à vos premières douleurs je ne sais quelle importance qui vous rend à vos yeux le centre de toutes choses : vous prétendez alors être seuls à souffrir ce que tous ont souffert avant vous, et, à voir la vanité du malheur qui vous enivre, on dirait que votre âme, en se brisant, a dérangé l'harmonie du monde. Moi, pour qui la vie n'eut jamais de caresses ni de sourires, j'ai compris de bonne heure la valeur réelle d'une âme solitaire et froissée dans l'immensité des êtres, et je sais pratiquer mieux que vous l'humilité de la douleur. Aussi en face de cette nuit, dont le recueillement semble promettre à mon récit une solennité épique qui sied mal à sa vulgarité, n'est-ce pas sans effroi que je vais vous confier le secret de ma misérable jeunesse; et peut-être le garderais-je enfermé dans mon cœur, si cette histoire ne devait vous offrir de grands enseignements de force et de résignation... Venez, ajouta-t-il en entraînant son ami vers le perron de château... Cette demeure est inhabitée, ceux qui la peuplaient de gracieuses images ne sont plus : le monde les posséda sans les connaître, et moi, qui les ai connus, je reste ici-bas à les pleurer. »

Tous deux allèrent s'asseoir sur l'une des marches du perron. Le jeune homme resta longtemps

plongé dans l'amertume de ses souvenirs ; il parcourut longtemps de son triste regard la solitude des lieux qui l'entouraient ; puis il commença d'une voix émue le récit suivant.

I.

J'avais vingt-cinq ans lorsque la mort de mon père me laissa possesseur d'une fortune médiocre et d'un trésor inappréciable. Ce trésor était ma sœur, qui comptait quinze ans à peine ; notre mère était morte en lui donnant le jour. Près d'expirer, mon père appela ses deux enfants à son chevet : il prit nos mains dans les siennes, et, après m'avoir confié solennellement le bonheur de sa fille, il nous fit jurer de nous aimer et de vivre unis. Ma sœur et moi nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre ; notre père nous bénit et mourut. C'est de cet instant qu'a commencé ma vie : auparavant je n'étais guère qu'un enfant ; en me créant un devoir la mort de mon père me fit homme. Ce devoir je l'acceptai avec amour, avec orgueil ; je délaissai les projets ambitieux qui m'avaient longtemps souri ; je ne voulus point soumettre aux chances de leur succès l'avenir d'une tête si chère, et je lui sacrifiai avec transport les rêves de ma jeunesse.

Peut-être ne savez-vous pas tout ce que le ciel a

mis de tendresse et d'amour dans le cœur de deux pauvres enfants qui n'ont, après Dieu, d'autre appui ni d'autre famille qu'eux-mêmes ; peut-être ignorez-vous tout ce qu'il y a de bonheur dans cette union sainte et fraternelle. Je ne crois pas que deux amants puissent, loin du monde, dans un élysée de leur choix, vivre des jours plus enchantés que ceux que j'ai vécus avec ma jeune sœur ; nous étions deux amants, moins l'amour. Il y avait dans son affection pour moi toute la naïve expansion de son âge, et dans ma tendresse pour elle un sentiment de protection qui donnait à mon existence une grande solennité. Je compris dès lors que la poésie de la vie est dans l'accomplissement d'un devoir.

On nous voyait rarement à Saint-Léonard : Nancy préférait le séjour de notre petite propriété, que je faisais valoir et dont le revenu suffisait à nos besoins. Nous y vivions seuls et retirés avec la nourrice de ma sœur. L'hiver, qui est fort rigoureux en ces contrées, ne nous a jamais exilés à la ville. A moins que je n'y fusse appelé par les intérêts de notre modeste fortune, je ne m'y rendais guère que le dimanche pour accompagner Nancy à la messe ; encore préférions-nous aller l'entendre à l'église d'Anzème lorsque le temps était beau et que les sentiers nous permettaient d'atteler la carriole.

Nous partions le matin aussitôt que le vent nous apportait le premier son des cloches, et le soir nous ramenait toujours à *La Baraque*. C'est ainsi que ma sœur appelait notre maisonnette. Vous pourriez en

voir d'ici la façade blanche et les volets verts, si la lune ne projetait sur elle les grandes ombres des chênes qui la dominent. La Creuse coule à ses pieds sous un berceau d'aulnes et de trembles, et les bois du coteau la protégent contre les bises de décembre et contre les ardeurs de l'été.

C'est là que nous avons vécu des jours d'une vie bien heureuse. Le monde n'excitait pas nos regrets : nous nous étions l'un à l'autre un monde toujours aimable. Notre existence coulait paisible comme les eaux de notre rivière, mais jamais aucun nuage n'en altérait la limpidité. Pauvres à la ville, nous étions riches aux champs et nous faisions du bien aux pauvres de notre village. Ils nous le rendaient en bénédictions, et Dieu les exauçait toutes, car chaque jour donnait à ma sœur une grâce nouvelle, une vertu de plus. C'était bien un ange du Seigneur ; les vieilles femmes du pays l'appelaient leur fille et lui baisaient les mains ; lorsqu'elle traversait le hameau, un murmure d'admiration naïve s'élevait sur ses pas. Sa présence consolait les douleurs et doublait la joie de tous : les mourants croyaient à la vie lorsqu'elle allait s'asseoir à leur chevet ; il n'était pas d'heureuse fête si je n'ouvrais le bal avec elle dans la grange ou sous les ormeaux. Notre bonheur nous rappelait ces deux enfants de l'Ile-de-France dont nous avions lu les chastes amours et la touchante destinée ; mais, plus heureux qne nous, chacun d'eux avait une mère, et nous pleurions souvent la nôtre.

Je crois fermement qu'entre les choses qui exercent le plus d'influence sur notre vie tout entière, l'une est le premier livre que le hasard nous offre, l'autre la première femme que le ciel ou l'enfer nous envoie. Toujours est-il vrai que la lecture de *Paul et Virginie* décida de nos goûts, et que la direction de nos idées fut soumise à l'impression que notre âme en reçut. Nous nous étions fait un ami de ce livre, nous nous plaisions à établir de tendres et de mystérieux rapports entre ses héros et nous ; l'histoire de leur enfance était celle de notre jeunesse ; seulement, lorsque, seuls sous la châtaigneraie avec ce livre bien-aimé, nous arrivions au moment où Virginie va quitter son jeune ami pour aller chercher la fortune en France, nous nous promettions de ne nous quitter jamais.

Nous ne connaissions pas l'ennui, ni ces vagues aspirations qui fatiguent l'âme, ni ces rêveries oisives qui l'énervent et la frappent de stérilité, ni ces faux besoins qu'elle ne trouve jamais à satisfaire : chaque jour amenait ses travaux et chaque saison ses plaisirs ; notre vie était pure et religieuse. Je dis religieuse, car elle était pleine de la pensée de Dieu : c'était vers lui que notre âme s'élevait sans cesse, c'était lui qu'elle bénissait et qu'elle glorifiait à chaque instant dans la contemplation de nos félicités. C'était aussi une vie pure. Dans le monde il est bien rare ou bien difficile d'atteindre au terme de la journée sans avoir à déplorer quelque accroc fait à sa conscience : on se salit malgré soi au contact des

hommes ; mais dans la vie dont je vous parle nous étions seuls avec Dieu et nous-mêmes : dans cette vie les idées s'agrandissent, le cœur se sanctifie ; le jour passe, et le soir on s'endort dans la paix et dans l'innocence de son âme.

Je dois vous dire aussi que notre solitude n'était pas sans quelque élégance : jeune, j'avais cultivé les lettres et les arts ; lorsque la mort de mon père m'appela à des occupations plus graves, je ne délaissai pas entièrement les premières, et j'élevai ma sœur dans l'amour des saintes études. C'était un grand charme pour moi, durant les longues soirées d'hiver, de l'initier à mes admirations, de la trouver accessible à toutes les nobles et grandes idées. Nous aimions les vieux livres ; nous aimions les romans honnêtes : les peintures du monde que nous offraient leurs pages nous rendaient notre solitude plus chère, et les orageuses amours de leurs héros nous faisaient apprécier le calme de notre union. Le bonheur est sous nos chênes, disions-nous, il est dans nos vallées, et sur le flanc de nos coteaux, et sur les rives de la Creuse. Et nous nous plaisions à répéter les vers du poète qui nous a dit la virginité de ses eaux en vers aussi limpides qu'elles. Nous aimions la poésie ; son langage sied aux âmes heureuses, comme le parfum des fleurs et le bruit du vent dans les bois.

Je vous ai dit qu'on nous chérissait au village : c'est que nous ne faisions pas comme le riche qui vient aux champs respirer la verdure, et qui les dé-

laisse pour la ville aux premières bises de l'hiver. L'homme des champs les aime peu ceux-là, mais, dans la simplicité de son cœur, il sait gré à ceux qui partagent ses mauvais jours et ne se dérobent point aux glaces ni aux frimas. Au reste rien n'est beau, rien n'est grand et mélancolique comme un hiver passé à la campagne : la nature a mille secrets de végétation dont elle se pare alors avec coquetterie ; lorsque les monts, couverts de neige, étincellent au soleil, on les dirait plaqués d'argent ; les bois ont un aspect magique, soit que le brouillard les enveloppe, soit que le givre pende en grappes brillantes à leurs branches ; la fumée bleuâtre des toits s'élève tristement à travers les chênes blancs ; tout est grave et silencieux : les corbeaux volent lourdement dans la plaine, le rouge-gorge vient, comme un hôte, frapper du bec et des ailes aux vitres ; la nuit est plus solennelle, le vent gémit aux portes, les arbres craquent, les loups hurlent au loin, la neige crie dans le sentier sous les pas du paysan attardé. Mais hélas ! mes beaux jours ont passé : la nature a perdu les charmes qui l'embellissaient, et, soit que l'hiver étende sur nos campagnes son manteau de neige, soit que nos arbres déplissent leurs feuilles au souffle du printemps, soit que l'automne nuance à l'infini les teintes de nos bois et de nos monts, ces lieux sont désormais mornes et désolés pour moi.

Il y avait dix-huit mois que nous vivions ainsi, lorsque Nancy devint triste. Je la voyais dans le même jour, souvent dans la même heure, absorbée par

une sombre mélancolie et emportée par une gaieté bruyante, passant brusquement de la tristesse à la joie, tour à tour impérieuse et soumise, se dérobant à mes caresses et venant pleurer dans mon sein. Ce fut à cette époque que le hasard me lia avec le jeune Albert.

Peut-être, en venant de Saint-Léonard à Anzème, avez-vous remarqué, entre la ville et le village, une maison solitaire donnant sur le sentier et adossée à la montagne : c'est là que demeurait Albert, jeune homme sans famille et sans nom, élevé par les soins d'un homme austère et grave qui n'était pas son père. Cet homme se nommait Saint-Estève. M. Saint-Estève, médecin à Saint-Léonard, s'était retiré, jeune encore, dans la maison du sentier, avec un enfant nouveau-né qu'il éleva loin de la ville : cet enfant était Albert. Qui était-il et d'où venait-il? On en parla longtemps dans le pays, puis on n'en parla plus. M. Saint-Estève fut impénétrable pour tous, et pour Albert lui-même : lorsqu'il mourut, laissant à son fils adoptif la maison du sentier et douze cents francs de rente, tout son avoir sous le ciel, le jeune homme ne put obtenir de lui le moindre éclaircissement sur sa naissance, le vieillard emporta son secret au tombeau. Albert se rappelait seulement que, par une nuit obscure, il avait été conduit, tout enfant, vers une femme jeune et belle qui l'avait couvert de baisers et de larmes; c'étaient là tous ses souvenirs de famille. On pensa généralement, on pense encore à la ville, qu'il était fils naturel de la

sœur de M. Saint-Estève, qui disparut de Saint-Léonard aussitôt l'apparition d'Albert, et que le pays ne revit plus jamais.

Albert avait dix-sept ans lorsque je le connus ; M. Saint-Estève vivait encore. Je connus Albert et je l'aimai. Ce n'est pas que le ciel eût mis de grandes sympathies entre sa nature et la mienne ; mais j'aimais en lui les grâces de la jeunesse, qui n'étaient plus en moi ; il m'apparaissait comme le rêve charmant de mes poétiques années, et je me sentais attiré vers lui par un charme irrésistible. Je ne crois pas qu'aucun jeune homme ait jamais réuni avec plus de bonheur toutes les séductions de son âge ; esprit vif et cœur ardent que dévorait incessamment l'amour du bien et du beau, gaieté naïve et mélancolie douce, nature à la fois active et rêveuse, enthousiaste et craintive, joyeuse confiance dans l'avenir, chaleureuses expansions de l'âme, illusions enchantées, il y avait en lui tous les trésors de la jeunesse. A l'extérieur c'était un enfant délicat et frêle, brusque et timide, remarquable par l'éclat de ses yeux, la blancheur de son teint, et la mobilité de sa physionomie, qui rendait admirablement toutes les sensations de son âme. Les femmes de Saint-Léonard le trouvaient laid et le détestaient assez généralement. Il est vrai que c'était un garçon peu galant près de ces dames, et que leur aspect seul le faisait fuir comme un chat sauvage. Au pays il passait pour *original*. Cette dénomination est encore une flétrissure qu'infligent sans pitié les habitants de nos pe-

tites villes à tout être que Dieu, dans sa miséricorde, n'a pas créé à leur image.

Notre intimité fut rapide. Albert, qui n'avait encore trouvé que M. Saint-Estève à aimer, m'aima bientôt d'une passion véritable. Je trouvai même dans l'affection de ce jeune homme quelque chose de trop féminin qui m'embarrassait parfois ; je l'eusse désiré plus calme et plus austère. Je craignais aussi qu'il ne s'abusât sur la nature de mon amitié pour lui, et que, la trouvant plus recueillie que la sienne, il ne la crût moins sûre et moins réelle. A dix-sept ans, à l'âge qu'avait Albert alors, l'amitié et l'amour ne sont que de tendres épanchements de l'âme : l'expérience des faits n'est comptée pour rien, et qui dit le plus ou le mieux semble toujours le plus aimant.

La veille du jour où je connus Albert, j'avais conduit Nancy à la ville, chez une amie de notre mère ; j'espérais qu'elle y trouverait des distractions aux vagues inquiétudes que lui jetaient la solitude, le printemps et la jeunesse. Elle passa le mois d'avril à Saint-Léonard ; ce fut durant son absence que je me liai avec mon jeune ami. Tous les matins il venait en chassant à La Baraque ; le soir, pour aller voir Nancy, je prenais par Anzème, et ne laissais Albert qu'à la maison du sentier. Malgré le vif désir qu'il prétendait avoir de connaître ma sœur, j'essayai vainement de l'entraîner avec moi à la ville, je ne pus jamais l'attirer au delà des premiers peupliers de l'avenue qui conduit au faubourg.

« Vous êtes heureux, me dit-il un soir qu'il m'avait accompagné jusqu'à ces dernières limites, vous êtes heureux, Maxime : vous avez une sœur, et vous vous aimez. Allez, ami, la serrer dans vos bras. Je ne suis point jaloux de vos félicités, et croyez que mon cœur les partage bien vivement ; mais l'aspect de votre bonheur me ferait cruellement sentir l'isolement où j'ai toujours vécu ; généreux que vous êtes, vous le sentiriez aussi, et ma présence gênerait les transports de votre tendresse »

A ces mots, il s'éloigna après m'avoir pressé la main, et depuis je n'osai plus lui parler de ma sœur.

M. Saint-Estève étant tombé malade, je restai plusieurs jours sans voir Albert. Un matin il profita du repos de son père adoptif pour accourir à La Baraque. C'était le premier jour de mai : notre village était embaumé d'aubépine ; les paysans avaient planté devant notre porte un arbre couronné de fleurs, et les oiseaux chantaient dans les branches. Précédé de ses deux chiens, le fusil sur l'épaule, Albert entra brusquement dans notre maisonnette, et se précipita dans le salon, espérant m'y trouver et me sauter au cou. Il ne m'y trouva pas, mais au fond du salon, en face de la porte, une jeune fille était assise, vêtue d'une robe blanche, et lisait : son front était penché, ses longs cheveux blonds tombaient en désordre sur son cou et sur ses yeux. Des fleurs moins fraîches qu'elle l'environnaient de leurs parfums, et son grand levrier blanc, avec un collier de perles bleues, reposait à ses pieds. A l'apparition d'Albert, Nancy se

leva en rougissant, et lui, plus rouge qu'elle, plus rouge que les roses de Provins qui montraient leur visage écarlate dans la haie de notre verger, il s'arrêta devant elle, muet, immobile et comme frappé par la baguette des fées. Cependant les deux chiens d'Albert faisaient un vacarme horrible ; le levrier, qui s'était levé en même temps que sa jeune maîtresse, se tenait entre elle et le jeune homme, le poil hérissé, les jarrets tendus, les yeux étincelants, et montrant à ses deux adversaires ses dents blanches et acérées. J'arrivai heureusement pour mettre fin à cette scène étrange, et je jouai le rôle de la Fatalité des anciens, qui ne manquait jamais d'intervenir au moment le plus inextricable de la péripétie.

Albert oublia qu'il n'était venu que pour une heure à peine, et la journée se passa dans une douce intimité. Nous prîmes nos repas sur le bord de la rivière ; nous dansâmes, avec nos paysans, la *bourrée* sous les ormeaux. Sur le tard, Nancy voulut montrer à Albert les curiosités du village : nous visitâmes ensemble l'église gothique avec son auvent de tuiles moussues, la croix de bois jetée sur le bord du sentier, la fontaine dont l'eau guérissait les malades et préservait de la fièvre. Il y avait une chronique sur cette source merveilleuse, que protégeait une madone de pierre blanche parée de plaques de verre, de rubans fanés et de fleurs desséchées : Nancy conta la chronique avec foi ; elle se signa devant la madone. Puis, lorsque le soleil se fut caché derrière les montagnes

de la Creuse, nous prîmes le chemin d'Anzème. Le ciel était pur, les sentiers parfumés; le rossignol chantait dans la haie, les insectes ailés bourdonnaient dans l'air de la nuit. Nos chiens jouaient autour de nous, et nous allions lentement, parlant de choses et d'autres : une conversation rieuse, amicale, mélancolique, brisée : on s'aimait, on se connaissait depuis dix ans, on devait se revoir tous les jours. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à Anzème, et Albert nous entraîna sur cette terrasse qui s'étend devant nous; le château, comme aujourd'hui, était alors inhabité.

« Contemplez, nous dit Albert, ces tourelles noircies et délabrées qui laissent pendre des touffes de violiers et de pariétaires, cette façade lézardée qui porte encore au front l'écusson féodal, cette girouette fleurdelisée qui crie sur la chapelle dégénérée en colombier; voyez ces volets brisés que bat le vent, ces fossés où poussent les ronces, les pierres disjointes de ce perron, entre lesquelles croissent de longues herbes. C'est de la poésie qui s'en va, comme toute poésie en France : il faut se hâter d'en jouir avant que le temps et l'industrie en aient enlevé jusqu'aux derniers vestiges. J'aime ce vieux château, ajouta-t-il; cette habitation délaissée de ses maîtres me plaît; c'est là peut-être ce qui m'a toujours attiré vers elle. Son aspect silencieux a pour moi des charmes de rêverie que je ne saurais dire, je trouve dans son abandon et dans celui où j'ai grandi je ne sais quels rapports qui semblent établir entre nous

de mystérieuses sympathies. Avant de vous connaître, ami, c'était le but accoutumé de mes promenades solitaires, souvent encore je viens y rêver le soir. Vous, mademoiselle, qui contez les chroniques avec tant de grâce, demanda-t-il à ma sœur en souriant, n'auriez-vous pas quelque touchant récit à nous faire sur cette mélancolique demeure?

— L'histoire de ces lieux est récente, lui dis-je, et vous la connaissez sans doute. Aurélie de Sommerville disparut d'Anzème un an avant la mort de sa mère : les motifs de sa disparition restèrent toujours un mystère dans le pays, et les commentaires auxquels se livrèrent les habitants sur son départ ou sur sa fuite furent si absurdes, si divers, qu'il est inutile d'en rapporter un seul. Mademoiselle de Sommerville pouvait avoir seize ans alors. La mère mourut chargée de la haine de tous...

— Mais assez malheureuse et assez délaissée, s'empressa d'ajouter Nancy, pour qu'après sa mort il lui fût pardonné bien des choses ici-bas et là-haut.

— Depuis, bien des années se sont écoulées, repris-je, et ce château n'a pas revu la fille de ses anciens maîtres.

— Dieu veille sur elle! s'écria Nancy : on dit qu'elle était bonne pour les pauvres.

— Les pauvres l'ont retrouvée, » dit Albert en contemplant la jeune fille avec amour.

Nancy baissa les yeux.

Je pressai la main d'Albert, et nous nous sépa-

râmes. La nuit était froide, le vent fraîchissait, et je sentais le bras de ma sœur qui tremblait sur le mien.

II.

Ce qui devait arriver arriva : ces deux jeunes gens se virent, et s'aimèrent ; moi, simple que j'étais, je n'avais rien prévu ! imprudent, je n'avais pas compris que ces deux âmes offertes l'une à l'autre s'abîmeraient dans le même amour, comme ces flammes inquiètes qui s'attirent et se confondent ! Je voyais Nancy tressaillir et pâlir à l'arrivée d'Albert, je la voyais triste et pensive lorsqu'il s'éloignait le soir ; Albert était près d'elle craintif et sans esprit, près de moi distrait et rêveur ; son amitié n'était plus caressante, celle de ma sœur était moins tendre aussi : je voyais tout, je ne comprenais rien. Je souffrais de la nature nouvelle de leur affection, et je ne l'expliquais pas, je ne devinais pas que leurs cœurs échangeaient les richesses et l'activité qui ne trouvaient auparavant qu'à se répandre sur moi seul ! Enfant ! ô enfant que j'étais !

M. Saint-Estève était mort, j'avais accepté avec joie la tutelle de son fils adoptif. Un soir Albert m'entraîna dans le sentier et me dit :

« Je n'ai plus que vous au monde, je suis libre,

et j'aime votre sœur. Je n'ai pas de nom à lui offrir, ma fortune est moindre que la vôtre, mais je l'aime, nous nous aimons. D'amis que nous sommes, voulez-vous que nous devenions frères? »

Cette déclaration imprévue m'atterra.

« Vous vous aimez, dis-je sévèrement, et moi je l'ignorais!... Albert, vous avez mal agi.

— Oh! mon ami, s'écria le jeune homme, nous l'ignorions aussi, et le jour où nous nous sommes dit que nous nous aimions, nous ne nous l'étions pas encore dit à nous-mêmes. Notre cœur le sentait et n'en convenait pas ; ce ne fut qu'hier que nous l'apprîmes tous les deux. Je ne sais comment cela se fit : un quart d'heure avant j'étais assis près de votre sœur : je rencontrai sa main, que j'osai presser à peine, et notre amour se révéla sans qu'il nous fût venu à l'esprit de nous y livrer ou de nous en préserver. Maxime, pardonnez-moi. »

Ces paroles me rassurèrent : il était temps encore de porter remède au mal que je n'avais pas su prévoir.

« Vous vous aimez! lui demandai-je ; et qu'espérez-vous à cette heure?

— Nous donner du bonheur, mettre en commun nos bons et nos mauvais jours.

— En prose, vous voulez vous marier, lui dis-je en souriant.

— Nous le voulons, » me répondit d'un air résolu cet homme de dix-sept ans.

Nous aperçûmes une robe flotter le long de la haie,

l'arrivée de Nancy nous força de nous interrompre. J'engageai Albert à retourner à Anzème, et promis d'aller le lendemain lui porter ma réponse.

Je le laissai partir, et j'éloignai ma sœur; j'avais besoin de solitude, j'allai sur les rives de la Creuse réfléchir aux paroles d'Albert. Dussiez-vous m'accuser d'égoïsme, mes premières réflexions furent toutes de douleur et d'amertume. Vieux jeune homme, depuis longtemps guéri de cet état nerveux et maladif que vous nommez l'amour, j'avais trouvé le bonheur dans une affection plus paisible et plus sûre, et je n'avais jamais songé que ce bonheur dût m'échapper un jour. La révélation d'Albert me présenta la vie sous un nouvel aspect; elle me poussa rudement vers la réalité, et le voile de mes illusions dernières se déchira. Je compris alors que je n'étais pour ma sœur qu'un appui transitoire, que la vie lui réservait des affections plus vives, des félicités plus douces que celles d'une union fraternelle; je le compris, et je fus jaloux : j'accusai la vie et ma sœur. Chère ombre, pardonnez-moi! je savais aussi les tourments du nouvel avenir qui s'ouvrait devant vous, et, pressentant l'orage qui devait vous briser, j'entrevoyais avec effroi le jour où votre destinée se détacherait de la mienne. Oh! pourquoi, jeune fleur, ma tendresse jalouse ne vous a-t-elle pas cachée sous l'ombre de nos bois! pourquoi n'ai-je pas laissé vos parfums s'exhaler dans la solitude! pourquoi mon aveugle confiance vous a-t-elle livrée aux tempêtes du monde! Hélas! vous étiez trop frêle :

votre éclat a pâli bien vite, et le premier souffle du malheur avait à peine glissé sur votre front que vous vous penchiez pour mourir.

Maxime s'interrompit, et demeura longtemps plongé dans la contemplation silencieuse d'une jeune et céleste image, puis l'autre jeune homme ayant affectueusement appuyé sa main sur l'épaule de son ami, celui-ci reprit en ces mots le cours de son récit :

« Lorsque j'eus étouffé l'impression douloureuse que j'avais reçue des paroles d'Albert, j'étudiai la conduite que j'avais à tenir dans les circonstances présentes, je passai la nuit à me tracer la ligne de mes devoirs.

Je résolus d'abord de respecter le secret de Nancy et de ne point aller au-devant de ses confidences. Il y a dans le cœur d'une jeune fille, lorsqu'il s'ouvre à l'amour, tant de délicatesses imperceptibles à la grossière nature de l'homme, que la main seule d'une mère peut y toucher sans le flétrir. Au jour levant je partis pour Anzème et j'allai trouver Albert. La matinée fut employée à discuter divers intérêts relatifs à la succession du défunt.

« Il est des intérêts plus chers, » dit enfin l'impétueux jeune homme en froissant avec impatience les titres et les parchemins.

Puis il se tut brusquement et me regarda avec anxiété.

« Je vous comprends, lui dis-je. Écoutez-moi. Vous aimez ma sœur, mais en êtes-vous sûr? avez-

vous réfléchi sur la nature de vos sentiments pour elle, et, jeune que vous êtes, n'êtes-vous pas emporté seulement par la fougue de vos désirs ? Ma sœur vous aime, mais son amour est-il autre chose que ce vague besoin d'aimer que nous répandons, au matin de l'existence, sur tout ce qui nous entoure ? n'est-ce pas l'instinct d'un cœur qui s'éveille plutôt que la tendresse d'une âme réfléchie ? Enfants tous les deux, vous ne savez rien de la vie : à votre âge le cœur prend souvent pour l'amour l'inquiétude brûlante qui le cherche et l'appelle ; il se livre follement ; mais l'erreur est rapide, le désenchantement suit, et la douleur est éternelle. Je crois cependant, oui, je le crois, Albert, que le bonheur de ma sœur est en vous et votre bonheur en elle ; je crois vos âmes dignes de s'unir, et je n'hésiterai point à vous confier un jour le trésor que j'ai reçu de mon père mourant, si vous en êtes digne encore ; mais ce trésor, enfant, il vous faudra le conquérir. Votre nature est belle et généreuse, vous êtes pur et ardent au bien, mais vous n'avez encore ni lutté ni souffert. Ces éléments de grandeur que Dieu a mis en vous résisteront-ils aux assauts du monde ? les fleurs de votre printemps amèneront-elles leurs fruits ? Aux prises avec la vie, sortirez-vous noble et sans tache de la lutte ? Voyez, Albert ; consultez vos forces : le combat vous est offert, ma sœur en sera le prix.

— Parlez ! s'écria-t-il : je suis prêt à subir toutes les épreuves !

— Bien, jeune homme. Les épreuves seront longues et rudes, mais la victoire sera belle et glorieuse.

— Parlez-donc ! s'écria de nouveau Albert ; il n'y a que les médiocres courages qui marchandent le bonheur.

— O mon fils ! lui dis-je, j'ai vu bien de jeunes courages entrer ainsi dans la carrière le front levé et l'humeur altière, puis s'en retirer au bout de quelques pas, humbles et la tête baissée ! j'ai vu s'appauvrir de bien riches espérances, se flétrir bien de jeunes arbustes chargés comme vous de bourgeons et de fleurs ! Vous vous êtes abusé si vous avez cru la vertu facile : les sentiers en sont escarpés et glissants, le pied le plus ferme y trébuche.

— L'amour de votre sœur me soutiendra, dit Albert.

— Allez donc vous soumettre au creuset de la vie. Que feriez-vous dans ces campagnes? Vous n'avez point pensé que je pusse livrer à l'inexpérience de votre âge la chère destinée de Nancy. Partez, allez apprendre à Paris les hommes et les choses ; embrassez une carrière, assurez votre avenir : celui de ma sœur en dépend. Le hasard peut vous ravir la fortune qu'il vous a donnée : cherchez dans le travail et l'étude une existence moins précaire. Chaque automne vous ramènera près de nous ; puis lorsque vous serez homme, si l'absence, le temps et la réflexion n'ont point éteint votre amour ni celui de ma sœur, si vos cœurs, mûris par les années,

s'entendent encore et se répondent, alors je les verrai sans effroi s'engager par des liens éternels. »

Et, comme Albert ne répondait pas :

« Votre courage faiblirait-il déjà ? lui dis-je, ou le prix de la lutte vous semble-t-il mériter moins d'efforts ?

—Je partirai ! s'écria-t-il enfin d'une voix étouffée.

— L'automne s'achève, ajoutai-je aussitôt, nous touchons à novembre, les cours à Paris vont s'ouvrir : médecin ou légiste sous huit jours il vous faudra partir.

— Je partirai sous huit jours, dit-il encore en essuyant les pleurs qui roulaient dans ses yeux.

— Viens donc dans mes bras, m'écriai-je en l'attirant vers moi. Que l'amour de Nancy te protége, qu'il soit ton ange gardien et qu'il te couvre de ses ailes ! Si tu tiens tes promesses, je tiendrai mes serments. Sèche donc tes pleurs, ô mon frère !

— Durant ces longues années, dit Albert, votre cœur me restera-t-il ami ? tandis que je lutterai contre le monde, ne lui obéirez-vous point, et, vous rappelant que je suis sans famille, ne chercherez-vous pas une alliance plus glorieuse ?

— Taisez-vous, lui dis-je, et croyez en moi ! Dans l'accomplissement de mes desseins le monde sera compté pour rien, et pour tout le bonheur de ma sœur et le vôtre. Si jamais je vous demandais compte de vos aïeux, répondez-moi par vos vertus. »

Il fut décidé qu'Albert partirait au premier novembre pour aller suivre un cours de droit à Paris.

Je profitai du reste de son séjour à Anzème pour prendre connaissance de ses affaires, que je devais régir, et pour lui donner quelques règles de conduite que m'avait enseignées l'expérience. Il fut convenu que Nancy ne serait instruite de nos projets que le jour même du départ. Ce jour arriva bien vite. La diligence devait prendre Albert à neuf heures du soir sur la route de Paris : à six heures nous étions réunis tous trois dans le salon de La Baraque et nous regardions brûler, dans une méditation mélancolique, les tisons enflammés du foyer. Une lampe nous éclairait seule, on n'entendait que le pétillement de la flamme et le sifflement de la bise qui faisait trembler les volets et claquer les tuiles du toit. Nancy ne savait rien encore ; mais une triste appréhension pesait sur son âme, et son regard interrogeait avec angoisse la morne tristesse de notre visage. Le timbre de la pendule, qui frappa sept coups, nous tira brusquement, Albert et moi, de la rêverie où nous étions plongés : nous nous levâmes tous deux en silence. Nancy se leva en même temps, pâle, tremblante, et nous demanda : « Qu'avez-vous ? »

Je me retirai dans l'embrasure d'une croisée, et j'entendis Albert qui lui dit : « Je pars, je vais à Paris travailler à mon avenir et au vôtre ; si vous me gardez votre foi, votre frère nous unira lorsque je vous aurai méritée. »

A ces mots, Albert se couvrit la figure de ses mains et fondit en larmes. Nancy, tout éplorée, s'échappa

du salon et se réfugia dans sa chambre. Je chargeai sa nourrice de veiller sur elle et j'entraînai mon malheureux ami.

« Soyez fort, lui disais-je, acceptez la douleur avec reconnaissance : l'homme qui n'a pas souffert est un homme incomplet, le bonheur l'énerve ; trempé dans la douleur, il en sort brillant comme l'acier. Vous êtes bien jeune pour souffrir, mais ce sont de nobles souffrances : fécondes en talents, fertiles en mérites, elles élèvent notre âme et la purifient ; ce sont des hôtes que Dieu n'envoie qu'aux fils de son amour, et qui laissent toujours le germe de quelque vertu dans l'asile qu'ils ont habité. »

Une fois hors du sentier, je le fis asseoir près de moi sur un des tas de pierres qui jalonnaient la marge du chemin, et là, enveloppés de nos manteaux, nous attendîmes la voiture. Albert était épuisé d'émotions et se soutenait à peine.

« Je laisse mon cœur en ces lieux, dit-il en promenant son regard sur les coteaux brumeux que tant de fois nous avions parcourus ensemble.

— Et le nôtre vous suivra partout, » lui dis-je en le pressant dans mes bras.

La voiture venait de s'arrêter devant nous ; le conducteur, appuyé sur la portière ouverte, attendait le jeune voyageur. Albert m'embrassa, et se jetant dans la rotonde, il abaissa le store et me tendit la main. Je la pris dans la mienne, et malgré la glaise qui s'attachait à mes pieds et rendait la marche pénible, j'allai ainsi près de la voiture, jusqu'au

sommet de la colline. Là, les chevaux partirent au galop, et le vent m'apporta le dernier adieu de mon ami.

Je m'en retournai triste, mais bien avec moi-même : j'avais préparé l'avenir de ma sœur, je venais d'éloigner les dangers qui menaçaient sa jeunesse et son inexpérience. Rentré à La Baraque, Nancy refusa de me recevoir. Le lendemain je la trouvai grave et silencieuse, et durant plusieurs jours il ne fut pas question d'Albert entre nous.

III.

Notre vie, longtemps ébranlée par ce choc imprévu, reprit enfin un calme apparent. J'amenai doucement ma sœur à me parler de son amour, je lui soumis les dispositions que j'avais prises pour assurer son repos dans le présent et son bonheur dans l'avenir : elle approuva tout et me remercia avec effusion. Son humeur redevint égale ; son cœur trouva, dans les lettres que m'écrivait Albert, une distraction aux regrets de l'absence. Nous parlions souvent de notre jeune ami : sans encourager la passion de Nancy, je l'écoutais avec indulgence ; je rassurais son âme inquiète ou j'en modérais l'essor, renforçant tour à tour et adoucissant les teintes de la vie, selon que son imagination attristée la revêtait de som-

bres couleurs, ou qu'égarée par l'espérance, elle la parait d'un éclat trop brillant. Je cherchais ainsi à la préserver de ces exagérations de sentiment qui nous poussent sans cesse hors de la réalité. C'est dans cette pensée que je n'avais pas permis à ces deux jeunes gens de s'écrire durant les premières années de leur séparation. A leur âge l'amour, dans l'expression, est toujours au delà du vrai : à ses brûlantes promesses l'esprit s'exalte, la tête s'enflamme, et, lorsque arrive le jour de leur réalisation, l'imagination reste froide, et pleure ses rêves enchantés. Pour moi, j'aimais les lettres d'Albert : je suivais dans leurs pages les développements de sa raison, j'y retrouvais à chaque ligne la candeur de son âme, la vivacité de son esprit, et cette présomption naïve qui va si bien à la jeunesse.

Notre hiver se passa de la sorte. Au printemps la monotonie de cette contrée fut troublée par un événement qui arracha à l'étonnement du pays plus d'exclamations et d'épithètes qu'à madame de Sévigné le mariage d'une petite-fille de Henri IV avec un cadet de Gascogne. Il y eut explosion de surprise : la nouvelle occupa la veillée des laboureurs ; les salons de Saint-Léonard se ruèrent avidement sur cette curée offerte à leur méchanceté, et l'activité de leur sottise, exclusivement absorbée, laissa reposer durant plusieurs mois ce qu'il y avait dans la ville d'âmes droites et généreuses.

Cet événement fut le retour d'Aurélie de Sommerville au château d'Anzème. Elle l'avait quitté à seize

ans, et dix-huit ans s'étaient écoulés sans qu'on eût entendu parler d'elle. Après dix-huit ans d'une existence errante et agitée elle revint, seule et lasse de toutes choses, pour se reposer et s'éteindre dans le domaine de ses aucêtres. On ne savait rien de sa destinée, on l'appelait *madame de Sommerville.* Son cœur dut se serrer lorsque, après tant de mauvais jours, elle revit les lieux où elle avait promené son enfance folâtre et sa jeunesse rêveuse, et que, brisée par les orages qu'elle avait essuyés, elle retrouva élancés et robustes les peupliers qu'elle avait laissés frêles et délicats comme elle. Étrangère dans ce pays, où la mort et l'oubli lui avaient enlevé les affections de son jeune âge, madame de Sommerville évita soigneusement toute relation avec Saint-Léonard. Résolue à vivre seule, elle se voua tout entière au bien-être de son village. Elle pensait que les châteaux sont la providence des campagnes. A la ville on l'accusait d'orgueil, mais elle laissait dire : on la bénissait dans les champs.

Un mois à peine avait passé depuis son retour que je fus conduit vers elle par les intérêts d'Albert. L'intendant des domaines de madame de Sommerville, vieillard entêté et borné, élevait depuis longtemps des contestations sur une longue étendue de bruyères dont je réclamais la propriété pour mon pupille. Je soumis d'abord mes prétentions au vieillard, qui persista dans les siennes. Alors, pour éviter un procès onéreux, je me décidai à recourir à madame de Sommerville elle-même, persuadé que son

esprit éclairé m'accorderait bientôt justice et raison. Je ne m'y résignai, je l'avoue, qu'après de longues hésitations : je craignais que, se méprenant sur les véritables motifs de ma visite, elle ne l'attribuât à la curiosité indiscrète dont la poursuivait le pays. Je partis donc par une matinée de mai ; j'arrivai bientôt à Anzème. Je traversai la garenne, et je trouvai madame de Sommerville qui se promenait seule sur la terrasse du château. Elle ne m'était jamais apparue que de loin, à cheval, à travers les feuilles nouvelles : je m'étonnai de la trouver si belle et si jeune. Je m'avançai vers elle, et, après lui avoir décliné mon nom et mes qualités, je lui exposai succinctement l'affaire qui m'amenait à Anzème. Madame de Sommerville ne me laissa pas achever.

« Monsieur, me dit-elle avec bonté, je suis heureuse de vous voir : votre nom ne m'est pas étranger, j'ai gardé souvenir de votre famille. Je me rappelle que, tout enfant, vous accompagniez votre père au château. Votre père avait la taille élevée, le front chauve, le regard sévère; c'était un homme d'une haute probité ; vous, monsieur, vous étiez brun comme aujourd'hui, et vous aimiez à jouer avec moi sur l'herbe de la garenne. Vous l'avez oublié? C'est qu'il y a si longtemps! vous n'étiez qu'un enfant alors. A votre nom mon cœur a tressailli, il m'a semblé voir glisser devant moi l'ombre de mes jeunes années... Eh bien! monsieur, ajouta-t-elle presque aussitôt, plus heureux que moi, avez-vous conservé quelques-uns des vôtres? le temps a-t-il épargné

vos parents, vos amis? Sans doute, vous voilà si jeune encore! Le temps, hélas! n'a marché que pour moi!

— Madame, lui dis-je, il marche pour nous tous, et personne ne lui échappe : il ne me reste qu'une sœur.

— Vous avez une sœur, demanda-t-elle vivement... jeune?

— Oui, madame.

— Belle aussi?

— Oui, madame.

— Et vous vous aimez? vous vivez aux champs, seuls, unis, heureux?

— Oui, madame. »

Elle demeura quelques instants pensive.

« Je ne croyais pas, dit-elle en passant son bras sur le mien et en m'entraînant vers le perron, que cette misérable contrée recélât un couple aussi gracieux, un bonheur aussi suave. Je veux connaître votre sœur : je l'aimerai, je serai sa mère..... Frank, dit-elle à l'un de ses serviteurs, vous mettrez un couvert pour monsieur.... Vous déjeunez au château, ajouta-t-elle en s'adressant à moi.... Quelle affaire avez-vous à me conter? Je vous donne raison d'avance. »

Je lui fis part de mes réclamations en faveur d'Albert.

« Albert! s'écria-t-elle aussitôt sans entendre la question de droit que je lui expliquais de mon mieux... qu'est-ce que cela, Albert? »

Je lui contai la vie de ce jeune homme, mais sans parler de son amour pour Nancy. Madame de Sommerville m'écouta avec intérêt, et m'adressa plusieurs questions relatives à mon pupille.

« Il faut que ce vieil intendant ait achevé de perdre la raison! dit-elle avec humeur... Frank, priez M. Hubert de passer au salon. »

Nous étions à table lorsque M. Hubert entra.

« Vous voilà, monsieur! s'écria madame de Sommerville en laissant tomber son regard irrité sur le pauvre intendant, qui tremblait devant elle. Avez-vous résolu ma ruine, monsieur? voulez-vous me dépouiller de tout mon avoir, gaspiller ma fortune, amener la misère à ma porte? En vérité, monsieur, vous avez une singulière façon de régir mes biens et de prendre mes intérêts! Vous savez combien le défrichement de ces bruyères est coûteux, vous savez que leurs produits sont nuls, et vous disputez au tuteur de M. Albert dix arpents de ces terrains ingrats! Eussiez-vous le droit pour vous, vous auriez tort cent fois de chercher à le faire valoir, car c'est un droit onéreux, et dès aujourd'hui j'y renonce. Que M. Albert garde ses bruyères, et vous, monsieur, tâchez à l'avenir de veiller avec plus de tact et de circonspection aux intérêts que je vous ai confiés. »

Le malheureux Hubert se tenait au milieu du salon, pâle, les bras pendants et la bouche béante; je crois qu'il y serait encore si madame de Sommerville ne lui eût tendu sa main avec une grâce parfaite.

« Allons ! dit-elle en souriant, je vous pardonne. Placez-vous près de moi, et partagez notre déjeuner. Il est bien frugal ; mais, mon pauvre ami, si je vous laissais faire, je ne sais vraiment pas jusqu'où vous réduiriez, avant quelques années, la simplicité de mes repas. »

Et, se tournant vers moi :

« Je vous sais gré, monsieur, de vouloir bien prendre à votre charge ces dix arpents de terre...

— Mais, madame, s'écria le vieillard, qui n'était pas encore revenu de sa stupéfaction, il y a quinze arpents...

— Je ne vous croyais coupable que de dix, répondit madame de Sommerville ; je vous pardonne les cinq autres en faveur de votre franchise. »

Durant le reste de la journée j'observai madame de Sommerville. Sa beauté survivait aux ravages de la douleur : sa taille était droite et jeune, sa toilette, bien que sans recherche, élégante et presque coquette ; la grâce de son sourire faisait oublier la sévérité de ses traits, l'éclat de ses yeux animait la pâleur de son visage ; ses cheveux, relevés sur son beau front, tombaient autour de son cou en boucles brunes et épaisses. Affable sans prétention, elle captivait d'un geste, d'un regard ; sa voix, douce et voilée, était à elle seule une fascination ; l'aristocratie de ses manières, qui se ployait merveilleusement à toutes les exigences, eût apprivoisé les préventions les plus hostiles. C'était une de ces femmes qui ne vieillissent pas, qui restent toujours femmes à

l'âge où les sexes s'effacent, où l'on n'est plus qu'un vieillard, comme au berceau l'on n'était qu'un enfant; au reste cœur sceptique, âme ennuyée, se passionnant pour tout et se lassant de tout, avide de distractions et ne cherchant que l'oubli d'elle-même : telle m'apparut au premier aspect madame de Sommerville.

Nous parlâmes à plusieurs reprises de ma sœur et d'Albert : madame de Sommerville s'arrêtait avec complaisance sur les détails de l'amitié qui nous unissait tous les trois.

« Aimez-vous, me disait-elle, et longtemps et toujours : il n'y a que cela de bon sur la terre, le reste ne vaut pas un regret. Moi, comme vous, j'ai bien aimé aussi, et j'inspirai dans mes belles années plus d'une affection fervente; mais l'ingratitude m'a tout enlevé, la mort seule m'a laissé des amis... Puissiez-vous ne jamais comprendre le sens de ces tristes paroles! mais, si vous suivez la route commune, vous verrez qu'il est doux à celui qui vieillit d'avoir perdu des êtres aimés au matin de l'existence : ceux-là du moins ne trompent pas; leur image se conserve pure et gracieuse, nous pouvons les aimer toujours. Cruelle vie, monsieur! Nous pleurons les vivants, et les morts nous restent seuls. Heureuses donc les amitiés, heureux trois fois les amours qui n'ont pas attendu pour s'éteindre l'ingratitude et l'inconstance, ces lois d'une destinée de fer, et que la mort a tranchés dans la fleur de leurs beaux jours! Cela s'appelle mourir à propos. »

Nous étions arrivés à la porte de la garenne.

« Adieu, monsieur, dit-elle en me donnant sa main, que je baisai. Revenez souvent près de la pauvre délaissée. Il vous faudra de la résignation, je le sens : ma vie est triste, mon cœur aussi ; mais il est encore assez riche pour couvrir vos frais de courage. »

Je m'éloignai, sombre et l'âme frappée par des pressentiments sinistres. Pourquoi, et qui pourrait le dire? J'avais trouvé madame de Sommerville grande, noble, généreuse avec art ; sa bienveillance m'avait captivé, son esprit m'avait séduit : eh bien! je la quittai sous le coup d'une impression pénible ; il me semblait que la fatalité avait dû s'attacher à tout ce qu'avait aimé cette femme, et, parmi les sentiments qu'elle m'inspirait, le plus énergique, le plus irrésistible, celui qui les dominait tous, vous le dirai-je? c'était l'effroi.

Deux jours après, nous la vîmes arriver à La Baraque ; elle était à cheval et Frank l'accompagnait. Nous la possédâmes tout un jour. Affectueuse pour moi, elle se montra pour ma sœur adorablement bonne, et Nancy fut bientôt sous le charme d'une séduction réelle. La châtelaine voulut visiter tout notre petit domaine ; elle se fit répéter par ma sœur tous les détails de notre intimité. Vers le soir, elle proposa un pèlerinage à la demeure de mon pupille : nous l'acceptâmes avec joie. Frank partit avec les chevaux, et nous nous dirigeâmes tous trois vers la maison du sentier. Elle n'était habitée

que par la nourrice d'Albert. Lorsque nous arrivâmes, la bonne femme filait sa quenouille de chanvre sur le seuil de la porte, les deux chiens d'Albert étaient étendus à ses pieds. A notre approche, ils vinrent lécher les mains de Nancy, et la nourrice nous introduisit dans la maison de son jeune maître.

Madame de Sommerville examina tout avec sollicitude. L'aspect de la chambre d'Albert la frappa : le fusil, le carnier et la poire à poudre pendaient à la muraille au-dessus de son lit; tout se ressentait encore du désordre de son départ : près de la lampe qui éclairait ses veilles un volume de l'*Emile* était ouvert; des instruments de jardinage reposaient dans un coin, dans un autre des plantes desséchées et des cadres d'insectes; des papiers étaient épars sur la table, une collection de minéraux sur des rayons poudreux. Madame de Sommerville contemplait tout cela avec mélancolie.

« Ce pauvre enfant! disait-elle... Vous me l'amènerez, Maxime : je veux le connaître et l'aimer, ce jeune homme que vous aimez et qui vous aime. Dites-lui bien qu'en son absence je suis venue à son ermitage... Tenez, je lui laisse ma carte, ajouta-t-elle en détachant de sa ceinture un bouquet de violettes qu'elle déposa sur l'un des feuillets de l'*Emile*. Je veux qu'à son retour il me rapporte ces fleurs.

» Ainsi, disait-elle en allant d'un objet à l'autre, c'est là qu'il a grandi. Que de fraîches pensées sont écloses entre ces vieux lambris! que de beaux rêves aux ailes d'or ont flotté sous ces rideaux de serge

verte!... Age d'illusions, d'amour et de poésie, âge heureux! » disait-elle encore.

Et, lorsque nous reprîmes la route d'Anzème, elle voulut entendre de nouveau le récit de la vie d'Albert.

Depuis, il ne se passa guère de jours sans que le soir ne nous réunît tous trois au château ou à La Baraque. L'affection de Nancy pour madame de Sommerville prit bientôt le caractère d'une passion réelle, et je cédai moi-même à son entraînement. Nous finîmes par initier Aurélie à tous nos projets de bonheur : elle les encouragea avec transport, elle fit ses espérances des nôtres. Elle se disait vieille et fatiguée, et je la trouvais plus jeune, plus prompte à s'enflammer que nous ; sceptique en théorie, elle ne croyait à rien, et je la voyais prête à se livrer à tout. Il en était de son cœur comme de sa beauté : l'un et l'autre avaient échappé au temps.

Vous ne sauriez imaginer une amitié plus tendre, plus désintéressée, plus active que la sienne, ni tout ce que cette femme exhalait autour d'elle de charme et d'enchantements. Nuls ne l'ont connue sans l'aimer, nuls ne l'ont aimée sans enthousiasme ; tous ceux qui l'ont aimée se sont aimés entre eux. Il est des existences qu'elle a sillonnées comme la foudre, et qui n'ont pas su si Dieu la leur avait envoyée dans un jour de colère ou de bénédiction ; mais celles où elle n'a fait que séjourner, comme un hôte d'un jour, sont restées imprégnées de suaves souvenirs.

Elle réunissait toutes les supériorités, mais elle les

oubliait avec tant de grâce qu'on eût dit qu'elle les ignorait ; et peut-être les eût-elle ignorées en effet sans l'envie, qui s'empressa de les lui dénoncer. Elle fut pour Saint-Léonard une humiliation vivante, et les beaux esprits de la ville ne lui pardonnèrent jamais leur sottise. Les femmes surtout la détestaient cordialement. Pas une d'elles n'était digne de dénouer les rubans du chapeau d'Aurélie, mais toutes affectaient de ne point oser prononcer devant leurs filles le nom de la réprouvée ; il n'est pas de fable ridicule que leur imagination n'ait inventée pour salir la plus chaste des créatures. Tel est le sort des êtres supérieurs : la foule stupide se venge de leur génie en bavant sur leur moralité.

La haine de ces petites gens rejaillit sur nous, et acheva de nous isoler de Saint-Léonard. Ce fut le premier bienfait que nous dûmes à l'amitié d'Aurélie.

« Je vous entraîne dans ma proscription, nous disait-elle un soir qu'elle était assise entre ma sœur et moi sous la haie du sentier.

— Que dites-vous donc ? s'écria Nancy : les proscrits sont à la ville.

— Et le bonheur entre nous, ajoutai-je.

— Oui, dit Aurélie en nous prenant la main à tous deux, le bonheur, c'est d'être trois, de s'aimer sous un buisson, et de tourner le dos au clocher de Saint-Léonard. Mais ne trouvez-vous pas, mignonne, demanda-t-elle en souriant à Nancy, que nous sommes assis bien à l'aise, et qu'un proscrit de plus

pourrait s'abriter aisément sous le même toit de feuillage?»

Nancy sauta au cou d'Aurélie et cacha sa rougeur dans son sein.

Cependant les lettres d'Albert devenaient plus rares et prenaient un aspect alarmant : mornes et sombres, elles me révélaient dans mon pupille un découragement profond; il ne me parlait plus de Nancy qu'avec réserve, de la vie qu'avec amertume. J'essayai vainement de relever son courage : son enthousiasme était mort, la jeunesse semblait éteinte en lui. Vague dans la pensée, vague dans l'expression, son style se ressentait de la fatigue de son âme : c'étaient parfois des déclamations que je comprenais à peine, plus souvent des rêveries que je ne comprenais pas, et toujours une lassitude de toutes choses qui me navrait mortellement. Ainsi moins d'une année avait suffi pour abattre ce superbe courage! Je cachai ma douleur à Nancy et à notre amie : avant de détruire l'édifice de bonheur que depuis dix mois nous élevions dans l'avenir, je voulus attendre le retour d'Albert, étudier son mal et m'efforcer de le guérir. Je ne pouvais me résigner à perdre déjà tout espoir, j'avais confiance encore en ce jeune homme.

Vers les premiers jours de l'automne, Albert revint; mais, hélas! ce n'était plus lui!

IV.

La jeunesse de notre époque a été misérablement perdue par ses flatteurs et ses poètes. Les flatteurs lui ont offert le sceptre du monde : à leurs enivrantes promesses elle est partie, comme le peuple du desert, altérée, présomptueuse, avide ; puis, lorsque le jour de la déception est venu, et que le but qu'elle avait entrevu à travers les songes riants de l'espérance ne s'est plus montré que dans un avenir éloigné, âpre et rude à conquérir, les poètes lui ont enseigné le découragement et la plainte ; et la jeunesse, trouvant la plainte plus facile que le travail, s'est croisé les bras et s'est mise à accuser la vie, qu'elle ignorait, à pleurer sur les maux qu'elle n'avait pas soufferts. Ces douleurs, fictives d'abord, prirent bientôt de la réalité : l'oisiveté engendra l'ennui, et la vanité fit le reste. De longues lamentations s'élevèrent de toutes parts, et tous essayèrent de se soustraire au positif de la vie pour se livrer à des rêveries inutiles. Ces dispositions, encouragées par le malaise social, le furent plus encore par des esprits maladifs qui s'en firent les éloquents interprètes. Le mal gagna vite ; les âmes faibles, bien que généreuses, y succombèrent ; frappées d'inaction, leur énergie ne s'exhala plus qu'en soupirs

stériles ; chez les natures moins nobles, l'égoïsme, la paresse et l'oubli des devoirs se cachèrent sous l'expression de ces poétiques souffrances.

Albert revint profondément atteint de ce mal. Je l'interrogeai : je compris à ses réponses, qu'égaré par de folles ambitions et de malheureuses influences, il avait négligé ses études pour chercher dans une sphère plus élevée les émotions du triomphe, les enivrements de la gloire. Mais l'indifférence avait accueilli ses premiers essais. En même temps ce malaise social auquel toute âme bien faite ne saurait échapper s'était emparé de la sienne, et seul, pauvre dans sa mansarde, au milieu des terribles séductions que de fréquents exemples de suicide venaient sans cesse lui offrir, il avait éprouvé un grand dégoût de la vie. Telle fut l'histoire de ses mécomptes. Toujours donc cette vieille histoire que rajeunissent les lamentations de chaque génération nouvelle ! toujours la lassitude avant la marche, le découragement et la plainte avant le combat et la défaite, toujours le grand homme comprimé, le génie méconnu, toujours cet éternel René que nous refaisons tous à vingt ans !

La littérature moderne avait ajouté un travers de plus aux égarements de ce jeune homme. A la représentation d'un drame, il avait vu sur la scène un homme passionné comme Otello, sombre comme Lara, raisonneur comme Hamlet. Destinée maudite avant de naître, existence flétrie au berceau, cet homme avait lutté vainement contre la fatalité : ar-

dente, opiniâtre, inflexible, elle s'était attachée à lui, et ni l'amour, ni la science, ni la fortune n'avaient pu la fléchir ni effacer la tache que cet homme avait apportée au front. Cet homme était comme Albert sans famille et sans nom. Albert se jeta avidement sur ces douleurs, dont il n'avait soupçonné jusqu'alors ni l'étendue ni la portée ; il s'en empara, il les fit siennes, à son tour il se reconnut maudit et délaissé, et il s'emporta amèrement contre l'isolement dans lequel sa naissance le reléguait.

L'ingrat ! il oubliait ma sœur, qui ne vivait qu'en lui ; il m'oubliait, moi, qui l'avais appelé mon frère ! Mais j'ai toujours remarqué que, de ces jeunes indolents qui fatiguent le ciel de leur désespoir, gémissent sur la solitude de leur cœur et déplorent l'abandon où le sort les a jetés, il en est bien peu qui n'aient pas de parents qui ont tout sacrifié pour eux dans l'espoir qu'ils seraient un jour l'orgueil et l'appui de leur vieillesse, bien peu dont l'avenir n'ait absorbé celui de quelque jeune sœur qui restera pauvre et sans soutien s'ils ne la protégent eux-mêmes, bien peu enfin qui n'aient de saintes obligations à remplir.

Il faut être sans pitié pour cette partie de la jeunesse qui, parce qu'elle a entrevu le mieux, n'a pu se résigner au moins ; engeance inutile et vaniteuse qui ne se croit jamais classée suivant ses mérites, et dont le rôle se réduit au prêche de ses misères ! Assez de voix éloquentes se sont élevées pour signaler nos maux ; nous avons assez pleuré : le temps est venu

de se mettre à l'œuvre ; et chacun de nous peut, dans la sphère où le devoir le retient ou l'appelle, apporter son grain de sable à la pyramide qui s'élève.

Je me montrai sans indulgence pour Albert : je lui reprochai sévèrement d'avoir négligé ses études pour obéir à des fantaisies insensées ; je traitai son découragement de lâcheté, ses rêveries d'enfantillage, je lui rappelai les promesses qu'il m'avait faites au départ.

« Les avez-vous tenues ? lui dis-je. Je vous avais tracé d'une main sûre et ferme la ligne que vous aviez à suivre : l'avez-vous suivie ? Qu'avez-vous fait de ce courage qui ne doutait de rien ? qu'est devenu cet amour qui devait ne pas trouver d'obstacles ? Vous avez marché quelques pas à peine, et voilà que vous vous sentez défaillir. Attendez donc, pour accuser la destinée, qu'elle vous ait effleuré de son aile. Qu'avez-vous espéré d'ailleurs en entrant dans la vie ? que les sentiers en étaient sablés, et que les fruits et les ombrages se courberaient sur votre front ? Les ombrages sont rares, les fruits nous échappent sans cesse. Qu'avez-vous fait pour les saisir ? Vous vous dites malheureux, moi je vous dis coupable. Malheureux, dites-vous encore, et je demande pourquoi. Sans doute parce que vous n'avez point en dix mois réalisé la conquête du monde. Mais vous voilà bien jeune encore ! Ou plutôt votre siècle vous aurait-il déjà méconnu ? Mais vous avez dix-huit ans à peine et quatre in-

scriptions au plus. Le siècle, gardez-vous d'en douter, finira par réparer son erreur ; seulement laissez-lui le temps de vous connaître et de vous apprécier. Vous êtes là-bas tant de grands hommes que vous devez l'embarrasser parfois. Vous vous plaignez de la réprobation dont vous frappe votre naissance : c'est un préjugé dont le bon sens a fait justice, et le héros que vous prenez pour modèle est un anachronisme dans notre société ; vous jouez tous les deux au proscrit. Quant à votre abandon, ceci est plus grave ; mais vous êtes ingrat envers ceux qui ont voulu vous donner des affections et vous créer une famille. Vous voyez bien que vous n'êtes malheureux que parce que vous êtes coupable. »

Tels étaient à peu près les discours que j'opposais aux déclamations d'Albert. Pour Nancy, qui n'avait d'autre esprit qu'un sens droit et une âme simple, elle ne comprenait pas les tristesses de son ami.

« Qu'avez-vous, lui disait-elle, et pourquoi nous revenir ainsi ? Je voudrais connaître votre mal pour essayer de le guérir. Nous n'avons pas cessé de vous aimer, nous n'avons jamais séparé notre destinée de la vôtre : pourquoi donc si triste et si rêveur ? N'êtes-vous plus heureux de notre tendresse ? nos projets de félicité rustique ont-il cessé de vous sourire ? enfin ne nous aimez-vous plus ? Dites : si vous avez trouvé des déceptions, vous aviez donc des espérances que vous cachiez à vos amis ? si vous avez des douleurs qu'ils ne puissent partager ni

comprendre, vous aviez donc des joies qui leur étaient étrangères ? Vous vous plaignez des hommes et des choses ; le monde est moins pur que vous ne l'aviez rêvé : qu'importent les hommes et le monde si nous autres nous n'avons point changé ? Voyez : nos bois sont-ils moins beaux, notre ciel moins serein, notre rivière moins limpide, nos cœurs vous chérissent-ils moins ? Moi aussi je me suis vue comme vous inquiète, tourmentée, rêveuse ; mais lorsque Maxime eut béni notre amour j'ai recouvré la confiance ; et vous, ingrat, vous l'avez perdue ; moi j'ai cru au bonheur, et vous cruel, vous le cherchez encore ! Que vous manque-t-il donc ? Maxime n'est-il pas votre frère ? n'êtes-vous pas le mien ? ne suis-je pas pour vous quelque chose de plus qu'une sœur ? »

Tant d'affection relevait en apparence le courage d'Albert, mais son amour ne retrouvait plus la grâce et la jeunesse qu'il exhalait autrefois. C'en était fait déjà de notre bonheur ; l'indifférence d'Albert et la douleur de Nancy, comprimées encore, l'une par le remords, l'autre par l'espérance, n'attendaient pour éclater qu'une occasion, qui ne tarda pas à se présenter.

Pendant son séjour à Paris je l'avais entretenu plusieurs fois dans mes lettres de madame de Sommerville et du vif désir qu'elle éprouvait de le connaître ; je lui avais conté notre visite à la maison du sentier, l'attachement que nous inspirait cette femme, l'amitié qui nous unissait tous trois. Lorsqu'il

revint, madame de Sommerville était souffrante, et n'avait point paru depuis longtemps à La Baraque. Quelques jours après l'arrivée d'Albert, je proposai à ce jeune homme de nous accompagner ma sœur et moi au château d'Anzème ; mais, comme je venais de le gronder assez rudement sur l'emploi de son temps à Paris et sur le résultat de sa première année d'études, l'enfant capricieux et boudeur, mécontent de lui-même, partant mécontent des autres, refusa sèchement.

« Qu'est-ce donc, demanda-t-il avec humeur, que cette madame de Sommerville ? Pourquoi avoir laissé cette étrangère s'introduire dans notre intimité ? N'étions-nous pas heureux tous trois ? pourquoi cette amitié nouvelle ? Ne m'avez-vous pas dit un soir, sur la terrasse d'Anzème, que cette femme avait quitté sa mère ? Je trouve votre affection bien prompte à s'enflammer, votre estime bien complaisante, vos souvenirs bien indulgents !

— Ne dites pas de mal de cette femme ! s'écria Nancy indignée..... Pourquoi dites-vous du mal de cette femme, ajouta-t-elle avec douceur, lorsque vous savez que je l'aime ?

— Vous outragez, lui dis-je froidement, ce qu'il y a de grand et de bon sur la terre.

— A la bonne heure, répondit Albert, que la conscience de sa faute rendait plus opiniâtre encore. Seulement je trouve étrange que vous cherchiez à m'imposer vos sympathies et vos enthousiasmes !...

— Vous êtes injuste et méchant ! dit Nancy, et si vous connaissiez madame de Sommerville.....

— Je ne veux pas la connaître, interrompit Albert....

— Venez, ajouta ma sœur d'une voix suppliante, venez, Albert, c'est moi qui vous prie ! Si vous saviez combien de fois madame de Sommerville a parlé de vous avec sollicitude, si vous pouviez comprendre l'intérêt que vous lui inspirez, vous ne voudriez pas être ingrat envers elle.

— Et c'est précisément, s'écria-t-il, cette affectation de tendresse qui m'éloigne de cette femme : je ne vois dans sa sollicitude qu'une curiosité maladroite qui m'offense et à laquelle je saurai me dérober, dans son intérêt qu'un impérieux ennui qui cherche des distractions et que je ne saurais distraire.

— Comme vous voilà prompt à imaginer le mal ! dit tristement ma sœur. Il y a un an à peine vous ne vouliez croire qu'au bien.... Vous ne viendrez donc pas ? ajouta-t-elle en pleurant. Que pensera madame de Sommerville de vos refus et de votre obstination, elle qui a tout fait pour vous attirer à Anzème, qui vous aime parce que nous vous aimons, et qui a visité votre maison durant votre absence ?

— Oubliez-vous que, madame de Sommerville absente, j'ai plus de fois visité son domaine que le bouquet laissé dans *Émile* ne contient de violettes et l'*Emile* des pages ? Vous voyez bien que l'apparition

de la châtelaine dans la maison de son vassal n'est qu'une politesse que le château devait à la chaumière. »

A ces mots Albert siffla ses chiens et prit par Saint-Léonard pour retourner à sa demeure, Nancy et moi nous partîmes à pied pour Anzème.

« Pardonnez-moi, dit Maxime en s'adressant à son ami, de vous entretenir de ces misérables détails de la vie commune; mais c'est là seulement que nous pouvons juger les hommes : sur le théâtre du monde ce ne sont que des acteurs qui jouent un rôle avec plus ou moins d'habileté, parés avec plus ou moins d'élégance. Pour étudier et saisir les fils secrets qui les font mouvoir, il faut descendre dans la vie bourgeoise. Que de convictions qui bouleversent à cette heure le monde politique, et qui n'ont eu pour principe qu'un mouvement d'humeur! que d'opinions ferventes qui n'ont eu pour mobile que l'orgueilleuse conscience de leurs erreurs! »

Nous marchâmes, ma sœur et moi, silencieux durant toute la route, préoccupés l'un et l'autre de tristes pensées que nous n'osions nous communiquer. Près d'Anzème nous rencontrâmes Frank, le domestique du château, qui se rendait à Saint-Léonard sur le cheval de madame de Sommerville. Il ralentit en nous voyant le trot vigoureux de sa bête, et s'arrêta près du tertre où nous l'attendions venir.

« Je vais, dit Frank, chercher les lettres de madame à la ville; madame est mieux, elle vous attend. »

L'animal, qui piaffait et se cabrait avec impatience, força Frank à partir au galop. C'était un cheval de race espagnole, caressant et docile lorsqu'il sentait sur ses flancs le poids de sa noble maîtresse ; mais il n'avait pas été monté depuis l'indisposition d'Aurélie, et, plein d'ardeur et de feu, il bondissait sous Frank comme une cavale sauvage.

Lorsque nous arrivâmes au château, madame de Sommerville était assise sur l'une des marches du perron et lisait.

« C'est vous, mes amis ! s'écria-t-elle en se levant dès qu'elle nous aperçut venir. Je ne lisais que des yeux, et je pensais à vous. Chère belle, dit-elle à Nancy en l'embrassant au front, comme vous voilà pâle et que vos yeux sont rouges ! Mignonne, souffrez-vous ? avez-vous pleuré ? Qu'a donc cette enfant, Maxime ? Mes amis, je suis joyeuse de vous voir : je n'ai plus rien en moi de bon et de jeune que vous. Dieu vous bénira de vous être attachés à ma vieille existence. Lorsque je suis près de vous, que Maxime réchauffe mes mains dans les siennes, et que toi, chère enfant, tu m'enlaces de tes jeunes bras, vous me rappelez ces fleurs que le vent sème sur les ruines et que le soleil fait éclore... Mais qu'avez-vous fait d'Albert ? On m'a dit au village qu'il était de retour, et je l'attendais aujourd'hui. Pourquoi n'est-il pas avec vous ? »

La question de madame de Sommerville nous embarrassa tous deux : Nancy rougit, baissa les yeux et ne répondit pas ; j'essayai de balbutier quel-

ques paroles, et restai court au milieu de ma première phrase. Madame de Sommerville, étonnée, nous regardait avec inquiétude, et j'allais me résigner à lui avouer la vérité lorsque tout à coup le galop précipité d'un cheval se fit entendre dans la garenne.

« Qu'est-ce que cela? dit madame de Sommerville... Frank reviendrait-il déjà de Saint-Léonard?

— C'est impossible, répondit Nancy : il n'y a pas vingt minutes que nous l'avons rencontré dans le sentier, se rendant à la ville.

— Je reconnais pourtant le galop de Cortès, » ajouta madame de Sommerville.

Elle avait à peine achevé ces mots que Cortès traversa la terrasse comme un coup de vent, et s'arrêta brusquement devant la grille du château. Le cavalier mit pied à terre : il était pâle, défait, couvert d'écume; il s'appuya tout tremblant contre les flancs fumants du coursier.

« Ce n'est pas Frank! dit madame de Sommerville avec étonnement.

— C'est Albert! » s'écria Nancy avec joie.

Et nous allâmes tous trois à sa rencontre.

V.

Nul de nous n'échappe à sa destinée. Nous luttons vainement pour la tromper : son regard est rivé sur nous ; il nous fascine et nous attire, et lorsque nous croyons la fuir, la fatalité nous pousse vers elle.

Je vous ai déjà dit que la maison d'Albert donnait sur le sentier qui mène d'Auzème à Saint-Léonard. Albert était sur le seuil de sa porte lorsque Frank vint à passer : celui-ci s'arrêta pour parler au jeune homme, qu'il n'avait pas vu depuis son retour. Frank était sur Cortès, Albert se tenait appuyé sur un fusil à deux coups qu'il avait apporté de Paris. Albert avait la passion des beaux chevaux, Frank celle des beaux fusils.

« Tu montes là un noble animal ! dit Albert.

— C'est Cortès, » répondit Frank en frappant de la main la large encolure de la bête.

Au nom seul de Cortès, le cheval dressa les oreilles en hennissant, et frappa la terre de ses deux balzanes de devant.

« Fier et superbe comme un Castillan ! dit Albert. La plus vive de mes fantaisies a toujours été de presser les flancs d'un coursier généreux, de les sentir s'allonger sous moi en bonds élastiques, et de courir ainsi contre le vent.

— Vous avez là une belle arme ! répondit Frank, que les poétiques fantaisies d'Albert touchaient médiocrement et qui couvait des yeux le fusil, dont le double canon rubanné reluisait au soleil.

— Arme inutile, Frank ! je ne sais en vérité ce que deviennent les lièvres du pays : ce matin j'ai battu la lande pendant trois heures sans pouvoir en dépister un seul.

— C'est qu'ils ne vous connaissent plus et qu'ils ont peur, » répondit Frank d'un air goguenard en prenant le fusil des mains d'Albert.

Après avoir fait jouer la batterie, essayé la crosse à son épaule et le point de mire à son œil :

« Monsieur Albert, dit-il en lui rendant son arme, je ne voudrais pas aller à travers champs jusqu'à Saint-Léonard avec ce fusil et vos deux chiens sans venir pendre, à mon retour, deux lièvres à votre porte.

— A ton aise ! s'écria le jeune homme : prends mon fusil et mes deux chiens, et va à la ville en chassant ; je reconduirai Cortès à Anzème, et tu le retrouveras, au retour, attaché à la barrière de la garenne. Cela te va-t-il? »

Il n'avait pas achevé les derniers mots de sa proposition que Frank était à terre et endossait le costume de chasseur du jeune homme. Albert s'empara de la bride du cheval, posa le pied gauche dans l'étrier, et, s'élançant en selle, il partit au galop, tandis que Frank et les deux chiens s'enfonçaient dans la bruyère.

Cortès, ne reconnaissant plus son poids accoutumé et se sentant conduit par une main inhabile, allait comme la tempête. La taille frêle et mince d'Albert était ployée par la rapidité de la course ; mais il se tenait ferme, inébranlable, plein d'audace et de feu, aspirant l'air avec joie, pressant le coursier de la voix et du geste ; il lui semblait que l'espace était à lui comme à la foudre. Cependant, lorsqu'il aperçut le clocher rustique d'Anzème et les tourelles du château qui se dessinaient sur un fond jauni de feuillage, il voulut, près du but, ralentir le galop de Cortès ; il l'essaya vainement : au lieu de scier du bridon, il tira la bride à lui de toutes les forces musculaires qu'il puisait moins dans la prévision du danger que dans celle qu'il était emporté malgré lui vers madame de Sommerville ; de sorte que le fougueux animal, trouvant un appui douloureux sur le mors qui lui serrait la bouche, et se sentant pressé par les jambes du cavalier, qui se cramponnait maladroitement à ses flancs, prenait à chaque élan une vigueur nouvelle. Il franchit en quelques secondes la distance qui le séparait d'Anzème, traversa le village en deux bonds, se précipita dans la garenne, dont la barrière était ouverte, et ne s'arrêta que sur la terrasse, devant la grille du château.

Albert, se trouvant comme par enchantement en face de madame de Sommerville, comprit sa position en homme d'esprit et s'en tira comme un sot : en homme d'esprit il s'en attribua tout l'honneur, au grand préjudice de Cortès ; mais lorsque madame

de Sommerville, assez étonnée d'ailleurs de l'entrée cavalière de notre jeune ami, le remercia de son empressement à se rendre au désir qu'elle avait de le voir, il répondit effrontément qu'il n'avait cédé qu'à son désir à lui, et, comme un sot, il partit de là pour se perdre en longs et fades compliments qui nous émerveillèrent tous. Ses paroles contrastaient si singulièrement avec son ton rude, il y avait dans toutes ses manières, à la fois brusques et craintives, un mélange si bizarre de hardiesse et de timidité, que madame de Sommerville elle-même ne put s'empêcher de sourire.

« Puisque tel était votre désir, demanda naïvement Nancy, pourquoi donc avez-vous obstinément refusé de nous accompagner? C'est que je vous en priais, sans doute. »

Et comme, à ces paroles imprudentes, Albert se troublait et ne répondait pas :

« Je vois bien, ajouta-t-elle d'un air boudeur, que personne ici ne vous inspire d'éloignement que vos deux amis : ce n'était pas madame de Sommerville, c'était nous que monsieur fuyait; entre mon frère et moi il eût trouvé la route trop longue; mon bras, appuyé sur le sien, lui eût fait la marche trop lourde. Eh bien! tant mieux, Albert! j'aime mieux que vous soyez coupable envers nous : nous, du moins, nous sommes toujours prêts à vous pardonner. Mais pourquoi nous fuir, et que vous avons-nous fait? »

Albert fut ému et s'approcha de Nancy pour la

consoler; mais elle le repoussa et se retira, boudeuse à son tour, près de madame de Sommerville.

« Voyons, mes enfants, de quoi s'agit-il? demanda madame de Sommerville, qui ne comprenait rien à tout ceci; qui de vous me donnera le mot de cette énigme?

— Madame, dit Albert d'un air touchant et vrai en s'avançant vers elle, dussè-je perdre votre intérêt et m'aliéner à jamais votre cœur, je vais tout vous confier. »

Et, avec la noblesse d'un homme qui s'accuse, il raconta la scène de La Baraque et l'espèce de fatalité qui l'avait amené malgré lui à Anzème.

« Ainsi, monsieur, dit madame de Sommerville avec mélancolie, c'est moi que vous fuyiez! Quoi de plus naturel? il ne pouvait guère en être autrement : quelle sympathie saurait exister entre votre jeune cœur et le mien? Je ne vous en veux pas, monsieur.

— Oui, madame, dit Albert en baissant les yeux, c'est vous que je fuyais. Je suis un misérable! vous m'avez aimé sans me connaître, et moi je ne vous aimais pas! Je sens bien à cette heure que nous avions tort tous les deux.

— N'espérez pas, dit madame de Sommerville en souriant, que l'aveu de vos fautes entraîne celui des miennes : à mon âge, monsieur, plus qu'au vôtre on tient à ses erreurs et on y renonce difficilement. »

A ces mots, elle prit Albert par la main et l'attira

vers ma sœur. Albert déposa un froid baiser sur le front de Nancy, et porta timidement à ses lèvres tremblantes la main qu'il tenait dans la sienne.

« Oh! Maxime, s'écria-t-il avec enthousiasme pendant que madame de Sommerville essuyait les larmes de ma pauvre sœur, oh! que cette femme est belle! que son regard est doux et triste, son visage noble et souffrant! Et qu'elle est gracieuse, Maxime! Vous ne m'aviez pas dit tout cela. Elle est jeune aussi, jeune et belle, belle surtout de la beauté qu'elle a perdue. Voyez que de résignation sur cette grande et pâle figure! On dirait l'ange de douleur. Et cette femme vous aime, Maxime, et vous osez l'aimer! Vous êtes bien heureux! Lorsque j'ai senti ses doigts à mes lèvres, il m'a semblé que j'allais mourir. »

Ces paroles me faisaient mal : il ne voyait que madame de Sommerville, et moi je pensais à Nancy. Mortellement blessée de la froideur d'Albert, elle pleurait dans le sein d'Aurélie, et celle-ci, l'entourant de ses bras et couvrant de ses baisers la blonde tête de la pauvre affligée, m'apparaissait, à moi aussi, comme l'ange de la douleur enveloppant ma sœur de ses ailes.

Nancy fut triste le reste du jour, mais son ami ne le remarqua pas. Madame de Sommerville, qui désirait convaincre Albert de ses torts et se faire pardonner la position forcée qu'il avait auprès d'elle, déploya tout ce qu'elle avait de charmes et de séductions. Albert y succomba, et le soleil s'éteignit moins

vite derrière nos coteaux que l'image de Nancy dans son cœur.

C'est qu'elle était déjà bien pâle et bien mourante, cette image en un jour effacée; c'est qu'à ce cœur, défloré par les excès d'une littérature qui nous fait vieux et blasés à vingt ans, les paisibles émotions d'un amour virginal ne suffisaient déjà plus; c'est que, pour cette imagination fouettée depuis dix mois par les sensations fiévreuses que lui jetaient les romans et la scène, l'humble fille de nos montagnes n'était plus qu'une héroïne bien vulgaire. Belle encore, mystérieuse, romanesque, enthousiaste, madame de Sommerville s'offrait à lui comme une réalisation bien plus enchantée des idées vagues et brûlantes qui s'agitaient dans sa jeune tête, et l'apparition seule de cette femme dut lui révéler le secret et le but de ses aspirations nouvelles.

Et puis, il faut bien vous le dire, ce jour me montra dans toute son étendue la distance qui séparait Nancy de madame de Sommerville, et combien la grâce native, sans culture, s'efface humblement devant l'élégante assurance que donne et qu'enseigne le monde. J'avais fait de Nancy toute ma joie et tout mon orgueil ici-bas : l'être le plus aimé était pour moi le plus aimable, et je n'avais pas imaginé jusqu'alors qu'aucune femme pût dérober au ciel plus de beautés et de perfections que n'en avait ma sœur. Nancy, de son côté, heureuse et fière de l'amour d'Albert, croyait naïvement aux charmes qu'il admirait en elle, jamais elle n'avait pensé qu'une

femme aimée de ce jeune homme pût ne pas être belle et aimable entre toutes. Notre crédule confiance s'évanouit en ce jour : négligée par son ami, que madame de Sommerville captivait tout entier, Nancy comprit avec moi qu'elle n'était qu'une enfant simple et timide, sans esprit et sans art; et, tandis qu'Aurélie se perdait avec Albert dans un monde d'idées où ma sœur ne pouvait les suivre, nous allions tous deux en silence, mornes et dévorant nos pleurs.

Rentrés au château, madame de Sommerville se mit au piano. Elle chantait avec âme, Albert l'écouta avec ravissement. Tendre, plaintive, passionnée, elle lui rendit tour à tour les anges de ses rêves et les fées de ses illusions : Anna, Juliette, Desdemona, Elvire. Hélas! qu'elle était belle et touchante! qu'il y avait de mélodieuses tristesses dans sa voix, d'inspiration et de poésie sur son front et dans son regard, et jusque dans ses cheveux qui semblaient frissonner d'harmonie autour de son pâle visage! Hélas! qui ne l'eût pas aimée? qui n'eût oublié ma sœur auprès d'elle? Albert eût oublié le monde. Debout à ses côtés, il s'enivrait d'amour, et Nancy, encouragée par les pleurs que les chants d'Aurélie suspendaient à nos yeux, versait à son aise les larmes de sa douleur.

Aurélie venait d'achever la romance du *Saule*. Ses mains reposaient encore sur les touches d'ivoire, ses yeux étaient au ciel, et par les vitraux ouverts les derniers rayons du soleil glissaient avec la brise

sur son front rêveur. Elle me rappelait la Corinne du peintre au promontoire de Misène. Aurélie se leva lentement, s'approcha de Nancy, et, passant ses doigts dans les cheveux de la blonde fille :

« Les poètes n'ont rien imaginé de plus jeune et de plus beau que vous, jeune et belle enfant, » lui dit-elle.

Et, s'adressant à Albert :

« Monsieur, j'ai dû me trouver en même temps que vous à Paris : c'était au dernier hiver ; je revenais d'un long voyage, et je me préparais à un exil éternel. Nous avons plus d'une fois sans doute, sous la même voûte, à l'éclat des mêmes lumières, frémi des mêmes émotions et pleuré des mêmes larmes. Peut-être aussi, dans les galeries du Louvre, nous sommes-nous arrêtés ensemble devant les mêmes chefs-d'œuvre ; peut-être, dans la même soirée, sur un des ponts jetés sur la Seine, avons-nous contemplé tous deux la vieille cité qu'enveloppait déjà la brume du soir. J'aimais Paris, et parfois encore, sous le ciel large et embaumé des prairies, je me prends à regretter son ciel capricieux et changeant. Parlez-moi donc de Paris, monsieur. La vie y est si pressée, si rapide, la popularité si mobile, la gloire si périssable, chaque jour, chaque heure y voit naître et mourir tant d'événements et de choses, que six mois d'absence en ont fait pour moi un monde étranger, une contrée nouvelle. Voyons, jeune voyageur revenu des plages lointaines pour visiter les huttes de vos frères, parlez un peu de la

grande ville aux sauvages des rives de la Creuse. »

Albert parla de tout avec tact et finesse. Rempli d'amour pour les doctrines nouvelles, plein de foi dans leur avenir, en moins d'une heure il défit et refit le monde politique et social. Artiste, en ce sens qu'il était doué d'un instinct énergique et rapide du vrai et du beau dans les arts, il se montra tour à tour peintre, musicien et poète ; enthousiaste exclusif, jeune homme aux convictions ardentes, il exposa chacune de ses idées comme un culte, chaque objet de ses admirations fut présenté comme une idole. Madame de Sommerville, qui observait avec intérêt cette faculté qu'a la jeunesse de se passionner pour toutes choses, se plut à contrarier les sympathies d'Albert: Albert les défendit avec chaleur. La discussion fut vive : Aurélie s'y montra spirituelle, calme et railleuse, Albert éloquent et fougueux.

« Ah! vous êtes heureux, s'écria madame de Sommerville en jetant sa brusque parole au travers des déclamations d'Albert, qui s'interrompit aussitôt ; vous êtes heureux, monsieur! Si vous saviez combien ma froide raison regrette vos brûlantes erreurs! Pussiez-vous les garder toujours! le cœur qui ne sait pas s'abuser est maudit. »

Il est facile d'imaginer la contenance de Nancy durant toutes ces discussions morales et littéraires. Restée comme moi en dehors du mouvement intellectuel de l'époque, elle avait le maintien embarrassé d'un voyageur au milieu d'un cercle dont la

langue lui est étrangère. Elle observait, avec une inquiétude mêlée d'étonnement, la désinvolture élégante et facile d'Albert dans ce champ d'idées nouvelles où notre gaucherie n'osait s'aventurer. Nous avions bien, dans nos soirées d'hiver, étudié les lettres et les arts; mais, au fond de cette contrée où nous arrivait à peine un faible écho des retentissements du siècle, nous n'avions pas suivi la marche du progrès; nous en étions restés au culte des vieilles idoles, on nous initiait pour la première fois à l'adoration de dieux nouveaux dont notre foi surannée ne soupçonnait même pas l'existence.

Dieu seul a pu savoir ce que j'ai souffert en ce jour; souffrances misérables qui ont humilié mon cœur plus encore qu'elles ne l'ont déchiré! Je me reprochais l'esprit d'Albert; je m'accusais de l'avoir envoyé à Paris pour y puiser le talent et la science; j'étais jaloux des grâces d'Aurélie; j'étais blessé dans l'amour de Nancy; je souffrais à son cœur, j'aurais voulu réduire Albert à son ignorance primitive, ou dépouiller madame de Sommerville de toutes ses perfections pour en parer ma sœur.

Au reste, il fallait toute mon inexpérience pour n'avoir pas plus tôt prévu que l'amour d'Albert, placé entre ces deux femmes, se retirerait de Nancy pour se porter sur madame de Sommerville. L'amour, à l'âge qu'Albert avait alors, est impatient de vivre, avide de connaître : il aime à s'égarer dans les régions de l'inconnu; il veut à chaque pas une découverte nouvelle. Aussi est-il rare de voir

deux jeunes âmes échanger leur virginité : c'est qu'elles n'ont rien à s'apprendre. Un cœur neuf cherche toujours celui qu'a vieilli l'expérience, pressé qu'il est de côtoyer les rives de la vie qu'il ignore et que l'autre a déjà parcourues. De son côté, le cœur qui a descendu le fleuve et qui en a sondé les écueils appelle les jeunes amours, dans l'espoir de remonter le courant qui l'entraîne.

Qu'y avait-il de mystérieux et d'imprévu dans l'avenir que l'amour de ma sœur ouvrait à Albert? quelle autre perle que cet amour lui-même recélait le cœur de Nancy? Quels trésors, au contraire, ne devaient pas dormir dans celui d'Aurélie !

L'amour de ma sœur s'offrait comme une pente facile dont un regard mesurait l'étendue et dont le mariage était le couronnement prosaïque; celui d'Aurélie au contraire, comme un paysage semé de contrastes, et dont l'œil ne pouvait calculer tous les accidents ni percer toutes les profondeurs.

Cependant la conversation d'Albert et d'Aurélie allait effleurant tous les sujets, abordant toutes les idées, discutant toutes les questions. Madame de Sommerville, en causant, laissait ses doigts courir au hasard sur le clavier; lui, assis auprès d'elle, feuilletait des albums négligemment épars sur une table en marqueterie.

« Ne cherchez pas dans ces feuillets, lui dit-elle, des noms illustres, des esquisses ravies par l'importunité à des crayons habiles, à des pinceaux célè-

bres : ces pages ne renferment que des souvenirs vulgaires qui n'ont de charme que pour moi.

— Ces souvenirs sont les plus doux, madame, répondit Albert. Je tremblais, en ouvrant ces recueils, que vous n'eussiez sacrifié à la mode du jour. Avez-vous jamais parcouru un album sans un sentiment de compassion pour les artistes qui ont signé sur ses pages la persécution exercée contre eux?

—Non, sans doute ; mais ceux-ci ne me rappellent que des êtres et des sites aimés. Il n'est pas un de leurs feuillets, couvert d'ébauches imparfaites ou signé de noms inconnus, qui n'ait plus de prix à mes yeux que les dessins les plus achevés et les noms les plus glorieux.

— Vous avez voyagé, madame? dit Albert en regardant avec intérêt plusieurs vues dérobées à des contrées étrangères.

— Oui, répondit madame de Sommerville d'un air triste. S'il est vrai que la patrie soit aux lieux où nous avons souffert, la mienne est bien grande, monsieur!

— Vous avez visité l'Italie et l'Espagne ! poursuivit Albert avec enthousiasme en feuilletant les croquis qu'Aurélie avait rapportés de ses courses ; vous avez vu l'Alhambra, vous êtes allée rêver dans la patrie des Maures!... Saint-Marc ! vous avez vu Venise ! Ses gondoliers chantent-ils encore les chants de l'Arioste et du Tasse?... Naples? voici

Naples! Vous avez vu Naples, madame! vous avez vécu sous son beau ciel, la mer vous a bercée dans ce golfe, vous avez gravi la lave du Vésuve! Vous êtes bien heureuse!... Cette rose flétrie et desséchée, est-ce une rose de Pœstum?

— Non, monsieur. Dans ce livret, comme dans ma vie, les souvenirs sont jetés sans ordre et sans méthode : cette rose a pour moi des parfums de rives plus lointaines.

— Cette fleur est peut-être tout un poème? Chose étrange qu'il y ait souvent pour nous dans l'aspect des moindres objets toute une vie de joies et de douleurs!

— Cette rose a traversé les mers. Après un voyage de long cours, contrarié par le vent, le brick *la Fanny* mouilla devant le cap de Bonne-Espérance. J'étais parmi les passagers. La chaloupe fut mise à flot, et chacun de nous, fatigué de la nourriture du bord, voulut qu'on lui rapportât du Cap le mets que préférait son goût. Deux jeunes femmes demandèrent, l'une un camélia, l'autre une rose. Il y avait si longtemps que nous n'avions vu de fleurs!

— Vous avez foulé les rives de l'Arno?

— Je les ai mouillées de mes pleurs.

— Et Rome, madame! n'avez-vous pas vu Rome?

— Elle est sous vos doigts.... Prenez garde de la réduire en poudre.

— Cette feuille de lierre?....

— Je l'ai cueillie sur les ruines du Colysée.

— Oh! voyayer, madame, c'est le rêve de ma jeunesse! Que de fois n'ai-je pas demandé aux oiseaux émigrants de m'enlever sur leurs ailes, aux nuages qui glissaient dans l'air de m'emporter avec eux! Puissé-je un jour aller dans ces belles contrées chercher la trace de vos pas?

— On se lasse bien vite de cette vie errante et sans affections durables; on éprouve bientôt une vive fantaisie de dresser sa tente sur un rivage aimé qu'on ne doit plus quitter.

— En quels lieux enchantés eussiez-vous désiré faire votre Élysée?

— Notre Élysée est là où nous avons commencé la vie; c'est le coin de terre où nos yeux ont versé leurs premières larmes, où nos lèvres ont souri pour la première fois. Il n'est pas de cieux si purs, de bords si fleuris, de champs si parfumés qui nous fassent oublier les lieux où nous avons grandi. La patrie, monsieur, n'est pas un vain mot : elle est où nous aimons, où nous avons aimé. Il m'est arrivé mille fois de traverser de petites villes en me demandant comment des créatures faites à l'image de Dieu pouvaient se résigner à vivre dans de semblables repaires : j'oubliais qu'il n'est pas de laide patrie.

— Est-il vrai du moins que la vie de voyages soit salutaire à la douleur, que nous puissions trouver sous d'autres cieux le calme et le silence que nous avons perdus sur la terre natale?

— Le calme et le silence n'ont qu'une patrie, c'est notre âme. Lorsqu'ils la délaissent, nous nous fatiguons en vain à les poursuivre ; nous avons beau rompre notre chaîne et fuir les lieux où elle était rivée, nous ne nous fuyons pas nous-mêmes, nous traînons partout à notre cœur meurtri un bout de cette chaîne que nous avons brisée. »

Ils parlèrent longtemps ainsi, et Albert écoutait Aurélie avec une admiration naïve. Il se demandait quelle était cette femme qui, si jeune et si belle encore, semblait avoir tout vu, tout connu, tout souffert. De son côté, madame de Sommerville se laissait aller au charme de livrer ses impressions et ses souvenirs à une âme intelligente, qui lui apparaissait comme une jeune sœur de la sienne. Nancy et moi nous écoutions en silence, mêlant à longs intervalles quelques questions banales à la conversation de nos amis.

Je ne sais rien de plus mobile, de plus imprévu, de plus vagabond, pour ainsi dire, que la conversation de deux êtres qui se voient pour la première fois et dont les sympathies se sont révélées au premier abord. Ils ne s'observent pas, ils s'aiment, ils veulent s'aimer plus encore. Voyez aussi comme ils s'empressent de découvrir l'un dans l'autre des sympathies nouvelles, comme ils ont hâte de mettre à nu toutes les richesses de leur âme!

Je ne sais par quelle transition Albert et Aurélie vinrent à s'entretenir de la politique du jour. Héritière d'un nom illustre dans sa province, madame

de Sommerville avait passé sa vie à chiffonner ses parchemins et à fouler aux pieds les préjugés de sa caste. La révolution de Juillet la surprit dans les rangs des vainqueurs ; mais, comme la noble femme pensait que le malheur est un drapeau sacré, la femme noble entra le lendemain de la victoire dans les rangs de la défaite. En face d'Albert madame de Sommerville représentait donc le passé. Il y eut d'abord un lien commun entre eux : ce fut le présent à détruire ; le combat ne s'engagea que lorsqu'il fallut en relever les ruines. Ennemi des priviléges par conviction et par naissance, Albert, égaré par la dissussion, traita le passé sans pitié et la noblesse sans réserve (vous savez que la haine de la noblesse est encore le début politique de tout jeune homme élevé dans des doctrines libérales et philosophiques) : Albert railla ses travers avec amertume, et plus d'une fois, s'arrêtant sur les portraits de famille qui tapissaient le salon de leurs cadres gothiques, les uns bardés de fer, les autres chamarrés d'hermine, tous plaqués de croix, bariolés de cordons, ses yeux foudroyèrent d'un regard sarcastique cette série de gloires peintes et d'immortalités sur toile.

Madame de Sommerville releva le gant que lui jetait Albert ; mais, entraînée par la poésie de sa cause, elle oublia à son tour la position de son adversaire, elle toucha maladroitement à des susceptibilités irritables qui ne dormaient jamais qu'à demi dans le cœur de mon pupille.

« En vérité, monsieur, s'écria-t-elle, vous ne le connaissez guère ce monde que vous raillez sur la foi des traditions banales. Je puis en parler à mon aise, moi qui n'en suis que depuis qu'il n'est plus. Eh bien ! monsieur, c'était un monde plein de charme, de loyauté chevaleresque et de douce urbanité ; bienveillant avec tous parce qu'il ne craignait de déroger avec personne, c'était le plus aimable et le plus élégant des mondes. Poétique à cette heure comme toutes les religions qui se meurent, il s'élève au milieu de notre société, mélancolique et solitaire comme le château de Ravenswood dans les plaines de Lammermoor. Vous riez de ses travers : ceux de l'aristocratie nouvelle me les ont fait aimer : les nôtres du moins étaient pleins de grâce et de naïvetés charmantes ; il y avait de la piété dans notre orgueil, quelque chose de grand dans notre vanité..... Nos portraits de famille, par exemple, c'est un ridicule dont on a beaucoup ri, et dont vous m'accusez peut-être : eh bien, oui, j'aime les vieux portraits, ceux-là surtout qui ne rappellent que des vertus obscures. Je voudrais que chaque famille eût sa galerie de vieilles gloires, ses gloires de coin du feu. Il est doux d'enlever à l'oubli ce qu'on aime ; il est doux aussi de penser que nous ne descendrons pas tout entiers dans la tombe, qu'entre nos pères qui ne sont plus nous tiendrons un jour notre place près du foyer de nos enfants. Et puis, si ces portraits rappellent des vertus, ne trouvez-vous pas que ce sont des consciences qui nous

regardent ? Les anciens renfermaient dans une urne les cendres qui leur étaient chères, et nous faisons revivre sur la toile les traits de ceux que nous avons aimés : c'est la religion des morts.

Ces paroles imprudentes rappelèrent cruellement à Albert qu'il ne pouvait pas même suspendre à son chevet le portrait de sa mère. Il ne répondit pas, mais son front se couvrit de rougeur, ses yeux se remplirent de larmes. Nancy, qui avait l'intelligence du cœur vive et facile, s'approcha de son ami et voulut lui prendre la main : il la repoussa froidement. Madame de Sommerville comprit à son tour qu'elle venait de faire ce qu'on appelle communément *compter son or devant un pauvre :* elle n'ajouta pas une parole ; mais lorsque nous sortîmes du salon elle s'empara dans l'ombre du bras d'Albert, et le pressa avec effusion.

« Vous ne craignez pas de déroger ? lui dit le jeune homme avec amertume.

— Oh ! monsieur !... » s'écria-elle en joignant ses mains.

Nous arrivions près d'eux : ils se turent. En passant sur la terrasse nous rencontrâmes Frank qui ramenait les chevaux de l'abreuvoir. Madame de Sommerville s'avança vers Cortès, et caressa son poitrail noir et luisant comme la plume du corbeau.

« Ne lui en voulez-vous pas, à ce pauvre animal ? » demanda-t-elle en se tournant vers Albert. Albert sourit, et avant de s'éloigner il baisa l'étoile blanche

qui brillait au front de Cortès. Madame de Sommerville nous accompagna jusqu'à Anzème. Arrivés au village, nous prîmes, ma sœur et moi, le chemin de La Baraque, Albert celui du sentier, et madame de Sommerville retourna seule au château.

Nous marchâmes longtemps, ma sœur et moi, sans échanger une parole, mais nos douleurs se comprenaient et se parlaient tous bas. Il y eut un instant où nos âmes se rencontrèrent, et, par un mouvement spontané, nous nous pressâmes dans les bras l'un de l'autre. Nancy était pendue à mon cou, j'embrassais son front et ses cheveux.

« Ah ! tu m'aimes, toi, tu m'aimes ! s'écria-t-elle en sanglotant. Sans grâce, sans esprit, sans beauté, toi tu m'aimeras toujours !... Maxime, mon frère, pourquoi n'as-tu pas gardé mon cœur à toi seul ? Ton amour était si doux, et l'autre fait tant de mal !..... Ah ! laisse-moi pleurer : je souffre. Dis-moi que tu m'aimes. J'entends toujours une voix qui me crie : Je ne vous aime pas ! »

Puis elle me disait :

« Il faut lui pardonner. Qui suis-je, hélas ! pour qu'il m'aime ? rien qu'une fille des champs. Je n'ai que mon amour, et lui, qu'il a d'esprit, de génie, d'éloquence !... Ah ! cruel, pourquoi l'avez-vous envoyé à Paris ? que ne l'avez-vous laissé dans nos campagnes ? Quel besoin avait-il d'instruction et de science ? il m'aimait et j'étais heureuse ; et lui anssi était heureux, mon Albert ! Rendez-moi sa joie,

rendez-moi mon bonheur ! C'est vous qui avez fait tout le mal, c'est vous qui nous avez perdus ! »

Et revenant à moi :

« Grâce ! pardonne à ta pauvre sœur ! prends pitié de sa peine ! Je suis malheureuse, la douleur me rend folle. Cette journée a été si longue ! J'ai cru que la nuit ne viendrait pas. Elle venait si vite autrefois, lorsqu'Albert était entre nous ! comme chaque jour qui nous réunissait était court et rapide ! Et pourtant, tu t'en souviens, mon frère, nous restions des heures entières sans rien nous dire, et ces heures étaient les plus douces ; ou, s'il me parlait, c'était de nos travaux, de nos plaisirs, de notre amour heureux. Lorsque les oiseaux émigraient et que leurs bataillons filaient au-dessus de nos têtes, il me disait : Je voudrais aller avec eux daus les contrées lointaines : je vous en rapporterais des fruits et des fleurs. Ou bien, lorsqu'il était rêveur, il me disait : Je voudrais savoir où vont les nuages qui glissent dans le ciel, où va la laine que les troupeaux laissent aux haies épineuses et qu'emporte le vent, savoir aussi ce que dit le vent aux feuilles des arbres, la Creuse aux cailloux de ses rivières..... Et moi j'aimais tout ce qu'il me disait.

Ainsi ma sœur cherchait dans le monde de ses souvenirs Albert, qu'elle ne pouvait suivre dans le monde nouveau où je l'avais jeté. Lorsque nous rentrâmes elle avait une fièvre brûlante, et je passai la nuit auprès d'elle. Cette nuit fut mauvaise aussi pour Albert.

VI.

Rentré dans sa chambre, il appuya sa tête sur le balcon de sa croisée. La nuit était sereine. La lune, qui s'était levée rouge et mate à l'horizon, grimpait lentement sur les peupliers de la prairie ; les feuilles, humides de rosée, se détachaient sans bruit, rien ne troublait le recueillement des campagnes. Albert veillait seul au milieu du repos universel. Il alla respirer l'air froid du ciel sur les bords de la Creuse ; il mouilla ses pieds dans l'herbe des prés, son front aux branches du verger ; las de chercher le calme et de ne pas le trouver, il eut peur des agitations de son âme. Depuis, il me l'a contée bien souvent, cette nuit si paisible dans les champs, si orageuse dans son cœur.

« Mon Dieu, se disait-il en traînant sous ses pas les feuilles mortes du vallon, qu'est-ce donc que ces sensations tumultueuses que vous avez éveillées en moi ? Est-ce donc là l'amour, ce feu qui dévore, cette inquiétude qui consume, ce mal qui n'a pas de nom ? est-ce donc là le ciel que vous nous avez donné sur la terre ? Non, cette femme est votre mauvais ange : je sens encore ses doigts qui brûlent mes lèvres, sa main qui serre mon bras comme une main de fer. C'est Nancy que j'aime, c'est elle que je

veux aimer. Vous savez bien qu'elle a reçu ma foi, et qu'un jour nous irons tous deux nous agenouiller à vos autels. Vous le savez, mon Dieu : pourquoi donc, dans les plaintes du vent, dans le bruit des feuilles, dans le murmure de l'eau avez-vous mis le nom d'une autre femme, une autre image dans vos cieux, une autre pensée daus mon âme ?.. Mais je lutterai ; si vous m'aidez je serai fort : je garderai l'amour que j'ai promis... Mais aidez-moi : je suis faible à cette heure ; envoyez-moi votre ange de paix, dites au vent de se taire, à la nuée qui passe de revêtir une autre forme, et avec vos étoiles tracez un autre nom à la voûte du ciel. »

Ainsi ce malheureux jeune homme se débattait entre le remords et l'amour. Comme il arrive toujours dans les âmes honnêtes, le remords l'emporta d'abord : Albert s'imposa comme un devoir le bonheur de Nancy, il jura solennellement de ne plus revoir madame de Sommerville. Il ignorait, hélas ! que le bonheur ne se donne pas, qu'il s'échange, et que le plus impérieux des devoirs, celui qui les domine tous, c'est l'amour.

Cependant madame de Sommerville, qui croyait avoir passé le temps d'aimer, se berçait sans défiance de l'espoir de revoir Albert. Ce jeune homme excitait vivement sa curiosité ; la curiosité chez les femmes, c'est déjà de l'amour, ou plutôt n'est-ce pas tout l'amour? Et puis, madame de Sommerville était piquée au vif par l'espèce d'éloignement qu'Albert avait ressenti pour elle. L'amour,

chez certaines femmes, ne naît souvent que de la difficulté de l'entreprise ; l'amour de ces femmes est comme la mort : il ne frappe que ceux qui le fuient, il n'évite que ceux qui le cherchent. L'intérêt qu'avait voué madame de Sommerville à Albert sur la foi de notre affection pour lui prit donc, dès le premier jour de leur entrevue, un caractère plus romanesque et plus tendre. D'ailleurs Albert se présenta à Anzème avec des séductions qu'Aurélie ne soupçonnait pas : elle avait compté sur un étudiant robuste, un héros du quartier latin exhalant à vingt pas une forte odeur de science et de tabac, ne rêvant que procès, servitude et murs mitoyens ; elle trouva un jeune homme élégant et beau, franc jusqu'à la rudesse, timide jusqu'à la gaucherie, enthousiaste comme elle, admirant ce qu'elle admirait, aimant ce qu'elle aimait, comme elle passionné pour les arts, les sentant avec âme, en parlant avec goût, jeune homme sans talent d'ailleurs, ayant effleuré en dix mois plusieurs spécialités et n'en possédant aucune, paré de toutes les qualités de son âge et n'ayant pas une vertu, enfant de deux jours qu'Aurélie eût laissé passer inaperçu dans un cercle, et qui lui apparut dans ces campagnes comme l'un des rêves les plus poétiques de sa jeunesse. A la campagne, lorsqu'il pleut ou que l'ennui pèse sur nous, nous souhaitons la bienvenue à tout ce que le hasard nous envoie ; tout est bon, tout est beau ; il n'est pas de livre insipide ni de visiteur incommode. Enfin que vous dirai-je ? madame de Sommerville

avait fait saigner les blessures d'Albert par ses paroles hasardées : se sentant coupable envers lui, elle se crut obligée à l'aimer. Le cœur est si habile à concilier ses passions et ses devoirs !

Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'Albert reparût au château. Madame de Sommerville, qui allait souvent à Saint-Léonard pour prendre ses lettres au débotté du courrier, ne manqua jamais, durant tous ces jours, de venir de la ville à La Baraque, peut-être dans l'espoir d'y rencontrer Albert. Elle nous aimait bien toujours, mais notre intimité ne lui offrait plus rien d'inattendu, il fallait à ce cœur frappé d'atonie des excitants, qu'il ne trouvait pas dans notre vie simple et bourgeoise. Quel que fût son espoir, elle ne rencontra pas Albert : il ne venait plus que le matin à La Baraque, pour avoir des nouvelles de Nancy, et il s'en retournait presque aussitôt, toujours sous quelque prétexte d'études et de travaux. Madame de Sommerville l'attendait vainement le reste du jour, et le soir, pour se rendre à Anzème, elle repassait par la ville.

Il résulta de tout ceci qu'Albert devint pour Aurélie une préoccupation continuelle, et que la passion de ce jeune homme grandit en raison des efforts qu'il s'imposa pour la vaincre. Bientôt il ne lutta plus qu'à demi : sans renoncer d'abord au projet d'éviter madame de Sommerville, il ne chercha plus à la repousser de son cœur, il le laissa envahir tout entier par elle.

Lorsqu'il l'avait vue, le matin, passer à cheval

dans le sentier pour se rendre à la ville, il ne savait comment tromper la mortelle longueur du jour ; les heures se traînaient, le soir n'arrivait pas. Enfin, lorsque l'ombre de ses peupliers s'allongeait sur l'herbe du pré, il allait se blottir derrière la haie et prêter l'oreille au bruit de la route ; et, lorsqu'à travers les voix confuses des troupeaux qui revenaient des pacages, les aboiements des chiens et les chants des bouviers, il entendait au loin le galop d'un cheval, alors il se disait que le jour avait été bien rapide, que la nuit était venue bien vite ; et, à mesure que ce galop approchait, son cœur battait avec plus de violence : il le sentait bondir dans sa poitrine comme s'il eût voulu rompre son enveloppe, et il était là, derrière son buisson, craintif et tremblant sous le pas nerveux de ce cheval comme un oiseau sous l'influence magnétique du chien qui le tient en arrêt. Cortès passait enfin, il s'éloignait. Alors Albert élevait la tête au-dessus de la haie, et il la voyait, Elle, qui fuyait, belle et rapide, dans l'air bleu du soir. Il rentrait plein de son image, et dans ses rêves de la nuit il voyait encore le corsage blanc d'Aurélie glisser à travers le feuillage comme un beau lis emporté par le vent.

D'autres images passaient dans ses rêves : c'était Nancy, pâle et mourante, qui venait s'asseoir à son chevet ; elle était vêtue d'un linceul, et elle lui disait : Vous vous êtes bien empressé de me donner ma robe de fiancée !.... Elle avait sur la tête une couronne d'immortelles et de cyprès, et elle lui disait :

C'est ma couronne de mariée que vous m'avez tressée vous-même.... Ses joues étaient caves, son teint plombé, ses yeux brûlés de larmes, et elle lui disait : Voilà la parure de noces que vous m'avez apportée de Paris.... Albert voulait l'enlacer de ses bras, mais il ne trouvait que mon ombre menaçante qui lui demandait ce qu'il avait fait de ma sœur. Une voix impitoyable harcelait son sommeil, et, lorsqu'il se réveillait, son oreiller était mouillé de pleurs.

C'était alors que le remords ranimait son amour pour Nancy et le ramenait à La Baraque. Parfois alors cet amour expirant jetait de vives étincelles : Albert partait de sa demeure tout plein d'ardeur et de jeunesse ; son esprit était absorbé par une seule pensée, gracieuse, douce, ravissante, mais vague, incertaine, mystérieuse : il voyait Nancy, il entendait sa voix ; il s'enivrait de l'air du matin ; il franchissait comme un enfant les haies et les fossés pour arriver plus vite ; il lui semblait qu'une âme toute nouvelle habitait en lui, qu'il allait retrouver près de ma sœur ses fraîches émotions d'autrefois.... Mais lorsqu'il arrivait, il sentait un monceau de glace qui tombait sur sa flamme, les paroles d'amour qu'il avait toutes prêtes se figeaient sur ses lèvres, il s'en retournait confus, humilié et triste jusqu'à la mort.

Ceux qui nous ont fait de la mobilité des affections un passe-temps doux et facile, ceux-là ont menti, croyez-moi : l'inconstance porte sa peine avec elle-même : c'est le remords de ruiner un bonheur qui commence toujours par prétendre à l'éternité.

Pour Nancy, elle était calme et résignée. Lors même qu'Albert était absent, elle ne laissait pas échapper une plainte, la pâle maigreur de son visage révélait seule les douleurs qui la ravageaient. Elle ne s'avouait pas encore la passion d'Albert pour madame de Sommerville, mais un instinct secret la lui murmurait tout bas. Elle se rappelait avec effroi les séductions de beauté, de cœur et d'esprit qu'avait déployées Aurélie devant ce jeune homme, et, bien qu'Albert eût déclaré le lendemain à La Baraque que cette femme lui déplaisait et qu'il était résolu à ne plus la revoir jamais, Nancy avait compris vaguement que son ami cherchait à la tromper ou à se tromper lui-même. Pour moi, je voyais tout et je ne pouvais rien. Madame de Sommerville ignorait seule le drame lamentable qui se passait dans nos cœurs, elle interrogeait avec sollicitude le dépérissement de Nancy, ma tristesse et l'absence d'Albert.

« Que se passe-t-il entre vous? me demanda-t-elle un soir que ma sœur était absente. Qu'est devenu ce bonheur dont vous m'aviez tant parlé, cette sainte affection qui vous liait tous trois, cette gracieuse union qui vous souriait dans l'avenir? Nancy dépérit de jour en jour; l'éclat de la jeunesse a pâli sur ses joues, son front se plisse, l'azur de ses yeux se ternit; Albert se retire de vous, et vous, Maxime, vous êtes sombre comme le donjon du château d'Anzème. Soyez donc heureux, mes amis! que je puisse mettre votre bonheur à la place de celui qui me manque! Voyons, qu'y a-t-il entre vous? J'ai pris ma

part de vos joies, j'ai droit à partager vos douleurs. D'ailleurs je suis votre mère, mes enfants ; vous le savez bien, vous, Maxime. »

Ces paroles me touchèrent : je lui confiai comment Albert était revenu de Paris, abattu, découragé, flétri. Madame de Sommerville s'intéressa singulièrement à ces douleurs, que je lui représentais cependant sans fleur de poésie aucune : j'avais compté sur sa sévérité, je ne trouvai en elle qu'une douce pitié pour Albert, une indulgence plus que maternelle pour ses égarements.

« Vous comprenez aisément le reste, ajoutai-je : Albert est triste et nous évite ; sa tristesse navre ma sœur, sa froideur la tue ; et moi, témoin de tous ces maux, je suis sombre parce que je me sens inhabile à les guérir. »

Aurélie ne m'écoutait plus : elle repassait dans son esprit tout ce qu'elle savait d'Albert, tout ce que je lui en avais dit, tout ce qu'elle en avait deviné.

« Oui, dit-elle enfin en se parlant à elle-même, c'est une de ces âmes venues trop tôt ou trop tard sur notre terre maudite. Pourquoi Dieu, en les exilant, leur a-t-il laissé un souvenir du ciel ? pourquoi a-t-il mis en elles cette soif brûlante du bien, si le désert où il les a jetées n'a pas de source pour les abreuver ? pourquoi des besoins avides, s'il a soufflé la stérilité dans leurs champs ? pourquoi ces rêves de l'infini dans ce monde égoïste et borné ?... Vous demandez, Maxime, pourquoi ces âmes se plongent avidement dans la douleur : c'est que la douleur

seule n'a pas de bornes ici-bas, c'est qu'elle seule est infinie, c'est que dans son abîme sans fond nous faisons chaque jour des découvertes nouvelles. Le bonheur s'apprend si vite!... on s'en lasse de même : les sentiers en sont si frayés, si battus, si limités! Ceux de la douleur s'allongent incessamment sous nos pas, et nul voyageur n'en a trouvé la fin. Vous ne savez donc pas tout ce qu'il y a de séduction dans la souffrance, qu'il est doux de la caresser, de la sentir grandir sous nos caresses, de la couver comme un trésor? Elle seule ne nous manque jamais ; c'est notre amie fidèle, notre compagne de tous les instants ; elle a toujours à nous confier quelque secret nouveau, quelque nouveau mystère. On sait le bonheur à vingt ans ; on apprend toujours à souffrir.

— Madame, lui dis-je, Albert vous comprendrait mieux que je ne saurais le faire : moi je ne suis qu'un pauvre jeune homme ; je cultive mes coteaux de blé noir, mes champs de seigle et de colza ; je prie Dieu par mes actions, je soutiens ma sœur par mon travail. Lorsque ma sœur est heureuse je suis heureux, et je ne me lasserais pas d'une éternité de ce bonheur. Pour la souffrance, madame, je ne puis connaître ses joies : je n'ai de douleur que celles de Nancy.

— Maxime, me dit madame de Sommerville, vous valez mieux que moi.

— C'est que je sais moins que vous, madame.

— Heureux donc ceux qui ne savent pas! »

VII.

Il arriva qu'un soir Albert attendit vainement derrière la haie du sentier : madame de Sommerville ne revint pas. Le ciel était chargé de nuages, de vifs éclairs sillonnaient l'horizon, Albert entendait autour de lui la pluie qui tombait en larges gouttes sur les feuilles. Il alla s'asseoir dans sa chambre devant un grand feu de bruyères. Sa lampe brûlait sur la table, ses deux chiens dormaient, à moitié couchés dans les cendres. Albert était seul : sa nourrice était allée la veille à Saint-Léonard pour soigner une de ses filles qui se mourait de la poitrine.

L'inquiétude et l'ennui le rongeaient : il prit un livre et l'ouvrit. C'était l'*Émile*, qui renfermait encore les fleurs désséchées d'Aurélie. Albert les porta à ses lèvres; puis au souvenir de Nancy, il les froissa avec colère. Il voulut écrire, et il brisa sa plume; il se jeta sur son lit et pleura. Ses deux chiens vinrent lui lécher les mains, mais il les repoussa avec humeur, et les pauvres bêtes s'en retournèrent, tête baissée, s'étendre dans les cendres de l'âtre.

L'orage venait d'éclater : le tonnerre roulait dans la nue, la pluie fouettait les vitres d'Albert, et le vent, déchaîné dans les campagnes, semblait devoir à chaque instant emporter la maison du sentier avec

les bruyères déracinées de la montagne ; les tuiles du toit volaient en éclats; l'ouragan fracassait les grands arbres ; les torrents, grossis par l'eau du ciel, bondissaient sur le flanc des coteaux.

Albert écoutait avec joie ces cris de la tempête, qui semblaient répondre aux agitations de son âme. Il allait s'endormir, bercé par les sifflements de la bise, lorsqu'il se dressa tout à coup sur son lit, et ses deux chiens se levèrent en grondant.

C'est le vent, dit Albert retombant sur sa couche... Mais presque aussitôt plusieurs coups retentirent à sa porte, les chiens se mirent à aboyer avec force. Albert s'élança de son lit et courut ouvrir.

« Je viens vous demander l'hospitalité, dit une voix qui le fit tressaillir des pieds à la tête.

— Qui que vous soyez, répondit le jeune homme en s'appuyant contre le chambranle de la porte, vous êtes le bienvenu chez moi. »

Et lorsqu'il eut rallumé sa lampe, que le vent avait éteinte en s'engouffrant dans l'appartement, il reconnut madame de Sommerville qui se tenait auprès de lui.

« Vous ici, vous, madame ! s'écria-t-il en reculant d'effroi.

— Oui, dit-elle en se laissant tomber dans le fauteuil d'Albert : l'orage m'a surprise comme je sortais de Saint-Léonard. J'ai cru pouvoir gagner Anzème ; mais Cortès se cabrait à chaque pas et refusait d'avancer. Tenez, le pauvre animal piaffe à votre porte :

ne sauriez-vous l'abriter sous quelque hangar? »

Albert sortit pour lui obéir. Lorsqu'il rentra, madame de Sommerville avait quitté sa jupe d'amazone, et présentait au feu ses mains glacées. Il ranima les cendres presque éteintes, jeta dans le foyer deux fagots de bois sec qui donnèrent bientôt une flamme joyeuse, puis il fit prendre à madame de Sommerville quelques gouttes d'une liqueur qu'il devait aux soins de sa vieille nourrice.

« C'est une hospitalité bien pauvre! dit-il en la regardant avec amour.

— Il n'est pas de pauvre hospitalité, répondit Aurélie. »

Et, comme Albert se tenait à quelque distance d'elle et la couvrait de son regard :

« Asseyez-vous près de moi, ajouta-t-elle. La pluie tombe encore par torrents ; Frank est allé prévenir mes gens afin qu'ils n'aient aucune inquiétude : laissons le vent siffler et causons.

» Pourquoi ne vous ai-je pas revu? continua Aurélie en le faisant asseoir près d'elle. Ne m'avez-vous point pardonné et m'en voulez-vous encore? Soyez donc indulgent, monsieur! Pourquoi délaisser vos amis? pourquoi si triste et si sauvage? Triste, vous qui commencez la vie, qui n'en savez rien encore! vous, jeune homme, triste déjà! Comment seront les vieillards? »

Albert s'enhardit et causa. Il conta son existence abandonnée, ses rêves de bonheur, ses désenchan-

tements rapides; il le fit avec charme. Il parla de la solitude de son cœur, des élans de son âme vers l'être mystérieux qui devait lui révéler la vie; il le fit avec feu. Puis il dit sa vie de Paris, ses luttes, ses misères, les froides réalités sous lesquelles il s'était débattu vainement. Aurélie fut émue. Ce n'étaient cependant que les éternelles lamentations dont nous fatiguons tous le ciel à vingt ans; mais il y a tant d'attraits pour les femmes dans ces douleurs vulgaires que pas une d'elles peut-être n'a résisté à la séduction de consoler un grand homme méconnu, de venger un Bonaparte bourgeois des injustices de la destinée.

Je ne sais rien de pernicieux et de fatal au repos des ménages comme ces petits jeunes gens qui trafiquent de leurs douleurs, et s'en vont partout chantant le second livre de leur Énéide à quelque Didon nouvelle, ou contant leurs campagnes comme Othello aux pieds de Desdémone. C'est un système de séduction qui manque rarement son but : il y a tant de naïse pitié, tant de crédule générosité dans le cœur de la femme! le malheur offre tant d'appâts à ces âmes faciles! il est si doux pour elles de guérir et de consoler, de fermer une plaie avec une larme, de sécher des pleurs avec un sourire! elles sont si fières de se poser en rivales de la fatalité, de jouer pour nous le rôle de la Providence!

Madame de Sommerville s'abandonnait follement au dangereux plaisir d'écouter Albert. Elle le voyait si jeune et si pressé de vivre, et elle se sentait si

vieille et si fatiguée de la vie, son âme et sa beauté lui semblaient si flétries et si impuissantes, l'une à ressentir l'amour, l'autre à l'inspirer, qu'elle ne songeait pas à s'effrayer du charme qui la suspendait aux lèvres de ce jeune homme. Elle pleurait à ses tristesses, souriait à ses ambitions naïves, s'enivrait de ses moindres paroles, le ramenait avec art au récit des mêmes faits ou l'arrêtait avec sollicitude sur les détails qu'il n'allait qu'effleurer.

Albert, de son côté, s'enivrait du nouvel intérêt qu'il éveillait dans le cœur de cette femme. J'avais effarouché ses rêveries par ma rudesse ; Nancy avait humilié sa douleur en ne la comprenant pas : il trouvait enfin une nature pleine de sympathies pour la sienne, qui accueillait ses plaintes, et choyait ses erreurs comme les travers d'un enfant gâté. Dès cet instant son amour pour Aurélie ne connut plus de terreurs ni d'hésitations, et Nancy acheva de mourir dans la pensée de son ami, sans y laisser un remords ni peut-être un regret.

« Ainsi, dit madame de Sommerville, vous vous êtes élevé sans famille, vous avez grandi sans affections? une mère ne s'est pas assise près de votre berceau, et jamais ses baisers n'ont essuyé vos yeux? Cela est bien triste, pauvre enfant!

— Vous me rappelez, répondit Albert, le seul souvenir de bonheur que le ciel ait mis, comme un rayon de soleil, dans mon enfance. Un soir (c'était comme à présent vers la fin de l'automne) je jouais dans le verger avec la fille de ma nourrice ; j'étais

bien jeune alors. Mon père adoptif était à la ville, ma nourrice tournait son rouet sur le pas de la porte. Vers la nuit un étranger m'aborda avec curiosité, s'informa de mon nom, de mon âge, et m'entraîna, sous je ne sais quel prétexte, dans le sentier. Lorsque nous fûmes à quelque distance je trouvai une carriole, au fond de laquelle on me fit monter malgré mes cris. La voiture roula durant trois heures par une nuit obscure. Lorsqu'elle s'arrêta je me sentis soulevé par deux bras vigoureux, et, après avoir traversé de longs corridors noirs, je me trouvai tout à coup dans un salon, où je fus ébloui par l'éclat des lumières. J'allais m'esquiver par la porte entr'ouverte, mais elle se ferma sur moi, et une femme que je n'avais pas aperçue en entrant m'enlaça de ses bras, me couvrit de baisers en m'appelant son cher Albert. Elle était belle comme vous, madame, sa voix douce comme la vôtre. Bien des jours ont passé depuis, mais je ne l'ai point oubliée, cette voix aimée qui n'a parlé qu'une heure à mon oreille, et qui est restée comme une mélodie dans mon cœur.

— Cette femme était votre mère? demanda madame de Sommerville.

— Elle m'appelait son enfant. Lorsqu'on vint m'enlever à ses caresses elle me pressa convulsivement sur son cœur. Mon seul bonheur! disait-elle en pleurant, te reverrai-je encore en cette vie? et, si Dieu ne pardonne pas, nous retrouverons-nous dans l'autre?..... Je sentais ses larmes couler sur mes joues,

et les miennes coulaient aussi. On m'arracha de ses bras, et la même carriole me ramena, la même nuit, aux lieux où elle m'avait pris. Mon père adoptif, qui n'était pas étranger, j'imagine, aux événements de cette soirée romanesque, n'a jamais éclairci l'obscurité qui les enveloppait, et je n'ai plus revu cette femme que dans mes rêves.

— Et n'avez-vous jamais tenté de retrouver les sentiers qui vous avaient conduit vers elle?

— Mille fois, mais toujours en vain; je ne reconnaîtrais pas même la demeure où je fus mystérieusement introduit. Mais, si le hasard me ramenait dans ce salon où j'ai passé une heure à peine, je le reconnaîtrais infailliblement à la décoration, dont les moindres détails sont aussi présents à ma mémoire que si deux jours seulement s'étaient écoulés depuis cette nuit solennelle.

— Et ne l'avez-vous jamais maudite cette femme qui vous a délaissé?

— Jamais! j'ai fait des vœux pour elle, afin que, séparés ici-bas, nous puissions nous retrouver là-haut.

— Et si Dieu vous la rendait, ne la repousseriez-vous pas?

— Je lui dirais à genoux de me pardonner les pleurs qu'elle aurait versés pour moi. Mais Dieu ne me la rendra pas, madame : c'est moi qu'il appellera vers elle.

— Morte? demanda Aurélie.

— On me l'a dit; et cependant l'espoir de la retrouver en ce monde ne s'est jamais éteint dans mon cœur. Oh! madame, qu'il doit être doux d'avoir une bonne mère!

— Oui : il est si cruel d'en avoir une mauvaise! » répondit Aurélie d'un air sombre.

Ils restèrent longtemps abîmés dans la mélancolie de ces souvenirs. Madame de Sommerville avait appuyé son front sur ses mains, et des perles humides glissaient le long de ses doigts. Était-ce la pluie qui découlait encore de ses cheveux mouillés par l'orage, ou des pleurs qui tombaient de ses yeux? Albert la regardait en silence.

« Mais, monsieur, dit-elle enfin, il y a bien après tout quelque ingratitude dans votre fait, et Maxime a raison peut-être : votre enfance a été cruellement abandonnée, mais votre jeunesse a trouvé des amis, et vous les oubliez, il me semble. Vous entrez dans la vie appuyé sur deux cœurs fidèles, et vous vous laissez défaillir! vous avez l'amour d'un ange et l'amitié d'un homme, et votre âme n'est pas satisfaite! Je crains, mon enfant, que vous ne soyez ingrat.

— L'amitié de Maxime est bien rude, répondit Albert, et l'amour de Nancy... »

Albert rougit et n'acheva pas; il demeura tout craintif sous le regard d'Aurélie.

« Eh bien! oui, s'écria-t-il enfin en se levant, oui, je suis ingrat, oui, je suis bien coupable, et Maxime

a raison. Vous aussi, condamnez-moi, madame : je ne suis pas digne de votre affection. Repoussez-moi donc, vous tous qui m'avez aimé! N'étais-je pas maudit en naissant?... Oui, je souffre, oui, je suis malheureux!... Pourquoi, et qui pourrait le dire? Hélas! je l'ignore moi-même ; je ne sais pas le mal qui me consume : je suis malheureux de n'être pas heureux. Est-ce ma faute si j'ai pris pour l'amour le besoin d'aimer qui tourmentait ma jeunesse? J'aimais Nancy, je le croyais du moins : pourquoi Maxime m'a-t-il exilé de ces campagnes? J'étais bon et si pur alors! C'est Maxime qui m'a perdu. »

Albert avait appuyé son front sur la pierre de la cheminée, et madame de Sommerville s'était approchée de lui pour le consoler.

« Vous qui m'accusez, ajouta-t-il amèrement, vous ne savez pas combien est terrible l'agonie d'un amour qui s'éteint! vous ne savez pas qu'il nous brise de ses convulsions dernières, et que nous ne l'arrachons pas de notre sein sans qu'il emporte avec lui quelque lambeau de notre cœur saignant... Vous êtes sans pitié, madame, et moi je suis bien malheureux!

— Oh! du moins, s'écria madame de Sommerville émue en s'emparant de la main du jeune homme, vous aurez désormais une âme inquiète qui veillera sur vous sans cesse, une âme amie de vos douleurs, une destinée fraternelle qui réfléchira vos beaux et vos mauvais jours. Albert, ne me repoussez pas, ne soyez pas sans pitié pour vous-même! »

A ces mots Albert, éperdu, se retourna vers madame de Sommerville, prêt à tomber à ses pieds et à lui dire son amour ; mais la contenance d'Aurélie était si noble et si sereine, il y avait tant de confiance et de chasteté dans la tendresse qu'exprimait son visage, tout son aspect était si calme et si maternel, qu'Albert s'arrêta tremblant devant elle ; car telle était cette femme : si pure et si chaste qu'elle manquait de pudeur ; mais l'abandon de ses manières ne permettait jamais aucune liberté, et la réserve la mieux étudiée l'eût entourée de moins de respect que ne le faisait le laisser-aller de sa personne.

« Vous reverrez vos amis, dit-elle d'une voix caressante. Soyez bon avec ceux qui vous aiment : ménagez le cœur de Nancy, rendez justice à celui de Maxime ; et, lorsque vous aurez des douleurs que l'un accueillera sans les comprendre, que l'autre comprendra sans les accueillir, alors venez à moi : ce cœur vous sera toujours ouvert. D'autres plus heureux vous apprendront le bonheur : moi je vous dirai la vie, je vous aiderai à souffrir. »

Cependant le vent ne soufflait plus, la pluie avait cessé, et la lune livide se montrait à travers les nuages, qu'elle bordait d'un pâle liseré d'argent.

« Il faut nous séparer, dit madame de Sommerville en regardant le ciel.

— L'orage s'est apaisé bien vite ! s'écria le jeune homme.

— Oui, dit Aurélie d'un air distrait en revêtant

son amazone. Je n'oublierai jamais votre bonne hospitalité.

— C'est l'hospitalité dont parle la fable, répondit Albert. Deux pauvres bûcherous ouvrirent un soir leur porte à un voyageur surpris par la tempête : ils avaient jusque-là vécu pauvres et misérables, et la fable raconte qu'ils furent heureux le reste de leurs jours.

— Ne soyez donc plus triste, murmura madame de Sommerville d'une voix presque suppliante en sortant de la chambre d'Albert. Vous ne serez plus triste, » ajouta-t-elle avec un ton d'autorité maternelle, en appuyant son petit pied sur la main du jeune homme ; et, en s'élançant sur Cortès, elle baisa Albert au front. Albert voulut la presser dans ses bras, mais elle avait disparu comme une ombre, il n'entendit pas même les pas du cheval, qui s'enfonçaient sans bruit dans le sable humide du sentier.

« Pauvre enfant ! se disait madame de Sommerville en galopant vers Anzème, pauvre enfant éprouvé si jeune, je serai ton amie, je te soutiendrai dans ce rude pèlerinage que tu commences à peine et qui va s'achever pour moi ; je signalerai à ton inexpérience les abîmes où tu te perdrais, les rares ombrages sous lesquels tu pourras reposer ta tête ; j'écarterai de tes pieds les ronces du chemin, et peut-être arriveras-tu au terme de la course moins fatigué et moins saignant que moi ! »

Et, pendant que madame de Sommerville couvrait ainsi de la poésie du dévouement et du désintéres-

sement de l'amitié un sentiment plus vif et plus profond, Albert veillait, et son âme insatiable interrogeait l'avenir avec anxiété. Il se rappelait avec effroi la paisible tendresse de madame de Sommerville : ce bienfait, qu'il eût envié la veille, ne faisait plus qu'irriter son impatience, et, las déjà de ces premières félicités, il s'élançait avidement vers des joies plus enivrantes.

VIII.

Le lendemain, et depuis, chaque jour nous réunit tous quatre à La Baraque. Albert prenait, le matin, madame de Sommerville à Anzème, et tous deux venaient passer la journée près de Nancy, qui, consumée par une fièvre lente, ne pouvait plus aller au delà du verger. Albert se montrait bon et affectueux pour elle, mais notre intimité se ressentait de la contrainte qui pesait sur nous tous.

Madame de Sommerville avait conservé seule la sérénité d'âme que nous avions perdue. Son cœur s'était usé sans retirer aucune leçon de la vie : son esprit avait gardé toute l'imprévoyance du jeune âge, et, simple et naïve comme un enfant ou comme un vieillard, elle ne soupçonnait pas plus l'amour d'Albert qu'elle ne songeait à se préserver de celui

qu'elle éprouvait pour ce jeune homme. L'avenir, le lendemain, elle n'avait jamais su ce que c'était. Créature mobile et passionnée, elle déployait follement sa voile au souffle capricieux de ses impressions passagères, sans qu'il lui vînt jamais à l'idée d'y obéir ou de s'en défendre. Dévorée de la soif de l'inconnu, la curiosité résumait sa vie tout entière. Aussi que d'affections avaient dû naître et mourir dans ce cœur sans y laisser plus de traces que les nuages sur l'azur du ciel ! que d'amitiés toutes faites sacrifiées à des amitiés à faire ! Créature bizarre d'ailleurs, elle avait trouvé le moyen de se retirer du monde sinon avec un grand fonds d'expérience, du moins avec une grande dose d'amertume, grâce à la merveilleuse facilité qu'elle avait de se croire trahie par les amis qu'elle abandonnait. C'était toutefois une belle et riche nature, chez qui le mal ne résultait que de l'exaltation du bien ; organisation complète si le cœur n'eût été misérablement appauvri par la tête ; mais l'imagination de cette femme l'avait de bonne heure emportée si loin au delà du vrai que les trésors de la réalité durent bientôt ne plus lui suffire, et que l'ennui dut développer, souvent jusqu'à l'extravagance, l'instinct des grandes choses que Dieu avait mis en elle ; organisation funeste dans une époque où les grands vices et les grandes vertus sont également impossibles.

Nancy, plus clairvoyante, s'apercevait bien de l'amour d'Albert pour madame de Sommerville ;

mais elle ne se plaignait pas, elle : elle savait souffrir et se taire ; jamais elle n'adressait de reproches à son ami, et, lorsque celui-ci l'interrogeait timidement sur ses souffrances, elle ne répondait que par un mélancolique sourire.

La présence d'Albert aggravait son état, mais Nancy n'y eût pas renoncé sans mourir : l'infortunée espérait encore. Vainement chaque jour ajoutait à son mal ; chaque soir elle se disait : Demain il m'aimera peut-être..... Elle était si prompte à s'abuser ! un sourire, un regard, un mot affectueux d'Albert assoupissaient tant de douleurs et réveillaient tant d'espérances ! Ah ! bien heureux les esprits rigides qui ont fait un crime aux amants délaissés de n'avoir pas compris et prévenu l'abandon qui les menaçait ! Ils ne savent pas combien est opiniâtre, énergique et tenace l'amour dédaigné, cet amour odieux qui nous fait sans force, sans dignité, et ne nous laisse que la honte et le mépris de nous-mêmes ! Entêté et vivace, il s'attache comme le noyé à toutes les herbes du rivage ; comme le condamné, il refuse de croire à l'arrêt qui le tue, il ne veut pas mourir. Sa vie, c'est la tempête : un coup de vent l'abat, un rayon de soleil le relève ; un flot le porte au ciel, l'autre le précipite et l'abîme.

C'était cette vie de hauts et de bas qui brisait ma sœur et l'inclinait vers le tombeau ; mais la mort ne l'effrayait pas. Chaque matin, assise devant la glace qui l'avait autrefois reflétée si fraîche et si belle,

elle étudiait avec complaisance les ravages de la douleur sur sa pâle et maigre figure, et elle éprouvait une secrète joie à ne plus retrouver que l'ombre d'elle-même, à voir son teint livide, ses yeux ternes, ses lèvres flétries ; car tel est le dernier espoir des amants malheureux : ressaisir par la pitié le cœur qui leur échappe, ou mourir pour se venger de l'infidèle.

Albert ne se dissimulait pas la cause du dépérissement de Nancy. Il en souffrait sans doute, mais sa passion nouvelle ne lui laissait guère le loisir de s'occuper de toutes ces misères. Envers tout ce qui n'est pas l'être aimé c'est quelque chose de si égoïste et de si brutal que l'amour.

Pour moi, je sentais qu'avec la présence de ce jeune homme il n'était pas de guérison possible pour ma sœur, et j'attendais avec impatience l'ouverture des cours à Paris. Lors de son premier départ je n'avais intéressé que sa tendresse pour Nancy; cette fois je ne m'adressai qu'à son amour pour lui-même : en lui rendant compte de la gestion de ses biens durant son absence, je lui montrai que les dettes de M. Saint-Estève avaient absorbé une partie de sa fortune, et que le chiffre de ses revenus était bien au-dessous de nos présomptions antérieures. La nécessité le pressait, le travail était pour lui une condition d'avenir.

Il n'y avait donc dans notre petite colonie qu'une seule existence qui ne fût pas réellement troublée : c'était celle qui les troublait toutes. Comme la pierre

qui tombe dans un lac et en dépolit le cristal, madame de Sommerville avait pour jamais peut-être altéré la limpidité de notre bonheur; et cependant elle était le seul lien qui existât encore entre nous : c'était elle qui nous rassemblait chaque jour sous le même toit, elle qui ramenait Albert vers Nancy, elle qui faisait luire quelques éclairs de vie sur nos réunions silencieuses; sans elle la position n'eût pas été tenable entre ma sœur, Albert et moi. Il s'était bien établi entre nous une convention tacite de ne jamais renier hautement les projets qui nous avaient souri, mais cette convention jetait sur nos relations une contrainte qui les aurait rendues odieuses, si madame de Sommerville ne nous l'eût fait oublier parfois. Sa présence soutenait notre intimité chancelante, et, grâce aux charmes de son esprit, à l'égalité de son caractère souple et conciliant, nous pouvions passer de longues heures ensemble sans toucher à des questions délicates qui nous auraient blessés tous trois.

Ce dernier lien se brisa.

Nous étions arrivés à la fin d'octobre. Nancy ne se levait plus : la fièvre avait pris un caractère plus grave; nous ne quittions plus le lit de la malade. Chaque matin voyait Albert et Aurélie arriver à La Baraque, chaque soir les voyait se retirer ensemble. Chose triste à dire et qu'ils ne s'avouaient pas à eux-mêmes, c'est que la maladie de Nancy se prêtait merveilleusement aux intérêts de leur amour, et que dans la sollicitude qui les conduisait près de ma

sœur se glissait imperceptiblement la joie de se voir à toute heure, de se retrouver tous les jours ! chose triste, c'est que cet amour grandissait auprès de sa victime, et que la victime en suivait elle-même les progrès et le développement.

Il est vrai que devant moi les sympathies d'Albert et d'Aurélie n'osaient se révéler qu'à demi ; mais lorsqu'ils s'éloignaient le soir, lorsque, seuls au milieu des campagnes, ils allaient sous le ciel étoilé, entre les haies effeuillées du sentier, et que, libres de ma froide raison, ils ne craignaient plus de la voir tomber lourdement dans la poésie de leurs discours, oh ! alors, que de sublimes aberrations ! que de plaintes ascétiques ! que de mystiques souffrances ne devaient-ils pas échanger dans le silence de nos nuits d'automne ! que de vagues regrets, que de confuses espérances murmurés à l'ange de la rêverie ! comme ces deux âmes devaient s'étreindre et se confondre dans les mêmes joies et dans les mêmes douleurs, s'égarer d'un même vol dans les champs parfumés de leurs songes ! Plus d'une fois les premiers feux du jour trouvèrent ces deux enfants errant encore sur nos coteaux au milieu des brumes de la Creuse.

Eh bien ! nous touchions à la fin de l'automne, et durant ces courses nocturnes, qui eussent scandalisé toutes les pudeurs du département, l'amour d'Albert n'avait point osé se révéler à madame de Sommerville, celui d'Aurélie ne s'était point encore révélé à lui-même. Ce n'était pas seulement sa

timide gaucherie de jeune homme qui arrêtait l'aveu de la passion sur les lèvres d'Albert, c'était aussi un sentiment de réserve et de délicatesse qui lui venait du misérable état de Nancy. Et puis il y avait dans la tendresse de madame de Sommerville quelque chose de si viril que sa tendresse, à lui, en était effrayée.

Honteux enfin de son rôle d'enfant (il me l'a confié depuis), las de lutter et de souffrir, impatient d'amour, mais redoutant surtout de passer pour un sot, il fit un jour à son amour-propre, près de ma sœur presque mourante, le serment de tout déclarer le soir même à madame de Sommerville en retournant à Anzème. Mais ce soir-là Albert retourna seul ; et cependant le lendemain madame de Sommerville n'avait plus rien à apprendre.

La journée avait été mauvaise pour Nancy : sa tête était embrasée, sa voix brève, son regard brillant ; l'air entrait avec peine dans ses poumons brûlés ; son pouls battait avec une rapidité effrayante. Madame de Sommerville voulut passer la nuit auprès d'elle, Albert partit seul.

La soirée était humide et froide ; l'hiver, qui dans nos contrées précède toujours novembre, blanchissait déjà nos campagnes.

Nous étions assis, madame de Sommerville et moi, devant le foyer, où brûlait un ormeau tout entier. Nous étions seuls près de Nancy : sa nourrice, qui la veillait depuis plusieurs nuits, reposait. Mes forces étaient épuisées par l'anxiété et la fatigue.

Madame de Sommerville était silencieuse. J'entendais le bruit monotone de la flamme, le cri du grillon dans les fentes de l'âtre, l'eau qui riait au feu dans la bouilloire, la bise qui pleurait aux portes. Mes pensées se troublèrent; un sommeil de plomb pesait sur mes yeux : ma tête s'appuya machinalement sur la pierre de la cheminée, mes bras tombèrent le long de mes flancs, et des images confuses glissèrent devant moi : c'étaient mes belles années qui passaient en habits de fête, mes jours sombres en vêtements de deuil... je me retrouvais tout jeune avec ma sœur plus jeune encore, jouant comme deux chevreaux sur la pelouse du verger.... tous mes doux souvenirs s'arrêtaient pour me jeter des fleurs... Puis défilait le cortége plus long des souvenirs amers : mon père mort, ma sœur mourante, amour brisé, amitiés éteintes!... je voyais aussi les ombres de mes amis moissonnés à seize ans... Armand, Alfred, mes amis, oh! mes frères, est-ce vous? leur disais-je. Habitants du ciel, que venez-vous faire ici-bas? Nous venons essuyer tes larmes, disaient-ils, parce qu'autrefois tu as pleuré avec nos mères... Et ils me prenaient par la main pour m'enlever avec eux.

Au milieu de ces hallucinations, je crus entendre la voix de Nancy; les fantômes évoqués par mon cerveau malade s'évanouirent. Mais ma tête, que j'avais péniblement soulevée, se pencha sur le dos du fauteuil où j'étais assis, mes yeux fatigués clignèrent douloureusement à l'éclat de la flamme, et je retom-

bai dans cet état qui est à la fois la veille et le sommeil : mes facultés veillaient dans mon corps endormi.

Au cri plaintif poussé par ma sœur, madame de Sommerville alla s'asseoir à son chevet.

« Où est Maxime? demanda Nancy d'une voix faible, sans entr'ouvrir ses lourdes paupières ni soulever sa tête appesantie.

— Il repose.

— Et Albert?

— Il est parti.

— Et Aurélie? demanda-t-elle encore après un long silence.

— Elle est près de vous, mon enfant. »

Nancy se dressa brusquement, regarda madame de Sommerville avec des yeux hagards, murmura des paroles que je n'entendis pas. Il y eut encore un silence, durant lequel elle fut en proie à une agitation violente. Lorsqu'elle eut retrouvé un peu de calme elle attira Aurélie vers elle, et, lui jetant au cou ses bras blancs et amaigris :

« Avant que je meure pardonnez-moi, dit-elle le visage baigné de larmes.

— Vous pardonner! et quoi donc, pauvre ange? Dieu lui-même, pour vous accueillir, n'aurait pas besoin d'indulgence.

— Ne dites pas cela! dites que vous me pardonnez!

— Chère fille, tu sais bien que mon cœur est pour toi tout amour et toute miséricorde.

BIBLIOTHECA

— Ne dites pas que vous m'aimez!... Je me fais horreur à moi-même!

— Nancy, ma fille, ma chère bien-aimée!...

— Grâce, Aurélie, grâce pour moi!... J'ai tant souffert par vous!... c'est par vous que je meurs... Pardonnez donc si je vous ai maudite.

— Maudite, enfant!

— Maudite, et je vous hais! » ajouta la malheureuse en cachant sa tête sous la couverture, qui étouffa ses cris et ses sanglots.

Aurélie la découvrit, et, la ramenant vers elle :

« Tu m'as maudite, moi qui t'ai bénie! tu me hais, moi qui t'aime! tu meurs par moi, par moi qui donnerais ma vie pour rendre à la tienne tous les trésors de la jeunesse!... C'est la fièvre qui t'égare; et cependant tes paroles font mal.

— J'ai toute ma raison, dit Nancy d'un air sombre. Ne le sentez-vous pas à mes pleurs? ajouta-t-elle en portant à ses yeux la main tremblante d'Aurélie.

— Mon Dieu! qu'ai-je donc fait? demanda Aurélie avec inquiétude.

— Vous avez mis dans mon sein un serpent qui me ronge le cœur!

— La fièvre vous rend folle.

— Non : c'est la jalousie qui me tue! »

Ce fut pour Aurélie la foudre qui frappe et qui éclaire.

« Jalouse! s'écria-t-elle en joignant les mains... vous jalouse!...

— De vous.

— De moi, vieille et flétrie!

— Je suis donc bien jeune et bien belle ! demanda froidement Nancy en approchant son visage de la lampe qui brûlait auprès d'elle, et en écartant avec ses doigts décharnés les cheveux qui voilaient son front... Voyez, madame : voilà votre rivale ; c'est vous qui l'avez faite ainsi. »

Madame de Sommerville poussa un cri déchirant, et, sentant ses jambes se dérober sous elle, son cœur mourir dans sa poitrine, elle tomba, le front sur le lit, les genoux dans la poussière, et elle resta longtemps accablée sous le regard étincelant de Nancy, qui, dans un instant d'exaltation fébrile, laissait couler de son sein tout ce que deux mois de résignation y avaient amassé d'amertume.

« J'ai pris le deuil de mon bonheur le jour où Albert vous a vue pour la première fois, dit-elle d'une voix grave et triste : dès ce jour Albert vous aima.

— Albert ne m'a jamais aimée.

— Il vous aima, poursuivit lentement Nancy ; cet amour que j'avais vu naître, je le vis grandir sous mes yeux, et j'en étudiai les progrès sur ceux du mal qui me mène au tombeau.

— Albert ne m'a jamais aimée, répéta Aurélie avec désespoir.

— J'ai bien souffert! continua ma sœur avec une impitoyable insistance. N'être plus aimée de lui, ce n'était que la mort, mais ne plus vous aimer, mais sentir remuer en moi la jalousie, ce mal honteux qui ternit toutes nos pensées, ce fut la perte de

mon âme. Oh! si vous saviez combien je me suis haïe de vous haïr, que de fois j'ai senti tomber en pluie de feu sur mon cœur les malédictions que j'appelais sur votre tête!

— Votre haine n'était qu'une cruelle erreur... Ma fille, revenez à moi, qui vous suis amie et mère.

— Vous avez été sans pitié : chaque jour vous a vue, assise à mon chevet, enivrant Albert de vos charmes. Oublieux de mes maux, l'ingrat ne vivait que pour vous, pour vous qui me faisiez mourir!... Ah! vous ne m'avez pas épargné vos triomphes, madame!

— Ma fille, revenez à moi! répétait Aurélie suppliante.

— Chaque matin nous trouvait toutes deux, vous plus belle et moi plus mourante; on eût dit que vous dérobiez ma jeunesse pour en parer vos grâces et votre esprit, ma jeunesse, mon seul trésor à moi!... Puisse l'amour d'Albert conserver la vôtre éternelle!

— Pauvre égarée! disait madame de Sommerville en prenant dans ses mains les mains brûlantes de Nancy, Albert ne m'a jamais aimée.

— Il vous aime, vous dis-je! s'écria ma sœur avec un mouvement d'impatience... et vous l'aimez peut-être.

— Malheureuse, qui vous l'a dit? s'écria Aurélie en se levant épouvantée.

— Vous l'aimez donc! » murmura Nancy d'une voix étouffée en tombant sur sa couche.

A la sombre lueur qu'avaient fait jaillir ces paroles rapides, chacune des deux infortunées venait d'entrevoir le complément de sa fatale destinée.

Ce n'est pas cependant que madame de Sommerville eût ressenti jusqu'alors un amour bien vif et bien profond pour cet autre enfant que nous nommons Albert : non, elle ne l'aimait sans doute que d'une tendresse d'amie, exaltée parfois, et pareille à l'amour parce qu'il y avait de l'amour dans toutes les affections de cette femme.

D'où vient donc qu'une parole jetée au hasard par Nancy ait arraché à Aurélie un cri de passion et d'épouvante? d'où vient qu'un sentiment, jusqu'ici essentiellement maternel, se soit transformé dès lors en un amour impérieux et réel?

C'est que l'imagination, vivement frappée, enfante réellement les maux qu'elle redoute. Si madame de Sommerville n'eût pas prévu d'obstacles à sa passion nouvelle, si cet amour se fût présenté sous un aspect riant, avec des pentes faciles et des sentiers frayés, madame de Sommerville n'aurai point aimé Albert; mais en l'aimant elle enlevait l'amant à l'amante, elle ployait comme un roseau Nancy qu'elle avait appelée sa fille, elle semait dans nos existences le trouble et la désolation : elle eut peur de l'aimer, elle l'aima.

Nous sommes si fiers d'ailleurs d'attirer sur nous les malédictions d'en haut, notre vanité s'arrange si bien de nos douleurs, nous avons tous des préten-

tions si singulières au privilége du malheur, que madame de Sommerville éprouva peut-être un imperceptible sentiment de joie en voyant que la fatalité ne s'était pas encore lassée de la poursuivre.

Cependant la fièvre de Nancy redoublait, le délire s'était emparé d'elle; je l'entendais chanter, la tête cachée sous l'oreiller, un chant lent et lugubre. Debout à son chevet, Aurélie se tenait comme l'envoyée de la mort. Ses deux bras étaient croisés sur sa poitrine, et sa grande ombre, qui se projetait sur le mur blanc, tremblait à la clarté vacillante de la flamme. Ces chants d'une mourante et l'ombre tremblotante de ce corps immobile me glacèrent de terreur ; je crus un instant que le délire de ma sœur était passé dans mon cerveau. Je voulais courir à elle, et je ne pouvais pas : une main de fer me clouait à ma place, il me semblait que cette ombre qui dansait sur le mur se riait de mes vains efforts.

J'entendais ou je croyais entendre (car je ne suis pas sûr que dans cette nuit mon imagination n'ait pas mêlé ses rêves à la réalité) des psalmodies qui se répondaient au milieu des plaintes du vent.

« Maudit soit le jour où une étrangère a franchi le seuil de notre porte ! disait une voix.

—Maudite soit l'heure où je suis née ! » disait une autre voix.

Puis la première reprenait :

« Seigneur, je n'ai que seize ans : je ne voudrais pas mourir. »

Et l'autre voix répondait :

« Seigneur, je suis bien vieille ; appelez-moi à vous. »

Bientôt je n'entendis plus rien, je vis madame de Sommerville quitter le lit de la malade et s'avancer lentement vers moi. Dans la crainte que ma présence ne lui imposât désormais quelque embarras et quelque confusion, je feignis un profond sommeil. Elle pencha sa tête vers la mienne, car je sentis glisser sur mon front son haleine embrasée. Elle s'éloigna, et, soulevant à demi mes paupières, je pus suivre ses moindres mouvements.

Elle alla s'asseoir près de ma sœur et demeura longtemps à la contempler. Ensuite elle s'agenouilla et pria à voix basse. Lorsqu'elle se releva elle avait pleuré, elle était plus calme. Elle s'appuya contre le lit, et, après une heure de méditation silencieuse, elle dit :

« Lorsque la vase est à la source tout le cours du fleuve est troublé : ainsi lorsqu'une coupable erreur a souillé la pureté de nos jeunes années, la vie ne reprend plus jamais son calme et sa limpidité. Depuis que Dieu s'est retiré de moi, j'ai vainement cherché le bien : je n'ai fait et rencontré que le mal. Il ne s'est trouvé que de l'absinthe dans les coupes où j'ai versé du miel ; là où j'ai semé le bon grain, je n'ai vu croître que les ronces... Mon Dieu ! je n'avais donc pas épuisé votre colère ! il restait donc au fond du vase quelques gouttes de fiel que je n'avais pas bues ! Vous qui avez vu mes fautes, vous avez

vu aussi mes douleurs : vous savez que mon front a bien saigné sous votre couronne d'épines, que j'ai bien fatigué à porter votre croix. Voyez-moi : je suis lasse, mes pieds sont déchirés : que ne me laissiez-vous reposer et dormir ?... Vous n'avez pas voulu de moi : ma destinée n'était point accomplie ! Il a fallu que j'apportasse le trouble et le désordre sous le toit de ce pauvre ménage !... Mon Dieu ! que vous ont fait ces enfants ? Ils vivaient si heureux, si purs et si unis ! pourquoi avez-vous permis que l'ange du mal se glissât parmi eux ? »

Longtemps encore elle demeura abîmée dans ses pensées. Plus d'une fois ses lèvres laissèrent échapper le nom d'Albert. Il y eut un instant où elle se leva avec colère ; par un brusque mouvement de tête, elle rejeta ses cheveux en arrière, et, pressant son cœur de sa main convulsive :

« Tu me trompais, murmura-t-elle : je te croyais mort, tu n'étais qu'endormi. »

IX.

Au point du jour, madame de Sommerville manifesta le désir de retourner à Anzème. Nancy dormait d'un sommeil plus tranquille ; je la confiai aux soins de sa nourrice et me disposai à accompagner Aurélie. J'avais attelé la carriole : elle refusa d'y monter.

« Nous irons à pied, me dit-elle : la marche et le grand air me feront du bien. Hâtons-nous. »

Nous partîmes. Aurélie allait si vite que j'avais quelque peine à la suivre. Une seule fois, durant le trajet, elle m'adressa la parole.

« Quand part Albert? me demanda-t-elle d'une voix brève en s'arrêtant au milieu du sentier.

— Madame, lui dis-je, il faut qu'Albert soit à Paris le 15 novembre.

— C'est bien. »

Et nous reprîmes notre course rapide.

Arrivés au château :

« Maxime, dit-elle, vous déjeunez avec moi. Dans une heure vous serez libre... Frank, tenez prêts deux chevaux à la grille : je pars dans une heure, et vous m'accompagnez... Ne trouvez-vous pas, Maxime, qu'il fait une chaleur étouffante... Frank, vous ferez servir le thé sur la terrasse. »

Il faisait pour sûr un froid extrêmement piquant, mais il y avait dans la parole d'Aurélie quelque chose de si impérieux et de si irascible que je n'osai point ajouter un mot. Cependant je me hasardai à la questionner sur son départ précipité.

« Vous allez sans doute à Glénis, et vous reviendrez ce soir?

— Je vais au delà.

— Votre absence sera longue?

— Peut-être. J'ai toujours eu une vive fantaisie de parcourir les rives de la Creuse : ce pays est plein d'intérêt. Connaissez-vous Crozant? avez-vous

visité la vieille abbaye de Fongombeau, les amours du poète? Il est vraiment honteux de vivre dans un pays dont on ignore les richesses.

— Mais, madame, lui dis-je, c'est un périlleux voyage : l'hiver est partout ; les sentiers sont impraticables ; la Creuse aura débordé ses rives. Attendez le printemps.

— Non, dit-elle : Dieu, qui sait où je vais, aplanira les sentiers et retiendra la Creuse dans son lit. »

Le thé fut servi sur la terrasse. Après le repas, qui dura cinq minutes, elle s'échappa, et revint au bout d'une demi-heure vêtue d'une amazone d'hiver. Elle tenait à la main, en guise de cravache, un sarment lisse et souple qu'elle avait, durant ses voyages, dérobé au vallon de Sorrente. Je ne l'avais jamais vue coiffée que d'un berret de velours écossais ou d'un chapeau de paille de Florence doublé de taffetas bleu, sans voile; car elle offrait sans crainte à notre soleil indulgent son visage qu'avait brûlé le soleil d'Italie et d'Espagne : cette fois, madame de Sommerville avait sur la tête un feutre gris à poil ras, tel que nous les portions alors. Lorsqu'elle revint ainsi faite, et que, s'arrêtant sur le perron, elle contempla d'un air sauvage les coteaux désolés et les monts dont la cime blanchissait à l'horizon, elle m'apparut et si grande et si fière, je trouvai en elle tant de noblesse et de majesté, quelque chose à la fois de si viril et de si impérial, qne je faillis la saluer avec les naïves paroles du Maure à la Vénitienne : « Salut! ô ma belle guerrière! » Cortès,

qui l'aperçut à travers la grille, fit entendre un hennissement plein d'orgueil et de joie; mais Aurélie ne répondit que par un regard d'ineffable tristesse au tendre regard du noble animal.

Frank fut chargé d'aller avec les deux chevaux attendre madame de Sommerville à la porte de la garenne. Après avoir embrassé quelques-uns de ses vieux serviteurs, qui pleuraient comme si leur maîtresse eût été sur le point de s'embarquer pour une traversée de long cours, après avoir souri au vieil Hubert, qui était venu la haranguer au pied du perron sur l'inopportunité du voyage qu'elle allait entreprendre, Aurélie s'appuya sur mon bras, et nous allâmes rejoindre Frank.

« Vous porterez mes adieux à votre ami, me dit-elle, mes regrets à votre sœur, que j'abandonne bien malade. Mais il fallait partir, et je pars... Que ma destinée s'achève ! »

Lorsque nous fûmes arrivés à la porte de la garenne, madame de Sommerville me dit :

« Si vous apprenez un jour que je vous ai fait du mal, que penserez-vous de moi ?

— Que plus que moi vous aurez dû en souffrir, et l'expier par vos larmes.

— Bien, Maxime... Donnez-moi votre main. »

Elle pressa ma main avec onction, puis elle ajouta :

— Pensez-vous, à cette heure, que je sois une bonne âme ?

— Une âme bien noble et bien grande, madame !

— Dites bien tourmentée... Et n'avez-vous jamais imaginé dans votre cœur qu'une pensée ennemie de votre bonheur se soit parfois glissée sous quelque pli du mien ?

— Oh ! madame, jamais !

— Embrassez-moi, Maxime. »

Je la pressai longtemps sur ma poitrine. Enfin elle s'arracha de mes bras et s'élança sur Cortès. Un instant après Frank était en selle.

« A bientôt, n'est-ce pas ? criai-je à Aurélie.

— Vous ne m'attendrez pas avant le 15 novembre, » s'écria-t-elle en partant au galop.

X.

De retour à La Baraque, je trouvai Albert près de ma sœur. Nancy n'avait gardé qu'un vague souvenir de la nuit qui venait de s'écouler ; encore ce souvenir lui semblait-il plutôt un écho de ses rêves qu'une impression laissée par la réalité. Lorsqu'elle apprit, en même temps qu'Albert, le départ imprévu de madame de Sommerville, une teinte rosée presque imperceptible colora la pâleur de ses joues, et son regard se fixa avec anxiété sur le visage du jeune homme. Sous ce regard inquiet et jaloux, Albert demeura indifférent et calme, et son impassible figure ne révéla rien de son âme. Il plaisanta longtemps,

sans efforts et sans affectation, sur les fantaisies d'Aurélie, ne montra qu'une médiocre sollicitude pour les dangers de ce voyage improvisé au milieu des frimas, s'informa sans empressement de l'époque probable du retour ; lorsqu'il reçut de ma bouche les adieux que madame de Sommerville m'avait prié de lui transmettre, lorsqu'il apprit que son retour à Paris précéderait celui d'Aurélie à Anzème, et qu'il ne devait plus revoir la femme qu'il aimait, l'expression de ses regrets fut si froide et si polie, il y eut dans tout son aspect et dans toutes ses paroles tant de réserve et de convenance, qu'en face d'une résignation si facile, Nancy se sentit inondée d'une grande joie, et que je doutai moi-même du nouvel amour d'Albert, sachant combien ce jeune homme, impatient, fougueux et colère, était inhabile à maîtriser les mouvements de son âme.

Bien qu'il ne retrouvât plus Aurélie à La Baraque, il n'en fut pas moins assidu à s'y rendre lui-même durant le peu de jours qui devaient précéder son départ. Il se montra pour ma sœur plein d'attentions affectueuses et de gracieuses prévenances. C'était moins que l'amour, c'était aussi quelque chose de plus tendre que l'amitié. Nancy, que ne tourmentait plus la présence de madame de Sommerville, reprenait à la vie, et tous deux nous espérions encore, car l'espoir est comme les plantes qui croissent et s'épanouissent dans le roc battu par la tourmente : il fleurit dans les cœurs les plus dévastés.

Ces derniers jours furent employés à discuter les

intérêts de l'avenir d'Albert : je lui rappelai sans amertume les résultats de son premier séjour à Paris, et le suppliai de ne point user sa jeunesse en exaltations solitaires.

« Vous avez vu, lui disais-je, butiner dans les champs les abeilles de nos ruches : lorsque l'orage s'élève et que le vent courbe les épis jusqu'à terre, chacune des travailleuses place un petit gravier sous son aile, et rentre, ainsi lestée, dans la ruche commune. Eh bien, la jeunesse est, comme ces abeilles, légère, mobile, allant à tous les vents; le moindre souffle l'emporte et l'égare si elle n'a mis sous ses ailes un gravier pour assurer son vol. Ce gravier, ce lest qui lui manque, c'est dans un travail austère que la jeunesse doit le chercher. Sans les études graves et sérieuses, elle va, incessamment ballottée par ses caprices et ses incertitudes, jusqu'à ce qu'elle tombe flasque et sans vie, de vigoureuse qu'elle était. Repoussez donc, ô mon ami, les travaux frivoles, les faciles études, aliments des esprits débiles : abordez vaillamment la science du monde réel; nourrissez-vous, comme Achille, de la moelle des lions et des ours. Jeune que vous êtes, vous le pouvez encore; mais hâtez-vous : bientôt il ne sera plus temps. Vous êtes dans l'âge où la vie, ductile et malléable, se ploie à toutes les formes, est docile à toutes les empreintes : plus tard cette cire, autrefois si molle et si tendre, vous la sentirez inflexible et rebelle, vous ne la pétrirez plus à votre gré; et lorsqu'un jour

enfin, fatigué des formes incertaines qu'elle aura jusqu'alors affectées, vous voudrez la façonner en un buste noble et sévère, la cire résistera à tous vos efforts, et dans un moule sans grandeur vous aurez coulé votre vie en un métal informe que l'acier le mieux trempé ni le plus fin diamant ne sauraient entamer. Oh! alors, que nos regrets sont amers, nos remords poignants, notre humiliation profonde! comme nous nous débattons avec angoisse sous la carapace d'airain qui nous presse de toutes parts! comme nous nous retournons douloureusement vers le passé! comme nous nous écrions avec le poète :

« Oh ! si le ciel nous rendait les jours qui ne sont plus ! »

Vains regrets, vœux inutiles ! le ciel est sourd, et nous traînons misérablement jusqu'au bout la destinée que nous nous sommes faite.

Albert m'écoutait docilement et me remerciait avec reconnaissance. Nancy mêlait de tendres prières à mes conseils, et son ami semblait les accueillir presque avec amour ; on eût dit que la confiance et la joie étaient rentrées sous notre toit. Toutefois il n'y eut entre nous ni retour vers le passé ni espérances échangées dans l'avenir, pas un mot ne fut prononcé qui rappelât l'union que nous avions rêvée : le bonheur seul d'Albert fut mis en jeu, et aucun de nous n'osa toucher aux liens qui de nos trois destinées ne faisaient autrefois qu'une seule. En apparence ces liens n'avaient pas cessé d'exister, mais au fond de notre cœur nous les sentions bien relâchés et près

de se briser dans la main maladroite qui eût tenté de les resserrer.

Madame de Sommerville elle-même n'osa jamais essayer de le faire ; en ceci elle fit preuve d'un tact exquis et d'un grand savoir-vivre. Lorsqu'une liaison touche au dénoûment inévitable de tous les amours, il est bien rare que les amis qui ont assisté à ses développements ne cherchent pas à prolonger son existence : entraînés par de louables intentions, ils se posent en réconciliateurs entre les parties intéressées, et trouvent toujours le moyen d'envenimer les plaies qu'ils ont voulu guérir. Dans ces circonstances difficiles les amis n'ont qu'un rôle à jouer : contempler silencieusement l'agonie douloureuse d'un bonheur qui s'éteint, suivre son convoi, et pleurer sur ses cendres.

Imprudents ceux qui s'entêtent à renouer un amour brisé ! Il en est de l'amour comme de ces tissus délicats qui, rompus une fois, ne sauraient, grâce au nœud le plus imperceptible, tromper la main qui les touche. Laissez entre vos doigts glisser ces tissus moelleux : vous sentirez malgré l'art le défaut de la trame : ainsi, dans les amours renoués, le cœur, lorsqu'il se met à dévider le fil soyeux de ses souvenirs, sent bientôt l'aspérité du nœud qui le froisse et le blesse.

Nous parlions souvent de madame de Sommerville absente : Albert en parlait avec calme, Nancy avec inquiétude. Tous deux cherchaient le motif de sa bizarre excursion, l'un sans intérêt apparent, l'au-

tre avec une anxiété réelle. Moi, qui savais les tourments de cette âme agitée, je priais Dieu tout bas de faire aux pauvres voyageurs la bise moins cuisante, la neige moins glacée.

Le départ d'Albert était fixé au 10 novembre ; il devait être à Paris le 15 pour prendre son inscription. Une année seulement s'était écoulée depuis qu'il nous avait quittés pour la première fois : en moins de douze mois nos félicités avaient donc accompli leur cours ! Hélas ! qu'ils étaient loin déjà les jours où ma sœur et moi nous vivions seuls, séparés du monde ! Jours sereins, beaux jours de retraite, de paix et de silence, qu'étiez-vous devenus ?

Le bonheur se retira de notre chaumière le jour où un étranger vint s'asseoir à notre table ; dès lors toutes les misères de la civilisation pénétrèrent sous notre toit : là où n'avaient jamais battu que des cœurs simples et bons, l'amour quintessencié, la jalousie, la défiance vinrent s'établir, et des passions tumultueuses s'élevèrent entre ces lambris encore tout imprégnés du chaste parfum de nos fraternelles tendresses.

Oh ! le bonheur, mon ami, celui qui jaillit en flots limpides et frais de l'union de deux âmes, si vous le trouvez jamais, cachez-le bien au fond des bois, dans quelque profonde solitude ; préservez-le des regards de la foule, laissez-le couler sans bruit et se perdre ignoré sous la mousse ; n'invitez aucune âme étrangère à venir s'abreuver à ses eaux. Ces eaux sont amantes de l'ombre et du mystère, et le cristal

de leur source s'altère sous les lèvres les plus amies et les plus pures.

Albert allait partir enfin. Quelques jours encore, et sa présence ne soufflerait plus dans le cœur de Nancy la flamme qui le dévorait, et cette flamme, sans aliment, pourrait s'éteindre d'elle-même. Ce jour que redoutait Nancy, que j'appelais de tous mes vœux, qu'Albert entrevoyait avec indifférence, arriva.

La veille de son départ mon pupille n'était pas venu à La Baraque. Son absence nous étonna peu : les soins et les ennuis qu'entraîne nécessairement tout voyage l'excusèrent auprès de Nancy.

Le lendemain, la matinée était fort avancée, Albert n'avait point paru. Nous commencions, ma sœur et moi, à concevoir de vagues inquiétudes, et je me disposais à partir pour la maison du sentier lorsque nous entendîmes crier sous nos fenêtres le sable de l'allée. Nancy ne reconnut point le pas de son ami, et se leva tremblante sur son lit. Troublé moi-même par je ne sais quels pressentiments, je m'élançai à la rencontre du nouveau-venu, et me trouvai face à face avec lui sur le seuil de la porte : c'était un paysan d'Anzème au visage niais et sinistre.

« Où est Albert ? » demandai-je effrayé.

Le rustre ne répondit pas; mais, tirant gravement une lettre de sa poche, il me la remit et s'éloigna.

Je reconnus à la suscription l'écriture d'Albert. Je brisai le cachet, je déchirai l'enveloppe, et, près

de lire, je me recueillis un instant. Je sentais une sueur froide qui découlait de mon front et plaquait mes cheveux à mes tempes. Je la lus enfin cette lettre ; et je puis vous la dire, car je ne l'ai pas oubliée.

Elle était ainsi conçue :

XI.

« Maxime, je ne partirai pas. Cette résolution n'est pas récente ; elle n'a été conçue ni par la passion ni par le caprice. Longtemps combattue, elle est depuis longtemps arrêtée, et les retards que j'ai mis à vous la faire connaître témoigneront assez de la longue lutte que j'ai dû soutenir avant d'arriver à vous dire, à vous dont je connais les idées absolues, à vous, ami, dont j'ai éprouvé la sensibilité, dont l'affection est mon bien le plus cher, à vous, Maxime, le frère de Nancy : Je ne partirai pas.

» Maintenant je ne balance plus, je ne me rétracterai point. Vous sentez que j'ai de la force, puisque j'en ai trouvé contre mon cœur quand il parlait pour vous. Aussi n'est-ce pas pour prévenir vos objections que je veux vous exposer les motifs qui m'ont décidé, ce n'est pas non plus dans l'espoir de conquérir votre approbation au parti que j'ai pris : je désire uniquement vous convaincre de la bonne foi que j'ai mise à

me convaincre moi-même, et vous voir bientôt persuadé que je n'ai pas soumis ma destinée à des fantaisies d'enfant et de poète. Placez-vous à mon point de vue, et mes répugnances pour la vie que vous voulez me faire vous paraîtront rationnelles ; descendez en moi : vous les trouverez invincibles.

» Vous m'avez envoyé à Paris, quoique je pressentisse les dégoûts qui m'y attendaient ; comme un père dont la tendresse fait la force, vous n'avez écouté ni mes regrets ni les vôtres ; vous m'avez dit : Partez..... Je suis parti.

» Vous savez quelle fut ma douleur quand je dus vous quitter ; la vôtre, mon ami, mal comprimée par toute votre énergie, éclatait malgré vous et me pénétrait. Rappelez-vous combien tous trois nous avons souffert ; pensez au sacrifice que pour vous, pour elle je me suis alors imposé, et vous comprendrez que j'aurais le courage d'en accomplir un second si je me sentais la force d'en atteindre le but.

» Mes lettres vous ont exprimé le découragement et la tristesse où me plongea d'abord mon isolement à Paris. Vous-même, abandonné dans ce désert incommode et bruyant, vous avez senti comme moi ce serrement de cœur, ce poids étouffant qu'on n'allége que par la dissipation ou le travail. J'ai méprisé le premier de ces deux remèdes, j'ai promptement reconnu l'insuffisance du second : dès lors je me suis fait à cet état de souffrance, je l'ai accepté comme normal, et, embrassant l'étude pour son but et pour elle-même, je me suis plongé avec résolution

dans les recherches arides du droit. Mais en vain m'efforçais-je de m'en exalter l'importance, en vain me répétais-je ces adages vulgaires : *Orphelins protégés, opprimés défendus,* mon indifférence naturelle devint bientôt un dédain raisonné, et cette fois encore l'expérience sanctionna en moi un préjugé.

» Je me sentais d'ailleurs médiocrement attiré par cette profession de l'avocat qui, une année auparavant, m'apparaissait encore si noble et si glorieuse. La révolution de Juillet venait de porter un rude coup à son indépendance : je voyais tomber chaque jour au pouvoir des hommes dont la voix libre et fière avait jadis fait battre mon jeune cœur ; je les entendais renier sans honte les principes qu'ils avaient autrefois proclamés sans crainte ; et la profession qui les avait élevés si haut pour les jeter si bas ne me sembla bientôt plus qu'un vaste champ ouvert aux ambitions déshonnêtes, qu'une tribune offerte aux subtilités de la pensée et à l'abus de la parole. Souvent, depuis mon retour, nous avons discuté ensemble la valeur morale et sociale de toutes les carrières ouvertes au légiste : tout ce que j'en ai dit alors a dû vous préparer à la déclaration que je fais aujourd'hui de n'en pouvoir embrasser aucune. Je veux espérer, Maxime, que mes allégations vous auront convaincu, sinon de l'infaillibilité de mon jugement, du moins de la droiture de mes principes.

» Résolu à abandonner l'étude des lois, je compris que j'avais eu tort de m'être décidé sans avoir choisi,

et, pour ne pas prolonger en essais infructueux le temps de mon épreuve, je voulus consacrer le reste de l'année à l'examen minutieux de toutes les parties de notre édifice social : pendant huit mois mes jours et mes nuits furent dépensés en ces tristes recherches. A chaque investigation nouvelle, j'espérais voir surgir une spécialité, une aptitude, une tendance : pas une ardeur ne s'alluma, pas une voix ne s'éleva en moi ; ou plutôt, mon ami, toutes les ardeurs me dévorèrent, et j'entendis à mes oreilles bourdonner un millier de voix. Toutes les gloires m'appelaient, me souriaient, me jetaient des fleurs : peintre au Musée, poète au théâtre, tribun à la chambre, guerrier au Carrousel lorsque les étendards passaient au bruit des cymbales militaires, j'étais tout.... Hélas ! je n'étais rien.

» Ne me dites pas, mon ami, que huit mois sont insuffisants pour de si graves observations. Vous savez qu'à Anzème je n'étais pas resté tout à fait étranger au mouvement intellectuel de l'époque : religion nouvelle, réformes poétiques et sociales m'avaient vivement préoccupé ; je connaissais les systèmes, les livres, les programmes ; il ne me restait plus qu'à juger les pontifes, les poètes et les législateurs, qu'à compléter l'examen des choses par celui des hommes : cet examen ne fut fertile qu'en désenchantements de tout genre.

» Je luttai cependant. Tantôt le but des travaux que je m'imposais m'aveuglait sur mon impuissance ; tantôt, quand elle m'apparaissait, je me faisais un

devoir de combattre avant de me déclarer faible. Ainsi dans la solitude et dans la misère, au milieu des agitations du cœur, des tentations de suicide, des aspirations ardentes vers les joies inconnues de la vie, j'ai tout tenté, tout essayé, et toujours je me suis senti glisser rapidement le long de la pente que je m'efforçais de gravir.

» Je n'accuse ni le siècle, ni la destinée, ni personne : je n'accuse que moi. Cependant si Dieu m'eût fait naître en ces temps de calme et de recueillement où chaque destinée peut s'asseoir à la place qui lui fut réservée, où chaque existence a sa part de biens et de maux sur la terre, peut-être alors, avec la conscience pure et les intentions ferventes qui m'animaient, eussé-je pu produire les œuvres dont j'avais le sentiment, et m'élever par la patience, le travail et la volonté à un rang digne de mes vertueuses ambitions ; mais que faire en ces âges d'incertitude où tout se confond, quand nous naissons pressés et agités, comme un essaim éclos de la veille dans une ruche trop étroite pour le contenir? que faire lorsqu'on se sent porté, poussé, ballotté par une foule avide et désordonnée, lorsque le sort nous prend par les cheveux, sans choix et sans réflexion, pour nous élever au pinacle ou nous précipiter dans l'abîme? Quel homme assez robuste pour se frayer un chemin dans cette cohue ? quelles épaules assez fortes pour fendre la presse? quelle tête assez élevée pour surpasser toutes ces têtes ?

» Je n'avais pris à Paris aucune résolution : je

voulais juger de loin tout ce que j'avais envisagé de près. J'accusais de mes antipathies et de mes répugnances l'état de mélancolie amère où m'avait jeté cette vie tumultueuse, et j'espérais du retour à mes douces habitudes, du bonheur de me retrouver près de vous, de l'influence attendrissante des lieux aimés, ma réconciliation avec les hommes, avec les choses et avec moi-même. Je revis donc nos bois et nos montagnes, je vins redemander aux champs où je m'étais élevé la joyeuse confiance de mes belles années.

» Le premier effet de tout ce bonheur retrouvé fut de me faire haïr la vie nouvelle qui me l'avait ravi ; mais ensuite la réflexion me fit entrevoir une vérité que le rigorisme de mes idées m'avait empêché de saisir : c'est que dans chacune de ces voies encombrées de nullités fastueuses et de talents prostitués un homme doué d'une organisation puissante peut marcher dans sa force et dans son indépendance, acquérir de la gloire et conserver sa propre estime. Mais je reconnus en même temps que, sans les qualités qui constituent l'homme supérieur, le succès à des conditions honorables est impossible dans nos temps. Dès lors je résolus d'examiner sans orgueil, sans humilité, si cet homme fort était en moi : après avoir sondé tous les replis de mon cœur, mis à l'épreuve toutes mes facultés, fait jouer tous les ressorts de mon être, ma chétive et boiteuse nature m'apparut dans toute sa faiblesse. Maxime, savez-vous qui je suis ? quelque chose d'incomplet,

sans vouloir et sans énergie, sans vices ni vertus, sans force pour le bien, un caractère inégal, un cœur avide de souffrances, une misérable créature prompte au découragement et rebelle au bonheur. C'est là, Maxime, ce que vous avez aimé, ce qu'il vous faut aimer encore. Mais en aurez-vous le courage, et n'abandonnerez-vous pas celui qui s'abandonne lui-même?

» Ne m'encouragez pas. Je ne suis plus en défiance de moi-même : mon impuissance m'est démontrée. Est-il une preuve à laquelle j'aie refusé de soumettre mon intelligence? N'ai-je pas tenté de me faire par la poésie une place à moi dans le monde quand j'ai vu m'échapper tous les moyens réels de mériter votre sœur? mais, comme tout le reste, je l'ai vainement essayé : la délicatesse des impressions que je recevais de Nancy, la religion de mon enfance, dont le parfum est resté dans mon cœur, l'amour mystérieux que j'ai voué à ma mère inconnue, toutes ces perceptions d'une âme douloureuse et tendre m'échappaient aussitôt que je voulais les saisir, et j'appelais en vain pour les fixer l'inspiration, le talent, le génie du poète.

» Malheur à qui reçut trop pour l'obscurité, pas assez pour la gloire! l'homme incomplet traverse solitairement la vie : il ne peut rien pour lui ni pour les autres, et son âme absorbe les rayons du ciel sans les refléter.

» Maxime, je ne partirai point, je n'irai pas grossir à Paris la foule des médiocrités qui se disputent

pied à pied le terrain où elles fourmillent, je vivrai et mourrai à Anzème. Je n'ai plus de désirs, je n'ai pas de besoins : j'aurai toujours assez pour vivre dans cette pauvre contrée. Qu'irais-je faire dans ce monde, d'où il faudrait me retirer plus tard la haine dans le cœur et l'invective sur les lèvres? Croyez-moi, mieux vaut le quitter de la sorte, sans regrets mais sans aversion, l'ayant trop vu pour l'aimer et pas assez pour le haïr, que d'aller y traîner encore quelques années de lutte et de misère pour en revenir un jour l'esprit morose et l'âme ulcérée.

» Plaignez-moi donc, ô mon ami! Vous savez si je vous aime, vous savez si j'apprécie le trésor que vous me réserviez : vous comprendrez que pour y renoncer il faut que je m'en croie indigne; vous sentirez tout ce que je souffre : si vous me jugez coupable, vous songerez au bonheur qui m'était destiné et vous me jugerez puni.

» Pour moi, je ne me plaindrai plus : je subirai, sinon vaillamment, du moins avec résignation, la destinée que je me prépare : je gravirai solitairement mon calvaire, m'arrêtant parfois pour contempler à mes pieds la vallée où j'aurais pu vivre avec la jeune compagne de mon amour; je verrai s'élever à travers les arbres la fumée du toit domestique; Nancy aura trouvé dans un amour plus digne les félicités que je n'ai pas su mériter : ses enfants joueront auprès d'elle; une autre image plus noble et plus chère aura depuis longtemps effacé la mienne dans vos cœurs, et vous, Maxime, vous donnerez à

un autre que moi le doux nom de frère, que j'abjure à cette heure ; je verrai tout cela, et, consolé par le tableau de vos saintes joies, je reprendrai ma croix, et poursuivrai sans murmurer mon rude pèlerinage. Dès aujourd'hui je n'ai plus le droit de me plaindre, et je ne me réserve dans l'avenir que celui de vous aimer toujours. »

XII.

Telle était l'épître que m'adressait Albert. J'en ai peut-être altéré le texte, mais ma mémoire vous en a transmis fidèlement le sens. Dans une autre circonstance ces puérilités vaniteuses, résultat d'une éducation qui abrége l'adolescence au point de la supprimer, m'eussent fait sourire de pitié; elles m'accablèrent dans la circonstance présente : je prévis aussitôt qu'il serait d'autant plus difficile de combattre et de vaincre l'obstination d'Albert à rester à Anzème que le seul motif de cette résolution imprévue ne se trouverait jamais sur le terrain de la discussion. Ce motif délicat, le seul que la lettre de mon pupille n'ait pas cherché à faire valoir, vous l'avez imaginé sans doute : vous avez facilement aperçu à travers ces verbeuses subtilités le fil qui les mettait en jeu ; vous avez déjà prononcé le mot que n'enfermait aucune de ces phrases, et qui ce-

pendant les expliquait toutes ; vous avez comme moi saisi sous chaque ligne le nom qui s'y tenait caché ; et si vous vous rappelez la froideur apparente avec laquelle Albert reçut auparavant la nouvelle du départ de madame de Sommerville, si vous vous êtes étonné avec moi de l'aisance insoucieuse que déploya alors notre impétueux ami, avec moi vous comprenez à cette heure que la résignation d'Albert n'eut rien de bien héroïque, résolu qu'il était déjà à ne plus quitter ces campagnes. Il savait que madame de Sommerville ne lui échappait que pour quelques jours, et que, de retour à Anzème, elle n'aurait à regretter aucun de ses amis.

J'ai su plus tard ce qui s'était passé durant ces derniers jours dans le cœur d'Albert. Depuis longtemps il caressait l'idée de ne plus retourner à Paris. Cette idée, qui ne lui était apparue d'abord que vague et indécise au milieu des dégoûts réels qu'il avait rencontrés au début de la vie, prit une forme plus solide et plus nette le jour où il aima madame de Sommerville, et se fixa dans son esprit le matin même où je lui annonçai le départ d'Aurélie. Ce voyage, entrepris subitement sous le ciel neigeux de la Creuse, l'intrigua : il en chercha les motifs avec une secrète ardeur, et, parmi les mille pensées qui vinrent l'assaillir, celle qu'Aurélie avait enfin compris l'amour dont il brûlait pour elle, et que son départ n'était peut-être qu'une fuite, flotta dans son cerveau, timide, mystérieuse, presque imperceptible, fumée légère de l'espérance, aussi insaisissable

que la vapeur qui s'élève le matin sur les eaux.

La lettre d'Albert achevée, je rentrai près de Nancy, et j'inventai pour la rassurer je ne sais quel prétexte au séjour prolongé de mon pupille à Anzème : une discussion d'intérêts l'obligeait à retarder son départ de quelques jours, sa présence était nécessaire à la légalité d'un acte... je ne sais ce que j'imaginai. Nancy rassurée, je partis pour la maison du sentier : j'avais à remplir auprès d'Albert mes devoirs d'ami, de tuteur et de frère.

J'appris en arrivant qu'Albert était absent, et qu'une semaine au moins s'écoulerait avant son retour : il était allé la veille au château du jeune comte de ***, qu'il avait connu dans la contrée, et tous les deux devaient se rendre à une chasse au sanglier dans la forêt de Champ-Sanglard.

M. Auguste de ***, patricien ruiné, assez mal vu dans le pays depuis que sa fortune n'y faisait plus pardonner sa naissance, était un jeune homme d'esprit et de cœur, qui n'aurait jamais songé à se rappeler ses titres si la tourbe insolente des nouveaux parvenus se fût résignée à les oublier. Comme madame de Sommerville, la révolution de Juillet l'avait pris parmi les vainqueurs pour le jeter dans les rangs des vaincus ; comme elle il avait sacrifié sa foi nouvelle à la poésie du dévouement et à la religion du malheur ; mais lui, le noble jeune homme, avait en même temps délaissé son avenir, qui promettait d'être si beau, et, le jour où il avait vu ses espérances s'accomplir et la carrière s'ouvrir devant

lui large et belle, il s'était retiré de la lice pour aller subir son nom dans le castel croulant de ses ancêtres.

C'était un jeune homme sceptique et railleur, qui n'avait de sympathique avec la nature d'Albert qu'un fond de mélancolie amère. Aussi ne s'était-il établi entre lui et mon pupille qu'une de ces liaisons où on échange plus d'idées que de sentiments, où l'élégance des relations supplée aux épanchements du cœur, liaisons plus durables souvent que les amitiés elles-mêmes, parce qu'elles échappent à la vulgarité des rapports, fléau et mort de toutes les intimités. Auguste de *** et Albert se recherchèrent pour se plaindre, et ce fut quelque chose de bizarre que la plainte de ces deux jeunes gens accusant de concert la destinée, l'un parce qu'il n'avait pas de nom, l'autre parce qu'il en avait un grand.

Je revins presque joyeux de n'avoir pas trouvé Albert : notre position à tous était si délicate que je ne savais guère moi-même la contenance que j'avais à prendre et le rôle qui m'était réservé. Qu'eussé-je dit à Albert? que sa résolution était folle et que la lettre qu'il m'avait écrite n'avait pas le sens commun? Il savait cela tout aussi bien que moi sans doute. Que faire et que résoudre? qu'allait-il se passer au retour d'Aurélie? Possesseurs tous les quatre d'un secret que chacun de nous était censé posséder à lui seul, quelles combinaisons, quels faits allaient jaillir du conflit de nos destinées? Madame de Sommerville oserait-elle reparaître à La Baraque? ac-

cueillerait-elle Albert? Quelle serait la ligne de devoirs que j'aurais à suivre prés de Nancy, de mon pupille et de madame de Sommerville elle-même? J'essayai longtemps de démêler les fils embrouillés de notre avenir; puis, découragé de l'essayer vainement, j'abandonnai à Dieu le soin de nous tirer de cette situation difficile.

Il m'est souvent arrivé, mon ami, durant le cours de ce récit, de vous raconter des faits que je n'avais pas vus, des sentiments que je n'avais pas sentis : ne croyez pas cependant que, comme le poète, j'aie voulu me rendre maître du monde visible et invisible; à Dieu ne plaise! je n'ai pas le génie qui devine et qui crée. Les développements de cette histoire auxquels je n'ai pas assisté m'ont été confiés après leur péripétie, de même que plus tard nous nous sommes initiés les uns les autres aux sentiments et aux pensées secrètes que chacun de nous avait gardés mystérieusement dans son cœur. Ne vous étonnez donc pas si je vais vous conter encore des scènes dans lesquelles je n'ai pas même joué le rôle de comparse; oubliez un instant que j'ai été mêlé au drame lamentable que vous écoutez; considérez-moi comme une abstraction, imaginez que, seul sur ce perron, vous feuilletez les pages imparfaites d'un livre mal écrit; ce récit y gagnera peut-être, sinon plus d'intérêt, du moins plus de réalité.

Ici Maxime s'interrompit. Les souvenirs douloureux et les émotions poignantes que cette histoire réveillait en lui le fatiguaient plus encore que la longueur de son récit : son air était souffrant, de soudaines pâleurs passaient sur son visage, et son front se couvrait parfois d'une sueur brûlante, que le vent glaçait presque aussitôt.

« Mon ami, lui dit le jeune homme qui l'avait écouté avec recueillement, le vent se lève et la brume du soir enveloppe déjà les peupliers de la Creuse : je crains pour vous la fraîcheur de la nuit et l'humidité de ces rives.

— Vous avez raison, dit Maxime en se levant : le grand air m'épuise, et je sens que la parole sort avec peine de mon gosier desséché. Entrons dans le salon du château... Notre présence n'y troublera personne. »

A ces mots il poussa la porte, qui céda au premier effort, et il introduisit son ami dans la salle des portraits de famille. Les volets étaient ouverts; les rayons de la lune, qui glissaient çà et là dans l'appartement, détachaient en fleurs étincelantes les rosaces dorées des cadres gothiques, décrivaient sur la tapisserie mille caprices de lumière, reposaient mollement sur un Endymion endormi, ou enveloppaient d'une robe d'argent Diane sortant du bain et

changeant Actéon en cerf. Des amours qui se jouaient dans la rosace du plafond soutenaient la tringle d'un lustre dont les branches de cristal s'épanouissaient dans l'air en gerbes éblouissantes. Les albums qu'avait feuilletés Albert couvraient la table du piano; le rameau de vigne dont Aurélie se servait autrefois en guise de cravache etait agrafé à la tapisserie; un petit poignard au manche d'ébène, qui avait protégé sans doute madame de Sommerville dans ses voyages, pendait à l'encadrement de la glace. Le piano était encore ouvert, et, lorsque les deux amis s'arrêtèrent au milieu de la chambre, on eût dit, à voir leur terreur religieuse, que l'ivoire venait de faire entendre quelques notes plaintives, ou que leur présence avait fait envoler les blanches ombres de Nancy et de madame de Sommerville.

Maxime ouvrit une porte qui se trouvait cachée par la tapisserie dans le fond du salon : cette porte donnait dans la chambre à coucher de madame de Sommerville. Tous deux pénétrèrent religieusement dans ce sanctuaire qui respirait encore le luxe du siècle de Louis XV, mais que madame de Sommerville avait sanctifié par ses larmes.

La corniche du plafond s'arrondissait aux angles, et, formant comme une corbeille de fleurs et de palmettes, s'étalait en arabesques, en festons et en entrelacs; la rosace était décorée d'ornements historiés pareils à ceux de la corniche.

Les parois des murs, revêtues dans la partie inférieure d'un lambris d'appui en bois peint en ton de

grisaille, étaient tendues de lampas chargés de pagodes, de kiosques, d'arbres, d'oiseaux, d'Indiens rouges sur un fond blanc.

La lune, qui donnait en plein sur les grands carreaux de vitres des fenêtres *à la françoise*, faisait étinceler les moulures dorées des portes et des lambris, et permettait de saisir toutes les parties de l'ameublement.

La cheminée était grande et de marbre blanc veiné, la traverse du chambranle à renflement et en arc d'amour; les jambages, tourmentés en console, se terminaient dans le bas par une griffe de chimère; la plaque de fonte, au contre-cœur de l'âtre, était aux armes de France; au-dessus de la cheminée s'élevait une glace peu haute dans un cadre doré formé d'entrelacs, de roseaux et de palmes sculptés; au-dessus de la glace un trumeau de peinture : c'était un coucher de soleil rouge et criard.

Tous les dessus de porte étaient peints, et représentaient des fêtes galantes à la manière de Watteau, de Lancret et de François Boucher : là des bergères-camargo en robe de satin et de moire, poudrées à blanc, avec paniers et tonnelets, talons rouges, corps de baleine lacé sur la poitrine, petit chapeau sur le coin du chignon et houlette en main; ici des bergers en casaque de velours gorge de pigeon et à pèlerine, chapeau en lampion, perruque, catogans et culottes, houlettes et flûtes de Pan; plus loin une bergère assise au milieu de ses moutons, et près d'elle un pastoureau lui offrant un nid

de tourterelles. Il y avait aussi des animaux, des chasses, de la nature morte de Oudry, des enfants de trois à quatre ans en habit à la française, épée et perruque, jouant avec un petit lapin blanc, des singes costumés, à la manière de Claude Gillot.

En face de la cheminée était un meuble de Charles Boule surchargé de cuivreries et d'incrustations ; sur la tablette de marbre, de brèche d'Alep, s'inclinait un grand miroir dont le cadre, entièrement doré, se terminait par un fouillis de branchages, de nids de tourterelles et de canaris sculptés.

Les fauteuils, bergères et sofas étaient en bois grisaillé et doré, garni en tapisseries à l'aiguille, le lit en bois grisaillé et doré comme les fauteuils ; les quatre montants d'angles s'elançaient en carquois pleins de flèches et en flambeaux d'hyménée ; une couronne de bois sculpté, suspendue au plafond, formant dais, laissait tomber tout autour de grandes courtines de velours cramoisi.

Sur une pendule de cuivre qui décorait la cheminée, un amour piqué par une abeille se plaignait à Vénus sa mère. La pendule était assise sur un socle de marbre blanc, entre des groupes d'enfants nus et d'amours en biscuit de porcelaine.

Au milieu de la pièce une torchère de bois doré supportait une girandole de cuivre chargée de bougies ; des bougies chargeaient pareillement des bras de cuivre doré, qui s'avançaient au-dessus de la cheminée comme pour se mirer dans la glace.

Les tapis étaient de Beauvais, à personnages ;

quelques portraits de Largillière pendaient çà et là aux tentures.

« Tout ce luxe, dit Maxime à son ami, ne convenait guère aux goûts simples de madame de Sommerville ; cette pièce d'ailleurs lui parlait trop vivement de sa mère, et ce souvenir était cruel à son cœur. Aussi, bien des mois s'écoulèrent-ils sans qu'elle osât y pénétrer ; elle ne s'y retira que lorsque le froid l'eut forcée de quitter la chambrette qu'elle avait choisie, à son retour, dans l'aile la plus sombre et la plus désolée du château. Venez, ajouta Maxime, rentrons dans la salle voisine : l'aspect de celle-ci me fait mal. »

Ils allèrent s'asseoir tous deux sur un divan, et Maxime poursuivit en ces mots le cours de cette histoire.

XIII.

Ce fut le vingt novembre, par une soirée de neige et de glace, que deux voyageurs à cheval traversèrent au galop le village d'Anzème et s'arrêtèrent à la grille du château. Ils semblaient épuisés de fatigue ; des glaçons pendaient à la crinière de leurs chevaux. Au bruit du galop retentissant sur la terrasse, les gens de madame de Sommerville accoururent à la grille avec des flambeaux et reconnurent

leur maîtresse. Tous l'entourèrent et se disputèrent ses mains engourdies par le froid. Elle se retira dans sa chambre, dépouilla ses vêtements humides, et, enveloppée dans une pelisse de satin noir, elle réchauffa ses membres glacés devant un grand feu qui n'avait pas cessé de brûler depuis le jour de son départ. Il y eut un instant où elle se regarda involontairement dans la glace qui surmontait la cheminée, et elle eut peine à réprimer un mouvement de stupeur et d'effroi.

Elle était bien changée! en moins d'un mois son teint s'était plombé, son front avait perdu sa pureté, ses yeux leur éclat; ses joues étaient creuses, son regard terne, ses paupières mâchées; une teinte jaune et maladive ridait les contours de ses lèvres décolorées; sa taille elle-même s'était courbée sous la douleur et sous la fatigue. Vingt jours à peine avaient donc flétri ce qui restait en elle de fraîcheur et de beauté! Ainsi vous avez vu nos campagnes se parer parfois, au déclin de l'automne, de l'aspect du printemps : près de s'éteindre, le soleil jette encore de bienfaisantes ardeurs; les coteaux sont riants, les jeunes arbustes ont des pousses nouvelles, les fils de la Vierge se promènent dans l'air parfumé, la nature croit un instant à son éternelle jeunesse. Mais à la première gelée, à la première bise de novembre, tout cet éclat pâlit et s'efface : en une nuit les coteaux et les bois se sont dépouillés de leurs feuilles, les fils blancs qui glissaient hier sur un ciel gris de perle pendent humides aux branches dé-

charnées; vous êtes tout surpris, au réveil, de voir l'hiver dans ces campagnes où, la veille encore, semblait renaître le printemps.

Par la même soirée, quelques heures après le retour de madame de Sommerville, un voyageur entrait à pied dans le village. Un fusil à deux coups reposait sur son épaule, deux chiens allaient à ses côtés; son air était ferme et résolu comme celui de tout homme qui marche la nuit dans des sentiers connus avec un fusil sur l'épaule; car il n'est rien qui donne plus d'assurance à un homme naturellement brave qu'une bonne arme et la presque certitude que cette arme peut dormir tranquille dans la main qui la porte. Notre allure prend alors quelque chose de décidé et de fanfaron, et nous sentons en nous je ne sais quelle humeur belliqueuse qui nous fait appeler le danger, sans doute parce que nous sommes instinctivement sûrs que le danger ne répondra pas.

Le jeune chasseur avait d'ailleurs des sujets d'excitation plus réels. Il avait pendant trois jours couru le sanglier dans la forêt de Champ-Sanglard, cherchant à oublier le tumulte de ses pensées dans l'agitation d'une vie active et turbulente. Ses joyeux compagnons de chasse qui l'avaient vu, lui le plus faible et le moins habile, se montrer le plus ardent au courre et jouer sa vie avec une intrépidité rare, avaient voulu, avant son départ, fêter son jeune courage. On s'était donc réuni dans le castel du comte Auguste, et là, grâce peut-être aux ruses ingé-

nieuses de quelque nouveau Caleb, la santé d'Albert avait été bue durant tout un jour au milieu des cris d'un enthousiasme toujours croissant. Vers la fin du repas, les têtes se trouvant échauffées par les fumées du vin et par la chaleur de la discussion, il fut parlé de madame de Sommerville, et déjà quelques paroles irrévérentieuses allaient être hasardées sur elle lorsqu'Albert, se levant le regard enflammé, la main sur son couteau de chasse, brisa son verre sur la table, et promit le même sort au premier qui oserait devant lui prononcer sans respect le nom de cette femme. Cette saillie chevaleresque et déplacée fut d'autant mieux accueillie qu'Albert, bien que d'une constitution frêle et délicate, semblait alors assez disposé à tenir sa promesse : on l'entoura, on le félicita à demi-mot ; après avoir bu à son courage, on voulut boire à ses amours ; et le jeune homme finit par comprendre qu'en se posant le champion de l'honneur outragé d'Aurélie il avait, sans y songer, proclamé ses droits à le protéger hautement. Il s'en défendit avec chaleur ; mais, dès l'instant que la vertu de madame de Sommerville ne fut plus offerte en offrande qu'à la vanité d'Albert, Albert ne voulut tuer personne. Il entendit développer autour de lui des théories sur l'amour qui le firent rougir de sa pudeur, et l'on mit une bonne foi si prompte, si naïve à le croire un amant heureux, qu'il fut honteux de n'avoir point encore osé réaliser une conquête dont chacun lui faisait un aussi facile mérite.

Il se retira mécontent de tous et de lui-même. Il

gravissait tristement le sentier montueux qui le ramenait à Anzème, lorsqu'une main s'appuya légèrement sur son épaule : Albert se retourna et reconnut le comte Auguste.

« Monsieur Albert, dit le jeune gentilhomme en se découvrant, j'ai des excuses à vous faire et je vous prie de les recevoir. Croyez que j'ai souffert plus que vous de la scène inconvenante qui vient d'avoir lieu chez moi, et que j'ai été blessé profondément des allusions grossières qui vous ont assailli. Veuillez croire aussi que je ne suis pas resté indifférent à votre bonheur, et que, si je n'ai pas mêlé mes félicitations à celles de nos compagnons, c'est que je n'ai pas voulu risquer ma branche de myrte dans le bouquet impertinent que ces rustres vous ont offert.

— Je vous jure!... s'écria impétueusement Albert.

— Ne jurez pas, interrompit Auguste en souriant : je sais tous les serments que vous allez me faire.

— Vous outragez, monsieur le comte, reprit Albert avec dignité, la plus pure de toutes les femmes.

— Il faudrait pour cela, monsieur, que votre amour fût un outrage, et je suis trop fier de votre amitié pour ne pas honorer toutes vos affections, quelles qu'elles soient. »

A ces mots, Auguste de *** salua poliment, et Albert poursuivit sa route. Son pas était rapide et brûlait la distance. Il ne sentait pas le froid qui gla-

çait ses mains ni le givre qui battait son visage, il allait tourmenté par mille pensées inquiètes. La plus poignante de toutes était le remords d'avoir laissé supposer un bonheur qui n'existait pas. Il commença par s'avouer que ce n'était rien moins qu'une infamie ; puis il finit par se dire que, le jour où il parviendrait à la possession de ce bonheur, l'infamie ne serait plus qu'une fatuité juvénile qui trouverait grâce auprès des consciences les plus rigides et les plus timorées. Dès lors il jura de conquérir le pardon de sa faute, se disant d'ailleurs que se prêter à une ovation avant la victoire, c'était s'engager solennellement à vaincre.

C'était dans ces dispositions d'esprit qu'Albert traversait Anzème lorsqu'il crut reconnaître la trace des pas de Cortès sur le sentier blanchi par le givre et la neige. Il allait frapper à quelque masure pour s'assurer du retour de madame de Sommerville, lorsqu'il fut accosté par Frank.

« Revenu déjà, Frank? demanda le jeune homme.

— Déjà, monsieur Albert! s'écria le serviteur d'un air contrit : on voit bien que vous n'étiez pas de la partie.

— Il paraît que le voyage a été rude?

— J'ai cru, monsieur Albert, que je recommençais la campagne de Russie : nous avons pendant près d'un mois couru dans la neige et la glace, vivant à la merci de Dieu.

— Mais ce voyage avait un but, j'espère?

— Oui, celui d'attraper des rhumes et des rhu-

matismes, répondit Frank avec humeur. Voyez-vous, monsieur Albert? madame est bonne pour tous, bonne surtout pour ses pauvres serviteurs, qui l'aiment autant qu'ils détestaient sa mère; il n'est pas un de nous qui ne se jetât au feu pour elle; mais, ajouta-t-il à voix basse en regardant si personne ne pouvait l'entendre, je crois qu'elle est un peu... »

La phrase resta inachevée, et Frank en compléta le sens en posant sur son front l'index de sa main droite.

« Crois-tu? » demanda le jeune homme.

Frank pencha sa tête vers l'oreille d'Albert et y glissa ces trois mots: « *Je le crois,* » de l'air profond et mystérieux d'un homme effrayé lui-même de l'importance de ses révélations.

— Eh bien, je m'en suis toujours douté, répondit avec sang-froid Albert, qui trouvait quelque intérêt sans doute aux indiscrétions de l'écuyer bavard.

— C'est que vous y voyez clair, vous, c'est que vous êtes un vrai savant, monsieur Albert. Croiriez-vous que pendant un mois madame ne s'est nourrie qu'avec le pain des laboureurs, qu'elle n'a dormi que sous leurs toits de mousse? Nous arrivions le soir, nous partions le matin, toujours en course malgré veuts et marées... Madame, lui disais-je, vous ruinez votre santé; vous vous tuerez, madame; conservez-vous pour ceux qui vous aiment... Ah bien oui! elle ne m'entendait même pas. Si je lui disais: Madame, Cortès n'en peut plus, Cortès meurt à la peine; madame, vous crèverez Cortès...

elle faisait siffler sa badine, et Cortès allait, léger comme le vent. Pendant un mois elle ne m'a parlé que pour me dire : — Frank, sellez les chevaux; Frank, faites allonger le pas à votre bête; Frank, nous partirons demain au point du jour... » Une seule fois elle m'a dit : —Frank, vous toussez beaucoup...» Je crois bien que je toussais ! mais je n'y pensais pas, monsieur Albert, je ne songeais qu'à elle : j'aurais voulu pouvoir ajouter mes vêtements aux siens ou lui prendre sa part de neige et de froidure... Pauvre chère âme !... Un soir, au coin d'un feu de chaume, je l'ai vue pleurer... Ça m'a fendu le cœur !

— Comment va ta maîtresse ? interrompit Albert, qui ne voulait pas se laisser émouvoir.

— Bien. C'est une femme de fer.

— A cette heure elle repose ?

— Reposer, elle ! Vous ne la connaissez guère : deux heures du matin sonneront à l'église d'Anzème avant que madame ait achevé sa veillée... Singulière femme ! ajouta Frank en se frappant de nouveau le front

— Et toi, où vas-tu donc si tard ?

— Vous m'y faites songer ! s'écria Frank : madame m'a envoyé chercher des nouvelles de mademoiselle Nancy. »

Au nom de Nancy, Albert laissa échapper un mouvement d'humeur que Frank n'aperçut pas dans l'ombre, et tous deux se séparèrent. Albert avait ralenti sa marche : il gagna lentement la maison du

sentier, réfléchissant à la relation moitié burlesque, moitié touchante du voyage d'Aurélie, et le soupçon qui n'avait d'abord illuminé son cerveau que comme un pâle reflet de la pensée sous laquelle s'était accompli ce voyage, prenait, à chaque pas que faisait Albert, une forme plus saisissable, jetait dans son esprit un éclat plus net et plus sûr. Arrivé à sa demeure, il changea de costume et repartit pour Anzème. Quelles étaient les intentions qui le ramenaient au village? Il ne le savait pas lui-même : il obéissait à une inquiétude dévorante sans chercher à s'en rendre compte ; il allait, entraîné par la fougue de ses désirs aussi invinciblement qu'autrefois par le galop de Cortès.

Il traversa le hameau, et trouva la porte de la gareune fermée. Il escalada le mur, ensanglanta ses mains aux épines de la haie, et s'élança dans la grande allée. Rien n'exalte notre courage comme de voir notre sang couler : l'ardeur d'Albert se sentit doublée. Il marcha d'un pas hardi et ferme vers la porte de la terrasse ; Frank, qui rentrait, allait la fermer.

« Ouvre, s'écria Albert, c'est moi.

— Vous, monsieur Albert! Comment êtes-vous entré?

— Qu'importe, puisque me voilà?

— Qui vous amène?

— Des affaires pressantes. Il faut que ce soir même je parle à madame de Sommerville.

— Madame sera agréablement surprise de votre

visite, car elle vous croit parti pour Paris. Je vais vous conduire dans sa chambre.

— C'est inutile.

— Il faut que je vous accompagne : madame attend des nouvelles de La Baraque.

— Je les lui porterai moi-même. Tu dois être épuisé de fatigue, mon pauvre Frank : va te reposer. Tout dort au château, et toi tu veilles seul, toi qui n'as pas dormi depuis un mois peut-être! »

Frank laissa au jeune homme les clefs de la terrasse et de la garenne, et, après lui avoir recommandé de les jeter en sortant dans la grande allée par-dessus la porte de la garenne, il gagna l'aile du château que madame de Sommerville avait destinée à ses serviteurs. Albert franchit en deux bonds les marches du perron, ouvrit la porte sans bruit et pénétra dans ce salon. Il espérait y trouver Aurélie : son attente fut trompée : madame de Sommerville, aux premiers froids, s'était retirée dans sa chambre à coucher; Albert ne savait pas même dans quelle partie du bâtiment cette chambre était située. Découragé, il se laissa tomber sur le divan où nous sommes assis, et là, seul dans l'obscurité, au milieu de cette salle humide et glacée, il se demanda ce qu'il était venu faire en ces lieux, quel démon l'avait poussé vers Aurélie, ce qu'il espérait d'elle; et à chacune de ces demandes il sentit son courage faiblir et son exaltation tomber. Bientôt il s'estima heureux de n'avoir pas trouvé madame de Sommerville, et il allait se lever pour la fuir, avec autant

d'ardeur peut-être qu'il en avait mis à la chercher, lorsqu'une porte qu'il n'avait jamais remarquée souleva, dans le fond de l'appartement, la tapisserie qui la cachait, et Albert vit entrer une femme qu'il eut peine à reconnaître, tant il la trouva changée. Elle était enveloppée d'une pelisse de satin noir, et tenait à la main une bougie dont la clarté mate pâlissait encore son visage.

XIV.

Je ne sais pas de remède moins salutaire aux maladies de l'âme que la fuite et la solitude : c'est au foyer même du mal qu'il faut combattre la douleur, c'est corps à corps qu'il faut lutter avec elle pour la terrasser et la vaincre. A distance, elle grandit comme les arbres dans la nuit, elle se développe, devient solennelle, et, plus nous nous éloignons des lieux où nous l'avons subie, plus son spectre nous apparaît terrible. La solitude, sans Dieu, est amère à ceux qui pleurent : elle fait les larmes âcres, les blessures de l'âme incurables. Combien ont fui, solitaires, le théâtre de leurs tribulations, qui n'avaient en partant qu'une égratignure, et qui sont revenus avec une plaie ! Telle fut du moins madame de Sommerville : en cherchant à secouer son mal, elle n'avait fait que l'enfoncer plus

avant dans son cœur ; sa souffrance s'était réellement accrue de toute l'importance factice dont l'avait d'abord revêtue son imagination : son retour fut mêlé de plus de trouble et d'agitation que ne l'avait été son départ. C'est d'ailleurs un moyen peu sûr d'échapper à l'amour que de fuir celui qui l'inspire : loin de son idole, l'amour s'exalte et se poétise. Présent, l'être aimé ne serait bientôt plus qu'une créature de chair et d'os dont le cœur aimant se lasserait bien vite : l'absence le fait dieu.

Madame de Sommerville était assise depuis plusieurs heures à la même place, immobile, rêveuse, inoccupée, comme affaissée dans un morne désespoir. Ce n'était pas seulement le remords de s'être jetée au travers de notre bonheur qui assombrissait ses pensées, elle songeait aussi à Albert, et peut-être ce souvenir l'absorbait-il tout entière à lui seul. En rentrant au château, elle n'avait pas eu le courage de traverser le salon des portraits de famille, tout plein encore d'une trop chère image : ce courage, elle voulut l'avoir, elle voulut revoir cette chambre où s'était jouée la première scène du dernier drame de sa vie, où elle avait senti son cœur se réveiller avant de s'éteindre à jamais ; elle voulut aller s'asseoir où Albert s'était assis, redire sur le piano les chants qui l'avaient charmé, voir si le parquet n'avait point conservé la trace de ses pas, écouter s'il n'avait pas laissé entre ces murs un faible écho de sa jeune âme. Puériles jouissances de l'amour, qui ne vous connaît pas ! Elle se leva, prit

un flambeau d'une main, et de l'autre pressa le bouton d'une porte de communication entre ce salon et sa chambre. La porte roula silencieusement sur ses gonds. Aurélie s'avança lentement, déposa sur cette table la lumière qui brûlait dans sa main, et promena son regard autour de cette vaste salle, que la bougie éclairait à peine. Au bout de quelques instants ce regard tomba sur Albert : Aurélie poussa un cri, s'empara du flambeau et marcha brusquement vers Albert; lorsqu'elle se fut assurée que c'était bien lui, non son ombre, que tant de fois déjà elle avait vue passer jour et nuit dans ses rêves, la bougie échappa à sa main, et l'infortunée tomba sur le divan demi-morte.

L'effroi d'Aurélie rassura Albert, acheva de l'éclairer, et d'enfant qu'il était le fit homme. Tant qu'il avait vu madame de Sommerville sereine et fraternelle, il n'avait osé chercher la femme sous les tendresses de la sœur : dès qu'il la vit tremblante, il triompha dans son cœur. Calme, Aurélie eût facilement maîtrisé les timides ardeurs de ce jeune homme de dix-huit ans ; troublée, elle fut perdue.

Heureusement pour elle, notre ami n'était rien moins que don Juan, et, s'il avait quelque habileté à se ménager des situations opportunes, je suis obligé d'avouer qu'il en profitait fort mal. Il releva froidement la lumière qui brûlait encore sur le parquet, et, après l'avoir placée sur la table du piano, il garda devant Aurélie une contenance assurée mais respectueuse. Madame de Sommerville

eut bientôt repris ses sens : elle n'était pas femme à se laisser dominer longtemps par une impression, quelle qu'elle fût.

« Vous m'avez effrayée, monsieur, dit-elle enfin d'une voix altérée.... Vous étiez si loin de ma pensée !

— La mienne ne vous a pas quittée depuis un mois, répondit le jeune homme d'un ton de doux reproche.

— Je m'explique mal, dit Aurélie en cherchant à vaincre son émotion, je m'explique mal, monsieur, ou vous ne me comprenez pas bien : je voulais dire que ma pensée vous cherchait loin de moi : je vous croyais parti.

—Vous aviez donc imaginé, madame, que je pourrais m'éloigner de ces lieux sans laisser un dernier adieu aux personnes qui me les ont fait aimer, sans recueillir, à l'heure du départ, quelques paroles amies qui en adouciraient l'amertume? Vous l'avez imaginé sans doute, car c'est ainsi que vous avez fait, vous, madame.

— Si vous saviez, monsieur, combien j'ai souffert moi-même, vous ne songeriez pas à vous plaindre de moi.

— Je ne me plains que de vos souffrances, madame, et si j'avais le droit de les partager, je ne me plaindrais pas.

— Parlons de vous, monsieur, de vos amis. Qu'importent mes douleurs? Parlez-moi de Nancy, de Maxime.

— Je n'ai pas de nouvelles récentes de nos amis, madame : j'ai passé huit jours à Champsanglard et j'arrive. J'ai appris votre retour en traversant le village, et je me suis hasardé, malgré l'heure avancée, à venir m'informer de vous à vous-même.

— Je suis heureuse de vous revoir ; je ne l'espérais pas. Je vous sais gré d'avoir retardé votre départ pour moi, mais vos études en souffriront peut-être : ne deviez-vous pas être à Paris le quinze novembre? Maxime me l'a dit du moins, et je regrette que pour moi...

— Vous n'avez à m'exprimer ni remercîments ni regrets : je ne vous ai rien sacrifié, madame : je ne partirai pas.

— Vous ne partirez pas! s'écria Aurélie avec stupéfaction.

— Non, madame, répondit froidement Albert, je reste. »

Madame de Sommerville redevint de nouveau tremblante, et Albert la tint à son tour palpitante sous son regard. Il s'enivrait du trouble d'Aurélie, il triomphait de la sentir femme, de la voir defiante et craintive, elle qui l'avait si longtemps humilié de sa confiance et de sa sécurité. On le craignait enfin, on fuyait sa présence, on avait peur auprès de lui! il n'était plus cet enfant qu'on avait baisé au front par une soirée d'orage : il était homme ; et cet homme d'un jour était peut-être moins heureux de se sentir aimé que fier de sa toge virile qu'il revêtait pour la première fois. Ce fut cet orgueil qui of-

frit à madame de Sommerville des chances de salut et faillit rejeter Albert dans le rôle qu'il jouait depuis deux mois : il était si infatué de son importance nouvellement acquise qu'il ne chercha pas à la faire valoir, et madame de Sommerville put reprendre une seconde fois l'assurance, le sang-froid nécessaires pour éluder le danger qui la menaçait.

« Vous restez ! s'écria-t-elle enfin.

— Oui, madame. Je vous ai confié les désenchantements de tout genre que j'avais rencontrés en entrant dans la vie : mon âme ne s'en est pas relevée et n'a plus le courage de les affronter de nouveau. Je n'en veux point à ceux qui m'ont poussé dans un monde pour lequel je n'étais pas fait : qu'ils me laissent donc rentrer en paix dans celui que je n'aurais pas dû quitter. Oui, madame, je reste, je ne partirai pas.

— Écoutez-moi, dit madame de Sommerville d'un air si doux et si paisible qu'Albert en fut effrayé. Je vous suis attachée, vous le savez, monsieur ; vous savez que j'ai pour vous une tendre amitié : je vous dois donc, je me dois à moi-même d'éclairer votre inexpérience. Il m'en coûte sans doute de me séparer de vous, de vous séparer de Nancy... que vous aimez, Albert... mais j'aurai ce courage... Vous partirez, mon enfant.

— Ne l'espérez pas ! s'écria le jeune homme.

— J'ai besoin d'espérer en vous ; laissez-moi croire que mon affection vous est chère et que vous

saurez me sacrifier je ne sais quelles fantaisies de retraite et de solitude. Ne ferez-vous pas pour moi ce que je demande pour vous? »

La voix d'Aurélie était devenue si tendre, son maintien si posé, sa contenance si parfaite, qu'Albert vit pâlir en moins d'un instant ses espérances, et qu'il perdit toute l'assurance qu'avait recouvrée madame de Sommerville.

« Vous partirez, poursuivit-elle, vous irez reprendre vos études et vos travaux; vous ne laisserez pas se flétrir dans l'inaction les richesses que Dieu a mises en vous. D'ailleurs, vous êtes pauvre, mon enfant : à un homme pauvre il faut une carrière.

— Je suis assez riche pour moi.

— Pour vous, mais pour les autres?

— Les autres ne m'ont rien donné : je ne dois rien à personne.

— Ne vous devez-vous rien à vous-même? ne devez-vous pas quelque chose à ceux qui vous aiment? Nous avons tous notre rôle à jouer ici-bas; chacun de nous a son sillon à tracer dans ce vaste champ de l'humanité; et Dieu nous tiendra compte un jour du bon grain et de l'ivraie que nous y aurons semés.

— Toutes les carrières sont encombrées, dit Albert; il n'y a plus de place au soleil pour les nouveaux travailleurs; le mérite est étouffé, le talent méconnu; l'intrigue seule s'élève et culmine.

— Ceci est un vieux mensonge imaginé par les

oisifs pour consoler leur médiocrité, répondit Aurélie en souriant... Vous n'y croyez pas, vous, Albert. Vous rougiriez bientôt de votre existence inutile, et moi j'en rougirais peut-être.

— C'est que votre cœur n'est que vanité! s'écria le jeune homme, qui sentit son sang lui monter au visage : votre amitié superbe craindrait de se poser sur une tête pauvre et obscure! L'amour-propre est dans l'amitié comme la lie est dans le vin. Il faut à votre orgueil les séductions du talent et les prestiges de la gloire.

— Eh! mon Dieu! qui vous parle de gloire? Le ciel m'est témoin que je ne l'ai jamais appelée sur votre jeune front. Elle nous enlève trop d'affections et nous suscite trop de haines; elle nous change nous-mêmes, altère notre nature primitive et la pervertit; elle nous condamne à l'isolement, et ne nous laisse pas même le droit de nous plaindre, car trop souvent l'abandon n'est qu'une juste représaille. La gloire est un breuvage trop enivrant pour notre faible cerveau, et moi-même, qui me crois une bonne femme, je ne répondrais pas d'y résister, monsieur. Ah! le monde est puissant! Si vous saviez que d'amis m'ont sacrifiée à leurs succès, que de nobles et belles créatures j'ai vues se perdre par la vanité, que de jeunes compagnes de mon enfance que je reconnaîtrais à peine dans la haute sphère où leur talent les a hissées, tant je les ai connues charmantes dans la métairie de leurs pères ou dans le castel ruiné de leurs aïeux! Allez, vivez sans gloire : ne

soyez ni héros, ni tribun, ni poète ; soyez plus qu'un grand homme, devenez un homme utile.

— Toutes les carrières me sont fermées, dit Albert.

— Je n'en sais pas une qui ne vous soit ouverte.

— Eh ! madame, faut-il donc vous dire ce que vous semblez ne pas vouloir comprendre ? avez-vous oublié qui je suis, à qui vous parlez ? ne savez-vous pas que je suis né proscrit et que la société me repousse ?

— Mon pauvre enfant, les temps ont bien changé, dit tranquillement madame de Sommerville : aujourd'hui la société ne repousse personne, le mérite seul ennoblit ; à cette heure il n'y a de réellement proscrits en France que les titres et les armoiries. Votre rôle poétique est fini, et celui des grands noms commence.

— Vous avez trop d'esprit, répondit Albert, pour que j'essaie de lutter contre vous. Vous l'emportez, madame : je partirai demain, et vous fais mes adieux. »

Il se leva et salua madame de Sommerville avec une froide politesse.

« Demain ! s'écria Aurélie, qui en revoyant Albert avait éprouvé peut-être autant de joie que de terreur réelle, et qui s'effrayait de trouver ce jeune homme si facile, si prompt à se laisser convaincre... Vous partez demain, et ce sont là les adieux que vous me laissez !... Mais vous n'y pensez pas, monsieur !

— De quoi vous plaignez-vous, madame? mon départ n'est-il pas un hommage à votre sublime raison? Oui, je pars; oui, je vais souffrir dans ce monde où votre voix m'exile. Croyez-vous qu'il m'effraie et que mon courage recule devant aucun détail de ses amertumes? Je suis fait à la douleur et ne la crains pas. Pourquoi donc restais-je, et qu'avez-vous pensé? que je sacrifiais l'espoir d'un avenir à des caprices d'enfant, à des fantaisies de retraite? Vous ne l'avez pas cru, madame; vous avez su lire dans mon cœur ce que moi-même j'osais à peine y lire : rêves d'un jour, bonheur évanoui... Pardonnez-moi, et adieu pour jamais!

— Vous ne sortirez pas! s'écria madame de Sommerville en se jetant devant la porte; vous m'entendrez. vous saurez que mon cœur souffre plus que le vôtre de la nécessité qui nous sépare; vous m'entendrez, Albert, car je suis votre amie enfin; vous savez bien, monsieur, que je suis votre amie et que mon amitié vous pleure.

— Gardez votre amitié pour Maxime : je ne veux rien de vous que l'oubli.

— Mais, monsieur, que vous ai-je donc fait? demanda madame de Sommerville avec des larmes dans la voix.

— Ce que vous m'avez fait, madame! vous demandez ce que vous m'avez fait! Vous m'avez perdu! J'ai voulu vous fuir : vous êtes venue à moi, vous m'avez laissé entrevoir des félicités qui ne devaient jamais se réaliser; vous ne m'avez conduit jusqu'aux

portes du ciel que pour me laisser retomber sur la terre... Ce que vous m'avez fait ! Vous m'avez leurré de folles espérances, vous m'avez attiré vers la flamme qui devait me consumer ; vous vous êtes jouée d'un enfant, vous avez essayé le pouvoir de votre beauté sur un cœur aimant et crédule ; vous avez éteint mon amour pour Nancy, et n'avez rien mis à la place du bonheur que vous m'avez ravi ; après m'avoir enlacé de vos liens, vous les avez rompus ; après m'avoir appelé, votre voix me repousse et m'exile... Voilà ce que vous m'avez fait !

— Monsieur, monsieur, je n'ai pas fait cela ! s'écria Aurélie.

— Aviez-vous donc pensé, madame, que je vous verrais impunément, que chaque jour je vous verrais plus belle et que mon cœur ne s'enflammerait pas ? Ne m'avez-vous jamais senti frissonner sous vos imprudentes caresses ? mes regards ne vous ont-ils rien appris ; mon bras ne tremblait-il pas sous le vôtre lorsque nous revenions le soir ? Si mes paroles ne vous éclairaient pas, mon silence ne vous disait-il rien ?

— Monsieur, j'en atteste le ciel, je ne comprenais pas ! je ne savais rien, je n'avais rien prévu, ni votre amour ni vos tortures.

— Vous saviez tout, vous avez tout compris ; ce n'est pas moi qu'on abuse ! Je conçois qu'il était doux pour vous de parler sans cesse de votre cœur usé, de votre existence brisée, et de faire en même temps sur moi l'expérience de vos charmes

et de votre beauté, d'éprouver s'ils étaient aussi flétris et aussi impuissants que vous vouliez bien le dire...

— Assez, monsieur, assez! épargnez-moi! s'écria Aurélie en s'emparant des mains d'Albert encore toutes saignantes.

— Qu'était-ce, après tout, que le bonheur et le repos d'un pauvre jeune homme! Vous pouviez bien le sacrifier à une velléité de coquetterie, au plus léger de vos caprices : il ne se plaindra pas, lui. Vous avez ruiné son présent, désenchanté son avenir : qu'importe? il aura servi de jouet à vos fantaisies : il sera trop heureux!... Mais Nancy, mais Maxime, y avez-vous songé?

— Vous êtes donc sans pitié? dit Aurélie, qui tenait toujours les mains d'Albert dans les siennes.

— De la pitié, madame! En avez-vous eu, vous, pour Nancy, pour nous tous, que vous avez immolés à votre vanité? en aviez-vous pour moi tout à l'heure lorsque vous mettiez en jeu toutes les ressources de votre froide raison pour me chasser de ces campagnes, après avoir déployé pendant deux mois toutes celles d'une amère folie pour m'y enchaîner à jamais? Votre raison est bien tardive! Le mal est fait et vous n'y pouvez rien.

— Hélas! il est bien vrai que je suis une misérable créature, mais vous êtes bien cruel, monsieur! oh! vous êtes bien cruel pour ce cœur déjà si souffrant! On n'est pas ainsi pour une pauvre femme qui

a déjà tant pleuré, monsieur... Vous ne sentez donc pas mes larmes qui coulent sur vos mains?

— Laissez-moi! dit Albert en la repoussant.

— Grand Dieu! s'écria tout à coup madame de Sommerville épouvantée, vos mains sont couvertes de sang!

— Laissez-moi, vous dis-je!... Je vous hais!

— Et moi, malheureuse, je vous aime! » s'écria-t-elle en couvrant de ses doigts son visage baigné de pleurs.

XV.

Un mouvement irréfléchi d'humeur et de colère avait fait ce que n'auraient pu faire la passion la plus éloquente et l'habileté la plus consommée: madame de Sommerville eût résisté peut-être à l'amour d'Albert, elle succomba à la haine de ce jeune homme. Il n'est pas de femme si forte que la haine de son amant n'ait trouvée sans force et sans vertu.

Albert était depuis une heure aux genoux d'Aurélie. Il la contemplait avec tant d'amour, il y avait dans cet amour tant de candeur et d'enthousiasme, ses yeux étaient si beaux, ses paroles si jeunes et si pures, il était aux pieds de cette femme si soumis, si passionné, si craintif, sa voix était si douce pour

la bénir, son regard si tendre pour la supplier, il lui parlait de bonheur avec tant de foi, d'avenir avec tant de confiance, qu'oubliant un instant tout un passé de larmes :

« Vous me rendez la jeunesse, dit-elle en penchant vers lui son beau front.

— Et toi tu me donnes la vie! » s'écria-t-il en glissant ses mains dans les cheveux qui s'abaissaient sur lui, et de ses lèvres embrasées il osa presser les lèvres d'Aurélie.

Ce long baiser résuma pour madame de Sommerville une existence tout entière de douleurs et de remords ; ces lèvres brûlantes qui tremblaient sur les siennes lui semblèrent imprégnées de toute l'amertume de ses souvenirs : le passé se dressa menaçant devant elle comme le présage certain d'un avenir plus menaçant encore ; toutes les plaies de sa vie se rouvrirent pour saigner sur son cœur ; et, s'arrachant brusquement aux lèvres d'Albert, elle se leva avec épouvante. Mais la sensation qui venait de glacer le sang de la femme avait embrasé celui du jeune homme. Le chaste abandon qui si longtemps avait protégé Aurélie aurait pu la sauver encore : son effroi la poussa de nouveau vers l'abîme qui s'ouvrait sous ses pas. Albert se leva avec transport, il enlaça de ses bras madame de Sommerville, et s'enivra du bonheur de la sentir palpiter sous ses caresses. L'infortunée se débattait avec angoisse, mais ce n'était pas sous les baisers de cet enfant : le présent, l'avenir avaient disparu : c'é-

taient ses souvenirs qui la pressaient de toutes parts, c'était le passé qui recommençait pour elle. Rassemblant pour lui échapper tout ce qui restait en elle de force et de vie :

« Vous voulez donc que je meure? » s'écria-t-elle d'une voix déchirante.

Effrayé de ce cri douloureux, Albert ouvrit ses bras, et Aurélie s'enfuit dans sa chambre; Albert s'y précipita.

Cette chambre n'était éclairée que par la flamme expirante du foyer et par la lumière douteuse d'une lampe de nuit. Madame de Sommerville s'était réfugiée au pied d'un Christ d'ivoire encadré au chevet du lit sur un fond de velours noir; les rideaux, qui l'enveloppaient à moitié, la dérobaient à la vue d'Albert. Albert se tenait avec un embarras mêlé d'inquiétude au milieu de ce salon obscur dont la disposition lui était étrangère, et son regard cherchait Aurélie sans la découvrir, lorsque le foyer, se ranimant, jeta tout à coup une vive lueur sur les objets qui l'environnaient. Frappé de leur aspect, il hésita, chercha de nouveau, et s'arrêta involontairement dans la contemplation des moindres détails de l'ameublement : il allait, avec la curiosité d'un enfant, des meubles d'ébène incrustés de cuivre aux chandeliers dorés à triples branches, laissant son regard se jouer dans les festons et les arabesques qui s'entrelaçaient au plafond, glisser le long des tentures, se perdre au milieu des kiosques, des pagodes et des Indiens rouges, courir sur les mou-

lures des panneaux, effleurer les peintures de Lancret et de François Boucher, et se fixer rêveur sur le Christ d'ivoire aux pieds duquel se tenait madame de Sommerville éperdue. Au milieu de cet examen silencieux la flamme du foyer s'éteignit et laissa Albert dans l'obscurité. Il alla prendre dans le salon le flambeau qui brûlait sur la table du piano, revint dans la chambre à coucher d'Aurélie, alluma gravement les bougies qui chargeaient la girandole placée sur la torchère et les bras de cuivre qui s'épanouissaient au-dessus de la cheminée à chaque côté de la glace; et lorsque la chambre fut illuminée comme pour une soirée de fête et qu'Albert eut contemplé de nouveau, à l'éclat de vingt lumières, ce qu'il n'avait vu d'abord qu'à la clarté incertaine du foyer presque éteint, il appuya son front sur ses deux mains, puis il prêta une oreille attentive comme s'il eût saisi dans l'air je ne sais quelles mélodies qui l'avaient déjà charmé dans son enfance.

S'avançant enfin vers madame de Sommerville qui l'observait avec étonnement:

« J'ai vu ma mère ici, à cette place où vous êtes? s'écria-t-il..... Vous connaissez ma mère, vous avez dû la connaître! Était-ce votre sœur ou votre amie? Parlez! »

Madame de Sommerville, toujours aux pieds du Christ, regardait Albert d'un air égaré et ne répondait pas.

« Parlez-moi de ma mère!.... Pourquoi ne m'en avez-vous jamais rien dit? Vous saviez bien pour-

tant qu'elle eût été douce à mon cœur la voix qui m'aurait parlé d'elle! plus douce encore aurait été la vôtre!... Oh! dites-moi si ma mère vit encore, dites-moi si elle est heureuse, si je dois espérer de la revoir un jour! dites-moi que toutes deux vous vous êtes connues, vous vous êtes aimées, et toutes deux vous me deviendrez plus chères! »

Madame de Sommerville était aux pieds du Christ et ne répondait pas.

« Mais parlez donc, madame! s'écria-t-il avec impatience. Craignez-vous de révéler une tache dans votre famille? craignez-vous de m'apprendre que je n'ai plus de mère? Dites, madame, dites toujours ; dites-moi que ma mère est morte ; mais au nom de Dieu, parlez d'elle, comme on parle à l'exilé de la patrie qu'il ne verra plus, comme nous parlons tous les jours du ciel, où peut-être nous n'arriverons pas.

— Elle vit, répondit enfin Aurélie d'une voix mourante.

— Elle vit!.. s'écria-t-il, elle vit!.. Oh! madame, cela est bien mal de faire attendre si longtemps aux malheureux leur part de bonheur sur la terre!.. Elle vit!.... Oh! bénie soyez-vous, ajouta-t-il en pressant avec amour la tête d'Aurélie, bénie soyez-vous, ange qui m'avez révélé toutes les félicités d'ici-bas. »

Aurélie pleurait aux pieds du Christ.

« Elle vit! disait-il encore... Mais cela est bien sûr au moins? Vous ne voudriez pas me tromper...

Pourquoi voudriez-vous me tromper? Ce serait affreux, n'est-ce pas?... Elle vit!... Dites-le donc encore; dites aussi qu'elle est heureuse, dites si je la reverrai!

— Elle vit et vous la voyez, » dit Aurélie en baissant la tête.

Il tressaillit, leva les yeux vers le portrait d'une jeune femme, seule peinture moderne qui décorât la chambre, puis, les ramenant sur madame de Sommerville, dont le front incliné touchait presque aux pieds du jeune homme :

« Où donc? demanda-t-il avec angoisse.

— Mon fils, elle est à vos genoux!

— Vous, ma mère! » s'écria-t-il.

Et il demeura longtemps comme frappé par la foudre. Puis l'étonnement et la stupeur faisant place enfin à l'indignation et à la colère, il croisa lentement ses bras sur sa poitrine, et laissa tomber un terrible regard sur la femme qui, ployée devant lui, baisait ses pieds avec sanglots.

« Ah! vous êtes ma mère, répéta-t-il, et vous avez entretenu dans mon cœur un amour criminel, et vous l'avez laissé grandir sans le désabuser! vous êtes ma mère, et vous avez embrasé mon sang! vous êtes ma mère, et vous m'avez abandonné! et aux misères de votre abandon, voilà que vous ajoutez celles de vos fantaisies, voilà que de votre fils délaissé vous faites votre amant d'un jour!

— Pardonnez! disait Aurélie en se traînant sur

ses genoux : je suis bien malheureuse et je pleure à vos pieds. Mon fils, ne me repoussez pas.

— Qu'espériez-vous donc, madame? qu'un mot de vous suffirait pour changer la nature de cet amour? L'aviez-vous rêvé si docile, et pensiez-vous qu'il fût soumis aux caprices de vos révélations? Si vous ne le retrouviez jamais, le fils que vous invoquez à cette heure; si Dieu, pour vous punir, poussait vers vous la flamme que vous avez follement allumée, s'il l'attachait à vous, toujours brûlante et toujours indomptable, qu'auriez-vous à dire, et qui l'aurait voulu?.... Eh bien! non, vous n'êtes pas ma mère, je ne vous connais pas! Nos mères restent près de notre berceau, elles protégent notre enfance, elles rient à nos larmes, elles endorment nos douleurs; nos mères ne vivent qu'en nous, que pour nous, que par nous; gloire, bonheur, amour, nous sommes tout pour elles : moi, je me suis élevé sans caresses, j'ai grandi dans les pleurs, j'ai pleuré dans l'amertume de mon cœur; et nulle femme n'a le droit de venir me nommer son fils.... Ah! vous aviez espéré peut-être qu'abandonnant les devoirs importuns de la maternité aux soins d'un étranger, vous pourriez courir en liberté le monde, puis un jour, fatiguée de voyages et lasse de toutes choses, revenir, jeune et belle encore, aux lieux qui vous avaient vue naître, risquer sur votre fils un dernier essai de vos charmes, et, après avoir jeté dans son cerveau de brûlantes espérances, après lui avoir révélé des besoins impérieux, dé-

veloppé en lui des sensations nouvelles, briser impunément la coupe que vous auriez approchée de ses lèvres, apaiser d'un mot les ardeurs de son sang, étouffer d'un geste les aspirations de son âme, et ravir à son amour la première femme qu'il ait aimée pour lui rendre une mère qu'il n'a jamais connue?.... Non, madame, non, les choses ne se passent pas de la sorte; cela serait trop commode, vraiment!

— Mon fils, écoutez-moi! disait Aurélie, qui s'était attachée comme un lierre aux genoux du jeune homme; mon fils, ne repoussez pas celle qui n'a plus que vous en ce monde, et qui n'aura que vous dans l'autre pour implorer la grâce de ses fautes! mon fils, ayez pitié de moi! un regard de pitié seulement sur cette pauvre mère que tout à l'heure encore vous appeliez avec amour!

— La mère que j'appelais n'était pas vous, madame; ce n'est pas ainsi que je l'avais rêvée.

— O mon enfant! la mère qui vous souriait dans vos rêves n'avait pas pour vous de plus sublimes tendresses que celle qui pleure à vos pieds et vous tend les bras en suppliante.

— Vous croyez? répondit Albert avec un sourire amer.

— Oui, mon Dieu! je le crois... Mon fils, que me reprochez-vous? Votre abandon? mais savez-vous ce que ce cœur a souffert dans l'absence, ce que ces yeux ont versé de larmes, ce que ces lèvres ont

murmuré de ferventes prières aux anges qui veillaient sur vous? Votre abandon! Oh! si l'on eût permis seulement à cette infortunée de s'asseoir sur quelque pierre battue du vent et de la pluie, à la porte de la maison où son enfant commençait la vie, jour et nuit elle y serait restée; mais les cruels ne l'ont pas voulu! ils m'ont chassée, ils ont enlevé le fils à la mère, ils ont ravi la mère au fils, et j'ai dû vous quitter, mon enfant, me séparer de toi, mon Albert!

— Je ne vous reproche pas mon abandon, dit Albert.

— Et quoi donc, grand Dieu! me reprochez-vous? De vous avoir aimé, de m'être fait aimer sans me révéler à vous, sans vous dire que j'étais votre mère?... Oh! mon enfant, vous ne connaissez pas toutes les délicatesses du cœur maternel... Eh bien! oui, j'étais heureuse de surprendre votre tendresse, j'étais fière de vous inspirer l'affection que mon titre de mère vous aurait imposée; avant de vous nommer mon fils, je voulais être la mère de votre prédilection, celle qu'entre toutes votre amour eût choisie. Quant aux tourments de cet amour, pouvais-je les prévoir, hélas! vous voyant si jeune et si beau, auprès de Nancy si jeune et si belle? Et vous-même, mon enfant, ne vous êtes-vous pas mépris sur la nature de vos sentiments pour moi? était-ce bien à cette femme vieillie par les années moins encore que par le chagrin que s'adressaient vos secrètes ardeurs? n'était-ce pas plutôt un mystérieux instinct

qui vous poussait vers elle, une voix du ciel qui vous appelait dans ses bras?

— Non, madame, non! s'écria Albert : c'était bien de l'amour, vous ne l'ignorez pas, et tout à l'heure encore...

— Eh bien! oui, oui, puisque vous le voulez, j'étais folle : mon cœur de mère souffrait de cet amour si ardent et si pur qui ne s'adressait qu'à la femme, et, jalouse de celle qui devait vous l'inspirer un jour, j'étais fière de lui dérober la virginité de votre âme. Je vous dis que vous ne comprenez rien au cœur d'une mère ! c'est un abîme d'amour et de tendresse qui vous est ouvert : ne refusez pas d'y descendre... Regardez-moi, mon enfant.... Rappelez-vous cette soirée d'orage où j'allai m'asseoir toute glacée à votre foyer : vous me parliez de votre mère, vous la redemandiez au ciel, vous l'appeliez de tous vos vœux ; si le ciel vous la rendait jamais, vous deviez la supplier à mains jointes de vous pardonner les pleurs qu'elle aurait versés pour vous. Le ciel vous l'a rendue, mon fils ; mais c'est elle qui vous supplie, c'est elle qui joint les mains vers vous, c'est elle qui demande grâce, qui prie Dieu de vous rendre en larmes de joie les larmes de douleur que vous lui avez coûté ; c'est votre mère qui se traîne à vos pieds : n'aurez-vous pas de pitié pour elle ? ne l'aurez-vous aimée qu'absente ? est-ce à l'heure où je vous retrouve que je dois vous perdre à jamais?... Ah ! cruel ! ajouta-t-elle en sanglotant, vous aimiez

mieux votre amante que votre mère ; ce n'était que la femme que vous cherchiez en moi !

— Vous me rendrez fou ! s'écria Albert d'un air égaré en cherchant à se débarrasser des bras de madame de Sommerville, qui se tenait toujours attachée aux genoux de son fils ; vous me rendrez fou, madame !

— Vous ne m'échapperez pas ! Je mourrai de douleur à vos pieds ou je me relèverai pour tomber dans vos bras... Donnez-moi votre main, mettez-la sur mon cœur... Guéris-le, mon Albert ; laisse ma tête brûlante reposer sur le tien... Pour nous autres femmes, vois-tu ? il arrive un âge où nous n'avons plus que nos enfants : nous avons bien souffert, les déceptions nous ont flétries plus encore que le temps, nous avons vu notre couronne d'amis tomber avec celle de nos belles années, la foi est morte en nous, et nos enfants nous restent seuls. Quelque égarées qu'aient été vos mères, enfants, soyez bons pour elles, parce qu'elles n'ont pas cessé de vous aimer, et que Dieu seul peut juger leurs actions.

— Mais enfin qui me dit que vous êtes ma mère ? s'écria le jeune homme, qui hésitait encore... C'est bien ici que j'ai été conduit par une nuit obscure, je reconnais bien cette chambre, mais vous...

— Moi, j'ai vécu, j'ai souffert !... Mais votre instinct m'a devinée pourtant : vous m'avez vue et vous m'avez aimée. Pensez-vous que ce soit ma beauté qui ait accompli ce miracle ? Ne pouvant me

reconnaître, vous m'avez pressentie. Lorsque, à la dérobée, je suis venue vous presser sur ce cœur altéré de vous, j'étais bien jeune encore, et vous, vous n'étiez qu'un enfant : enfant de mon amour, avez-vous désappris les caresses que vous me prodiguiez alors?... Tenez, ajouta-t-elle en tirant un médaillon de son sein, c'est une boucle de vos cheveux : depuis le soir où je l'ai coupée sur votre blonde tête, elle n'a pas quitté cette place... Est-ce donc là, mon fils, tout ce qui me reste de vous?

— Laissez-moi, laissez-moi!... Je ne vous accuse plus, je ne vous maudis pas...

— Je ne vous laisserai point!... Est-ce une amante que vous pleurez encore? Le monde vous en rendra bien d'autres plus belles et plus jeunes que moi; mais où retrouverez-vous la mère que vous repoussez à cette heure?... Me reprochez-vous encore le retard que j'ai mis à me faire connaître? Mais avez-vous oublié l'éloignement que je vous inspirais?... Cruel! vous ne savez pas combien ce cœur en a saigné! Vous ne savez pas non plus combien il a été glorieux de conquérir votre tendresse avant d'oser vous en faire une loi!... Laissez-moi baiser vos mains... Vous me refusez, mon fils?... Eh bien! j'embrasserai vos pieds...

— Relevez-vous! s'écria Albert en tendant ses mains, que madame de Sommerville saisit avec effusion et qu'elle couvrit de ses baisers et de ses larmes; relevez-vous! répéta-t-il en l'attirant vers lui.

— Vous êtes bon, je le sais bien, mon fils; mais nous autres, nous pardonnons plus vite. Au retour de l'enfant prodigue la famille prit ses habits de fête.

— Relevez-vous! répéta le jeune homme d'une voix émue.

— Je ne me relèverai point que vous n'ayez pardonné et béni!... Vous ne me dites rien, vous détournez les yeux... Oh! si vous pouviez pleurer!...

— Votre place n'est pas à mes genoux, dit Albert d'une voix étouffée.

— A vos genoux ou sur ton cœur! répondit madame de Sommerville éperdue.

— Venez donc! » murmura le jeune homme en lui ouvrant ses bras.

Aurélie s'y précipita, et longtemps ils mêlèrent leurs larmes silencieuses. Et, pour que rien ne manquât à la vulgarité de ce drame, madame de Sommerville, interrogée par Albert sur les événements qui avaient présidé à sa naissance, lui conta une histoire de séduction à l'usage, depuis plusieurs siècles, de toutes les femmes séduites et trompées.

XVI.

Le lendemain, dans la matinée, nous vîmes arriver à La Baraque Albert et madame de Sommerville, tous les deux pâles et défaits et les yeux gonflés de larmes. Albert m'entraîna dans le verger et me confia la déclaration d'Aurélie. Cette déclaration tardive, qui, faite plus tôt, nous eût épargné tant de mal, m'éclaira sur bien des points restés obscurs pour moi jusqu'alors, et replongea dans l'obscurité tous ceux qui m'étaient apparus sous un jour lumineux et certain. Toutefois cette espèce de transposition de jour et d'ombre qui s'opéra, pour ainsi dire, dans mon cerveau, n'arrêta pas un seul instant les élans de ma joie : la confidence imprévue de mon pupille simplifiait avec tant de bonheur notre position à tous que j'appelai sur Aurélie toutes les bénédictions du ciel, sans songer à lui reprocher la fatale lenteur de ses revélations. Je pressai Albert dans mes bras, et le ramenai dans la chambre où nous avions laissé madame de Sommerville auprès du lit de la malade. Lorsque nous rentrâmes, ma sœur n'avait plus rien à apprendre. Nous nous embrassâmes tous en silence, et dans le fond de nos cœurs bien des choses furent pardonnées. Il n'y eut entre nous ni plaintes, ni récriminations, ni retours douloureux sur le passé ; aucune question maladroite n'amena la rougeur sur le front d'Aurélie ; notre joie se montra

discrète et réservée, et madame de Sommerville fut bénie comme s'il n'eût tenu qu'à elle d'être ou de n'être pas la mère de son enfant. Près de se retirer avec son fils, Aurélie réunit dans ses mains celles d'Albert et de ma sœur : elle contempla longtemps ces deux jeunes gens avec tendresse, et, les attirant doucement l'un vers l'autre, elle leva vers moi ses yeux, qui rayonnaient d'une indicible expression de tristesse et d'orgueil. Puis, abaissant son regard sur Albert et Nancy, elle laissa tomber une larme sur leur tête, comme un divin baptême de leurs renaissantes amours, comme l'eau sainte qui devait effacer leurs fautes et leurs douleurs.

Après le départ de nos amis il y eut sous notre toit une réconciliation non moins tendre et non moins touchante. Depuis qu'Albert nous était revenu de Paris si triste, si changé, depuis le jour surtout où il avait été entraîné par Cortès vers madame de Sommerville, l'amour fraternel qui nous unissait, ma sœur et moi, s'était dépouillé des frais et riants aspects qui l'avaient si longtemps embelli; dès lors nos deux âmes, habituées à penser tout haut et à s'épandre l'une dans l'autre, se retirèrent, chacune à part, dans une froide réserve. La douleur est ainsi pour tous : elle resserre notre cœur et le fait silencieux. La joie, au contraire, y ravive la source des tendres épanchements : c'est la baguette du prophète frappant le rocher d'Oreb.

Vers le soir Nancy voulut se lever. On eût dit qu'un jour avait suffi pour lui rendre la vie et la

santé : ses yeux brillaient d'un doux éclat ; la chaste expression de bonheur répandue sur tous ses traits donnait à son pâle visage je ne sais quelle grâce pareille à celle des dernières journées de l'hiver, lorsque les fleurs printanières s'épanouissent sur la neige qui blanchit encore les campagnes. Elle vint s'asseoir près de moi au coin du foyer, et là, pendant de longues heures bien courtes et bien rapides, nous remontâmes ensemble le cours de nos jeunes années, redemandant à chacune d'elles ses fleurs, ses fruits et ses ombrages. Nous nous arrêtions surtout avec complaisance sur les premiers jours de notre intimité avec madame de Sommerville ; nous nous plaisions à ranimer, à reconstruire par le souvenir les gestes d'Aurélie, son maintien, ses actions, ses paroles, cherchant à y découvrir le pressentiment du mystère qui s'était révélé. Semblables au voyageur qui se plaît à revoir au matin les sentiers qu'il n'a parcourus que dans l'ombre, nous aimions à ressaisir dans le passé les accidents qui nous avaient échappé. Nancy rappelait la sollicitude qu'inspirait Albert, bien avant son retour, à madame de Sommerville ; moi, je redisais la visite d'Aurélie à la maison du sentier, l'intérêt de cette femme pour tout ce qui regardait ce jeune homme, son empressement à le voir, le charme tout-puissant qui l'avait attirée vers lui. Remontant plus haut, à la source des choses, j'établissais des rapports probables entre la disparition de madame de Sommerville et la naissance d'Albert, et tous ces faits se

combinaient si bien entre eux, toute la conduite d'Aurélie avait marché si droit au dénoûment qui venait d'éclater, que ma sœur et moi nous nous étonnions de n'avoir pas prévu nous-mêmes la conclusion du drame qui, la veille encore, nous semblait sans issue. Nous allions jusqu'à parer d'une importance toute théâtrale les circonstances les plus indifférentes, jusqu'à solenniser les incidents les plus vulgaires, afin de pouvoir en déduire d'une manière plus éclatante celui qui les résumait tous ; il n'était pas un fil si fin ni si délié de la vie d'Aurélie qui ne se rattachât dans notre esprit à la révélation qui venait de nous être faite. On eût dit, à nous entendre, que nous élaborions quelque œuvre d'art, tant nous étions habiles à faire concourir tous nos développement à l'effet de la péripétie.

Il restait bien dans mon esprit je ne sais quelles perplexités dont je ne me rendais pas compte, la nuit qu'avait passée madame de Sommerville à La Baraque projetait bien sur tout ceci je ne sais quelles teintes blafardes et douteuses ; mais, lorsqu'une idée nous sied nous savons si bien la préserver de tout ce qui pourrait gêner son allure, que je laissai au temps le soin de soulever le voile qui couvrait encore quelques coins obscurs de cette histoire, et que j'acceptai le bonheur comme nous l'acceptons tous, aveuglément. Les combinaisons du sort, quand elles nous font heureux, nous semblent toujours conçues par une sublime sagesse.

Je vous parle de bonheur, mon ami : c'est qu'en

vérité nous nous surprîmes un instant à y croire, c'est qu'un semblable espoir eût caressé peut-être des âmes plus défiantes que les nôtres ; et si vous vous êtes intéressé par hasard aux embarras inextricables dans lesquels nous jetait la nouvelle passion d'Albert, si vous avez entrevu par une intuition rapide tous les maux qui en étaient résultés, tous ceux qui pouvaient en résulter encore, si, réfléchissant un instant à la complication de nos misères, complication composée cependant d'éléments bien communs et bien simples, vous vous êtes demandé comment se résoudrait le problème de nos existences, vous comprenez sans doute quel dut être l'allégement de mon cœur, lorsqu'Aurélie trancha d'un seul mot le nœud gordien de quatre destinées dont trois m'étaient presque également chères. Ce n'est pas cependant que mon imagination abusée ait cru un seul instant au retour des félicités que ma sœur entrevoyait déjà dans un avenir rapproché. Nancy n'avait jamais vu qu'un obstacle entre elle et le bonheur : c'était madame de Sommerville. Cet obstacle venait de se briser : Aurélie n'était plus pour Nancy qu'un lien sacré tombé du ciel pour renouer deux cœurs désunis, et la pauvre enfant s'offrait, joyeuse et fière, à l'ingrat qui l'avait si longtemps dédaignée. Aimer c'est abjurer tout orgueil et toute dignité : si l'amour n'élève pas ce qu'il abaisse, plaignons ceux qui ont aimé, car ils sont tombés bien bas. Je vous l'ai dit, je ne partageais pas les espérances de ma sœur ; j'en souffrais en secret ; je ne croyais pas au

retour d'Albert vers Nancy ; bien plus : je le redoutais, j'appelais de tous mes vœux l'éloignement de ce jeune homme. N'avions-nous pas, au prix d'assez longues douleurs, acheté le droit de nous reposer un peu? Mais nous ne sentons la vie que par la souffrance : à peine avons-nous retrouvé le calme auquel nous aspirons dans la tempête que notre âme secoue ses ailes, impatiente de nouveaux orages.

Ce que j'avais prévu arriva : au bout de quelques jours Albert nous déclara que son intention était d'aller poursuivre à Paris le cours de ses études. Nous l'approuvâmes tous ; mais, quand bien même nous eussions essayé de le garder quelque temps encore, Albert serait parti sans égard pour aucun de nous, et sa mère elle même ne l'eût pas enchaîné plus d'un mois à Anzème. Il ne pouvait pas en être autrement : ce jeune homme était mal à l'aise près de moi, mal à l'aise près de ma sœur, mal à l'aise surtout près d'Aurélie. Cet amour qu'il entretenait depuis deux mois, dont il avait nourri complaisamment la flamme, ne s'était pas éteint en un jour ; ses désirs n'étaient pas tombés soudainement au fond de son cœur comme le plomb au fond du vase ; parfois encore il les sentait revenir à la surface. Quelque chaste que soit l'amour, il y entre toujours une certaine quantité d'alliage dont l'épuration est lente à se faire ; Albert eut à soutenir une lutte longue et cruelle : souvent il lui arriva de pâlir sous les caresses de madame de Sommerville ; dans l'ombre il tremblait auprès d'elle ; elle lui faisait la soli-

tude amère et malfaisante ; plus d'une fois les rêves de la nuit jetèrent, au matin, la rougeur sur le front d'Albert et la confusion dans son cœur.

Albert partit ; madame de Sommerville l'accompagna. Trois semaines après elle était de retour. Le lendemain de son arrivée elle me fit appeler au château.

« J'ai veillé, me dit-elle, au bien-être de notre enfant : maintenant je suis tranquille. Sans le vouloir il vous a fait du mal : il faut lui pardonner ; vous ne manquerez pas à mon fils. Mon affection se doublera pour vous de celle que vous aurez pour lui. Vous ne vous rebuterez pas des aspérités de sa nature, vous m'aiderez à les aplanir. Son cœur ne subit pas les variations de son humeur : vous les supporterez patiemment. Nous chercherons ensemble à réprimer la fougue de caractère qui l'emporte souvent et les accès de tristesse qui l'absorbent parfois. Vous l'aimerez toujours ; vous reviendrez à lui sans reproches et sans efforts. Tout ce que vous aurez d'amitié pour lui je le regarderai comme m'appartenant, et je vous aimerai pour ma part et pour la sienne. Je ne vous parle pas de l'union que vous aviez projetée, et qui n'a pas cessé un seul instant de me sourire ; laissons faire le temps : il sera plus habile que nous ; seulement reposez-vous sur moi du soin de former la jeunesse de mon fils : je serai prête avant quelques années à rendre bon compte de lui devant Dieu et devant les hommes. Je me charge du bonheur d'Albert et de Nancy : si

je n'y réussis pas, c'est que je suis vraiment maudite. Maintenant, mon ami, j'ai une grâce à vous demander. Albert est à Paris; cent lieues au moins nous séparent ; je me fais vieille et souffrante ; chaque jour qui s'écoule met une année de plus sur ma tête : la solitude m'est pesante ; je voudrais avoir autour de moi des êtres bons et aimés qui me parleraient de mon fils... Je suis triste, Maxime. Pourquoi? Je ne sais, mais je suis triste. Venez habiter près de moi avec votre sœur ; ne faisons plus qu'une famille ; tâchons de réaliser sur cette misérable terre trois créatures qui s'aiment et vivent heureuses sous le même toit. La Baraque sera notre maison de plaisance : nous irons y passer les beaux jours ; au retour d'Albert nous en ferons un rendez-vous de chasse ; nous aurons un bateau sur la Creuse pour nous descendre jusqu'au bassin où se mirent vos aunes et vos trembles. Le château sera notre royale capitale ; c'est vous, Maxime, qui rendrez la justice à nos bien-aimés sujets. Vous pourrez aller à vos travaux sans vous inquiéter de Nancy : elle rajeunira pour moi, je vieillirai pour elle. Quelle douce vie! Ne vous sourit-elle pas? Songez donc que si vous restez là-bas, au fond des bois, nous serons obligés d'attendre pour nous revoir le retour des hirondelles. Les sentiers sont mauvais, l'air est froid, l'hiver sera long; Nancy est convalescente à peine ; moi, je me sens faible et maladive : nous ne nous verrons jamais. Jamais! y pensez-vous, Maxime? Lorsqu'un jour passe sans vous, ce jour est bien

long, mes amis! Venez donc avec votre sœur; transportez sous mon toit vos dieux domestiques : ils y vivront indépendants et libres. Je sais, hélas! que je ne suis pas une compagne bien joyeuse; mais vous ne me subirez qu'à votre gré, cela est entendu, j'espère! Vous choisirez vous-mêmes vos heures d'expiation et de sacrifice, vous les abrégerez à votre aise. Je sais ce que vous allez me dire, mais ce n'est pas là ce que je veux entendre. Venez! pendant mon séjour à Paris j'ai fait disposer l'aile droite du château : tout est prêt pour vous recevoir. Si vous refusez, vous ne m'avez jamais aimée; si vous acceptez et que vous songiez à me remercier, vous ne comprenez rien à l'amitié : c'est moi qui suis votre obligée. »

Madame de Sommerville mit dans l'offre qu'elle me faisait tant d'instance et de grâce que j'acceptai, mais seulement après avoir consulté Nancy. La proposition d'Aurélie la pénétra de joie et de reconnaissance. Le 1er janvier, par une gelée sèche et étincelante, nous quittâmes notre maisonnette pour aller habiter le château. Notre départ fut triste et touchant. On ne quitte jamais sans douleur les lieux où l'on a souffert. Notre carriole fila lentement entre une double haie de paysans qui nous exprimaient naïvement leurs vœux et leurs regrets; plus d'une fois ma sœur et moi nous nous penchâmes hors de la voiture pour voir encore les volets verts de notre chaumière.

Madame de Sommerville nous reçut à la porte de

la garenne. Elle voulut nous conduire elle-même dans l'appartement qui nous était réservé : nous fûmes confus du luxe qu'elle avait déployé pour nous. La chambre de Nancy donnait sur la terrasse, et des croisées on apercevait La Baraque à travers les arbres. Nancy remercia tendrement Aurélie de cette attention, et se plaignit doucement de l'élégance qui avait présidé à la décoration de sa chambre : les parois des murs étaient tendues en étoffes de Perse ; un riche tapis d'Aubusson s'épanouissait sur le parquet ; tous les meubles étaient modernes et d'un goût exquis. Ce qui frappa le plus ma sœur fut un piano en bois de palissandre venu de Paris tout exprès pour elle.

« Mais, dit-elle avec inquiétude, je ne suis pas musicienne.

— Eh bien ! vous le deviendrez, répondit Aurélie en souriant. Ne voulez-vous pas être mon élève ?

— Oh ! madame... s'écria-t-elle en entourant de ses bras le cou d'Aurélie.

— Ne m'appelez donc plus *madame,* mon enfant ; ne voulez-vous pas être ma fille ? »

Nancy se troubla et fondit en larmes.

A la chambre de Nancy se joignait un petit cabinet d'étude qui avait une croisée sur la garenne, et dont le principal ornement était une riche bibliothèque. Des arbres de différentes espèces élevaient leurs branches jusqu'à l'appui de la fenêtre, et le vent devait, au printemps, semer sur le parquet, par

les vitraux ouverts, les fleurs enlevées aux grappes des acacias. Ce cabinet se trouvait situé dans la partie la plus élevée de la tourelle ; le plafond était formé par une vitre épaisse et polie qui laissait voir l'azur du ciel ou les nuages courant dans l'air.

Le contraire de ce qui arrive généralement dans toutes les amitiés arriva pour la nôtre ; nous établîmes une exception à la loi commune : nous échappâmes à la lassitude qu'une liaison trop étroite ne manque jamais d'engendrer ; plus les liens de notre intimité se resserrèrent, plus ils nous semblèrent doux et légers. Notre vie retrouva peu à peu le calme qu'elle avait perdu, nous nous sentîmes renaître au bonheur. Ce ne fut pas toutefois une félicité pure et limpide comme celle qui nous était échappée, mais triste et voilée comme une journée d'automne. Il y a sur le bonheur une poussière virginale qui, tombée une fois, ne se reproduit plus. La convalescence de Nancy fut longue : Aurélie lui prodigua les soins les plus touchants. Je ne vous parle pas de la joie que j'éprouvai à voir ma sœur revenir à la santé : rappelez-vous ma douleur lorsque je la voyais dépérir. Madame de Sommerville avait failli me l'enlever, et je n'avais pas songé à la maudire : elle me la rendait, et je la bénissais dans mon cœur. O mon ami, jamais créature ici-bas n'a réparé l'erreur d'un jour avec plus de grandeur d'âme, jamais le repentir n'a enfanté sur cette terre un dévouement plus sublime et plus illimité ! si les anges devenaient coupables, ils n'expieraient pas plus noblement leurs

fautes. Ce n'était plus la même femme : elle avait bien conservé toutes les grâces de son esprit, toutes les séductions de sa riche nature, mais elle les cachait sous des dehors plus graves et plus austères. Elle avait jeté, durant le séjour d'Albert parmi nous, le dernier éclat de sa jeunesse, et le jour où elle se résigna au rôle de mère, elle l'accepta sans restriction : dès lors elle ne fut plus que maternelle ; tout son être se fondit dans un seul amour, dans une seule pensée, le bonheur de son fils et celui de Nancy occupèrent sa vie tout entière. Elle n'appelait jamais Nancy que sa fille, et, bien qu'elle ne s'expliquât jamais sur ses projets, elle les laissait assez entrevoir pour que ma sœur pût comprendre l'avenir que la mère d'Albert réservait à ses deux enfants. Protégé tacitement par madame de Sommerville, l'amour resta dans le cœur de Nancy comme une source de secrètes joies et de mystérieuses espérances. Toutes deux parlaient souvent d'Albert : leurs âmes s'entendaient si bien ! Cependant celle d'Aurélie était plus sévère, l'avenir ne lui apparaissait plus que tout plein de son fils, de ses travaux, de ses succès, de sa conduite honnête et modeste. Le temps qu'elle ne passait pas avec Nancy, elle l'employait à écrire à Albert : bien que séparée de lui par une longue distance, elle le poussait ferme et droit à travers le monde ; elle l'éclairait de ses conseils, le soutenait de son amour ; appuyé sur sa mère, Albert travaillait et devenait un homme. Pendant son séjour à Paris, elle l'avait présenté dans plusieurs maisons

élégantes, où il dépouillait peu à peu la rudesse de ses manières et où il étudiait les hommes; sa vie était riante et facile. La misère, ce monstre hideux qui ternit tout, ne jetait plus sur les épaules d'Albert son manteau de glace; il n'était plus obligé de se soumettre à des privations odieuses et de rétrécir son esprit par les calculs mesquins que la pauvreté nous impose : madame de Sommerville prévenait tous les besoins et tous les désirs de son fils; Albert, qui avait l'âme assez haut placée pour recevoir sans rougir d'une maîtresse, pensant avec raison qu'en amour la main qui reçoit honore la main qui donne, se prêtait sans scrupules aux dons de la femme qu'il avait commencé par aimer comme son amante et qu'il aimait comme sa mère. Ces deux amours, qui se disputèrent longtemps encore le cœur de ce jeune homme, parvinrent enfin à se fondre en un seul qui résuma tous les éléments d'une tendresse passionnée, purifiés par la plus sainte et la plus chaste des affections humaines; c'est-à-dire qu'Aurélie ne perdit pas aux yeux d'Albert toutes les grâces de la femme, mais qu'il apprit à les aimer comme ces peintures des vieux maîtres où la beauté de la Vierge dégage de tout désir l'âme qui la contemple et l'adore. Au reste, dans les affections les plus pures nous n'échappons jamais entièrement à la terre ; et peut-être se glisse-t-il dans l'amour d'un fils pour sa mère, tant qu'elle est jeune et belle encore, des nuances délicates qui s'effaceront avec la jeunesse et avec la beauté de la

femme. Albert ne parvint pas à vaincre tout d'abord sa nature triste et prompte au découragement, mais lorsqu'il se sentit faiblir il trouva toujours Aurélie pour le ranimer et le soutenir. Il rencontra sur ses pas bien des déceptions qu'il n'avait pas prévues, et autrement cruelles que celles qui l'avaient jusqu'alors assailli; mais sa mère était toujours là pour en adoucir l'amertume. Il est un instant terrible dans la vie: c'est celui qui sépare la jeunesse, aujourd'hui si courte, de la virilité, si hâtive; c'est l'instant où, après de vains efforts pour prolonger le matin de notre existence, nous le voyons décliner et mourir, et qu'avant de franchir le seuil de la vie réelle, qui s'offre à nous morne et désenchantée, nous nous arrêtons pour jeter à la destinée un cri de désespoir, pour lui dire : Tu nous as trompé! gloire, vertu, amour, amitié, dévouement, tout n'est rien!... Alors notre douleur est grande : toutes nos espérances sont effeuillées à nos pieds, toutes nos vanités saignent et crient, toutes les fleurs de notre printemps sont souillées, flétries sans retour. Et pourtant nous nous étions ri de nos pères, notre présomption s'était flattée d'échapper à la loi de tous, nous nous étions promis de frayer des routes nouvelles, nous nous étions moqués des prédictions des sages... et voilà qu'à notre tour nous t'appelons l'âge des illusions, jeunesse! Cet instant, si rude pour tous, ne sonna pas dans la vie d'Albert, ou, s'il sonna, l'inépuisable tendresse d'Aurélie en amortit le coup. Jamais tendresse ne fut plus ingénieuse

pour consoler, plus forte pour relever, plus mâle à la fois et plus féminine, plus ferme et plus inquiète. Plusieurs fois madame de Sommerville quitta ces campagnes pour aller voir son fils à Paris, pour juger par elle-même de ses progrès, de ses travaux, pour s'assurer en même temps si rien ne manquait à son bien-être. Chacune de ces absences fut courte, mais toutes eurent des résultats heureux : Albert, en revoyant sa mère, reprenait un nouveau courage, et se sentait prêt à tout faire pour celle qui faisait tout pour lui. Il m'écrivait rarement : de mon côté, j'évitais autant que possible les occasions de lui écrire ; mais je l'aimais pour lui et pour sa mère, j'attendais du temps la sanction de notre amitié. Il s'informait de Nancy, mais sans amour : il n'en avait plus. Madame de Sommerville ne lui parlait de nous qu'avec réserve, et n'avait pas voulu qu'il fût instruit de notre réunion au château. Elle avait ses desseins sans doute. Ses soins ne se bornaient pas à veiller sur son fils, à le diriger dans la vie, à préparer son avenir, à faire de lui un homme fort et supérieur : elle veillait aussi sur ma sœur avec une égale sollicitude, et travaillait à la parer de toutes les perfections qui manquaient à l'humble fille de ces campagnes. Une heureuse aptitude à les posséder toutes se développa rapidement chez Nancy, et je la vis grandir sous l'aile d'Aurélie en talents de tout genre. Vers le printemps je pris l'administration des intérêts de madame de Sommerville. Le vieil Hubert s'en acquittait fort mal, et d'ailleurs son

âge avancé lui donnait des droits incontestables à la retraite. Aurélie avait dans le Midi des possessions dont elle n'avait pas touché les revenus depuis plusieurs années. Elle portait dans les intérêts matériels une insouciance que je l'engageais à vaincre, sinon pour elle, du moins pour son fils; elle sentit la justesse de mes observations, et me pria de veiller pour elle à ses affaires. Je m'en chargeai avec joie, et partis immédiatement pour le Midi, laissant au vieil Hubert l'administration de La Baraque, qu'il accepta avec la résignation d'un roi détrôné qui échange un royaume pour un village. Mon absence fut longue : depuis six ans au moins les domaines de madame de Sommerville étaient au gaspillage, et six mois me suffirent à peine pour faire rentrer les arriérés et rétablir l'ordre dans les possessions d'Aurélie. Je revins au bout de six mois. Bien des changements s'étaient opérés à Anzème.

Je retrouvai ma sœur plus belle et plus charmante que je ne l'avais jamais vue : la douleur et la maladie avaient laissé sur ses traits une teinte pâle et mélancolique qui donnait à son visage un aspect plus noble et plus distingué; sa taille s'était élancée, ses doigts avaient blanchi et s'étaient effilés; il y avait dans son maintien et dans toutes ses poses quelque chose de lent, de souple et de gracieux que je n'avais pas remarqué jusqu'à ce jour; son regard, qui n'avait longtemps réfléchi que l'azur du ciel, s'était légèrement voilé; ses cheveux tombaient, comme ceux d'Aurélie, en boucles épaisses sur ses

épaules ; son front était rêveur. Elle était belle comme un ange qui aurait souffert. En même temps son esprit s'était développé et n'avait rien perdu de sa naïveté primitive. Déjà ses mains couraient avec art sur le clavier du piano ; sa voix n'avait pas beaucoup d'étendue, mais elle était suave et fraîche et ses accents allaient au cœur. Il n'y avait pas jusqu'à sa mise qui, bien que toujours simple, ne fût plus élégante et ne révélât une innocente coquetterie. Elle avait pris à madame de Sommerville tout ce qu'il y avait en elle des grâces de la femme, sans toucher aux grâces sévères qui faisaient parfois d'Aurélie une femme des temps antiques. Aurélie était bien changée elle aussi! Nancy, qui ne l'avait pas quittée, s'apercevait à peine de la précoce et rapide vieillesse de notre amie; moi, j'en fus effrayé. Quelque temps après mon arrivée elle partit pour Paris, et revint au bout de quinze jours. Elle nous apprit qu'Albert ne viendrait point passer les vacances à Anzème. Cette résolution m'étonna peu, je l'avais prévue ; si ma sœur s'en affligea, elle n'en laissa rien paraître. La passion de l'étude semblait avoir éteint toute autre passion en elle : elle employait ses journées à étudier avec Aurélie la musique et la peinture, et une grande partie de ses nuits à lire dans la bibliothèque. Elle s'échappait souvent du château pour aller voir les paysans de notre village et pour leur porter des secours et des consolations : elle partait le soir, à la dérobée, et nul ne savait où elle allait que les malheureux et les pauvres. Elle

avait établi au château, avec madame de Sommerville, une petite pharmacie où tous les malades des environs venaient ou envoyaient chercher des remèdes; il y avait des jours où le salon ressemblait à un cabinet de consultations. Les deux amies allaient elles-mêmes visiter les affligés; il n'y avait pas de baptême dans la commune où l'une d'elles ne fût marraine, pas de mariage où toutes deux ne fussent conviées à la fête. Je vous parle de pauvres et de malheureux : depuis le retour d'Aurélie il n'y en avait réellement plus au village; l'aisance avait pénétré avec elle sous tous les toits, le bonheur la suivait partout. Lorsque le dimanche elle arrivait avec Nancy pour entendre la messe à l'église d'Anzème, et qu'elles traversaient toutes deux la foule agenouillée pour gagner le banc qui leur était réservé, toutes les lèvres murmuraient pour elles des vœux et des bénédictions. Lorsqu'Aurélie devint plus souffrante tout le village réuni allait prier pour elle chaque soir à l'église, et jamais prières ne montèrent au ciel plus pures et plus ardentes.

Je ne prolongerai pas le récit de cette vie paisible : il est des joies qui se devinent et qu'on ne dit pas; il en est de certains bonheurs comme de certains paysages, si uniformes, si calmes, si peu accidentés qu'ils échappent à l'art du peintre. Je vous dirai seulement que notre intimité fit grand scandale à Saint-Léonard, et qu'il n'est pas de turpitudes que les habitants n'aient imaginées pour salir les rapports de trois pauvres créatures qui s'aimaient et

vivaient heureuses. Je ne sais rien d'odieux comme la race des petites villes : c'est le dernier degré de pervertissement et d'abrutissement auquel puisse arriver l'homme vivant en société. Au reste, notre bonheur échappa aux atteintes de Saint-Léonard; et l'estime de quelques nobles âmes qui se trouvaient éparpillées dans la ville nous vengea de la haine et du mépris de quatre mille sots.

Cependant le temps marchait et nous modifiait tous. Albert avançait à grands pas dans le chemin de la science; il avait dépouillé ses rêveries et ses tristesses, et n'avait conservé qu'une nature mélancolique et tendre que l'étude fortifiait chaque jour; il était parvenu à vaincre l'indolence qu'il apportait autrefois dans la vie; les aspérités de son caractère s'effaçaient peu à peu; il avait changé pour une noble assurance et pour une réserve modeste sa rudesse et sa timidité; jeune, actif, entreprenant, âpre au travail et ardent au plaisir, il promettait un homme complet. Nancy, de son côté, devenait de plus en plus belle, de plus en plus séduisante. Moi, je me pétrifiais dans la réalité : je veillais aux intérêts matériels de tout ce qui m'était cher, je doublais les revenus de madame de Sommerville, j'étais maire de la commune. Aurélie vieillissait : une sombre tristesse, qu'elle cherchait à nous cacher et qu'elle cachait à son fils, semblait dessécher en elle les sources de la vie. Je l'observais avec inquiétude : les lettres d'Albert l'agitaient beaucoup; à la vue seule de leur suscription, elle était parfois saisie

d'un mouvement nerveux qui ne la quittait plus le reste du jour ; elle se surprenait souvent à baigner de ses larmes le papier sur lequel elle répondait à son fils. Un soir que Nancy travaillait dans sa chambre, et que j'étais seul avec madame de Sommerville, elle me dit :

« Je suis bien heureuse : voilà mon fils qui est en bon chemin pour devenir un homme, ma fille qui se fait charmante. Ces deux enfants sont mon orgueil et ma joie. S'il fallait mourir maintenant ce serait bien cruel : il faut pourtant que je vous en parle. Je n'ai pas eu ce courage tant que Nancy était près de nous : nous étions là tous trois si heureux et si confiants dans l'avenir! Et puis vous m'aimez tant que je crains de vous affliger. Il faut pourtant que je vous dise, à vous, Maxime, combien j'ai peur... Le mal va vite, mon ami, et je ne puis me dissimuler ses progrès. Je ne sais ce que j'ai, mais je souffre horriblement ; je n'ai pas de sujets d'être triste, et je me sens absorbée par une tristesse mortelle. C'est à quoi je reconnais combien je suis malade : c'est que mon énergie m'abandonne entièrement ; c'est que, pour la première fois de ma vie, je conviens avec moi-même du dépérissement de mes forces. Je suis mal, mon cher enfant : c'est peut-être la vivacité de l'air, mais j'étouffe continuellement ; je ne peux pas faire le tour de la chambre sans défaillir ni me tenir debout sans que les jambes me manquent. Cette faiblesse, ce malaise, cette suffocation continuelle m'effraient plus que les

vives douleurs. J'ai vécu jusqu'ici en souffraut : ce que j'éprouve à cette heure ressemble à la désorganisation... Je ne veux pas mourir, ne me laissez pas mourir!... Maxime, je suis lâche... O mes enfants! avant de vous connaître je n'étais pas peureuse ainsi : j'étais malade, j'allais me coucher; je restais sur le flanc sans songer à rien. Que m'importait? j'étais habituée à souffrir, et souvent je n'en étais pas fâchée : les souffrances du corps faisaient trêve à celles de l'esprit ; et puis je savais que rien n'est insipide comme de parler de ses misères aux gens, qui ont bien assez des leurs. J'ai passé ainsi des années, entourée d'une telle indifférence que j'ai compris combien notre individualité est peu de chose, combien une personne de plus ou de moins occupe peu de place dans ce monde, et combien il est mesquin et sot d'être effrayé de la mort quand personne ne se soucie de votre vie. J'avais pourtant beaucoup d'*amis* dans ce temps-là, mais je n'en avais vraiment pas un seul. Depuis j'ai appris à la connaître, l'amitié bonne, inquiète, chaleureuse, attentive à vous épargner le moindre tourment, désireuse de vous conserver un jour de vie : comment ne serais-je pas heureuse d'être aimée ainsi? comment, à cause de mon fils, à cause de vous tous, ne désirerais-je pas de vivre? Si je tombe dans des terreurs puériles, c'est que vous m'avez gâtée. Autrefois j'avais une grande force d'esprit et un grand isolement de cœur; je ne croyais pas à l'espoir de revoir jamais mon fils, et je désirais la mort bien plutôt

que je ne la craignais ; mais vous m'avez fait aimer la vie ; et, puisque vous me l'avez pour ainsi dire donnée, vous devez m'empêcher de la perdre. Je veux vivre ; je me cramponne à vous : il faut que vous me conserviez quelques années encore... Sauvez-moi! Je ne suis pas dans l'âge où l'on meurt : guérissez-moi, prolongez mon bonheur!

— O mon amie! lui dis-je, je voudrais pouvoir ajouter à vos jours la somme de ceux qui me restent!... Mais, vous vivrez, que votre courage ne se laisse point abattre, vous vivrez : vous êtes trop aimée pour mourir.

— Oui, oui, je vivrai!... Ah! je le veux bien, mon Dieu! Quand je me suis laissé ravager par la fatigue et par le chagrin je n'aimais pas la vie ; mais à présent que je suis heureuse, maintenant que je suis aimée, je ne voudrais pas en finir sitôt... Vous dites donc que je vivrai, Maxime?

— Nous vous empêcherons bien de mourir.

— Vous me le promettez? C'est que, voyez-vous, mon enfant? le bonheur m'est arrivé trop tard, et je crains de ressembler à ces fleurs qui ploient et meurent sous la pluie dont leur calice était altéré. »

Je cherchais à rassurer madame de Sommerville ; Nancy mêlait ses encouragements aux miens, et rendait avec amour à notre amie les soins qu'elle avait reçus d'elle ; mais nous ne partagions pas les espérances que nous nous efforcions de lui donner, et Aurélie ne s'abusait guère elle-même : elle se sentait décliner rapidement. Parfois des lueurs de

santé, des mois de bien-être et de force nous faisaient espérer pour elle un prompt retour à la vie ; mais chaque rechute la mettait plus bas. Elle nous avait expressément défendu d'instruire Albert de son état, ma sœur et moi nous étions seuls dans le secret de son dépérissement. Elle souffrait avec une rare constance : l'égalité de son humeur ne fut pas un seul instant altérée par le mal, elle conserva toujours la liberté de son esprit.

« Pourquoi pleures-tu, chère fille? disait-elle un soir à Nancy. Aie du courage ; ne mêle pas d'amertume aux derniers jours qui me restent à vivre ; fais-les-moi doux et sereins, berce-moi de tes caresses, endors-moi dans ton bonheur : la mort me sera douce ainsi. Mais ne pleure pas : les larmes qui se versent autour des mourants leur sont amères. Lorsque je m'éteindrai dans vos bras souriez-moi tous, mes enfants ; en vous voyant heureux mon âme partira plus joyeuse et plus légère. »

Elle demeura quelques instants silencieuse ; puis son visage devint sombre, et, attirant Nancy vers elle :

« Pleure, va, pleurons ensemble, s'écria-t-elle avec désespoir : il est bien cruel de mourir! »

Arrivé à une certaine période, le mal cessa de faire des progrès ; et madame de Sommerville tomba dans un état de langueur qui nous fit espérer de pouvoir la conserver longtemps encore. Cependant un jour elle me dit :

« Des motifs secrets, que votre délicatesse n'a

pas cherché à connaître, m'ont empêchée de reconnaître légalement mon fils. Ne croyez pas, au moins, que le désir de ménager ma réputation y soit entré pour rien : j'ai l'orgueil de me croire humiliée lorsqu'on mesure ma destinée à la même aune que celle des femmes *honnêtes* qui me calomnient. S'il l'avait fallu, j'aurais tout sacrifié à mon fils sans efforts et avec joie ; mais Albert ne l'a pas voulu. Je le reconnaîtrai par mon testament en même temps que je lui laisserai ma fortune. Vous ne pensez pas, Maxime, que mon fils ait à se plaindre de moi? Je mourrai tranquille : j'aurai beaucoup fait pour son bonheur. J'aurais désiré faire plus encore ; mais je m'endormirai heureuse en songeant que je lui laisserai un trésor plus précieux que la science et la richesse : ce trésor c'est votre amitié, Maxime. Vous aimerez mon enfant, vous me remplacerez auprès de lui, vous lui parlerez de sa mère : vous lui direz que je l'ai bien aimé ; vous le conserverez noble et pur... Je compte aussi sur l'amour de Nancy ; mais nous en parlerons plus tard. »

J'engageais madame de Sommerville à repousser ces tristes idées.

« Pourquoi donc? me disait-elle. La mort m'effraie parce qu'elle sera notre séparation sur la terre ; autrement je ne la craindrais pas. J'ai mal vécu peut-être suivant le monde, le monde m'a condamnée ; mais Dieu doit avoir pour nos actions d'autres poids et d'autres mesures. J'ai foi en Dieu parce que mon cœur est resté bon, et que je lui rendrai mon âme

pure de toute intention mauvaise. Il n'y a que deux rôles à jouer ici-bas : l'obéissance et la révolte. Tous les deux sont également beaux : j'ai choisi le second. Si je recommençais la vie je choisirais autrement peut-être. Allez, ne vous brouillez pas avec la société ; n'accumulez pas sur votre tête la haine et le mépris des sots ; que vos amis n'aient pas besoin d'héroïsme pour vous aimer, qu'ils puissent se glorifier de vous sans cesse. Les amis nous pardonnent tout, hormis d'être perdus dans l'opinion publique ; car alors la tache retombe sur eux-mêmes, et leur réputation souffre de la perte de la nôtre. Pour moi, je suis bien lasse et bien découragée d'avoir lutté et combattu, mais du moins j'ai combattu noblement : j'ai lutté au grand jour ; je n'ai pas failli dans l'ombre, et ne suis pas venue ensuite grimacer la vertu à la face de tous. J'en ai voulu longtemps au monde, je ne lui en veux plus : depuis que je vous aime, j'ai oublié de haïr le genre humain ; quand je songe à vous, quand je vous rassemble par la pensée dans une seule étreinte, je ne sais plus si j'ai vécu d'autres jours que ceux que vous m'avez donnés ; ma vie commence au jour où je vous ai connus. Devait-elle, hélas ! ne commencer si tard que pour finir si tôt ! »

Bien du temps s'était écoulé depuis le dernier voyage de madame de Sommerville à Paris. Albert avait achevé ses études de droit. Apte à toutes les carrières, il voulut consulter sa mère avant de choisir ; de son côté Aurélie, se sentant de plus en plus faible,

voulut revoir son fils : il fut donc décidé entre nous que nous instruirions doucement Albert de l'état de sa mère et que nous le rappellerions auprès d'elle. A la première lettre qui lui parla de l'indisposition d'Aurélie il prit la poste et partit ; au bout de deux jours il était à Anzème. Il descendit à la maison du sentier, et se rendit immédiatement au château. Lorsqu'il traversa le village les paysans le regardèrent avec curiosité et ne le reconnurent pas. Il s'avança dans la garenne, et pénétra bientôt dans le salon désert. Madame de Sommerville était seule dans sa chambre à coucher, et n'attendait pas son fils avant quelques jours. Nous touchions aux premières journées d'avril : une flamme joyeuse réchauffait la chambre d'Aurélie, et les brises printanières, toutes chargées du parfum des fleurs, se glissaient par la fenêtre ouverte et caressaient le visage de la malade. Elle était occupée à relire les dernières lettres d'Albert, lorsqu'elle sentit tout à coup ses mains couvertes de baisers ; elle se trouva, comme par enchantement, dans les bras de son fils.

Ce fut un instant bien doux et bien cruel à la fois pour Albert : il fut effrayé des ravages que la maladie avait exercés sur sa mère, il se plaignit tendrement de n'avoir pas été plus tôt instruit. Aurélie rassura son fils, s'enivra longtemps de la joie de le revoir, le pressa à plusieurs reprises sur son cœur ; puis, s'arrachant tristement à ses caresses :

« J'ai depuis quelque temps au château deux amis qui seront joyeux de te voir : donne-moi ton bras et

allons les surprendre. Le bonheur m'a rendu des forces, et je sens qu'appuyée sur toi, j'irais bien loin, mon Albert. »

Ils sortirent tous deux, et Aurélie dirigea son fils vers la tourelle qu'habitait Nancy : je les rencontrai sur la terrasse. Albert vint à moi, me tendit la main, et me tint longtemps embrassé. Comme il s'informait de ma sœur, nous la vîmes accourir comme une gazelle à travers les feuilles naissantes. Elle revenait du village. Dès qu'elle aperçut Aurélie, qui depuis près d'un mois n'avait pas quitté sa chambre, elle courut d'abord à son amie ; puis, se tournant sans embarras vers Albert, qu'elle avait bien reconnu du bout de l'allée de la garenne, mais qu'elle avait feint de ne pas voir :

« C'est vous, monsieur ! dit-elle en lui donnant sa main, qu'Albert n'osa point porter à ses lèvres. Béni soit votre retour ! Nous l'attendions avec impatience : vous guérirez notre amie, n'est-ce pas ? Votre présence va lui rendre la confiance et la santé, qu'elle a perdues loin de vous ; vous nous la conserverez. Que votre amour soit plus heureux et plus habile que le nôtre : nous n'en serons pas jaloux... Voyez, monsieur, que d'actions de grâces nous vous devons déjà : vous êtes mieux, mon amie ; vos yeux ont repris leur éclat, vos lèvres sont moins pâles ; vous avez pu sortir !... Quelle joie de vous revoir ainsi !

— Oui, chère fille, dit Aurélie, je vais mieux, je vivrai ; je suis trop heureuse pour mourir... Mais

vous ne vous êtes pas embrassés, mes enfants, » ajouta-t-elle en les attirant l'un vers l'autre.

Tous les deux hésitèrent : Nancy rougit, Albert balbutia quelques paroles que nous n'entendîmes pas; puis enfin, par un mouvement spontané, ils embrassèrent en même temps madame de Sommerville, qui les tint longtemps réunis sur son sein. Aurélie voulut ensuite faire quelques pas dans la garenne : elle prit le bras de son fils, et moi celui de ma sœur; mais, je ne sais comment cela se fit, nous étions à peine sortis de la terrasse que le bras de madame de Sommerville se trouvait sur le mien et celui de Nancy sur le bras du jeune homme. Nous allions, Aurélie et moi, lentement et en silence; Albert et Nancy marchaient devant nous. Il y a dans l'enceinte même de la garenne, dont toutes les allées sont droites et régulières, un petit bois ombreux et touffu qu'affectionnait madame de Sommerville : les allées en sont tortueuses et pleines de mystère; jamais le ciseau n'en a émondé les branches, jamais le fusil du chasseur n'en a effarouché les oiseaux, qui viennent de préférence y cacher leurs nids; le rossignol y chante la nuit, les merles y babillent du matin au soir. Il y a dans le rond-point du bois un banc à demi caché dans le feuillage sur lequel Aurélie aimait à s'asseoir; souvent, pendant l'absence d'Albert, je l'avais trouvée sur ce banc seule et rêveuse : ce fut là que nous vînmes nous reposer tous deux pendant qu'Albert et Nancy se promenaient dans une allée voisine. Aurélie commença par me parler de son fils

et de ma sœur, elle finit par me demander si je ne serais pas heureux de voir ces deux jeunes gens renouer leurs amours et s'unir.

« Pour moi, ajouta-t-elle, c'est le plus cher de mes vœux! Le bonheur de ces enfants aura été le dernier espoir de ma vie, et je ne voudrais pas mourir sans avoir vu se réaliser cet espoir.

— Le plus cher de vos vœux, lui dis-je, sera toujours mon vœu le plus cher; mais, madame, Albert et Nancy sont bien jeunes.

— Oui, mais moi je suis bien vieille, et je ne voudrais pas m'en aller sans avoir béni leur union.

— Vous la bénirez, madame : Dieu vous garde encore des jours heureux et de longs jours. »

Madame de Sommerville secoua la tête d'un air de doute, et me dit :

« Pourquoi donc, après tout, vous effrayez-vous tant de la jeunesse d'Albert et de Nancy?

— La jeunesse de Nancy ne m'effraie pas, mais celle d'Albert...

— Voilà bien comme vous êtes tous! interrompit-elle : selon vous un homme ne doit se marier que lorsqu'il n'a rien de mieux à faire. Votre cœur et vos sens sont usés; vous avez traversé toutes les impuretés du monde; vos lèvres ont bu à toutes les coupes : las et épuisés que vous êtes, il est temps d'en finir, n'est-ce pas? Vous vous creusez alors dans le mariage un lit où vous venez vous étendre, tout souillés encore et tout meurtris de vos plaisirs et de vos fatigues; et c'est toujours à quelque jeune

fille, à quelque vierge aux rêves enchantés que vous apportez les restes flétris de votre caduque jeunesse. Étonnez-vous donc ensuite si parfois notre sang s'indigne et se révolte! appelez donc sur nos têtes la réprobation de tous si nous cherchons à fuir les odieuses étreintes du cadavre auquel vous nous avez condamnées! Non, Maxime, non, il n'en sera pas ainsi pour ma fille; elle ne mêlera jamais ses gémissements au long cri de douleur qui s'élève de toutes parts pour accuser et maudire la plus sainte et la plus outragée de nos institutions · elle aura un époux jeune, pur et beau comme elle; ils vieilliront dans le même amour, et leur amour ne vieillira pas. Je les ai formés l'un pour l'autre, je suis prête à confier la destinée d'Albert à votre sœur : aurez-vous moins de confiance en mon fils? Il est jeune sans doute, mais il sait la vie déjà, il a souffert; il n'a pas de carrière, il est vrai, mais il suffit qu'il soit propre à les embrasser toutes; ma fortune ne l'affranchit-elle pas d'ailleurs de toute inquiétude de l'avenir? C'est la première fois, Maxime, que je m'aperçois avec joie que le hasard m'a donné la richesse.

— Vous oubliez, mon amie, que le sort nous l'a refusée : Albert est riche, et ma sœur ne l'est pas.

— Je vous jure, mon cher Maxime, que je n'y avais jamais songé, dit Aurélie en se levant. Ramenez-moi au château : il y a dans cet air que je respire je ne sais quelle verdeur enivrante qui m'oppresse et me fatigue. Nous reprendrons plus tard

cette conversation, qui m'épuise à cette heure. Nous parlons de mariage, et nous ne savons même pas si ces deux jeunes gens s'aiment; nous disposons de leur main, et nous oublions qu'eux seuls ont le droit de disposer de leur cœur. Attendons. »

En cet instant Albert et Nancy vinrent nous rejoindre, et nous regagnâmes ensemble le château. Madame de Sommerville contemplait ses deux enfants avec orgueil : tous deux étaient son ouvrage; c'était elle qui les avait faits ainsi. Albert marchait auprès d'elle, heureux mais grave et préoccupé; Nancy était calme, enjouée, presque indifférente. Le jeune homme la regardait souvent à la dérobée, et son regard exprimait un étonnement mêlé d'inquiétude : ce n'était plus la jeune fille qu'il avait connue gauche et timide, et qui l'avait si longtemps humilié de sa passion et de sa douleur; il la retrouvait belle, élégante et froide, parée de toutes les grâces qu'il avait aimées autrefois dans madame de Sommerville et de tout l'éclat de la jeunesse qui l'avait d'abord attiré vers Nancy. Nancy triomphait en silence de l'espèce d'admiration qu'Albert ne cherchait pas à dissimuler ou qu'il dissimulait fort mal; elle éprouvait une secrète joie à se venger par une froideur apparente du long oubli de l'ingrat qui l'avait délaissée; mais elle bénissait Aurélie; elle soutenait avec amour sa marche languissante, et c'était à la mère qu'elle adressait tout haut la tendresse que son cœur murmurait tout bas au fils.

Vers le soir Albert voulut se retirer à la maison

du sentier : madame de Sommerville ne le souffrit pas. Elle avait fait préparer un appartement à son fils, et notre séjour au château donnait à Albert le droit de l'habiter sans que le monde eût celui d'en médire. D'ailleurs le monde pour nous n'allait guère au delà de la barrière de la garenne, et nos têtes étaient à l'abri des foudres de Saint-Léonard. Albert resta donc avec nous, et ce fut une grande joie pour madame de Sommerville de voir réuni auprès d'elle tout ce qu'elle aimait sur la terre, une grande joie pour nous tous de nous aimer sous le même toit.

Les premiers jours qui suivirent le retour d'Albert à Anzème furent mêles d'une contrainte que le souvenir de nos anciennes relations devait nécessairement amener, et qui céda bientôt aux efforts que nous fîmes tous pour lui échapper : chacun de nous se prêta de si bonne grâce à l'oubli du passé qu'Albert finit par croire que cet oubli était véritable. Aux embarras de cette contrainte, qui dura quelques jours à peine, succédèrent ceux d'une réserve qui ne manque jamais de s'établir entre gens que la destinée rassemble après les avoir longtemps séparés. Il arrive alors que nous nous observons mutuellement avec défiance ; nous étudions les changements que le temps a opérés dans chacun de nous, ce qu'il nous a laissé, ce qu'il nous a ravi, ce qu'il nous a donné ; nous nous examinons minutieusement les uns les autres sous la forme nouvelle que nous avons revêtue dans l'absence. Le temps nous modifie si promptement, il entraîne avec une rapidité si ef-

frayante tout ce qu'il y a de jeune et de bon en nous, que quelques années suffisent pour faire d'une vieille amitié une connaissance d'un jour. Cette fois la réserve que nous eûmes à subir ne fut que de courte durée, nos observations réciproques n'amenèrent que des découvertes heureuses, ne firent que resserrer les liens de notre intimité.

Les soins de madame de Sommerville avaient porté leurs fruits : dirigé par sa mère, Albert avait réalisé toutes les brillantes espérances que j'avais conçues de lui lorsqu'il était parti pour la première fois si plein de vie et de jeunesse ; madame de Sommerville avait fait ce que ma sœur et moi nous n'avions pas su faire ; elle avait accompli les promesses d'Albert, elle avait tenu les serments de son fils. Pour Nancy, elle pouvait dire avec le poète d'Orient : « Je ne suis pas la rose, mais j'ai vécu près d'elle. »

XVII.

Cependant chaque jour révélait dans ces deux jeunes gens quelque séduction nouvelle ; madame de Sommerville jouissait avec moi de leur mutuel étonnement et de l'espèce de charme qui les entraînait de nouveau l'un vers l'autre. Nous aimions à voir Nancy cacher son amour sous une gravité qui déconcertait Albert ou sous un enjouement qui le

déconcertait encore plus, à le voir, lui, craintif auprès d'elle, embarrassé, confus, et nous interrogeant parfois de son regard inquiet comme pour nous demander si c'était bien là l'enfant dont il avait jadis négligé la tendresse. C'était à son tour de se soumettre et d'aimer en tremblant, d'attendre sa joie et son bonheur d'un mot affectueux de Nancy, d'un sourire de ses lèvres, à son tour d'espérer et de craindre, et de se dire le soir en soupirant, lorsque la folle fille s'échappait rieuse ou sévère : Demain, elle m'aimera peut-être.

Albert, en retournant à Paris, avait cru pieusement à la douleur inconsolable et à l'éternelle passion de Nancy. Longtemps, à Paris, il s'était accusé avec amertume d'avoir détruit le bonheur de ma sœur, et plus d'une fois, passant du repentir à l'enthousiasme de la vertu, il s'était promis de réparer ses fautes, de sacrifier le reste de ses jours à relever l'existence qu'il avait si cruellement brisée. Mais le sacrifice avait fini par lui sembler au-dessus de ses forces : instruit, élégant et beau, il ne pouvait guère épouser une petite campagnarde qu'il avait aimée par pur enfantillage, et dont l'image, qui lui apparaissait encore dans toute la simplicité de sa gaucherie primitive, le faisait presque rougir de ses premières amours. C'eût été vraiment bien la peine d'aller à Paris se former aux belles manières, pâlir durant trois années sur la science et ravir au travail les secrets du talent, pour rapporter tous ces trésors à une paysanne de la Creuse! Albert recula devant

un pareil héroïsme ; lorsqu'il quitta Paris pour revenir à Anzème, il se promit bien d'être fort contre les larmes de Nancy, et d'échapper promptement aux importunités de douleur et d'amour que lui réservait La Baraque.

Son désappointement fut grand lorsque, au lieu de la villageoise d'Anzème, niaise et timide, sans esprit et sans art, il retrouva Nancy telle que l'avait faite Aurélie ; profonde fut son humiliation en voyant que la pauvre victime qu'il avait laissée inconsolable, et qui devait le poursuivre, au retour, d'un éternel amour et d'une éternelle douleur, était parfaitement consolée, et semblait avoir à peine conservé quelque souvenir des anciens jours. Dès lors les rôles furent intervertis, et Nancy prit plaisir à rendre à son ami une partie des maux qu'autrefois elle en avait reçus, sachant bien qu'elle portait dans son cœur le remède qui devait les guérir.

Un mois après l'arrivée d'Albert, nous résolûmes un pèlerinage à La Baraque. Madame de Sommerville allait mieux, nous le pensions du moins : nous prenions pour le retour de ses forces une excitation nerveuse qui ne la quittait plus et qui l'abusait elle-même ; l'exaltation fébrile qui se manifestait dans tous ses mouvements, dans toutes ses paroles, et parfois jusque dans son regard, nous faisait croire à sa santé. Elle voulut nous accompagner : nous partîmes ensemble le soir du 1er mai. C'était l'anniversaire du jour où Albert et Nancy s'étaient vus pour la première fois. Nous retrouvâmes avec émotion le

coin de terre où chacun de nous avait subi sa part de douleur. Madame de Sommerville n'osa point pénétrer dans la chambre où, par une nuit d'hiver, elle avait veillé Nancy; Nancy revit tout avec joie : l'aspect des lieux où nous avons souffert est doux à notre bonheur. La cruelle enfant promenait Albert partout où ils avaient semé le souvenir de leurs jeunes amours; elle allait près de lui, insoucieuse et folle, dans les sentiers qu'ils avaient autrefois parcourus tous deux, rêveurs et murmurant dans l'ombre des paroles qu'ils n'entendaient pas, mais qui les faisaient bien heureux. Albert essaya vainement de rappeler ces jours qui n'étaient plus : Nancy lui échappait sans cesse, brisant brusquement la conversation d'Albert aussitôt qu'elle menaçait de devenir trop tendre, s'arrêtant pour cueillir une fleur, revenant gravement auprès de son ami pour entamer une discussion qu'elle interrompait elle-même, et le conduisant, en riant de sa tristesse, dans les lieux où si longtemps elle avait été triste par lui.

J'étais resté près de madame de Sommerville dans la salle du rez-de-chaussée. Il y eut un instant où ces deux jeunes gens se promenèrent lentement dans l'allée du verger qui s'étend sous la fenêtre près de laquelle nous étions assis, et nous entendîmes Albert qui disait à ma sœur :

« Il y a cinq ans, à pareil jour, que je vous ai vue ici pour la première fois, mademoiselle : rs l'avez-vous pas oublié? ce jour et ces lieux ne vont

disent-ils rien? Il y a pour moi dans l'air je ne sais quels bruits du feuillage, quelles émanations des plantes qui me racontent toute une vie de bonheur et d'enchantements.

— Croyez-vous, répondit nonchalamment Nancy, que nous nous soyons connus dans la saison des fleurs? J'avais toujours imaginé que nous nous étions vus pour la première fois vers une fin d'automne... Aimez-vous l'automne, monsieur?

— Mademoiselle, le retour de chaque saison réveille en nous des souvenirs plus ou moins doux, plus ou moins amers : on dirait que chacune d'elles reflète le bonheur auquel elle a présidé, et qu'elle en conserve éternellement l'image. Aux uns l'automne rappelle de délicieuses amours : les harmonies du vent dans les feuilles desséchées leur arrivent comme un écho des félicités perdues; les coteaux de vignes jaunissantes se parent pour eux de mille teintes qui semblent empruntées aux joies dont ils ont protégé le mystère : ceux-là préfèrent l'automne; les autres ont vu luire leurs plus beaux jours sous le ciel brumeux de l'hiver : la neige éblouissante aura pour eux des aspects plus charmants que l'aubépine embaumée et les églantiers en fleurs. Moi, mademoiselle, je préfère le printemps.

— Et moi l'automne, dit Nancy avec indifférence.

— C'est peut-être qu'à la chute des feuilles vous vous rappelez plus vivement mes crimes et vos douleurs? demanda tristement Albert.

— Vos crimes! s'écria Nancy en riant... Vous m'effrayez, monsieur! Qu'avez-vous donc fait?

— J'ai été bien cruel envers vous, mademoiselle...

— Cruel, monsieur! Que dites-vous donc là? Je vous ai toujours connu excellent pour moi, qui n'étais qu'un enfant alors. Auriez-vous encore des remords de cette couvée de perdreaux que vos deux chiens m'ont dévorée? Vos chiens étaient des barbares; mais vous, je me rappelle que vous avez presque pleuré de mon chagrin.

— Est-ce donc là tout ce que vous vous rappelez des maux que vous avez endurés? Vous êtes bien indulgente, mais votre indulgence est bien cruelle! J'aimerais mieux votre colère : le pardon est plus doux que l'oubli.

— Entendez le rossignol qui chante sous la feuillée, dit Nancy; savez-vous une lyre de poète qui ait des cordes plus divines, de plus mélodieuses tristesses?

— Il est des chants plus doux, des accents plus aimés, répondit le jeune homme.

— Oui, dit la jeune fille : c'est la voix de votre mère.

Ils s'éloignèrent, et nous n'entendîmes plus que le sable de l'allée qui criait sous leurs pas.

Madame de Sommerville resta silencieuse. Elle était accoudée sur l'appui de la fenêtre, sa tête reposait sur l'une de ses mains. Je la regardai un instant à la clarté mourante du crépuscule, je fus frappé de la contraction de son visage : ses narines

gonflées, ses lèvres tremblantes exprimaient quelque chose de douloureux et d'amer.

« Vous êtes triste, mon amie? lui dis-je en appuyant doucement ma main sur son épaule.

— Triste! s'écria-t-elle en se retournant avec un mouvement de terreur..... Pourquoi donc serais-je triste? ajouta-t-elle avec calme. Mon ami, je n'ai jamais été plus heureuse. »

En effet, le reste de la journée elle se montra d'une humeur douce et enjouée, jamais Albert et Nancy ne l'avaient vue plus aimable ni plus tendre.

Son cœur n'avait pas changé; mais depuis le retour de son fils, son caractère était devenu inégal et parfois sceptique et railleur; il y avait à longs intervalles dans sa conduite des bizarreries qui affligeaient Albert, des distractions qui nous inquiétaient tous. Je me rappelle qu'un soir nous etions réunis tous quatre dans le salon, tous les quatre silencieux. Le soleil venait de se cacher derrière les montagnes bleues de la Creuse. Madame de Sommerville était près de moi, Albert près de Nancy, l'un et l'autre absorbés par une même pensée. Nancy avait abandonné sa main au jeune homme qui la tenait toute tremblante dans la sienne. Il regardait ma sœur avec ivresse, et les yeux de ma sœur renvoyaient à Aurélie l'amour dont rayonnaient ceux d'Albert. Ils étaient si beaux tous les deux, si beaux de jeunesse, d'amour et de bonheur que je restai longtemps à les contempler, et que j'appelai sur eux

le regard de madame de Sommerville. Son regard ne me répondit pas : sa figure était sombre, son front plissé, sa respiration forte et brève, ses mains convulsivement pressées l'une par l'autre.

« Mon amie, vous souffrez! m'écriai-je avec effroi.

— Horriblement! » dit-elle.

Albert et Nancy accoururent aussitôt auprès d'elle.

« Qu'est-ce donc, mes enfants ? demanda Aurélie d'un air égaré, comme si on l'eût arrachée à quelque rêve pénible... Ce n'est rien... Mais on étouffe ici : Maxime, ouvrez donc la fenêtre. »

Je ne sais pourquoi je feignis d'ouvrir la croisée sans faire remarquer qu'elle n'avait pas cessé depuis la matinée d'être toute grande ouverte.

« A la bonne heure, dit Aurélie, on respire. »

Albert, ma sœur et moi nous échangeâmes un regard triste et furtif, chacun de nous garda pour soi l'amertume de ses réflexions. Un jour pourtant je me hasardai à questionner madame de Sommerville sur cet état qui nous alarmait tous.

« Mon amie, lui dis-je, votre bonheur manque seul au nôtre. Pourquoi n'êtes-vous pas heureuse? Tout ne sourit-il pas à vos vœux? la vie et la santé vous sont revenues avec Albert ; jamais femme ne fut entourée plus que vous d'amour et de respect, et la tendresse de vos enfants vous prépare un long avenir de beaux jours. Pourquoi donc cette sombre

tristesse où vous vous plongez parfois ? Auriez-vous des douleurs que vous cachez à ceux qui vous aiment ?

— Ces douleurs sont dans le passé, me dit-elle ; ce ne sont plus que des souvenirs pour moi, mais ils sont lugubres, déchirants, et, du sein de mon bonheur présent, je ne puis les regarder sans émotion. C'est comme la représentation d'un drame qui vous fait pleurer, bien qu'il y ait un rideau entre ce monde de chimères et le monde réel d'où vous le contemplez. Ce rideau tombé, l'illusion est détruite ; mais l'impression reste saignante et vous poursuit longtemps après que vous avez quitté le théâtre. C'est la disposition où je me trouve parfois encore. Il faut me pardonner, mes amis, d'avoir vécu avant de vous connaître.

— Vous m'aviez si bien dit que votre vie ne commençait qu'à nous !

— Je voulais parler de mon bonheur, Maxime ; et c'est précisément ce bonheur qui me met souvent dans une sorte d'irritation contre le passé : j'insulte alors à mes souvenirs, je demande à ma destinée pourquoi elle a été si rude et si misérable pendant les plus belles années de ma vie, pourquoi lorsque j'avais vingt ans, la beauté que j'ai perdue, la sérénité de mon cœur simple et confiant, cet amour de l'humanité qui ne peut subsister avec l'expérience ; pourquoi lorsque j'étais faite pour être aimée je ne vous ai pas rencontrés, mes enfants. J'étais plus digne alors de vos âmes ardentes. Au lieu de cela j'ai

gaspillé mes affections entre des êtres faux ou froids, j'ai perdu ma jeunesse à courir de déceptions en déceptions ; maintenant me voilà vieille, flétrie, brisée, au milieu d'amis généreux et dévoués, sur l'âme neuve et grande desquels je laisse quelquefois tomber mon froid scepticisme et ma raison glacée. Qui me rendra ces jours où je faisais le bien avec tant de plaisir, où tous les dévouements m'étaient si faciles, où mon cœur s'offrait si vaillamment à tous les grands sacrifices ? où retrouverai-je cette humeur égale et douce qui répandait la joie autour de moi, ce parfum de bonheur qui me suivait partout ? Ah ! quelle que je sois à cette heure, ne m'abandonnez-pas, vous autres ; aimez-moi, restez-moi fidèles, aidez-moi à achever mon voyage sur cette terre aride où j'aurai traîné une si longue, une si déplorable fatalité.

— Est-il bien vrai du moins que vous n'ayez pas dans le présent quelque sujet d'affliction réelle ? est-ce le passé seul qui pèse sur vous et vous oppresse ? O mon amie, ne me trompez-vous pas ?

— Non, Maxime, non ; ayez foi en moi. Comment ne serais-je pas heureuse ?.... Ma seule affliction, c'est qu'il me faudra bientôt quitter tout ce bonheur. Oh ! mon ami, vous avez beau dire, je ne m'abuse plus : le mal va vite, chaque jour emporte un débris de moi-même. J'ai pu croire un instant à la vie ; mais vous verrez que toutes ces belles espérances de force et de santé me joueront quelque mauvais tour. N'est-ce pas près de s'étein-

dre que la lampe jette son éclat le plus vif ? C'est ainsi du moins que disent les poètes. »

Je cherchai à lui prodiguer des consolations et des encouragements, dont nous ne fûmes dupes ni l'un ni l'autre.

« La mort ne m'effraie pas, me dit-elle, parce qu'elle ne me surprendra point : je la vois venir, je l'attends. Seulement, vous le savez, Maxime, je ne veux pas quitter cette terre sans y laisser mes enfants heureux et unis : c'est mon dernier vœu, c'est le dernier bonheur que j'attende ici-bas.

— Mon amie, répondis-je, votre volonté fera la mienne.

— Oui, dit-elle avec un mélancolique sourire, la volonté des mourants... Eh bien, lorsqu'il en sera temps, je vous avertirai, Maxime.

XVIII.

Nancy ne fit pas sa vengeance bien rude et bien longue, et le martyre de son ami ne se prolongea pas au delà de quelques semaines. Ils s'aimèrent, et leur bonheur n'eut pas à redouter le passé, parce que tous deux s'étaient en même temps régénérés aux mêmes sources, et n'avaient gardé des mauvais jours qu'un souvenir qui leur faisait le présent plus doux et plus cher ; ce ne furent pas des amours renouées, mais de nouvelles amours.

« Il me semble, disait Albert, que notre connaissance a commencé sur la terre, et qu'elle s'achève dans les cieux. »

Ainsi ce malheureux jeune homme était destiné à rêver le bonheur et à goûter l'amour auprès du lit d'une mourante : c'était au chevet de ma sœur délaissée qu'il avait aimé Aurélie, ce fut à côté de sa mère expirante que se ralluma sa passion pour Nancy. Mais cette fois il put se livrer sans anxiété et sans remords à l'ivresse de sa passion nouvelle : nous nous montrâmes, madame de Sommerville et moi, elle si habile et moi si discret, que ces deux jeunes gens ignorèrent toujours le mal qui minait sourdement leur mère, et qu'abusés par l'éclat d'une santé factice, ils la crurent tous deux ressuscitée avec leurs amours. Il fallait être en effet comme moi dans le secret de la maladie qui ravageait lentement madame de Sommerville pour ne pas avoir foi aux longs jours que nous lui promettions : elle dissimulait son dépérissement avec tant d'art et de sollicitude, l'énergie de son âme infatigable suppléait si heureusement à l'anéantissement de ses forces, elle était si attentive à épargner à ses enfants l'inquiétude la plus légère, à conserver dans toute sa pureté la transparence et l'azur de leur ciel, qu'elle semblait reprendre à la vie à mesure qu'elle penchait vers la tombe. Il eût fallu rajeunir pour elle la comparaison du chêne frappé de la foudre qui cache son tronc décrépit et ruiné sous la jeunesse trompeuse de son feuillage. Toutefois elle ne

reprit jamais l'égalité d'humeur que nous lui avions connue : elle demeura bizarre, capricieuse et fantasque, passant parfois avec Albert et Nancy d'une tendresse expansive à une brusquerie inexplicable, s'abandonnant avec délices aux baisers d'Albert, puis s'y dérobant soudain, cherchant et fuyant ses caresses, craintive avec son fils dans la solitude et dans l'ombre, tremblant à son tour près de lui comme autrefois il avait tremblé près d'elle.

Aussitôt qu'Albert eut obtenu l'aveu des sentiments de Nancy, il se fit un devoir de déclarer leur mutuel amour à sa mère ainsi qu'à moi. Sa déclaration fut touchante et pleine de noblesse : il commença par bénir sa mère du trésor qu'en son absence elle lui avait réservé ; puis se tournant vers moi, il me demanda si je voulais lui rendre le nom de frère auquel il avait renoncé alors qu'il en était indigne, mais qu'il croyait mériter désormais, s'engageant à vouer son existence tout entière à la réparation d'une erreur dont il avait été la première victime.

« J'ai été bien coupable, ajouta-t-il, mais je me présente à vous absous par l'amour de votre sœur, et dans la foi que votre amitié ne sera pas moins miséricordieuse.

— Mon ami, lui dis-je en l'embrassant, je n'ai rien à vous pardonner, et n'aurai jamais de désir plus ardent que celui de votre bonheur et du bonheur de Nancy. Je suis prêt à vous confier l'un à l'autre ; mais il est ici une autre volonté à qui la

mienne a cédé depuis longtemps l'exercice de ses droits les plus chers. »

Alors Albert, s'adressant de nouveau à madame de Sommerville, lui exprima avec entraînement son amour pour Nancy; il lui peignit avec feu les chastes ardeurs qui le consumaient, il trouva dans son cœur des expressions brûlantes pour en révéler la flamme; ses yeux s'animèrent avec sa parole, sa parole devint éloquente; la passion s'échappa d'abord fougueuse et pure de ses lèvres, puis elle s'apaisa et se mit suppliante aux pieds d'Aurélie, attendant avec respect la sanction de ses transports et de ses espérances.

Aurélie, en écoutant son fils, était tombée dans la méditation : lorsqu'il eut achevé, elle le regarda longtemps avec tristesse; puis elle le pressa sur son sein.

« Tu es beau, lui dit-elle, et ta voix est douce, mon enfant bien-aimé; tes paroles m'ont bercée mollement comme une mélodie des rêves de mon jeune âge; elles m'ont apporté je ne sais quels souvenirs d'un bonheur que pourtant je n'ai jamais connu. Oui, mon fils, aimez Nancy : votre mère bénit votre amour. »

A ces mots, elle versa des larmes abondantes.

« Croiriez-vous, Maxime, dit-elle en se tournant vers moi, que nous sommes jalouses de nos enfants, qu'ils ne nous échappent pas sans que notre âme ne se reploie douloureusement sur elle-même? Oh! nos enfants, mon ami, nous voudrions les porter

dans notre amour comme autrefois nous les avons portés dans nos flancs, tout entiers à nous seules ; nous voudrions tenir tout leur cœur dans le nôtre comme un grain de sable en notre main. On a beau prévoir l'instant où leur âme avide appellera d'autres tendresses, cet instant nous trouve toujours sans force et sans courage. Vous savez si j'ai ardemment souhaité l'union d'Albert et de Nancy : eh bien ! voilà que je pleure, Maxime !

— Oh ! vous savez bien, s'écria le jeune homme en essuyant de ses baisers les larmes de sa mère, qu'il n'est pas une parcelle de mon cœur qui ne vous appartienne, vous savez bien que toutes mes affections se rattachent à mon amour pour vous comme tous les rayons de lumière au soleil. Nancy n'est-elle pas l'épouse que vous m'avez choisie ? n'est-ce pas vous que je glorifie dans mon orgueil, que je bénis dans mon bonheur ! n'est-ce pas vous que j'aime et que j'adore dans la céleste créature que vous avez formée à votre image?

— Oui, cher fils, dit Aurélie, oui, je sais que tu me resteras toujours. Où trouverais-tu une affection plus sûre et plus dévouée que la mienne? Va, porte à ta jeune fiancée les bénédictions de ta mère. Aimez-vous.... Ne vous hâtez pas : prolongez longtemps encore vos jours d'amour et de jeunesse ; reposez-vous sur Maxime et sur moi du soin d'arranger votre bonheur. »

Un mois après la déclaration d'Albert, les intérêts de madame de Sommerville m'appelèrent de

nouveau dans le Midi. Je partis plein d'une confiance et d'une sécurité que les lettres d'Albert et de Nancy fortifièrent de jour en jour ; et je commençais à croire que notre amie m'avait exagéré ses terreurs, ou qu'elle s'était exagéré son mal à elle-même, lorsqu'au bout de trois semaines d'absence, je reçus, sous enveloppe, au timbre de Saint-Léonard, un billet ainsi conçu :

« Maxime,

» Prenez la poste et venez : le temps est arrivé » de marier votre sœur et mon fils.

» Aurélie. »

Ces deux lignes voulaient dire pour moi : L'heure va sonner : hâtez-vous avant que je meure.

XIX.

Mon retour fut rapide. Je trouvai madame de Sommerville assise sur ce divan entre son fils et Nancy. Elle voulut se lever pour me recevoir, mais sa grande faiblesse ne le lui permit pas. Elle était extrêmement languissante, mais toujours calme et sereine. Elle avait jusqu'au dernier jour dissimulé à ses enfants l'anéantissement de ses forces, et tous les deux, tristes de l'état de leur mère, ne songeaient point encore à s'en effrayer. Nancy l'avait vue tant

de fois se pencher pour mourir, puis relever son front couronné d'une vie nouvelle, qu'elle rassurait hardiment l'inquiétude d'Albert et qu'elle lui promettait sans hésiter le prompt rétablissement d'Aurélie. Lorsque j'entrai le regard éteint de madame de Sommerville s'anima un instant pour me faire comprendre qu'Albert et ma sœur n'étaient instruits de rien, pour me supplier de leur ménager ma douleur et mon effroi. J'imaginai un prétexte plausible à mon retour précipité, l'un et l'autre ne pensèrent qu'à s'en réjouir. Madame de Sommerville resta étendue toute la journée sur ce divan, parlant peu, mais se plaisant à nous entendre, tombant parfois dans un abattement taciturne, mais se réveillant bientôt pour nous sourire. Elle se fit lire par son fils les poètes qu'elle aimait, ceux-là surtout dont la voix ranime et console, hommes divins qui chantent les merveilles du ciel à la terre et portent à Dieu nos larmes et nos espérances. Lorsqu'il fut l'heure de se retirer Aurélie refusa les soins de sa fille et voulut rester seule avec moi. Albert et Nancy s'éloignèrent ; je demeurai seul auprès d'Aurélie.

Nous fûmes près d'une heure sans oser échanger une parole, un geste, un regard. Madame de Sommerville avait fini par s'assoupir : sa respiration était si faible que je ne l'entendais pas, et, la voyant couchée sur ce divan, vêtue d'une robe blanche, pâle, livide et sans mouvement, je m'approchai plus d'une fois avec terreur pour m'assurer que je ne veillais pas un cadavre. Sortant enfin de l'état de somnolence

où elle était plongée, ses yeux se tournèrent vers moi avec une vague préoccupation, et je vis sa main qui cherchait la mienne : je m'en emparai, je la couvris de mes pleurs, et, regardant l'infortunée avec désespoir :

« Eh bien! mon amie, lui dis-je, il est donc vrai?... »

Elle ne me répondit que par un signe de tête affirmatif ; son regard en même temps exprimait une sombre joie. Je cachai mon front dans mes mains et je ne pus étouffer mes sanglots.

« Vous aviez si bien promis, dit-elle enfin sans amertume, de ne pas me laisser mourir!

— Ah! cruelle, m'écriai-je, c'est vous qui repoussez la vie! vous êtes joyeuse de nous quitter!

— Non, Maxime, non. Quand même le Dieu en qui j'espère placerait mon âme dans le plus beau de ses soleils, dans la plus radieuse de ses créations, je regretterais encore cette pauvre planète où vous m'avez fait goûter des affections si pures. Si vous me voyez soumise et résignée, c'est que je n'ai plus l'énergie de la résistance ; si je ne pleure pas avec vous, c'est que vingt années de désolation ont tari dans mes yeux la source des larmes... Joyeuse de vous quitter, Maxime! vous ne pensez pas ce que vous dites.

— Mais, madame, ne vous exagérez-vous pas votre mal? avez-vous consulté les médecins de Saint-Léonard?

— Mon ami, dit-elle en souriant, la médecine

n'a rien à faire ici : quant au mal qui me ronge, il est à son dernier période, vous pouvez me croire. La mort m'a envahie lentement, par degrés : je sens son œuvre qui s'achève. Maintenant j'ai besoin de vous.

— Ah! madame, m'écriai-je, vous faut-il mon sang? parlez!

— Je compte sur vous d'abord pour préparer ces enfants au coup qui va les frapper ; moi je n'en ai pas la force : ils sont là près de moi si heureux, si paisibles, ils me mêlent avec tant de confiance à tous leurs projets de félicité, leur amour place sur ma tête tant de riantes espérances, ils rêvent à mon existence qui s'éteint des jours si longs, de si beaux jours, que je n'ose pas les avertir qu'ils jouent autour de la fosse où je vais bientôt descendre. Soyez plus fort que moi, Maxime : ayez le courage de leur apprendre qu'il nous faudra bientôt nous séparer. C'est un message bien cruel, mais il serait plus cruel encore de ne pas prévenir ces enfants du malheur qui les menace. Dites à ces êtres chéris que mourir est la commune loi, qu'aujourd'hui ou demain, n'importe ; que chaque période de notre vie est marquée par une catastrophe, qu'il nous faut ici-bas subir notre destinée ; enfin tout ce que la pitié a imaginé pour consoler les mourants et ceux qui leur survivent. Pas vrai, Maxime, vous aurez ce courage ?

— Oui, madame, lui dis-je, je l'aurai.

— Vous leur direz aussi de m'épargner leur dou-

leur, n'est-ce pas? Je suis trop faible pour pouvoir y résister; toute force et toute énergie se sont retirées de moi..... Qu'est-ce donc que notre âme, Maxime, ce souffle éthéré qui prétend à l'immortalité et qui s'affaisse et se dégrade avec la misérable matière?

— Oh! madame, lui dis-je, ce n'est pas à la vôtre de douter de sa divine essence.

— Dieu m'est témoin que je n'en ai jamais douté : j'ai trop souffert en cette vie pour ne pas espérer en une vie meilleure. Dites donc aussi à ces enfants que, du haut de ce monde vers lequel je vais bientôt monter, je veillerai sur eux sans cesse, qu'au milieu des célestes régions mon âme aura pour eux encore des larmes de regret et des sourires de tendresse. Vous leur direz tout cela, Maxime; vous les consolerez : moi je ne le saurais pas.

— Je les consolerai, oui, madame, répondis-je d'une voix étouffée.

— Cher, bien cher ami! s'écria-t-elle, vous me regretterez donc, vous aussi?

— O madame! ô mon amie! ô ma sœur! disais-je, serait-il vrai que vous allez mourir?

— Allons, remettez-vous, soyez fort. Maintenant je suis plus tranquille. En votre absence j'ai consulté un homme de loi : ma fortune entière est assurée à mon fils; j'ai préparé son mariage avec Nancy, les premiers bans sont publiés; encore quelques heures de vie, et j'assisterai à l'union de mes enfants : mes derniers jours feront envie aux plus beaux jours de

ma jeunesse. Il me sera bien doux d'emporter avec moi l'image du bonheur d'Albert et de Nancy ; il me sera doux surtout de partir avec la pensée consolante que je vous laisserai auprès d'eux : je compte beaucoup sur vous, Maxime ; c'est à vous que je lègue les devoirs et les obligations auxquels la mort seule pouvait me dérober ; vous achèverez ce que j'ai commencé. Vous me le promettez, mon ami ?

— Je vous le jure !

— J'ai foi en vous. Vous aimerez mon fils : quoi qu'il arrive, vous lui resterez. Il est jeune, le monde lui garde bien des occasions de chute et de défaite. Qui n'a pas failli une fois dans cette longue et terrible lutte ? qui s'est retiré de cette lice infernale aussi pur qu'il y était entré ? Quoi que fasse mon fils, vous ne lui manquerez pas ; vous ne mesurerez jamais votre amitié pour lui qu'à celle qu'il aura pour vous. C'est la sottise et la vanité qui ont imposé l'estime à l'amitié comme condition d'existence : nous devons aimer ceux qui nous aiment, malgré leurs torts et leurs égarements. Une affection dévouée est-elle donc chose si commune ici-bas qu'il faille lui faire subir le souffle capricieux de notre sublime justice ? Fort ou faible, timide ou vaillant, aimez mon fils tant qu'il vous aimera. N'imitez pas ces amis austères qui, après s'être assis longtemps au banquet de vos félicités, se lèvent lâchement aussitôt que leur superbe orgueil a cru voir pâlir votre vertu, et s'en vont, esprits intolérants comme tout ce qui n'a ni lutté ni souffert, vous méconnaître et vous renier

avant que le coq ait chanté trois fois ; ne faites pas comme eux, Maxime ; tout fiers de leur vertu d'un jour, ils rougissent pour eux quand on vous diffame ; c'est pour eux qu'ils souffrent de la calomnie qui vous frappe ; n'osant se vanter de votre amitié, ils vous délaissent au jour où vous les implorez ; ils vous retirent leur manteau quand ils devraient vous en couvrir, et vous ferment impitoyablement leur bonheur après avoir partagé le vôtre. Ces amis-là m'ont fait bien du mal ! »

Après s'être un instant animée, madame de Sommerville retomba dans cette espèce d'assoupissement qui succède toujours aux crises un peu fortes. La nuit était froide ; craignant pour elle la fraîcheur de ce salon, je la réveillai doucement et l'engageai à se retirer.

« Non, me dit-elle, je resterai étendue sur ce divan. Je suis bien : vous pouvez me laisser... Adieu, murmura-t-elle ; qu'à vous tous, mes amis, la vie soit belle et bonne, et que Dieu vous préserve d'en toucher jamais le fond ! »

Suivant le désir de madame de Sommerville j'amenai peu à peu Albert et Nancy à recevoir le coup funeste que je leur préparais : tous les deux furent atterrés, et moi qui devais les consoler je ne sus que gémir avec eux ; l'union qui leur souriait, et que la veille encore ils appelaient avec impatience, ne leur apparut plus que comme une cérémonie funéraire, à laquelle ils ne consentirent que par respect pour les dernières volontés de leur mère. Il fut bien convenu

entre nous que nous épargnerions à Aurélie le spectacle de notre douleur ; mais lorsqu'après cette révélation fatale nous retournâmes tous trois vers elle, la douleur fut plus forte que nous, nous nous prîmes tous à éclater en sanglots.

Ici Maxime s'interrompit un instant, et après s'être recueilli il acheva en ces termes cette longue et lamentable histoire :

Le premier jour d'octobre, au dernier automne, le soleil se leva dans un ciel mélancolique et doux. Dès le matin tout le village avait pris ses habits de fête et s'était rassemblé sur la terrasse du château ; les paysans de La Baraque, réunis à ceux d'Anzème, se tenaient dans la garenne. Tous avaient le cœur serré et le visage triste. On entendait à travers les feuilles jaunies tinter la cloche de l'église d'Anzème : c'étaient le mariage d'Albert et de Nancy et l'agonie de madame de Sommerville qui sonnaient en même temps. A dix heures Albert et Nancy sortirent du château. Madame de Sommerville s'était fait porter près de la fenêtre pour les voir : aussitôt qu'elle parut à la croisée ouverte, tous les regards se tournèrent vers elle, un murmure d'étonnement et de douleur s'éleva de toutes parts. Le village se rangea sur deux haies pour laisser passer les jeunes époux. Les larmes de Nancy tombaient sur son bouquet d'oranger, et tout le monde pleurait. Après la cérémonie nuptiale des prières furent faites à haute voix pour madame de Sommerville, tous les saints et toutes les vierges du ciel furent invoqués pour elle.

De retour au château, Albert et Nancy se mirent aux genoux d'Aurélie. Elle tint longtemps leurs deux têtes pressées contre sa poitrine. Elle parlait peu, et nous étions silencieux.

— Pauvres amis, dit-elle enfin, je vous ai fait un jour bien sombre de votre jour le plus beau ; mais je ne voulais point partir sans avoir accompli mon œuvre. Soyez bénis pour vous être soumis si docilement à la dernière fantaisie de mon cœur ! Hélas ! que n'ai-je pu vous unir plus tôt, mes enfants ! j'aurais joui plus longtemps de votre bonheur, et moins de tristesse peut-être eût présidé à votre union ; mais je n'ai pas osé : j'ai voulu, avant de vous enchaîner par des liens indissolubles, vous laisser le temps de vous connaître ; j'ai prolongé autant que je l'ai pu ma débile existence, j'ai attendu mon dernier jour.

—Votre dernier jour ! s'écrièrent Albert et Nancy, qui ne croyaient pas que le mal fût aussi avancé.

— Oh !.... mes derniers jours, reprit Aurélie en souriant : je ne suis pas près de mourir, j'espère encore : Dieu fera peut-être un miracle. »

Je remarquai avec effroi qu'elle s'affaissait de plus en plus. Vers le milieu de la journée elle s'étendit sur son lit et dormit. Je posai ma main sur son cœur : j'en sentis à peine les battements ; son pouls était si faible que j'essayai vainement d'en saisir les pulsations ; elle ne souffrait pas, elle s'éteignait.

A son réveil, madame de Sommerville fit demander le vieux curé d'Anzème : elle resta seule

avec lui pendant deux heures. Vers le soir elle consentit à prendre deux doigts de vin d'Espagne : presque aussitôt ses yeux s'animèrent, les pommettes de ses joues se colorèrent, et son sang réchauffé circula avec plus de vitesse.

Elle était si affaiblie que quelques gouttes d'une liqueur généreuse avaient suffi pour porter une espèce d'ivresse à son cerveau malade : son regard était vif, son geste prompt, son front illuminé, sa voix avait retrouvé cette parole brève et hardie qu'elle jetait autrefois dans le discours comme une arme courte à deux tranchants. Elle entretint longuement Albert et Nancy des devoirs de la vie nouvelle qui dès ce jour commençait pour eux, elle le fit avec éloquence : elle les promena par la pensée dans les sentiers nouveaux qu'ils allaient parcourir, leur montrant avec sollicitude les abîmes à éviter, leur indiquant la route qui devait les conduire au bonheur. Elle développa de belles théories sur la science de la vie : elle enseigna à ces jeunes gens l'égalité dans le mariage, la dignité dans les relations, l'élégance dans l'intimité, l'indulgence en toutes choses ; elle leur apprit aussi que le bonheur est un art, et que chacun se fait lui-même la destinée qui le gouverne ; elle les engagea à porter dans l'arrangement de leur existence la prudence et l'habileté de l'artiste dans l'accomplissement de son œuvre, disant que, s'il n'est pas d'éternelles amours, il est des liaisons éternelles, et que la grande science consiste à entretenir sous les transports brûlants des

premières tendresses la fervente amitié qui doit réchauffer le reste de nos jours, de même que sous la flamme dévorante se cache un brasier bienfaisant. Elle parla longtemps ainsi, son imagination exaltée lui inspirait de riches images. Elle était étendue sur son lit, les bras croisés sur sa poitrine ; sa tête reposait immobile sur l'oreiller, sa voix, qui était devenue grave, lente et majestueuse, nous frappait d'une religieuse terreur. Elle disait sans effort, sans fatigue ; son accent était si pur et si sonore, que je regardais remuer ses lèvres pour m'assurer que c'était elle qui parlait : il me semblait parfois que la vie avait quitté ce corps sans mouvement, et que j'entendais les derniers adieux de l'âme d'Aurélie qui planait sur nos têtes avant de s'envoler aux régions éternelles.

Au crépuscule elle voulut qu'on allumât toutes les bougies de la chambre, elle demanda des fleurs. Elle avait fait ouvrir la fenêtre qui donnait sur la terrasse, elle demeura quelques instants accoudée sur son oreiller, la tête sur sa main, à contempler les premières étoiles qui pointaient au ciel et les teintes orangées qui s'effaçaient à l'horizon. Elle aspira à plusieurs reprises le vent du soir, qui venait se jouer jusque dans les courtines de son lit, et, se laissant retomber sur sa couche :

« La vie est bonne aux mourants, » dit-elle.

Au même instant nous entendîmes les sons lents et lugubres de la cloche du village, et nous vîmes passer sur la terrasse les gens du château, qui se

rendaient à l'église d'Anzème : ils allaient réciter avec le pasteur les prières pour les agonisants.

Épuisée par les émotions qu'elle avait ressenties en ce jour, Aurélie s'endormit de nouveau, bercée par les sons de la cloche, qui lui promettaient un repos éternel. Son sommeil fut agité : le pouls était moins lent, plus accusé ; il y avait un peu de fièvre ; elle se parlait très-vivement à elle-même ; ses discours étaient incohérents ; le nom d'Albert y revenait sans cesse, elle ne le prononçait qu'avec amour et avec désespoir.

Nous passâmes la nuit auprès d'elle.

Au matin elle se dressa brusquement sur son séant, et elle appela son fils avec une voix déchirante. Elle l'entoura de ses bras ; ses lèvres glacées le couvrirent de baisers brûlants ; ses yeux desséchés trouvèrent encore des larmes, un vif éclair de passion sillonna son regard éteint ; puis tout à coup, apercevant Nancy qui pleurait agenouillée au pied du lit :

« Vous rappelez-vous, lui dit-elle, cette nuit d'hiver où je vous ai veillée mourante ? vous êtes bien vengée, ma fille ! »

Et, repoussant doucement Albert, elle se tourna avec une pieuse résignation vers le Christ d'ivoire qui pendait à son chevet : elle joignit ses mains avec onction, et prononça ces dernières paroles d'un Dieu mourant pour sauver le monde :

« Le sacrifice est consommé ! »

C'est ainsi qu'aux premiers feux du jour, à l'éclat

des bougies pâlissantes, au milieu du parfum des fleurs, s'éteignit dans nos bras cette femme de poésie, de force, de grâce et de beauté viriles.

XX.

Il est quelque chose de plus affreux que la perte des êtres aimés : c'est de voir, lorsqu'ils ne sont plus, combien ils tenaient peu de place en notre existence, quel petit rôle ils jouaient dans notre bonheur. Il semble qu'en mourant ils vont emporter avec eux dans la tombe la moitié de nous-mêmes et rompre pour nous l'équilibre du monde : ils meurent, et rien n'est changé : pas un rouage ne s'est dérangé dans notre vie, pas une note ne manque à l'harmonie de la création, pas une de nos habitudes n'a été troublée par ce choc qui devait briser notre âme; le lendemain des funérailles, tout a repris son cours accoutumé. Nous devions pleurer toujours, et le premier rayon de soleil a suffi pour sécher nos larmes; nous avions promis l'éternité à nos regrets, et le premier zéphyr caressant nous distrait et nous console; nous portions en nous un abîme de douleurs : une goutte de rosée y tombe, et l'abîme est comblé. Cœur de l'homme, qu'es-tu donc? plus mobile que la feuille du tremble, moins profond que le calice d'une fleur.

Cependant plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le jour qui nous avait ravi madame de Sommerville, et nos regrets n'avaient rien perdu de leur désolante amertume. C'est que, si jamais existence fut nécessaire ici-bas au bonheur des êtres qui l'entouraient, ce fut à coup sûr l'existence adorée de cette noble créature. Mais, il faut bien le dire, la douleur d'Albert et de Nancy n'eût point échappé aux consolations du temps, et les joies de l'hymen en eussent bientôt adouci l'âpreté ; le tableau de leurs félicités, bien que triste encore et voilé, eût éclairci au bout de quelques mois le sombre deuil de mon âme, si les dernières paroles d'Aurélie ne fussent pas restées dans nos cœurs comme une source intarissable de doutes rongeurs et d'inquiétudes dévorantes. Ces paroles mystérieuses, dont nous n'osions pénétrer le sens, réveillèrent toutes les perplexités qui s'étaient élevées en moi lorsqu'un matin, dans le verger de La Baraque, Albert m'avait fait part de la déclaration d'Aurélie ; elles fixèrent dans l'esprit de ma sœur l'impression d'une scène lugubre qu'elle avait repoussée longtemps comme une fantaisie des rêves de la nuit, et qui dès lors devint pour elle le souvenir certain d'une réalité terrible ; Albert s'interrogeait de son côté avec angoisse ; et, chose étrange ! nous éprouvions des remords comme si nous eussions commis un crime.

Il était bien clair pour nous que madame de Sommerville avait succombé à un mal que l'art le plus habile n'aurait pas su guérir, mais quel était-il, ce mal

qu'elle avait gardé comme un trésor dans son cœur et qui ne s'était révélé à nous que par ses ravages? Morte dans la force de l'âge, à l'heure où tout l'invitait à la vie, le jour où venaient de s'accomplir ses plus chères espérances; morte adorée et vénérée de tous, alors que l'avenir ne s'offrait plus à elle que paré de riantes couleurs, quand les joies du présent allaient lui payer les larmes du passé; morte de douleur, pourtant!.... Qu'était-ce donc que ce sacrifice qu'elle avait offert à Dieu en expirant? que voulaient dire ces paroles qu'elle avait adressées à ma sœur? L'infortunée était morte peut-être d'un amour mal étouffé, d'un coupable amour pour son fils!

Insensés! au lieu d'accepter notre destinée avec résignation, nous cherchions ardemment à en pénétrer le mystère!... Le mystère fut pénétré, mais celui d'entre nous qui le découvrit en mourut.

La douleur de Nancy était devenue tout à coup plus sauvage et plus rebelle : elle fuyait les caresses d'Albert, elle s'échappait pour aller gémir dans la solitude; nous la trouvâmes plusieurs fois évanouie sur le tombeau de madame de Sommerville; elle passait ses journées dans un morne désespoir, ses nuits dans un affreux délire; le fantôme menaçant d'Aurélie la poursuivait dans tous ses rêves; elle se jetait à genoux en lui demandant grâce, et lorsqu'Albert parvenait à la réveiller et qu'il la pressait sur son cœur, elle jetait des cris déchirants et le repoussait avec colère; le jour, elle était taciturne et

silencieuse ; je la surpris plusieurs fois baignant de ses pleurs un papier qu'elle cachait précipitamment dans son sein aussitôt qu'elle m'apercevait. Je l'interrogeai souvent : je la trouvai toujours impénétrable.

Albert et moi nous oubliâmes nos chagrins pour ne plus nous occuper que de ceux de Nancy ; mais nous essayâmes vainement de lui porter des consolations. Effrayés de cet état, nous craignîmes que sa raison, ébranlée par le coup qu'elle avait reçu, ne finît par s'égarer ; nous résolûmes de l'enlever aux lieux dont l'aspect, lui rappelant sans cesse des souvenirs trop récents et trop cruels, ne faisait qu'exalter ses regrets et irriter son désespoir : Albert, pour la sauver, se décida à recourir aux distractions des voyages, et tout fut disposé bientôt pour leur prochain départ. Nous touchions au printemps. Ils partirent ; je les accompagnai jusqu'à la frontière. Avant de nous séparer, nous nous embrassâmes ma sœur et moi en pleurant. Nous ne devions plus nous revoir.

J'avais confié à Albert la vie et le bonheur de Nancy : je me chargeai de veiller pendant leur absence aux intérêts de leur fortune. La liquidation de la succession de madame de Sommerville n'était point encore achevée : j'eus le courage de revenir à Anzème pour m'occuper de ces tristes affaires, seul avec mes pensées dans ces lieux désolés et déserts.

Albert et Nancy voyageaient en Italie ; chaque se-

maine m'apportait de leurs nouvelles. Les lettres d'Albert me rassuraient, celles de ma sœur étaient sombres et m'inquiétaient mortellement. Bientôt celles d'Albert devinrent à leur tour alarmantes, et je vécus dans une anxiété continuelle.

Au bout de trois mois, je reçus, au timbre de Florence, un paquet sous enveloppe renfermant deux lettres. Je reconnus sur l'une d'elles l'écriture de Nancy, je l'ouvris précipitamment : il y avait trois semaines que j'étais sans nouvelles. Cette lettre de ma sœur, protégée par un triple cachet, en contenait elle-même une autre pareillement cachetée, sans suscription. Je lus d'abord celle de Nancy.

Ces papiers ne m'ont jamais quitté et je puis vous les lire, ajouta Maxime après avoir allumé une bougie qu'il déposa sur la table du piano ; je les porte toujours là, sur mon cœur, pour y entretenir la source de mes larmes.

« Florence, le... 183..

» Mon frère,

» En te quittant je t'ai dit dans mon cœur un » éternel adieu : je savais que la destinée ne nous » réunirait plus sur la terre, je me suis séparée de » toi joyeuse de te sauver le spectacle de mes mi- » sères. Il y avait si longtemps que tu veillais au » chevet des mourants !

» Combien de mois se sont-ils écoulés depuis » mon départ de la France ? en quels lieux, sur

» quelles rives m'a-t-on entraînée ? Je ne sais : il
» me semble que je voyage depuis un siècle à tra-
» vers les champs infinis de l'éternelle douleur.
» L'âme que le remords déchire n'a rien à attendre
» ici-bas ; il ne lui reste plus qu'à partir de ce
» monde pour aller chercher dans l'autre sa récon-
» ciliation avec Dieu.

» Ainsi ferai-je. Et pourtant je suis pure, et pour-
» tant je suis jeune, je suis belle, on le dit, j'aime,
» je suis aimée, et mon époux me demande pour-
» quoi je ne suis pas heureuse.... Pourquoi je ne
» suis pas heureuse ? Oh ! mon Albert, ne le de-
» mandez pas : c'est un secret qui fait mourir.

» Entre Albert et moi la fatalité a mis une tombe;
» notre union est un sacrilége, notre bonheur serait
» un crime : la femme à qui nous devons tout,
» grâces, talents, fortune, amour, c'est nous qui
» l'avons tuée, c'est de notre bonheur qu'elle est
» morte.

» La lettre que renferme la mienne t'expliquera
» les dernières paroles de notre bienfaitrice expi-
» rante, lettre fatale que m'a offerte le hasard, et
» qui a mis dans mon sein le poison qui me tue. Je
» te l'envoie, mon frère, pour que tu comprennes
» que j'ai dû repousser la vie, et que tu me par-
» donnes ma mort ; je te l'envoie dans la crainte
» qu'Albert n'y puise à son tour le mal qui me dé-
» vore ; je te l'envoie enfin pour que tu élèves dans
» ton cœur un autel à la sublime créature qui s'est
» immolée pour nous.

» Ah! cette femme savait aimer! elle aimait mieux
» que nous, Maxime!

» Ami de mon enfance, adieu.

» NANCY »

Je brisai le triple cachet de la lettre qui se trouvait incluse dans celle de ma sœur, et je reconnus l'écriture d'Aurélie. Madame de Sommerville, avant de mourir, avait chargé Nancy de brûler de nombreux papiers renfermés dans une cassette : celui-ci, écrit sur tous les feuillets, excita sans doute l'intérêt de ma sœur par quelques mots qui la frappèrent et la poussèrent à lire ces lignes, évidemment échappées à Aurélie dans une heure de tristesse et d'épanchements solitaires. Madame de Sommerville avait donc écrit sur ces pages l'arrêt de mort de Nancy!

« Anzème, le... 183...

» La journée a été brûlante ; vers le soir le ciel
» s'est chargé de nuages ; à cette heure la foudre
» gronde au loin, les éclairs blanchissent la nue.
» Je suis seule, je suis triste ; je voudrais pleurer...
» Qu'ai-je donc ?

» La grêle bat mes vitres, le vent fait claquer les
» ardoises du toit, le feuillage de la garenne mugit
» comme les vagues de la mer en fureur. J'aime ce
» temps : il me rappelle cette nuit d'orage où j'allai
» m'asseoir toute glacée au foyer d'Albert.

» Vous étiez bien sombre, ami, et bien décou-

» ragé alors ! Dites, vous ai-je consolé ? vous ai-je
» fait une belle vie ? pauvre oiseau que j'ai trouvé
» sans nid, vous ai-je réchauffé dans mon sein, vous
» ai-je préservé du vent et de la pluie ? Qu'auriez-
» vous fait sans moi ? Vous auriez bien souffert : le
» monde n'eût pas cherché à vous comprendre, et
» peut-être son souffle impur eût-il flétri votre âme
» dans sa fleur. Moi, vous ai-je fait heureux et fort ?
» ai-je rendu l'espérance à votre cœur désenchanté ?
» ai-je fait éclore en vous quelque mâle vertu, et
» pourrai-je me présenter à Dieu parée de vos
» jeunes mérites ?

» Lorsque je vous ai trouvé, vous étiez bien impa-
» tient de vivre : vos sens s'éveillaient ; la jeunesse
» inquiète et turbulente vous révélaient vaguement
» des joies inconnues jusqu'alors ; vous appeliez l'a-
» mour, et vous me demandiez le bonheur. Mais
» étiez-vous sûr de le trouver en moi, ce bonheur
» que vous n'aviez entrevu qu'à travers les songes
» de votre imagination ? vieille et flétrie que j'étais,
» aurais-je compris toutes les délicatesses de votre
» âme, et la pauvreté de mes facultés n'eût-elle
» point humilié la richesse des vôtres ?... Et je t'ai-
» mais pourtant !... Mon cœur n'était pas mort, et
» je sentais parfois la chaleur de ton sang qui pas-
» sait dans le mien... Mais, fière de vos transports,
» je craignais de ne pas les mériter assez, et à
» votre destinée, qui pouvait être si belle, je n'o-
» sais enchaîner une destinée maudite. J'avais tant
» souffert ! et, s'il est vrai que nous nous vengions

» sur ceux qui nous aiment de ceux que nous avons » aimés, que de maux n'eussé-je pas amassés sur » votre tête, de quelles douleurs ne vous aurais-je » point abreuvé!

» J'avais passé le temps d'aimer, et vous ne l'a- » viez pas atteint ; j'arrivais à l'âge où déjà l'amour » est impuissant, à l'âge que vous aviez alors l'a- » mour est encore incomplet. Ardent et pressé de » vivre, vous m'eussiez demandé les ardeurs que je » n'avais plus ; froide et fatiguée de la vie, j'aurais » cherché un appui dans la force qui vous manquait » encore ; vous eussiez tourmenté mon cœur pour » en faire jaillir à longs intervalles quelques pâles » étincelles, j'aurais torturé votre jeunesse pour hâ- » ter sa maturité ; la lassitude serait venue bien vite, » bientôt la chaîne nous eût été lourde à traîner, et » longtemps avant de la briser nous l'eussions arro- » sée de nos pleurs.

» Ah! j'en atteste le ciel! je n'ai pas reculé de- » vant la crainte des maux que votre amour me ré- » servait peut-être ; non, ce n'était pas pour moi » que je tremblais ; trempée dans la souffrance, je » me serais offerte sans pâlir aux orages d'une pas- » sion nouvelle : c'était pour vous, enfant, que je » voyais si frêle, si facile à ployer, pour vous, fleur » d'un matin, qu'un souffle pouvait faire éclore bril- » lante et parfumée, mais qu'une bise trop rude » pouvait faner et dessécher. Ah! si, dans ces liai- » sons où nous cherchons tous le bonheur et où nous » trouvons si tôt la satiété, la destinée faisait deux

» parts égales, l'une des joies, l'autre des douleurs,
» si, moi gardant l'absinthe et vous prenant le miel,
» nous eussions pu tous deux, moi vous ouvrir mes
» bras sans craindre de vous flétrir, et vous, aux pre-
» mières lueurs du désenchantement, en sortir jeune
» encore, les lèvres pures d'amertume, sans mau-
» dir et sans blasphémer, je t'aurais dit : Viens les
» chercher en moi ces félicités dont tu es altéré,
» prends de mon cœur ce qu'il y reste encore de
» jeunesse et de vie, prends ce que les années et les
» chagrins m'ont laissé d'éclat et de beauté, prends
» tout, je suis ton bien... Et si, réveillant cette
» existence qui n'aspirait plus qu'au repos, vous
» eussiez pu en tirer pour vous un jour, une heure,
» un éclair de bonheur et de joie, je vous aurais
» béni dans mes larmes.

» Mais les choses se passent autrement. Si vous
» saviez, Albert, quelles teintes mornes et désolées
» projette sur le reste de notre vie l'amour qui a
» passé comme la foudre dans notre printemps,
» quelle nuit sombre il laisse dans l'âme qu'il a frap-
» pée! Je le savais, moi, et j'aurais voulu vous en
» convaincre pour vous éviter la peine de l'ap-
» prendre ; je savais que, de tous ces amours qui
» tous ont commencé par se promettre des délices
» sans fin et des voluptés sans mélange, il n'en est
» pas un qui n'ait vécu dans l'agitation, pas un qui
» ait su mourir à propos, pas un qui soit mort sans
» convulsions et sans déchirements. Les liaisons rom-
» pent et ne se dénouent pas. Heureux encore lors-

» que le choc imprévu qui les brise nous meurtrit
» sans nous salir! heureux lorsqu'aux affections les
» plus saintes et les plus ferventes ne succèdent pas
» la haine et le mépris! heureux lorsqu'on peut res-
» pecter encore ce qu'on devait aimer toujours!...
» S'aimer toujours! les vieillards en rient.

» Enfant simple et confiant, quoi! c'était sur mon
» sein que vous aviez rêvé l'amour! c'était dans ce
» cœur dévasté que le vôtre espérait s'épanouir et
» fleurir! c'était à ces sources taries qu'aspiraient
» vos lèvres avides! Ah! sans doute je vous aurais
» bien aimé! mais dans mes bras, enfant, n'auriez-
» vous jamais souffert? interrogeant avec inquiétude
» les ruines de mon passé, ne vous seriez-vous ja-
» mais demandé ce que votre âme recevait de la
» mienne en échange de sa virginité? Pour tous vos
» trésors je n'apportais, hélas! que l'expérience,
» fruit sans parfum et sans saveur qui pend inutile
» aux branches mortes de la vie : vous l'eussiez re-
» jeté bientôt avec dégoût; et, quand même vous
» vous fussiez soumis à mordre à son écorce aride,
» qui vous dit que moi, faible femme, j'aurais osé
» l'approcher de vos lèvres, que mon aveugle ten-
» dresse ne vous eût pas présenté plutôt la coupe des
» faciles voluptés, et que, réservant pour moi seule
» les richesses que Dieu avait mises en vous, je ne
» vous eusse pas endormi dans mes bras et énervé
» de mes caresses? Gloire, avenir, estimes, amitiés,
» pour moi vous auriez sacrifié le monde sans efforts,
» avec joie, je le sais; vous m'eussiez bien aimée;

» vous résignant à n'être rien, ce qui se traduit dans » la société par le déshonneur, mon amour eût été » tout pour vous, et vous seriez resté près de moi, » dans ces campagnes, obscur, ignoré, oubliant » que vous aviez ici-bas un autre rôle à jouer que » celui de vivre à mes genoux.

» Mais si je me l'étais rappelé, moi, si je m'étais » prise un jour à rougir de votre inutilité, si, après » avoir épuisé la sève de vos rameaux, après avoir » exprimé les sucs de votre jeunesse, fatiguée de » l'héroïsme de votre nullité, je m'étais avisée de » vouloir faire de vous quelque chose, et si, vous » voyant allangui par la mollesse d'un amour indul- » gent (l'amour indulgent est mortel au génie), mon » cœur, lassé le premier, s'était retiré de vous... » Qui sait? J'étais vieille, mais le cœur est mobile... » Alors quelle affreuse destinée n'eût pas été la » vôtre! car à vingt ans, lorsque nous aimons et que » l'amour nous trahit, tout nous manque à la fois. » Plus tard vous avez pour le remplacer l'ambition, » la gloire, la vanité, la science; l'amour alors n'est » qu'une scène détachée de la vie : à vingt ans il est » tout, c'est la vie tout entière. On en guérit, mais » les cicatrices restent; le cœur reverdit, mais ne » refleurit pas.

» Et cependant, jeunesse, vous appelez l'amour : » c'est le rêve de vos jours inquiets, le tourment de » vos brûlantes insomnies. Vous croyez, hélas! » qu'aimer est chose facile, que tous peuvent y pré- » tendre hardiment, et vous cherchez sans défiance

» l'âme qui doit doubler la vôtre. Enfants que vous » êtes tous! dans l'impatience qui vous dévore, vous » précipitez le cours de la vie au lieu de le suivre; » consultant vos désirs plutôt que vos forces, l'ar- » deur de votre sang plutôt que l'énergie de votre » âme, vous devancez follement les années, et pres- » que toujours il arrive que vous êtes au-dessous de » la position que vous eussiez dominée plus tard.

» Je savais tout cela; assez longtemps j'avais » sondé le monde pour en connaître les écueils, et » j'avais pitié de vous lancer si faible sur cette mer » si orageuse... Et pourtant je vous aimais, Albert! » vous m'apparaissiez comme une vivante et gra- » cieuse image de mon printemps évanoui; je me di- » sais que Dieu, dans sa justice, vous avait peut- » être envoyé à moi pour me consoler du passé, pour » essuyer mes yeux et vivifier mon cœur; je me de- » mandais si vous n'étiez pas la couronne du martyre » que je recevais sur la terre; je me demandais si je » t'avais enfin rencontré, être mystérieux que nous » rêvons tous et que nul encore n'a trouvé. Ah! » pourquoi ne m'êtes-vous pas apparu lorsque, pure » et belle comme vous, je sentais mon âme ardente » et mon imagination enchantée, et qu'avide de ré- » pandre ce que j'avais en moi de bonheur et d'a- » mour, j'appelais un frère, un ami? pourquoi » n'êtes-vous pas venu lorsque je vous appelais, » Albert?

» Quand le sort, par une amère dérision, nous a » offerts l'un à l'autre, vous brillant de jeunesse,

» moi déjà vieille et glacée, vous triste, faible, dé-
» laissé, sans famille, moi forte, énergique, éprou-
» vée par la fatalité, je me disais qu'à votre âge l'a-
» mour d'une maîtresse est moins nécessaire que
» l'amour d'une mère, je me disais qu'au mien la
» femme est plutôt mère qu'amante; et lorsque,
» égarée par vos transports, je me sentis près de cé-
» der, je profitai de l'erreur de vos souvenirs pour
» nous sauver tous deux.

» Je savais de votre vie tout ce que vous en saviez
» vous-même, vous tromper me fut bien facile.

» Vous n'êtes que l'enfant de mon cœur : votre
» mère est au ciel, où j'irai bientôt lui parler de
» vous.

» Vous venez d'entrevoir ce que j'aurais fait de
» mon amant; vous savez ce que j'ai fait de mon
» fils : une fois attachée à vous par des liens que
» rien ne pouvait briser, j'ai travaillé sans crainte à
» votre destinée; n'ayant pu vous donner le bonheur,
» je vous l'ai cherché; j'avais ravi votre cœur à
» Nancy, je le lui ai rendu; j'avais brisé l'existence
» de cette enfant, je l'ai relevée plus vivace et plus
» belle, je l'ai parée pour vous de tout l'amour que
» j'avais, de toutes les grâces que je n'avais plus;
» vous l'avez revue, et vous l'avez aimée... Vous l'a-
» vez aimée bien vite, Albert!... Je vous ai fait
» heureux, je vous ai préparé un avenir calme et
» honnête, j'ai expié ma vie par vos félicités; vos
» vertus expieront mes fautes. Ma vie, je ne saurais
» vous la dire : il me faudrait insulter au passé, et

» je ne le veux pas. J'ai enfermé dans mon cœur, » comme dans un tombeau, mes affections éteintes : » respectons la cendre des môrts ! De quelques dou- » leurs qu'ils nous aient abreuvés, nous nous outra- » geons nous-mêmes en outrageant ceux que nous » avons aimés. Mon premier égarement a flétri le » reste de mon existence. J'ai quitté ma mère, mais » je vous ai rendu la vôtre : Dieu me pardonnera » peut-être. »

« Anzème, le... 183...

» Vous étiez ce soir près de moi, mes enfants ; » vous étiez bien heureux : la main de Nancy était » dans votre main, Albert ; vous contempliez avec » amour votre belle fiancée, vous vous enivriez du » souffle de ses lèvres, les vôtres effleuraient en » tremblant les boucles de ses cheveux. Qu'il y avait » dans votre regard de bonheur, de passion, de » jeunesse ! que vous étiez beaux tous les deux !... » C'est pourtant ainsi que vous m'avez aimée, Al- » bert !.... Ah ! cruel, lorsque je t'ai appelé mon » fils, tu as été bien docile à te laisser convaincre ! »

« Anzème, le 30 septembre.

» Mon Dieu, laissez-moi encore un jour, afin que » comme vous, Seigneur, je ne meure qu'après » avoir vidé le calice jusqu'à la lie. »

« Le 1er octobre, 11 heures du matin.

» A cette heure, mon Dieu, je puis mourir. Bé-

» nissez mes enfants, faites qu'ils soient heureux, » et accueillez-moi dans votre miséricorde. »

Ah ! malheureuse ! m'écriai-je en pensant à ma sœur, c'est ton orgueil qui te perd ! tu ne veux mourir que parce que tu as été surpassée en dévouement et en amour ! Tu n'as rien compris à ce sublime sacrifice : tu n'as pas compris qu'en l'acceptant tu pouvais t'élever jusqu'à lui, que te résigner au bonheur c'était prier pour Aurélie et lui donner une place au ciel ! Tu vas décompléter son œuvre !.... Ah ! que n'as-tu parlé plus tôt ! que ne m'as-tu plus tôt dévoilé ce mystère !.... Mais je t'éclairerai, mais je te sauverai : je rassurerai ta conscience effrayée, je calmerai l'exaltation de ton cœur : tu vivras pour moi, pour Albert ! Tu vivras, il en est temps encore.

A ces mots j'aperçus la seconde lettre que renfermait la première enveloppe et que je n'avais point encore ouverte. Je tressaillis, une sueur froide coula de mon front : cette lettre était d'Albert, et le cachet en était noir. Je me rassurai cependant en songeant qu'il portait encore le deuil de madame de Sommerville ; je parcourais les premières lignes lorsque le roulement d'une voiture se fit entendre tout à coup sur la terrasse. Je regardai involontairement par la fenêtre ouverte : c'était une chaise de poste, et Albert seul en descendait.

Ainsi, dit Maxime après un long silence, rien n'est complet dans la vie, tout manque, tout échoue. Dieu fait naître à de longs intervalles quelques grands dévouements pour relever l'humanité, mais rarement il permet qu'un succès entier les couronne, afin de ne pas décourager les vertus obscures et modestes, les seules réelles ici-bas, seules vertus de la terre qui aient quelque parfum pour le ciel.

« Et Albert? demanda le jeune homme qui avait patiemment écouté ce récit.

— Albert ignorera toujours le secret dont ma sœur est morte. Il a parlé de se tuer, il se consolera. »

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

Chapitre I.	4
II.	17
III.	26
IV.	39
V.	50
VI.	71
VII.	80
VIII.	91
IX.	106
X.	110
XI.	117
XII.	125
XIII.	134
XIV.	144
XV.	156
XVI.	169
XVII.	201
XVIII.	211
XIX.	216
XX.	228

FIN DE LA TABLE.

FERNAND.

IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, 36.

FERNAND

PAR

JULES SANDEAU.

PARIS

PAULIN, ÉDITEUR,

RUE RICHELIEU, 60.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

FERNAND.

PREMIÈRE PARTIE.

Fernand de Peveney à Karl Stein.

Tu l'as voulu, je suis parti, j'ai fui. D'ailleurs, j'étais au bout de mes forces et de mon courage. Quelle vie! quel enfer! Non, il n'est pas d'enfer qui ne soit doux après une pareille vie. D'où vient donc que mon cœur est triste jusqu'à la mort? d'où vient qu'au lieu de l'enivrer, le sentiment de sa prochaine délivrance le torture et le déchire? Tu m'avais promis la joie du prisonnier qui voit tomber ses chaînes : les cris seuls de mon désespoir ont salué jusqu'ici mon acheminement à la liberté. Combien de temps a duré ce voyage? Un jour, un siè-

cle, je ne sais. Les arbres qui fuyaient sur le bord de la route m'apparaissaient comme des ombres éplorées; j'entendais des sanglots dans les sifflements de la bise. Pourrai-je dire jamais les luttes et les combats que j'ai livrés et soutenus contre moi-même durant ce funeste trajet? Une fois, ne sentant plus en moi l'énergie de ma résolution, j'ai fait tourner bride aux chevaux; mais, en apercevant du haut d'une colline Paris, comme un gouffre béant à l'horizon, saisi d'épouvante, j'ai consulté mon cœur et repris tristement le chemin de la solitude. J'arrive enfin : j'ai revu sans plaisir et sans émotion les ombrages paternels et la demeure où je suis né. Ma tête est en feu; une ardente inquiétude m'agite et me dévore. Que se passe-t-il? que va-t-il se passer? Que résultera-t-il du coup affreux qu'il me reste à porter? A ces questions, ma raison se perd. Toi cependant, unique confident de cette lamentable histoire, prends pitié de deux infortunés; soutiens-les l'un et l'autre dans cette dernière épreuve. Dirige la main qui veut et qui n'ose frapper; le coup porté, sois tout entier à la victime.

Karl Stein à Fernand de Peveney.

Du calme, du sang-froid! Tâchons de ne point mettre à tout ceci plus de solennité que la situation n'en comporte. Dis-toi bien d'abord qu'il ne t'arrive rien que de simple et de très-vulgaire : tous les hommes ont passé par là. Ton histoire court les rues; tu l'as coudoyée vingt fois sans t'en douter. Ne te flatte donc pas de l'idée que tu as ouvert une nouvelle voie, et que tu explores en ce moment des terres inconnues et des landes désertes. Sache au contraire que tu viens d'entrer dans un chemin battu, où tu ne saurais manquer de rencontrer bonne et nombreuse compagnie. Je conviens que la route est rude, et que tous ceux qui l'ont faite avant toi n'en ont emporté ni les ronces ni les épines; mais il ne faut, pour en sortir, qu'un peu de courage et de volonté : nous en aurons, Fernand; tu me l'as promis et j'y compte.

Tu es parti, c'est bien. En ces sortes d'exé-

cutions, mieux vaut frapper de loin que de près ; la main est plus ferme, le trait plus assuré. On n'assiste point aux convulsions de la victime, on n'entend point ses cris, on ne voit point ses larmes, et l'on échappe ainsi au spectacle le plus déplorable que puisse offrir la passion aux abois. Ajoute que la victime elle-même en est plus calme et plus résignée, car en ceci les femmes ressemblent fort aux enfants, qui tombent et se relèvent sans pleurer, s'il n'est personne autour d'eux pour les plaindre et les consoler.

Tu souffres et tu t'effraies du coup qu'il te reste à porter : c'est ainsi que dans les jeunes âmes il survit longtemps à l'amour un sentiment d'honneur et de probité impérieux autant que la passion. On aime avec sa conscience longtemps après qu'on a cessé d'aimer avec son cœur. Je suis convaincu, toutefois, qu'en retranchant de ses scrupules l'orgueil et la vanité qui s'y mêlent, on se sentirait plus tranquille. Quelle étrange présomption de croire que, parce qu'on quitte une femme, cette femme n'a plus qu'à se jeter par la fenêtre, à moins qu'elle ne préfère se laisser mourir de chagrin ! Les femmes en rient entre elles. Je soupçonne, pour ma part, qu'il leur déplaît moins d'être quittées

que nous ne nous plaisons à le croire. La preuve en est que, lorsque nous leur restons, ce sont elles qui nous abandonnent. Rassure-toi donc, et ne t'exagère pas avec trop de complaisance la gravité du mal que tu vas faire; sois humble, tu seras soulagé. Que se passe-t-il? Jusqu'à présent, rien que je sache. Que va-t-il se passer? Dieu seul peut le savoir. Quoi qu'il arrive, sois sûr que l'harmonie universelle n'en sera point troublée.

Ami, crois-moi, hâte-toi d'en finir avec cette vie qui n'a plus pour excuse l'entraînement, l'amour et le bonheur; arrache-toi de ce ténébreux abîme dans lequel tu viens d'enfouir les plus belles années de ta jeunesse. Aujourd'hui, il en est temps encore; demain peut-être, il serait trop tard. Je ne me donne ni pour un quaker ni pour un puritain : je ne fais profession ni de vertu ni de morale, je hais les pédants et les cuistres, les hypocrites et les cafards ; mais lorsqu'on s'est attardé trop longtemps dans ces liaisons que réprouve le monde, je sais à quel prix on en sort, heureux lorsqu'on peut en sortir! On s'y abandonne aisément ; il semble qu'on sera toujours maître de reprendre sa place au soleil dans cette société dont on a fait si bon marché d'abord, et à laquelle il faut tôt

ou tard revenir. En effet, voilà qu'un beau jour on sent s'éveiller en soi le sentiment de l'ordre et du devoir, l'instinct de la famille, le besoin des affections permises ; mais lorsque, tendant la main vers ces trésors follement dédaignés, nous voulons franchir la distance qui nous en sépare, bien souvent il arrive qu'épuisés par de vains efforts, nous retombons dans le gouffre que nous avons creusé nous-mêmes, et qui finit par nous engloutir. Combien d'existences ainsi perdues, qui promettaient au début d'être honorables et fécondes! Que d'infurtunés, retenus au passé par un clou de fer, qui voient se fermer à jamais devant eux les portes d'or de l'avenir! Tu es jeune, tu peux tout réparer; hâte-toi, ne croupis pas plus longtemps dans ce bagne infect qu'on nomme l'adultère. C'est toi qui l'as dit, quelle vie! quel enfer! C'était bien la peine, pour en venir là, de trahir le plus noble cœur qui ait battu dans une poitrine humaine!

Le jour même de ton départ, je me suis présenté chez le comte. Je l'ai trouvé seul au salon; sous prétexte d'une forte migraine, madame de Rouèvres s'était retirée de bonne heure dans son appartement. Aussitôt qu'il m'a vu entrer : — Vous savez, m'a-t-il dit en venant à moi,

que Fernand est parti? — Oui, lui ai-je répondu, et je crains que son absence ne se prolonge au delà de nos prévisions. — Tant pis, a répliqué M. de Rouèvres, il nous manquera, nous l'aimons beaucoup. Vous me voyez tout attristé de son départ. — Je me suis assis, nous avons causé; ton nom est revenu plus d'une fois dans notre entretien. — J'espère bien, m'a-t-il dit, que ce n'est pas un embarras d'affaires qui l'oblige à quitter Paris : s'il en était autrement, je ne pardonnerais pas à Fernand de ne s'être point adressé à moi. Il avait remarqué ta tristesse en ces derniers temps, tes attitudes silencieuses, ton air sombre, ton front rêveur; il craignait que ton amitié n'eût été trop discrète et trop réservée. Plus d'une fois j'ai voulu changer le cours de la conversation, mais c'est toujours à toi qu'il a fallu revenir. Ton avenir le préoccupe. — Il est temps, m'a-t-il dit, que Fernand songe sérieusement à utiliser les dons que lui a octroyés le ciel. Il n'est pas d'homme, quelque richement que l'ait doté le sort, qui doive se croire affranchi de la nécessité du travail. Nous ne recevons qu'à la condition de rendre, et plus la destinée nous a favorablement traités, plus nous avons d'obligations vis-à-vis de nous-mêmes et de nos semblables.

À ce compte, nous avons le droit de beaucoup exiger de notre jeune ami. — À vrai dire, j'avais le cœur navré de l'entendre parler de la sorte; j'en rougissais pour toi. Je sais qu'en général on aime à s'égayer aux dépens des maris. Volontiers on se raille de leur fol aveuglement et de leur confiance devenue proverbiale; mais, quand cette confiance et cet aveuglement ne sont pas autre chose que la noble sécurité d'un esprit honnête et d'une âme chevaleresque, le monde n'en rit plus, et c'est sur ceux qui en abusent que retombent le blâme et la honte. En bonne conscience, t'es-tu jamais demandé à quelle supériorité personnelle tu dois d'avoir enlevé à cet homme l'amour et l'honneur de sa femme? Je me suis souvent posé cette question, et je t'avoue brutalement que je n'ai jamais pu y répondre. Il est vrai que vis-à-vis de la comtesse tu as eu l'immense avantage de ne pas être son mari. Et puis, M. de Rouèvres doit manquer nécessairement d'idéal et de poésie! C'est une nature froide et positive qui n'entend rien, je le jurerais, au jargon des âmes incomprises. Il n'en faut pas plus, par le temps qui court, pour tout justifier aux yeux de la passion; seulement les honnêtes gens commencent à trouver que cela fait pitié.

Allons, point de faiblesse! Les choses se passeront cette fois comme toujours : larmes, sanglots, imprécations, prières ; on voudra se tuer, on se consolera.

Fernand de Peveney à Karl Stein.

Lis la lettre que je reçois. Si telle est sa douleur pour une séparation qu'elle croit momentanée, quel sera son désespoir lorsqu'elle apprendra que c'est d'une rupture qu'il s'agit, d'une séparation éternelle! Tu penses la connaître, tu ne la connais pas ; tu ne sais pas à quels excès la passion peut pousser cette tête exaltée. Orgueil ou pitié, j'hésite et je tremble. Ne hâtons rien, ne précipitons rien! C'est un cœur digne à tous égards de soins et de ménagements; laisse-moi le préparer peu à peu au sacrifice, et l'y conduire, s'il est possible, sans trop de déchirements et par d'insensibles détours. Le ciel m'est témoin que, si je n'écoutais que ma fatigue et mon impatience, j'en finirais sans plus attendre; mais de quelques ennuis que son amour m'ait abreuvé, je ne puis oublier qu'elle m'aime, et que je l'ai longtemps aimée.

Tu me parles de M. de Rouèvres. Va, cet homme, sans s'en douter, s'est mieux vengé par son aveugle sécurité, qu'il ne l'aurait pu faire en m'immolant au ressentiment le plus légitime. Jamais sa main n'a touché la mienne que je n'aie senti la rougeur me monter au visage ; je n'ai jamais affronté sans pâlir la sérénité de son regard et la cordialité de son accueil. La confiance, l'estime et l'affection qu'il m'a témoignées auront été mon châtiment et mon supplice. Par quel charme fatal, par quelle pente irrésistible en sommes-nous arrivés, Arabelle et moi, à trahir ce loyal esprit et ce noble cœur ? Hélas ! que te dirai-je que tu ne saches déjà ? Tu fus témoin de mon bonheur. Tu sais que ce bonheur fut tel que Dieu lui-même ne m'eût pas infligé une plus rude expiation. Il est un adultère qui va front levé, face découverte. Celui-là du moins a le mérite de la franchise, le courage de la révolte. Il accepte la lutte au grand jour, et n'usurpe pas les bénéfices de la société qu'il outrage; il a quelque chose de la grandeur déchue de l'ange rebelle de Milton. Mais il en est un autre, hypocrite et lâche, vivant de ruse et de mensonge, rampant dans l'ombre comme un reptile, traînant à sa suite le remords, la peur et la honte. C'est l'adultère

à domicile : c'est à ce vampire que j'ai donné le plus pur de mon sang; c'est ce minotaure qui a dévoré les plus fécondes années de ma jeunesse. La lassitude est venue vite, l'ennui ne s'est pas fait attendre; c'est qu'il n'est pas d'amour si vivace qui ne s'étiole bientôt dans une atmosphère si malsaine.

Voici mon plan, tu l'approuveras, je l'espère : écrire de loin en loin à Arabelle; trouver chaque fois un nouveau prétexte pour prolonger mon absence; passer insensiblement des expressions de la tendresse au langage de la raison; éclairer peu à peu son cœur, l'amener par degrés à des sentiments plus paisibles, la déposer ainsi, sans la briser ni la meurtrir, sur le seuil de la réalité. Je compte sur ton assistance. Nul doute que les premiers cris de sa passion blessée n'arrivent jusqu'à toi. Ménage à la fois et son orgueil et son amour, laisse-lui croire qu'en la quittant, c'est moi seul que je sacrifie, et que, si son bonheur m'était moins cher que le mien, je serais encore auprès d'elle.

Depuis que ce plan est arrêté, je me sens plus ferme et plus calme. Je viens d'écrire à Arabelle. Je me suis épuisé à torturer mon cœur pour en faire jaillir deux ou trois pâles

étincelles. Quel ennui ! Si tu as un ennemi, souhaite-lui d'avoir à écrire une lettre d'amant à la femme qu'il n'aime plus. Autant vaudrait souffler sur les cendres d'Ilion pour en tirer un peu de flamme.

Karl Stein à Fernand de Peveney.

Ah ! faible, faible cœur ! ainsi, pour te troubler, il aura suffi d'une lettre ! Voilà déjà que tu trembles et que tu hésites ! voilà qu'au lieu d'aller droit au but, tu prends le chemin de traverse ! Si, dès à présent, tu fléchis, que sera-ce donc lorsque Arabelle, éclairée sur son sort, à chaque courrier t'enverra sous enveloppe les fureurs d'Hermione, les sanglots d'Ariane et les plaintes de Calypso ! Enfant, tu n'y résisteras pas ; tu reviendras, esclave soumis et repentant, reprendre le collier de misère. Je ne me dissimule pas ce que la position a de pénible et de périlleux : il n'est pas de chaîne, je le sais, qu'il ne soit plus aisé de rompre que ces liens si doux à former ; mais si la tâche est rude, la vanité, je te l'ai déjà dit, nous en exagère singulièrement les difficultés, et toujours est-il qu'il faut se garder de trop pren-

dre au sérieux les lamentations de ces belles abandonnées. Il est bien rare, quand nous les délaissons, qu'elles n'aient pas sous la main une consolation toute prête. As-tu remarqué que le chêne ne perd ses feuilles que pour en prendre de nouvelles ? Les femmes, en amour, ne font guère autrement.

Tu tiens à connaître mon sentiment sur le plan de campagne que tu t'es tracé ; à quoi bon ? Tu ne serais pas homme, si, en demandant un conseil, tu n'étais décidé par avance à ne suivre que ta fantaisie. D'ailleurs, c'est l'avis d'Arabelle qu'il faudrait avoir en ceci. Pour ma part, j'ai toujours pensé qu'en amour comme en politique, mieux vaut sauter par la fenêtre, au risque de se rompre le cou, que de se laisser mettre à la porte et traîner dans les escaliers. Je pense aussi qu'en tranchant le nœud gordien, Alexandre-le-Grand a voulu montrer aux amants de quelle façon ils s'y doivent prendre pour dénouer le lien qui les blesse.

Fernand de Pevency à Karl Stein.

Par goût et par tempérament, je répugne aux partis extrêmes. Souffre donc que je m'obstine à suivre la ligne de conduite que je me suis tracée ; c'est une voie lente, mais sûre. Avec un peu de patience et de ménagement, les choses auront leur cours naturel, et s'éteindront sans éclat et sans bruit. Je n'en suis déjà plus aux élans de la passion : j'ai quitté les cimes brûlantes pour les régions tempérées et sereines. Je ne désespère pas d'y amener doucement Arabelle. Bien qu'elles se ressentent de cette sourde inquiétude qui précède la fin du bonheur, ses lettres sont plus calmes que je ne devais raisonnablement m'y attendre. Elle en arrivera d'elle-même à comprendre la nécessité d'une séparation ; l'idée que j'en souffre autant qu'elle, et que j'immole mon bonheur au soin de son repos, en vue de sa

propre gloire, exaltera ses forces et lui rendra la résignation plus facile. Le temps et le monde feront le reste.

Je respire enfin, je commence à renaître. J'ai subi l'influence de la terre natale ; le silence des champs est descendu peu à peu dans mon cœur. Ami, la nature est bonne ; vainement avons-nous négligé son culte et porté loin d'elle nos désirs et nos ambitions ; mère indulgente, nous n'avons qu'à lui revenir pour qu'elle nous ouvre aussitôt son sein. Heureux qui sait borner sa vie à l'aimer et à la comprendre !

Ma maison s'élève à mi-côte, sur le bord de la Sèvres nantaise, dans un petit coin de ce bas monde qu'on peut dire chéri du ciel. Je t'en ai parlé souvent ; mais moi-même qu'en savais-je alors ? Ce n'est qu'au retour des longues absences, lorsqu'on a pleuré et souffert au loin, qu'on aime et qu'on apprécie sa patrie. Tu n'as vu nulle part de plus belles eaux ni de plus frais ombrages ; nulle part tu n'as rencontré de plus riantes solitudes. Les visiteurs que ce pays attire durant l'été s'arrêtent à Clisson, et n'arrivent pas jusqu'ici, où l'on n'entend que le bruit des écluses. C'est sous ce toit que mon père a vécu, dans le creux de

cette vallée, à l'ombre de ces bois, au murmure de ces claires ondes. Sa vie et sa mort furent d'un heureux et d'un sage. C'est ainsi que je prétends vivre et mourir. Ce que je sais des hommes et de la passion me suffit. Je ne suis point né pour ces orages. Je tiens de mon père des goûts simples, des instincts paisibles ; comme lui, je passerai mes jours dans la paix et dans la retraite. Les voies du monde sont trop difficiles ; il faut, pour s'y tenir droit et ferme, un pied plus sûr que le mien. Si j'ai pu, avec le cœur le plus pur et les intentions les plus honnêtes, y glisser dès les premiers pas, que serait-ce quand j'aurais dépouillé tout à fait les pudeurs et les scrupules du jeune âge ! Je m'y perdrais. Je m'en retire dès à présent, sans regret et sans amertume, l'ayant trop vu pour l'aimer et pas assez pour le haïr. Je conçois que la société n'approuve point de semblables projets : c'est une maîtresse d'hôtel garni qui tient à louer ses chambres ; mais comme il se trouve toujours plus de gens qu'il n'en faut pour les occuper, ne saurait-elle, sans nuire à ses intérêts, permettre à quelques enfants de la Bohême de loger en plein air et de coucher à la belle étoile ? Un tel exemple n'est guère contagieux. Je n'ignore aucune des

hautes vérités qu'à ce propos on a mises en circulation. Je sais qu'un homme n'est compté pour rien s'il n'est quelque chose, c'est-à-dire s'il n'a pas une position, un état, une carrière. Cependant s'il m'est doux, à moi, de n'être rien? Si vos emplois ne me tentent pas? Si je ne me soucie ni de vos places ni de vos honneurs? Si je préfère le silence à vos bruits, le repos à vos agitations, la solitude à vos fêtes? C'est alors que la société, qui ne supporte point patiemment qu'on puisse se passer d'elle, vous jette à la face les noms d'égoïste et de lâche. A son aise! l'aubépine est en fleurs, les oiseaux chantent dans les haies, et mon cheval est là, tout sellé qui m'attend. Vois mon père d'ailleurs; il ne fut ni avocat ni député, pas même maire de son village. Il ne fut qu'un homme heureux; mais, durant trente ans, son bonheur rayonna comme un soleil sur ces campagnes. Pas un coin de cette terre qu'il n'ait embelli ou fertilisé. Il a couvert ces coteaux de pampres, ces champs de blés, ces vergers de fruits. Après avoir écrit avec la bêche et la charrue des poèmes qui ne périront pas, il dort en paix sous les arbres qu'il a plantés, et les paysans gardent pieusement sa mémoire. Tel est le sort que j'envie; mes

ambitions ne vont pas au delà, et, quelque fatal qu'il ait été, je ne me repens plus de l'essai que je viens de faire, puisque je lui dois d'avoir entrevu de bonne heure et compris le vrai but de ma destinée.

Tu le vois, me voici tout près d'emboucher les pipeaux champêtres ! Paris m'a fait amoureux de l'églogue. A ce compte, tu devines aisément l'emploi de mes journées. Jusqu'à l'heure où le facteur de la commune passe devant ma porte, je suis triste, inquiet, tourmenté. Quand je l'aperçois de loin avec sa boîte en sautoir, ses guêtres de cuir aux jambes et son bâton ferré à la main, mon cœur se serre. S'il me remet une lettre d'Arabelle, j'en brise le cachet avec humeur, et c'est un jour perdu pour la joie ; mais qu'il passe sans s'arrêter, je sens aussitôt mes poumons qui se dilatent, l'air de la liberté qui m'inonde, et je pars plus léger qu'un faon courant sur l'herbe des clairières.

Je vais à l'aventure où me mène mon cheval ou ma fantaisie. Aujourd'hui pourtant, après t'avoir écrit, je pousserai résolument jusqu'au château de Mondeberre. L'histoire du château se cache dans l'ombre des temps féodaux : la châtelaine est belle encore, et sa des-

tinée est touchante. Madame de Mondeberre perdit, après un an de mariage, son mari, jeune et beau comme elle, tué misérablement par son meilleur ami dans une partie de chasse. Veuve à vingt ans, comblée de tous les dons de la naissance et de la fortune, elle dit au monde un éternel adieu, et se retira avec sa fille, qui comptait quelques mois à peine, dans ce manoir qu'elle n'a plus quitté, malgré les sollicitations de ses amis et de sa famille.

Je n'étais encore qu'un enfant; mais cette histoire, que j'entendais conter autour de moi, préoccupait et charmait à la fois mon imagination naissante. Un soir, j'en entrevis l'héroïne à travers le feuillage éclairci de son parc. Qu'elle m'apparut belle et charmante! mais en même temps qu'elle me sembla imposante et fière! Je n'oublierai jamais de quelle façon il me fut donné de lui parler pour la première fois.

J'avais seize ans; j'aimais la chasse avec passion. Un jour que j'avais battu sans succès nos landes et nos bruyères, je m'en revenais d'un pas découragé, quand tout à coup mes chiens firent lever un lièvre qui disparut dans un épais fourré. Les chiens l'y suivirent, et moi-même je m'y jetai avec une sauvage ar-

deur. Toi qui n'as jamais brûlé de poudre qu'au tir, tu ne sais pas quelle fièvre, ou plutôt quel démon s'empare en ces instants de notre être. J'éventrai une haie qui me faisait obstacle, et, le visage et les mains en sang, je me précipitai sur la trace des chiens, les animant de la voix, et ne m'apercevant pas que je me trouvais dans une propriété particulière enceinte de murs et de haies vives. M'étant posté au détour d'une allée, j'attendis mon lièvre et lui lâchai au passage une charge de plomb dans le flanc. Presque aussitôt des cris partirent à quelques pas de moi. Je me retournai et reconnus madame de Mondeberre et sa fille. L'enfant se pressait avec effroi contre sa mère; celle-ci était pâle et tremblante. Je devinai sur-le-champ ce qui se passait en elle : je compris quels funèbres échos je venais d'éveiller dans son cœur, et que j'étais à ses yeux l'appareil vivant du supplice qui l'avait faite veuve à vingt ans. J'aurais voulu m'abîmer à cent pieds sous terre. Par un brusque mouvement, je me débarrassai de mon carnier et le lançai avec mon fusil par-dessus le mur d'enceinte; puis, ayant renvoyé mes chiens, je m'avançai, timide et confus, et balbutiai quelques excuses. Madame de Mondeberre en parut touchée ; elle me sut gré surtout

de l'avoir devinée et comprise. Je me nommai : mon nom ne lui était pas étranger ; elle me dit qu'autrefois les Peveney s'étaient alliés à sa famille. J'ignore comment il arriva que nous nous prîmes à marcher doucement dans les allées du parc, elle appuyée sur mon bras et moi tenant sa fille par la main. C'était une belle enfant, déjà grave et sérieuse, comme tous les enfants qui, de bonne heure, ont vu pleurer leur mère. Bien que la douleur eût terni sur son front l'éclat de la jeunesse, madame de Mondeberre était calme et sereine. Rien n'est bon et sain à la longue comme de vivre avec les morts. Quand je fus près de me retirer, je lui renouvelai mes excuses. — Si j'étais votre amie, me dit-elle, je vous ferais une prière. — Madame, ordonnez, m'écriai-je. — Je vous prierais, ajouta-t-elle, de renoncer à un jeu cruel, trop souvent fatal aux mères et aux épouses. — Dans mon trouble je ne sais trop ce que je répondis, mais toujours est-il que je ne chassai plus à partir de ce jour.

Ce fut à peu de temps de là que mon père, n'ayant pu s'entendre avec l'intendant du château au sujet de prétendus empiétements de terrain (les domaines de Mondeberre et de Peveney ont de tout temps été limitrophes), prit

le parti de s'adresser à la châtelaine. Il s'ensuivit des relations précieuses ; des rapports fréquents et presque familiers s'établirent entre nos deux maisons. Madame de Mondeberre était simple, sans ostentation dans son deuil ; elle ne faisait ni spectacle ni bruit de ses pleurs et de ses regrets. On s'imaginait dans le pays que ses appartements étaient tendus de noir, et qu'elle passait tous les jours enfermée, comme Artémise, dans le mausolée de son époux. Il n'en était rien ; comme tous les sentiments profonds, sa douleur discrète et voilée se laissait à peine deviner. A la gravité d'une vertu toute romaine, elle joignait les grâces naturelles de l'esprit et de la beauté. Elle portait un mort dans son cœur ; mais elle était pareille à ces tombes agrestes qui, n'étalant ni monument ni inscriptions funèbres, se cachent humblement sous un tertre de fleurs et de verdure. J'accompagnais mon père au château ; souvent j'y allais seul. J'étais jeune : mes sens et mon imagination s'éveillaient ; j'avais les inquiètes ardeurs de mon âge, qu'irritaient encore le silence des champs et la solitude où j'avais grandi. Je voyais madame de Mondeberre à peu près tous les jours ; nous avions le soir de longs entretiens sous les marronniers du parc.

Nous allions parfois avec sa fille nous asseoir sur le bord de l'eau. Eh bien! tel était le sentiment de respect et d'admiration que m'inspirait cette noble créature, qu'il ne m'est pas arrivé de me sentir une seule fois ému ou troublé par le charme de sa personne, ni d'emporter, en la quittant, une pensée que j'aurais craint d'avouer hautement devant elle. Mon père mourut. Madame de Mondeberre m'aida et me soutint dans cette grande épreuve : en pleurant avec moi, elle rendit mes larmes moins amères. Je me rappelle encore ses paroles pleines de douceur, ses conseils remplis de sagesse. — Nous devons, me disait-elle, honorer les êtres que nous avons aimés moins par nos sanglots que par nos actions, en songeant sans cesse que, tout morts qu'ils sont, ils nous voient; que, tout heureuse et toute détachée qu'elle est des choses d'ici-bas, leur âme peut souffrir de nos fautes. — La foi et la piété respiraient dans tous ses discours, avec l'espoir d'une vie meilleure où Dieu réunit pour l'éternité les âmes fidèles qui se sont aimées sur la terre. Je ne me lassais pas de l'entendre : en l'écoutant, je me sentais plus fort et consolé.

Cependant je ne tardai pas à être repris de

cette turbulente inquiétude à laquelle la mort de mon père avait d'abord imposé silence. Un brûlant désir de voir et connaître s'empara tout à coup de mon cœur et de tous mes sens. J'étais libre, maître de ma fortune et de ma destinée. Décidé à partir pour Paris, je fis part de mon projet à madame de Mondeberre, qui n'en parut point surprise. — Vous voulez partir, me dit-elle, c'est tout simple, la curiosité sied à votre âge : il est bon d'ailleurs qu'un homme sache le monde et la vie. Partez donc. A votre retour, vous apprécierez mieux les biens que vous allez quitter. — Puis elle me parla longuement de ce monde et de cette vie nouvelle que j'allais aborder. Tandis que nous causions, Alice, sa fille, se tenait près de nous, debout, silencieuse, immobile. Cette enfant m'aimait et je l'aimais aussi comme un doux reflet de sa mère. Lorsqu'elle savait que je devais venir, elle allait m'attendre au bout du sentier, courait à moi du plus loin qu'elle m'apercevait, et, me prenant par la main, m'amenait triomphante au château. Cette fois il me fut impossible d'obtenir d'elle un sourire, ni même un regard Je voulus l'attirer, mais elle s'échappa de mes bras. La veille de mon départ j'allai faire mes adieux à madame de Monde-

berre. Tous les détails de cette soirée sont aussi présents à mon esprit que s'ils dataient d'hier seulement. Le jour tombait; on touchait à la fin d'octobre; quand j'entrai, un grand feu clair brillait dans l'âtre; la châtelaine était assise dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte. Sans se lever, elle me tendit la main et me fit asseoir auprès d'elle; elle m'entretint encore une fois de la mer semée d'écueils sur laquelle j'allais m'aventurer; sa voix était plus grave et plus tendre que d'habitude. S'en étant retirée de bonne heure, elle ne savait guère du monde que ce que j'en savais moi-même; mais elle avait beaucoup réfléchi, et me voyant près de quitter nos campagnes pour aller sans guide et sans appui me mêler, si jeune encore, aux flots des hommes et des choses, elle en éprouvait comme un sentiment de maternel effroi. Tandis qu'elle parlait, le vent d'hiver remplissait le parc d'harmonies lugubres. J'entendais le bruit sec et morne des feuilles desséchées, je voyais sur la cime des arbres se balancer de noirs corbeaux. Je fus saisi d'une grande tristesse et de sombres pressentiments m'assaillirent; mais ma résolution était prise, et madame de Mondeberre elle-même semblait envisager ce départ comme une nécessité. — Adieu

donc! me dit-elle, nous prierons le ciel pour qu'il vous donne toutes les félicités que vous méritez. — Avant de me retirer, je demandai à embrasser Alice, qui n'avait point encore paru. Sa mère l'envoya chercher; on l'amena presque malgré elle. — Enfant, lui dis-je, vous ne m'aimez donc plus? A ces mots elle fondit en pleurs. Je partis. Je n'avais pas d'amour pour madame de Mondeberre; Alice comptait au plus dix ans : je partais libre de tous liens. D'où venait donc cette voix mystérieuse qui, tandis que je m'éloignais, de loin en loin me criait brusquement que je tournais le dos au bonheur?

Hélas! durant ces sept années, les ai-je assez souillés et profanés, ces purs et chastes souvenirs! Aussi n'ai-je point encore osé porter mes pas vers Mondeberre, tant je me reconnais indigne de rentrer dans ce saint asile. Il m'a semblé qu'auparavant je devais m'imposer, pour ainsi dire, une quarantaine morale; il me semble encore à cette heure que je vais y retrouver le fantôme de ma jeunesse, qui refusera de me reconnaître et s'enfuira d'un air irrité.

Le même au même.

Hier donc, après t'avoir écrit, je suis parti pour Mondeberre. J'ai fait la route au pas de mon cheval, lentement, religieusement, ainsi que se font les pèlerinages. Le ciel gris et voilé s'harmoniait avec les dispositions de mon âme. J'ai suivi les sentiers que suivait autrefois ma jeunesse; j'ai reconnu tous les bouquets d'arbres, tous les buissons en fleurs, tous les accidents du paysage; il n'y avait que moi de changé. J'aperçus bientôt à travers le feuillage les tours noircies du château féodal, la plateforme ombragée d'ormeaux, les pans de murs habillés de lierre. A ces aspects, j'ai senti plus profondément ma misère et ma déchéance; j'ai pleuré sur moi-même et me suis abîmé dans la mélancolie des jours mal employés. Ainsi j'allais comme autrefois, plein de trouble, le long de ces haies; seulement, au lieu du trouble poétique et charmant qui remplit d'harmonies

et d'images gracieuses le matin de l'existence, je traînais avec moi cette morne inquiétude, cette lourde fatigue, que laisse après elle la passion désabusée.

Je mis pied à terre à la petite porte du parc et j'entrai. Aussitôt je me sentis enveloppé d'ombre et de silence. Il me sembla que je retrouvais un Éden depuis longtemps perdu et regretté, et dans ce court enivrement j'oubliai les douleurs de l'exil.

Après avoir erré çà et là, j'allai m'asseoir sur un banc de pierre à demi caché sous un massif d'ébéniers et de lilas qui secouaient à l'entour leurs grappes embaumées. J'étais plongé depuis près d'une heure dans mes souvenirs, lorsque j'entendis le frôlement d'une robe et le bruit d'un pied léger sur le sable fin de l'allée. Je levai la tête et vis à quelques pas de moi madame de Mondeberre, non pas comme autrefois, pâlie par la douleur, austère et grave, ainsi qu'il sied aux veuves, mais fraîche, souriante et parée, comme la nature, de toutes les grâces du printemps. C'était bien son front intelligent et fier, mais rayonnant cette fois du doux éclat de la jeunesse ; c'étaient ses beaux yeux bleus moins les larmes qui en avaient terni l'azur; c'était sa noble démarche

moins les chagrins qui l'avaient brisée. Ses cheveux blonds, qu'autrefois elle cachait sévèrement comme un luxe mal séant au deuil, ruisselaient en boucles d'or le long de son visage. Les flots de gaze et de mousseline qui l'enveloppaient tout entière lui donnaient l'air d'une de ces apparitions vaporeuses que les poètes voient flotter sur le bord des lacs, dans la brume argentée des nuits. Je crus d'abord que c'était une illusion de mes sens, et je restai debout, immobile, à la contempler, tandis qu'elle m'observait de ce regard limpide et curieux qui n'appartient qu'aux gazelles et aux jeunes filles. Enfin je me décidai à marcher vers elle; mais à peine eus-je fait quelques pas, qu'elle s'enfuit, et je m'arrêtai à suivre des yeux sa robe blanche à travers la ramée. N'était-ce pas madame de Mondeberre en effet? Je la vis apparaître au bout de quelques instants, telle à peu près que je l'avais vue autrefois; seulement les années qui venaient de s'écouler avaient laissé sur ses traits, comme sur les miens, des traces de leur passage. Aussitôt que je l'aperçus, je courus vers elle, je pressai avec attendrissement ses deux mains sur mes lèvres et contre mon cœur. Elle-même était émue, et c'est à peine si, dans le trouble

des premiers moments, nous pûmes échanger quelques mots. Enfin je songeai à la chère enfant qui avait tant pleuré le jour de mon départ. Je parlai d'Alice à sa mère. « Elle vous a bien reconnu, me dit-elle; c'est elle qui m'a dit que vous étiez là. Je vous croyais encore à Paris. » Ces paroles me frappèrent d'étonnement et presque de stupeur. « Quoi! m'écriai-je, cette blanche et belle créature que je viens d'entrevoir... — C'est Alice, c'est ma fille, » répondit madame de Mondeberre avec un sourire de tendresse et d'orgueil. Quoi de plus simple, et ne devais-je pas m'y attendre? Ne savais-je pas que l'enfance hérite de ceux qui la précèdent, et que c'est des fleurs tombées de notre front que le temps tresse des couronnes à la génération qui nous suit? Vois pourtant quelle chose étrange! ma pensée ne s'était pas une seule fois arrêtée aux changements que ces sept années avaient dû amener chez Alice, et je croyais naïvement que j'allais retrouver sous ces ombrages l'enfant que j'y avais laissée. Heureusement la nature n'est ni oublieuse ni imprévoyante comme l'esprit de l'homme. Rien ne la distrait de son œuvre. Tout meurt et tout renaît; un nouveau jet remplace la pousse qui s'effeuille; à la voix qui s'éteint une voix plus

fraîche succède ; au flot qui se retire un flot plus harmonieux ; près d'une grâce qui se fane il en est toujours une autre qui fleurit. Ainsi, renouvelant sans cesse son impérissable beauté, la nature marche sans s'arrêter dans son immortelle jeunesse.

Mademoiselle de Mondeberre ne tarda pas à nous rejoindre. Elle rougit en nous abordant ; la jeune fille se souvenait sans doute et peut-être était-elle confuse des larmes qu'avait versées l'enfant. Moi-même je me sentais troublé. C'est qu'en effet, pour un homme encore jeune, je ne sais rien de plus troublant que de retrouver ainsi, dans tout l'éclat et dans toute la gloire de ses belles années, l'enfant qu'on a jadis aimée avec toutes les familiarités d'une tendresse fraternelle. Si de son côté la jeune fille n'a rien oublié, la gêne est égale de part et d'autre et la position doublement embarrassante. On se rappelle qu'on a joué ensemble sur les pelouses, qu'on s'est aimé, qu'on se l'est dit en toute liberté comme en toute innocence, et l'on est là, tremblant et rougissant, ne sachant quelle contenance garder, ni comment concilier les rapports familiers du passé avec la réserve mutuelle qu'on doit s'imposer désormais. Madame de Mondeberre comprit ce que la situation avait

de difficile, elle nous en tira avec sa grâce accoutumée.

Alice est l'image de la jeunesse de sa mère. Madame de Mondeberre est si belle encore et si jeune, qu'en la voyant près de sa fille on les prendrait pour les deux sœurs. En me retrouvant près de ces deux charmantes femmes dans ce parc où rien n'est changé, il m'a semblé que je ne m'en étais jamais éloigné et que j'avais rêvé l'absence et la douleur. Il suffit de revoir un instant les lieux et les êtres aimés pour combler aussitôt l'abîme qui nous en a longtemps séparés. Tu penses cependant à combien de questions il m'a fallu répondre. On eût dit que j'arrivais des lointains pays. Pour ces deux chastes créatures, qui n'ont jamais quitté leur nid, n'arrivais-je pas en effet des contrées lointaines? J'ai parlé de Paris et vaguement des ennuis qui m'y avaient assailli; j'ai dit mon dégoût du monde, ma résolution de vivre désormais dans le domaine de mes pères. Puis est venu mon tour d'interroger. J'ai demandé quels grands événements s'étaient passés à Mondeberre durant mon absence. On m'a répondu en souriant que les lilas avaient fleuri sept fois, et que les marronniers, qui balançaient leurs panaches blancs sur nos têtes,

avaient sept fois changé de feuillage. Ainsi causant, nous allions à pas lents, le cœur plein d'une douce joie, et recueillant comme des pervenches le long des allées les frais souvenirs que nous avions semés autrefois.

Sur le soir nous avons gagné le château; j'ai respiré, en y entrant, je ne sais quel bon parfum d'honnêteté, d'ordre et d'innocence, qui m'a reporté délicieusement aux meilleurs jours de mon jeune âge. J'ai tout revu, tout reconnu : les mêmes meubles étaient encore à la même place; les mêmes serviteurs qui m'avaient vu partir m'ont souhaité la bienvenue. Comme autrefois, la table du salon était chargée de fleurs, de livres et d'ouvrages de tapisserie. Le temps qui change tout n'a rien changé dans cet asile : il n'y a qu'une enfant de moins et qu'un ange de plus. Nous avons dîné sur la terrasse. Les nuages s'étaient dissipés ; le soleil, près de disparaître, envoyait ses derniers rayons mourir à nos pieds; les oiseaux, avant de s'endormir, nous donnaient leurs plus beaux concerts. Ce bienveillant accueil, cette hospitalité si franche et si gracieuse, ces deux nobles femmes qui me souriaient comme deux sœurs, ces serviteurs joyeux de me revoir, enfin cette belle nature qui semblait, elle aussi, fêter le retour de l'en-

fant prodigue, tout cela remplissait mon âme d'une pure ivresse. Parfois je me demandais si je veillais et si ce n'était pas un songe. Quand je partis les étoiles brillaient depuis longtemps dans le bleu du ciel. Je m'en retournai calme, heureux, rasséréné, meilleur enfin que je n'étais venu; mais je devais, en rentrant chez moi, retrouver le souvenir d'Arabelle, comme un malfaiteur qui se serait introduit dans ma maison et m'aurait attendu traîtreusement caché derrière ma porte.

On me remit une lettre que le facteur avait jugé convenable de n'apporter que le soir. J'examinai la suscription avec un sentiment de terreur; je reconnus la main d'Arabelle.

Je ne sache pas que jamais lettre soit arrivée plus mal à propos; il me sembla que c'était un créancier impitoyable qui réclamait le prix d'un jour de bonheur et d'oubli. Imagine un forçat un peu poétique parvenu à briser ses chaînes. Il s'est échappé le matin, et, durant tout le jour, il a bu à longs traits l'air enivrant de la liberté; il a marché tout un jour sans liens et sans entraves; il a vu le soleil se coucher dans sa gloire; il s'apprête à dormir sur un lit de mousse, sous la voûte étoilée, pour reprendre au matin sa course aventureuse. Tout le charme et tout

le ravit. Mais voilà qu'au moment où son cœur n'est qu'une hymne de délivrance, on le reprend, on l'arrête, on lui remet les fers aux pieds; voilà qu'on le ramène au bagne, qu'il croyait avoir fui pour jamais. Tel est l'effet qu'a produit sur moi cette lettre ; elle m'a rejeté violemment sur le sol de la réalité. Ce n'eût été la veille qu'un mouvement d'humeur; ce fut cette fois de la colère, presque de la haine. Je rompis le cachet et je lus quelques lignes. Au sortir du chaste et paisible intérieur où je venais de goûter des joies si simples et si pures, ce langage passionné me choqua comme un son faux et discordant. Et puis, toujours la même chose! Je n'ai pas eu le courage d'aller jusqu'au bout : je lirai le reste dans quelque roman nouveau.

Adieu. Quand tu seras las du bruit et de la foule, viens te reposer auprès de moi; tu trouveras toujours sur le pas de ma porte deux bras amis qui s'ouvriront pour te recevoir.

Karl Stein à Fernand de Peveney.

Ainsi tu romps avec la société : il faudra bien que la société s'en console. Vis aux champs, s'il te plaît d'y vivre. Les gentilshommes d'autrefois, qui valaient bien ceux d'aujourd'hui, cultivaient leurs terres et faisaient du bien à leurs paysans ; je ne pense pas que ce soit déroger que d'en faire autant. Seulement n'oublie pas que ton père ne fut un homme heureux que parce qu'il fut un homme utile. Être utile, c'est là la question. « Si vous vous sentez les passions assez modérées, écrivait un philosophe à je ne sais quel gentillâtre qui lui demandait conseil ; si vous vous sentez l'esprit assez doux, le cœur assez sain pour vous accommoder d'une vie égale, simple et laborieuse, restez dans vos domaines, faites-les valoir, travaillez vous-même, soyez le père de vos domestiques, l'ami de vos voisins, juste et bon envers tout le monde ; ser-

vez Dieu dans la simplicité de votre cœur : vous serez assez vertueux. » Toi, cependant, ne te hâte pas de décider irrévocablement de tes goûts, de ta vocation et de ta destinée; tu es sous le coup de préoccupations trop vives pour pouvoir encore sainement en juger. A Dieu ne plaise que je te blâme de songer à régler ta vie! J'écrirais volontiers, comme Pline le jeune, que le cours régulier des astres ne me fait pas plus de plaisir que l'arrangement dans la vie des hommes. Seulement, attends le calme et la réflexion; mets de l'ordre dans tes sentiments avant d'essayer d'en mettre dans l'agencement de ton existence. On ne jette pas l'ancre en pleine mer durant la tourmente.

Ici, rien de nouveau. Madame de Rouèvres est souffrante; elle ne voit et ne reçoit personne. On ne se gêne pas, dans le monde, pour attribuer à ton absence ce soudain amour de retraite et de solitude. Le monde est une petite ville où tout se sait. Je ne vois guère que le mari qui, fidèle à la tradition, ne soit pas dans le secret de la comédie. Fasse le ciel qu'il vive toujours dans la même ignorance! car je ne le crois pas homme à prendre patiemment son malheur. Plus il aurait poussé loin la confiance et l'aveuglement, plus il serait implaca-

ble dans son ressentiment et terrible dans sa vengeance. C'est une de ces âmes inflexibles dans leur droiture, qui pardonnent d'autant moins que, pour leur propre compte, elles n'ont pas besoin d'indulgence. Il aime sa femme, j'en ai la conviction, d'un amour plus profond et plus vrai que n'a jamais été le tien. Outragé dans son honneur et blessé dans son affection, j'ignore à quel parti il se résoudrait; mais à coup sûr ce ne serait point à la résignation. Je l'ai vu dernièrement; il m'a semblé tristement préoccupé de l'état maladif de la comtesse. Je lui ai conseillé les eaux et les voyages. Il y avait songé; mais la comtesse s'y refuse. C'est fâcheux : un petit voyage au Spitzberg aurait bien fait ton affaire. Bref, c'est là qu'en sont les choses. Pousse au dénoûment : j'ai hâte de nous savoir sortis de cette maudite galère.

Fernand de Peveney à Karl Stein.

Il semble qu'en retournant à Mondeberre j'ai remonté le cours de ma jeunesse et ressaisi par le bout de leurs ailes mes années envolées. Mon cœur se délasse et s'apaise; je n'entends plus en lui que le roulement sourd de la tempête qui s'éloigne. Souvent j'ai vu la Sèvres, grossie par les pluies d'orage, déborder et couvrir de limon et de sable nos champs et nos guérets; ce n'était qu'en rentrant dans son lit qu'elle reprenait, au bout de quelques jours, la transparence de ses ondes : c'est l'image de ma destinée. Quoi que tu puisses dire, je vivrai sous ce coin de ciel; la réflexion, mes instincts et mes goûts, tout m'y fixe et tout m'y enchaîne. Je ne serai pas inutile au bien-être de ces campagnes. Je me suis écrié d'abord, comme Alexandre, que mon père ne m'avait laissé rien à faire; mais, en y regardant de plus près, j'ai compris que,

dans la voie des améliorations, quelle qu'en soit la nature, le mieux est toujours à trouver. Je fais de grands projets; si je parviens à en réaliser quelques-uns, ma vie n'aura pas été stérile. Je fais aussi de doux rêves; s'ils ne m'échappent pas tous, ma vie n'aura pas été sans bonheur. Tu le vois, c'est un parti pris : déjà je construis des granges, je plante des peupliers, j'ouvre des chemins vicinaux. Cette activité de corps me repose des fatigues de l'âme. Tous ces détails de la vie rustique, au milieu desquels j'ai été élevé, me charment et m'attirent au delà de ce que je pourrais exprimer. La terre est bonne à ceux qui l'aiment et qui la cultivent. Tu ne sais pas, toi, de quel amour on se prend à l'aimer, et combien cet amour, à l'encontre de quelques autres, est sain au cœur et à l'esprit! Le soir, je monte à cheval, et la journée s'achève à Mondeberre. Là, on cause, on lit, on parle de ce qu'on a lu; quelque vieux gentilhomme du voisinage vient se mêler à l'entretien. Mademoiselle de Mondeberre se met au piano et chante; on va s'asseoir sur le banc de pierre, sous les touffes de lilas et de faux ébéniers, ou bien, si la soirée est belle, on fait atteler la calèche, et l'on gagne Mortagne ou Tiffauges. On admire le paysage, on s'arrête devant

les ruines, on évoque les vieux souvenirs. Près de se quitter, on s'étonne de la fuite des heures, et l'on se sépare en échangeant ce doux mot : à demain! Si je compare l'existence que je mène ici avec celle que je menais là-bas : ici, le repos dans le travail, des jours sereins, des relations paisibles, de chastes affections avouées à la face du ciel ; là-bas, l'agitation dans l'oisiveté, les soucis rongeurs, les efforts impuissants d'un amour épuisé, les querelles à essuyer, les soupçons à subir ; tous les tiraillements, toutes les exigences d'une passion qu'on ne partage plus, tout cela dans l'ombre et n'osant se montrer : alors je me demande comment il s'est pu faire que j'aie vécu là-bas de cette rude vie, lorsque j'avais ici un Éden ouvert à toute heure.

Mademoiselle de Mondeberre est charmante ; telle dut être sa mère à seize ans. Je ne sais rien de plus poétique ni de plus touchant que l'intérieur de ces deux femmes, qui, sans autres ressources que leur tendresse mutuelle, se font l'une à l'autre un monde toujours nouveau. Je ne pense pas qu'il soit possible de rencontrer entre deux créatures plus d'harmonies et de rapports, plus de sympathies et de convenances. Leurs cheveux ont la même nuance, leurs

yeux le même azur, leurs lèvres le même sourire, leur âme et leur esprit le même goût et le même parfum. Seulement, à cause de son éducation solitaire, n'ayant jamais quitté le domaine où elle a grandi, mademoiselle de Mondeberre a quelque chose de plus agreste et de plus sauvage qui ne messied point aux grâces de la jeunesse. Élevée loin du monde, elle en ignore le langage et les habitudes; mais il y a en elle cette élégance de race, cette distinction native que le monde n'enseigne pas. Elle est à la fois simple et fière, intelligente autant que belle. Pourquoi ne le dirais-je pas? Parfois, en la contemplant en silence, je me prends à songer au temps où j'approchais mes lèvres de cette fleur, alors en bouton; aux jours où mes doigts jouaient familièrement avec ces cheveux d'or, où ma main pressait cette main, où mon bras enlaçait cette taille. A ces souvenirs, malgré moi, confus et troublé, je sens un frisson courir de mes pieds à ma tête, et je n'ose m'avouer ce qui se passe dans mon cœur.

Mais, ami, que te conté-je là? Je voulais te parler d'Arabelle. Toutes ses lettres m'appellent à grands cris. Si tu la vois, dis, comme moi, que je fais bâtir, que j'ai trois procès sur les bras, et qu'avec la meilleure volonté du monde,

il m'est encore impossible de fixer l'époque de mon retour. Je lui ai écrit ce matin. En voici pour dix jours au moins, dix jours de repos, d'oubli, de pleine liberté! J'en suis depuis longtemps à tout ce que la tendresse a de plus calme et de plus fraternel. Il ne tiendrait qu'à elle de comprendre, mais il paraît que ces choses-là ne s'entendent pas à demi-mot. Elle souffre, j'hésite, et j'attends. Ce qu'il y a de vraiment désastreux, c'est que son amour semble augmenter à mesure que le mien s'en va. Si je mets trois bémols à mon style, elle me répond avec six dièzes à la clef; il faudra pourtant bien qu'elle en vienne à s'apercevoir que nous ne jouons plus dans le même ton.

Sais-tu que tu m'épouvantes avec les vengeances de M. de Rouèvres? J'en rêve toutes les nuits. Tu sais quel cas je fais de cet homme. Mais depuis quand as-tu découvert l'âme d'Othello sous cette froide enveloppe? J'imagine que tu veux rire. S'il aimait sa femme comme tu le dis, son amour eût été moins patient, moins aveugle, et voilà longtemps qu'il nous aurait tués tous deux.

Le même au même.

Je ne sais jusqu'à quel point mes lettres t'intéressent ; mais je me suis fait une si douce habitude de t'ouvrir mon cœur comme un livre dont je tournerais moi-même les feuillets, qu'il me serait désormais impossible d'en agir autrement avec toi. Si le livre t'ennuie, ferme-le sans te préoccuper de l'amour-propre de l'auteur. J'ai toujours pensé que ce doit être une chose bonne et profitable d'écrire jour par jour l'examen de sa propre vie. On s'habitue ainsi à se tenir constamment vis-à-vis de soi-même comme devant un juge. On se surveille avec plus de soin ; on apporte plus d'ordre dans ses actions et dans ses sentiments. Lorsqu'on sait qu'il faut chaque soir, sous la dictée de sa conscience, faire le relevé de la journée qui vient de s'écouler, on en devient plus circonspect et nécessairement meilleur ; on y gagne de se mieux connaître et de discipliner son

cœur. Tu comprends qu'à ces fins il m'est doux de t'écrire, puisque j'en retire à la fois les bénéfices d'une confession et le charme d'une confidence.

Ce soir, que te dirai-je? Je suis triste et ne sais pourquoi. J'arrive de Mondeberre. En ouvrant la porte du parc, j'ai entrevu mademoiselle de Mondeberre suspendue au bras d'un étranger qui m'a paru jeune, élégant et beau. Tous deux suivaient l'allée des marronniers et semblaient causer affectueusement. J'ai craint de troubler un si doux entretien; n'aimant pas d'ailleurs les visages nouveaux, j'ai refermé doucement la porte et m'en suis revenu sans avoir été remarqué. J'étais parti joyeux et léger, je suis revenu sombre et taciturne. Pourquoi ? je l'ignore. En rentrant chez moi j'ai grondé mes gens et rudoyé mes chiens. Te paraît-il convenable que mademoiselle de Mondeberre se promène ainsi le soir, dans un parc, seule, au bras d'un jeune homme? En fin de compte cela ne te regarde pas, ni moi non plus. Je dis seulement que c'est singulier. Depuis mon retour mademoiselle de Mondeberre ne s'est pas une seule fois appuyée sur mon bras. Mais ce jeune homme est sans doute le fiancé d'Alice ? C'est tout simple : il faudra bien qu'un

jour Alice se marie. Je viens d'y songer pour la première fois. Je suis triste, ami, jusqu'aux larmes. Qui m'aime ici? Dans la solitude de mon cœur, j'en viens à regretter l'amour orageux d'Arabelle. Je m'écriais l'autre jour que la nature est bonne, je me trompais, la nature n'est qu'indifférente : nous l'associons à toutes les dispositions de notre âme, mais elle ne se soucie ni de nos joies, ni de nos douleurs. Je suis seul, j'appelle, pas une voix ne me répond. Pourtant, mon Dieu! que cette nuit est belle! Qu'il serait doux à la clarté de ces étoiles, au milieu de tous ces parfums et de tous ces murmures qui montent de la terre au ciel comme des flots d'encens et d'harmonie, qu'il serait doux de reposer son front sur un cœur adoré, de mêler un hymne d'amour aux concerts de la création! Peut-être, à l'heure où je t'écris, ces deux jeunes gens errent encore sous les ombrages tutélaires; ils s'aiment, ils sont heureux.

Le même au même.

Je ne suis pas retourné à Mondeberre. En ceci je n'ai fait qu'obéir à un sentiment naturel de réserve et de discrétion. Je dois dire aussi que ce lieu a quelque peu perdu pour moi de son charme et de sa poésie. Pourquoi? je ne sais trop; peut-être m'était-il doux de penser que j'étais seul admis dans l'intimité du sanctuaire. Toujours est-il que ce n'est plus le même prestige. Il n'est pas douteux que l'étranger de l'autre soir ne soit le fiancé d'Alice. Ce matin je les ai vus passer tous deux à cheval dans le sentier du bord de l'eau. Je n'avais pas encore vu mademoiselle de Mondeberre en amazone : j'ai souffert de la voir ainsi. Je n'ai jamais aimé les femmes qui montent à cheval. On a remarqué, peut-être avec raison, qu'elles manquent en général de tendresse et de sensibilité. Il est très-vrai qu'à cet exercice leurs grâces primitives s'altèrent; leur caractère,

leurs goûts et leur allure y prennent quelque chose de hardi, de viril et d'aventureux qui les dépouille de leurs plus charmants priviléges. La bride et la cravache ne sont pas faites pour ces mains délicates; le chapeau de l'homme ne sied point à ces aimables fronts. Et puis, comprends-tu que madame de Mondeberre laisse ainsi sa fille courir les champs à l'aventure, en compagnie de ce jeune homme? Tout ceci me gâte un peu mon paradis et mes deux anges.

Le même au même.

Rien n'est changé dans ma vie. D'où vient donc que mon cœur est rempli d'allégresse ? Pourquoi triste hier et joyeux aujourd'hui ? Il faut toujours en revenir à cette exclamation banale : cœur de l'homme, abîme mystérieux !

Je me suis levé ce matin, résolu comme la veille à ne pas aller à Mondeberre. Le soir j'ai pris, sans y songer, le sentier accoutumé, et je suis arrivé à la porte du parc, décidé à ne point en franchir le seuil. Bref, je suis entré : le parc était désert. J'allai droit au château et trouvai au salon mademoiselle de Mondeberre seule avec l'étranger, tous deux au piano, à la fois riant, chantant et causant. Je crus comprendre que j'étais de trop, et je songeais à m'esquiver quand mademoiselle de Mondeberre me retint et me présenta à M. de B., son cousin. Pour le coup c'était un prétendu, car de tout temps les cousins ont plus ou moins épousé

leurs cousines. Nous n'eûmes pas échangé vingt paroles, que je le tins pour un fat et un sot. Il est des hommes qu'on hait à première vue; je sentis tout d'abord que je haïssais celui-ci. Il avait une certaine façon d'appeler Alice sa *jolie cousine* qui me donnait envie de lui tordre le cou. En l'examinant bien, je lui trouvai une beauté vulgaire, sans âme et sans intelligence, une élégance prétentieuse, une jeunesse compromise par un menaçant embonpoint. Ses gestes, son maintien, son langage, tout en lui me déplaisait, jusqu'au son de sa voix; à ce point que, moi qui ne suis pas d'humeur agressive, j'aurais payé cher le droit de le provoquer. Mademoiselle de Mondeberre semblait le trouver charmant: elle souriait à tout ce qu'il disait, et pour moi n'avait pas un regard. Je ne puis dire ce que j'ai souffert ainsi pendant une heure. M. de B. causait avec sa cousine; je mêlais à peine quelques mots à la conversation. Je voulais me retirer, mais une main de fer me scellait à ma place. Madame de Mondeberre entra; elle me demanda pourquoi on ne m'avait pas vu tous ces jours. En cet instant Alice, qui parlait avec son cousin dans l'embrasure d'une fenêtre, partit d'un frais éclat de rire; je me fis violence pour ne pas

aller les étrangler tous deux. Enfin je me levai. Me voyant prêt à m'éloigner, M. de B. me demanda si j'étais venu à cheval. Sur ma réponse affirmative, il m'offrit de m'accompagner jusqu'à Peveney, car c'était son chemin pour retourner à Nantes. J'acceptai avec empressement. Le compagnon n'était guère de mon goût, mais il me souriait de ne le pas laisser au logis. « Quoi! vous nous quittez sitôt! s'écrièrent madame de Mondeberre et sa fille en s'adressant au beau cousin. — Il le faut; répondit M. de B.; Pauline m'attend ce soir. » Je ne sais pourquoi ce nom de Pauline fut comme un rayon de soleil traversant la nuit de mon cœur. « J'espère, ajouta madame de Mondeberre, qu'à votre prochaine visite vous nous amènerez mon aimable cousine. » Je pensai qu'il s'agissait d'une sœur; le rayon s'effaça, mon cœur retomba dans sa nuit. Cependant nos chevaux attendaient dans la cour du château. Alice et sa mère se mirent à la fenêtre pour nous voir partir et nous envoyer le dernier adieu. Une fois en selle, nous les saluâmes de la main, et, comme nous nous éloignions au pas allongé de nos bêtes, j'entendis madame de Mondeberre s'écrier : « Gaston, embrassez pour moi votre femme! » A ces mots je me sentis si

léger, qu'il me sembla que la brise allait m'enlever comme une plume. Il se fit en moi un de ces coups de vent qui balaient le ciel en moins d'une minute. Je me pris bientôt à causer avec M. de B. Je m'étais singulièrement abusé sur son compte. Durant le trajet de Mondeberre à Peveney, j'appris à le connaître et à l'apprécier. C'est un jeune homme charmant, joignant aux plus nobles qualités de l'âme les dons les plus précieux de l'esprit. En arrivant à Peveney, nous étions déjà de vieux amis. Nous nous reverrons à coup sûr.

Telle est l'histoire de ma journée. Je t'écris, comme l'autre soir, à la même heure, près de ma fenêtre ouverte. La nature est bonne, la solitude est douce. En cet instant, la lune éclaire le sentier où j'ai vu passer hier mademoiselle de Mondeberre à cheval; qu'elle était belle, gracieuse et charmante avec sa jupe d'amazone et ses blonds cheveux au vent! on eût dit une jeune guerrière. Qu'ai-je donc aujourd'hui et d'où vient à mon cœur la douce ivresse qui l'inonde? Abîme, abîme mystérieux!

Karl Stein à Fernand de Peveney.

Pardieu! je te trouve plaisant avec tes mystérieux abîmes. En tout ceci, je n'aperçois ni plus d'abîmes que sur ma main, ni plus de mystères que d'étoiles en plein midi. Tu aimes mademoiselle de Mondeberre. Eh bien! mon cher garçon, je n'y vois pas grand mal. Elle est jeune, elle est belle; tu es jeune encore, et, nous pouvons le dire, passablement tourné. Vos propriétés se touchent : les armoiries de Peveney écartelées de Mondeberre ne feront point mal sur un écusson. Si vous vous aimez, il faut vous marier, mes enfants. Et pourquoi pas, Fernand? Ce n'est pas moi qui t'en voudrais blâmer. La famille, à tout prendre, est une bonne chose, et je ne sache pas que nos socialistes modernes aient rien imaginé de mieux. J'ai longtemps réfléchi sur tes goûts et sur ton caractère : je te dois cette justice, qu'au milieu même de tes plus

grands écarts, j'ai toujours reconnu en toi une âme amie de l'ordre et du devoir. Je te crois né pour le mariage, et j'ai la conviction que, si ton choix est bon, tu goûteras en cet état, le seul convenable en ce monde, tout le bonheur qu'il est permis de goûter ici-bas. Je me réjouis donc de te voir rôder, peut-être à ton insu, autour de la vraie destinée de l'homme : je te sens près de trouver ta voie. Seulement, ne te hâte pas ; que ton cœur se repose encore ; avant de l'offrir et de le donner, laisse-lui le temps de s'épurer et de refleurir ; qu'il soit digne de l'enfant qui l'aura su charmer. Et puis, Fernand, puisqu'il en est ainsi, tu dois à madame de Rouèvres, tu dois surtout à mademoiselle de Mondeberre d'en finir, sans plus attendre, courageusement et loyalement avec le passé. N'outrage ni tes souvenirs, ni tes espérances. Que madame de Rouèvres ne puisse jamais supposer que tu l'as délaissée pour former de nouveaux liens ; qu'elle ait du moins, dans son abandon, la consolation de se dire que tu ne l'as pas sacrifiée à une rivale plus belle et plus jeune, mais que ton amour a cessé parce que tout finit sur la terre. D'une autre part, que mademoiselle de Mondeberre ne puisse jamais soupçonner que ton amour pour elle a germé sous les cendres en-

core tièdes d'un autre amour à peine éteint, et que tu as profané son image en la mêlant aux préoccupations d'une passion agonisante. Respecte ces deux femmes, l'une parce que tout amour est respectable, même celui qu'on ne partage plus; l'autre, parce qu'on ne saurait entourer de trop de soins et de vénération ces jeunes et blanches âmes qui n'ont point secoué leur poussière virginale.

C'est tout ce que j'avais à te dire. Je me suis présenté plusieurs fois pour voir madame de Rouèvres; la comtesse est inabordable. Quant aux vengeances du mari, n'en ris pas. Cet homme est étrange; il lui échappe parfois, dans l'entretien le plus paisible, des mots qui me le font regarder avec stupeur. Sous des dehors d'une simplicité réelle, il cache une énergie qui serait terrible au besoin. Heureusement, il ne se doute de rien, et ne parle de toi qu'avec affection. Il se plaint de ta longue absence, et veut t'écrire pour hâter ton retour. Ils sont tous les mêmes. Adieu.

Fernand de Peveney à Karl Stein.

Le soleil n'envahit pas tout d'un coup l'horizon ; l'aube éveille d'abord les oiseaux et les brises ; l'orient blanchit et se colore ; de confuses rumeurs montent des vallées aux coteaux. Ainsi l'amour a son crépuscule matinal, rempli de frais mystères et de préludes enchanteurs. Pourquoi donc avoir si brusquement éclairé mon cœur ? Pourquoi cet empressement à le dénoncer à lui-même ? Pourquoi m'avoir sitôt appris ce que sans toi j'ignorerais encore ? Tu vas droit au but, et ne vois pas que tu supprimes ainsi ce que l'amour a de plus gracieux et de plus charmant, comme un homme qui retrancherait des spectacles de la nature les images et les harmonies qui précèdent le lever du jour.

Ami, qu'as-tu fait ? Je ne me doutais de rien ; j'étais sans trouble et sans défiance. Je me laissais aller mollement à la dérive du flot qui me

berçait, sans m'apercevoir seulement que j'avais quitté le rivage. Je voyais cette enfant tous les jours, mais ce que j'éprouvais auprès d'elle ressemblait si peu à ce que j'avais éprouvé jusqu'alors, que j'étais loin d'imaginer que ce pût être de l'amour. Comment donc, en effet, l'aurais-je soupçonné? L'amour n'avait été pour moi qu'une fièvre des sens, un transport au cerveau, je ne sais quoi d'inquiet et de maladif qui, même au plus fort de l'ivresse, pesait sur mon front comme une atmosphère orageuse. L'âme désordonnée d'Arabelle avait envahi tout mon être; l'amour ne m'était connu que par ses fureurs. Comment aurais-je pu, près d'Alice, me croire atteint de ce même mal dont j'étais encore meurtri et tout brisé? Le naufragé qui n'a vu l'Océan que soulevé par les tempêtes reconnaît-il dans l'onde unie comme un miroir la mer en courroux qui l'a jeté sans vie sur la grève? Je m'oubliais auprès de cette enfant comme au bord d'un lac pur et paisible. Je respirais sa jeunesse, et la sérénité de son regard descendait insensiblement dans mon sein. En la voyant, tous mes sens étaient ravis, sans qu'il me vînt à l'idée de me demander pourquoi. Sa beauté me pénétrait comme une douce flamme. Au lieu de me troubler, quand mon passé gron-

dait dans mon sein, sa seule présence suffisait à me calmer, pareille à l'étoile mystérieuse qui apaise les flots irrités. Le son de sa voix me charmait à mon insu, ainsi que le murmure des brises dans les bois : son sourire se jouait au fond de mon âme comme un rayon de lune dans le cristal d'une source. Lorsqu'elle marchait, c'était un fil de la Vierge qui glissait sur l'azur du ciel. Pouvais-je deviner, à ces enchantements, l'amour éclos ou près d'éclore? Je ne soupçonnais rien, je ne prévoyais rien : je subissais le charme sans songer à m'en rendre compte.

Malheureux, tu as changé tout cela! En éclairant mon cœur, tu as effarouché toute une jeune couvée d'espérances qui ne faisaient que de naître, et commençaient à peine de gazouiller. Depuis que tu m'as dit ce que je ne m'étais pas encore dit à moi-même, je ne sens en moi que trouble et confusion. Je n'aborde plus Alice qu'en tremblant. Je souhaite et je fuis sa présence ; je la crains et je la recherche. Contraint et silencieux auprès d'elle, loin d'elle je m'agite et je souffre. Je pâlis sous ses regards ; un de ses sourires précipite mon sang ou l'arrête : que sa robe m'effleure en passant, je frissonne de la tête aux pieds. Et cependant, ami, ce trouble que j'éprouve est si chaste, que les anges

eux-mêmes ne s'en effraieraient pas; le mal que j'endure est si doux, que je ne voudrais pas en guérir. Tu l'as dit, oui, c'est bien l'amour! c'est l'amour, ô mon Dieu, je le sens aux divins transports de mon âme, qu'il épure tout en l'agitant! Je le reconnais au fier sentiment de mon être, qu'il relève et qu'il améliore. C'est le céleste amour, tel que je le rêvais à vingt ans, et dont je n'avais jusqu'à présent embrassé que l'imparfaite image. Mais comment oser en parler? Où trouver des mots dont je n'aie point profané l'usage? Le cœur est si riche et la langue est si pauvre! Est-ce à toi, d'ailleurs, témoin et confident de mes folles tendresses, que j'ouvrirai mes nouveaux trésors? Mêlerai-je dans ta pensée les noms d'Alice et d'Arabelle? Parerai-je un amour naissant des dépouilles d'un amour évanoui? Ah! laissons-la germer en silence, cette fleur du véritable amour; enveloppons-la d'ombre et de mystère; craignons de la flétrir, même en la regardant!

Karl Stein à Fernand de Peveney.

Le temps presse. Je t'écrirai demain ; aujourd'hui, rien qu'un mot. Fernand, tu n'as pas un jour, pas une heure, pas un instant à perdre. Il y va de plus que ta vie. Après avoir lu ces lignes, écris à madame de Rouèvres. Écris-lui que tout est fini, sans rémission, sans appel, irrévocablement fini. Sois franc, sois ferme, sois brutal ; plus de pitié, point d'attendrissement. Qu'il n'y ait pas dans ta lettre un terme ambigu, une phrase équivoque, pas un brin d'herbe où se rattache l'espérance. Que ce soit comme un coup de hache asséné par un bras vigoureux. Porte toi-même cette lettre à la poste ; assure-toi qu'elle partira par le plus prochain courrier. Malheureux, que ne peux-tu lui coudre des ailes! Fais ce que je te dis, aveuglément, sans hésiter, sans demander pourquoi. Cela fait, sois prêt à tout, et tiens-toi prudemment sur tes gardes.

Fernand de Peveney à madame de Rouèvres.

Mes lettres vous offensent, mon silence vous blesse ; quoi que je puisse faire, je ne réussis qu'à vous irriter. Vous avez raison, le rôle que je joue est indigne de vous et de moi, et, quoi qu'il m'en coûte, j'aime mieux déchirer votre cœur que de le tromper. Arabelle, en partant, je vous ai dit un éternel adieu. Ne pensez pas que ce sacrifice ne m'ait point demandé d'effort, ni que je m'y résigne aisément. Je gémis autant que vous de la nécessité qui nous sépare ; à cette heure encore, si je croyais pouvoir quelque chose pour votre bonheur, j'oublierais que vous ne pouvez rien désormais pour le mien. Mais le bonheur est un échange, et qui ne reçoit rien ne rend rien. Rappelez-vous les luttes et les agitations au milieu desquelles nous venons de vivre : je sentirais en

moi le courage de recommencer une pareille vie que j'y renoncerais encore, ne voulant plus, ne devant plus vouloir d'un jeu funeste où je ne saurais risquer ma destinée sans compromettre en même temps la vôtre. J'avais compté sur l'absence pour pacifier votre tendresse et pour en calmer les orages ; d'une autre part, j'avais espéré de l'influence de ces campagnes pour reposer mon amour et pour en raviver les ardeurs ; je m'étais abusé. Votre tendresse s'est aigrie ; de mon côté, je n'ai retiré de la solitude que le sentiment réfléchi de mon impuissance et la résolution de ne plus m'exiler de ces lieux, où me fixent mes goûts paisibles et mes modestes ambitions. Ce n'est pas vous que je quitte, vous me serez éternellement chère ; c'est avec la passion que je romps, avec la vie de trouble et de désordre qui en est inséparable et qui répugne á tous mes instincts. Séparons-nous donc noblement, et qu'il ne se mêle à nos larmes d'autre amertume que celle des regrets. N'imitons pas ces amants opiniâtres qui ne brisent leur chaîne qu'après l'avoir arrosée de fiel et passent tout meurtris de l'amour à la haine, sans laisser place au souvenir. Ma résignation n'a rien qui vous

doive outrager : je vous rends, jeune et belle au monde où vous régnez ; j'ensevelis dans la retraite une jeunesse qui touche à sa fin, et dont vous aurez eu la plus belle part.

Karl Stein à Fernand de Peveney.

Tandis que là-bas tu te couronnais de bluets et de pâquerettes, voici ce qui se passait ici.

Hier, au saut du lit, sur le coup de dix heures, je venais d'achever la lecture de mon journal, et, dans cette position éminemment méditative qui consiste à se tenir assis sur le dos, je digérais nonchalamment les billevesées politiques et littéraires qu'on me sert chaque matin sous bande, en guise de déjeuner intellectuel, lorsque le jeune esclave qui cumule dans mon intérieur les fonctions de groom et de valet de chambre vint m'annoncer d'un air mystérieux qu'une dame voilée demandait à me parler. Ce ne pouvait être que madame de Rouèvres : c'était elle. Elle se précipita comme une lionne dans mon cabinet, et sans me donner le temps de dire un mot : « Que se passe-t-il? que fait Fernand ? pourquoi ne revient-il

pas? Vous le savez, parlez, ne me cachez rien : la mort vaut mieux que l'incertitude dans laquelle je vis depuis ce funeste départ. » Sa voix était brève, son visage pâle, son regard fiévreux. J'essayai de la calmer; mais elle m'interrompit aussitôt : « Il ne m'aime plus ! il ne m'aime plus ! » Et se laissant tomber dans un fauteuil, elle éclata en sanglots. Bien que je sois peu accessible aux émotions de cette nature, sa douleur me toucha. Je me décidai à mettre en jeu tout ce que le ciel m'a départi d'éloquence pour lui démontrer que tu n'avais point cessé de l'aimer. Madame de Rouèvres m'arrêta court, et je dus essuyer une bordée d'imprécations à ton adresse, dans lesquelles les noms d'ingrat, de parjure et de traître ne furent point épargnés. Je pensai que tu avais porté le dernier coup, et que, tout étant fini, il ne me restait plus qu'à prêcher la résignation. Je hasardai donc quelques maximes aussi neuves que consolantes sur l'instabilité des affections humaines ; mais à peine eut-elle compris où je voulais en venir, qu'elle se récria en demandant d'un ton superbe si je la jugeais indigne de ton cœur et de ton amour. Ne sachant plus à quel saint me vouer, je pris le parti de m'en tenir à mon rôle d'honnête homme, le plus simple

et le plus facile en ceci comme en toutes choses. Comprenant enfin qu'en venant à moi, elle n'avait obéi qu'au pressentiment de sa destinée, je résolus, tout en ménageant son orgueil et son désespoir, de déchirer le voile que tu n'avais fait encore que soulever. Je commençai par protester de la sincérité de ta tendresse : puis j'en vins doucement à lui laisser entrevoir que votre attitude vis-à-vis de M. de Rouèvres répugnait à la loyauté de ton caractère autant qu'à ton amour la vie de ruse et de duplicité, que vous aviez dû vous imposer vis-à-vis du monde. Ici, nouvel embarras! « N'est-ce que cela ? s'est-elle écriée ; je suis prête à lui tout sacrifier avec joie. Qu'il dise un mot ; honneur, fortune, considération, je foule tout aux pieds pour aller vivre seule avec lui au fond des bois. » A mon tour je me récriai ; je m'efforçai de lui faire entendre qu'on ne vit pas au fond des bois, que la passion n'est point éternelle, et qu'une heure arrive infailliblement où la raison reprend son empire. Mais voici bien une autre fête! Voici qu'au plus bel endroit de mon sermon, on vient m'annoncer qu'un étranger est là, qu'il demande à m'entretenir, qu'il n'a pas un moment à perdre. Je me jette hors de mon cabinet, et me trouve nez à nez avec

M. de Rouèvres, aussi grave, aussi froid, aussi calme que d'habitude. « Rien qu'un mot, me dit-il en refusant de s'asseoir. Ayant à vider une petite affaire, j'ai pensé qu'il ne vous déplairait pas de me servir de témoin. Ce soir, à huit heures, au bois de Vincennes, puis-je compter sur vous? — Toujours et partout, répondis-je. Cette affaire..... — Est de celles qui ne s'arrangent pas. — Puis-je savoir?..... — Rien n'est plus simple. » Et là-dessus, de me raconter que la veille, dans un raout, en passant près d'un groupe de jeunes gens qui ne le soupçonnaient pas si près, il avait entendu prononcer le nom de sa femme et le tien. « Le monde est infâme, ajouta-t-il; rien n'est sacré pour lui. Il s'attaque aux plus nobles âmes, il outrage les liens les plus purs. » Juge de ma consternation. Confident des amours de la femme, devais-je assister le mari dans une pareille lutte? L'honneur me criait que non; mais comment éluder la tâche que j'avais acceptée? A ce soir donc! dit le comte en se retirant. — A ce soir! » répétai-je sans oser lui toucher la main. Je retrouvai Arabelle plus morte que vive, l'œil hagard, la bouche livide. Elle avait tout écouté, tout entendu. Elle demeura longtemps muette, à me

regarder d'un air égaré. « Je suis perdue, » me dit-elle enfin. Je tâchai de la rassurer, mais à tout ce que je pus dire, elle ne répondit que ces mots : « Je suis perdue ! je suis perdue ! » Quand je la vis près de se retirer : « Qu'allez-vous faire ? lui demandai-je avec anxiété. — Je n'ai plus que deux refuges, dit-elle : si l'un m'échappe, l'autre plus sûr ne me manquera pas. » Je l'obligeai à se rasseoir ; je m'épuisai à lui prouver qu'il fallait attendre, que rien n'était désespéré, qu'elle allait tout compromettre en tout précipitant. Tout ce que je pus obtenir d'elle fut qu'elle ne déciderait rien sans m'avoir consulté. Elle partit. Je restai plus d'une heure à la même place, sondant avec effroi l'abîme entr'ouvert sous tes pieds. Le temps fuyait. Je t'écrivis à la hâte quelques lignes seulement pour te crier gare ! A sept heures, on vint m'avertir que la voiture du comte m'attendait à la porte. Durant le trajet, M. de Rouèvres s'entretint avec moi comme s'il se fût agi d'un rendez-vous de chasse. Arrivé sur le terrain, les conditions du combat une fois réglées, il prit une épée et se mit en garde. Ce fut l'affaire d'un instant. Je vis sa lame voltiger, s'allonger, glisser comme un éclair, puis se relever, rester immobile, tandis que notre

adversaire tombait roide sur le gazon. Ce n'est pas tout : il en restait un autre, un joli jeune homme, mince comme un roseau, blanc et rose comme une fille de quinze ans, cigare au bout des lèvres, œillet rouge à la boutonnière. Les témoins ayant décidé, pour égaliser les chances, que cette seconde affaire se viderait au pistolet, tous deux se placèrent à quarante pas de distance et marchèrent armés l'un sur l'autre. Au bout de dix pas, le jeune homme fit feu ; M. de Rouèvres ne broncha pas. Ce beau fils est un jeune brave : il s'effaça, croisa tranquillement ses bras sur sa poitrine, et continua de fumer, tandis que M. de Rouèvres s'avançait, pistolet au poing. A quinze pas, le comte l'ajusta et lui enleva le cigare qu'il tenait à la bouche. « Pardieu ! monsieur, dit le jeune homme avec humeur, vous êtes un maladroit ! — Au contraire, monsieur, répliqua M. de Rouèvres : on ne fume pas sous les armes. » Cela dit, il salua froidement et gagna sa voiture, aussi calme que s'il venait de tuer un lièvre et de manquer un lapereau. Fernand, si tu te bats jamais avec ce diable d'homme, que ce soit à coups de faux, à coups de sabre, à coups de canon ; mais garde-toi de l'épée et du pistolet.

Tel est le récit fidèle des événements de la journée d'hier. Maintenant que va-t-il se passer? A la grâce de Dieu. Voilà pourtant où t'aura conduit ton système de ménagements et de temporisation! Ou je me trompe fort, ou tu vas te trouver acculé dans la plus horrible impasse où puisse s'étouffer la destinée d'un galant homme. Ne comprends-tu pas, malheureux, que cette femme, depuis ton départ, ne cherche qu'un prétexte pour aller se jeter dans tes bras? La passion suffirait à l'y précipiter; mais penses-tu qu'elle hésite à cette heure, qu'elle se sent dénoncée à l'opinion et qu'elle voit son mari sur la voie de son déshonneur? Les sacrifices lui coûteront d'autant moins qu'elle n'a plus grand'chose à perdre et qu'il n'est rien d'ailleurs qu'elle ne sacrifiât avec joie à l'espoir de réveiller ton cœur et de ressaisir ton amour. Voyons, qu'as-tu fait pour parer le coup qui te menace? Cette lettre de rupture est-elle écrite? Est-ce franc, net, décisif? Ta main n'a-t-elle point tremblé? Ce n'est plus d'Arabelle qu'il s'agit cette fois, c'est de ton repos, de ton avenir, de ta vie tout entière. Puisse cette lettre arriver assez tôt! Si, fidèle à sa promesse, madame de Rouèvres ne tente rien sans m'avoir revu, sans m'avoir con-

sulté, rien n'est perdu. Je lui dirai, moi, que tu ne l'aimes plus ; ce courage que tu n'as pas eu, je l'aurai pour vous sauver tous deux. Mais qui me dit qu'il en est temps encore ? qui me dit qu'à cette heure madame de Rouèvres n'est pas sur la route de Peveney ?

P. S. Bon courage, ami ! rien n'est désespéré. Je n'ai pu arriver jusqu'à la comtesse ; mais j'ai vu le comte, qui m'a paru d'une sérénité parfaite. Il parle d'enlever sa femme pour la mener aux eaux. Je ne m'étonnerais pas que la conduite qu'il vient de tenir rendit Arabelle au sentiment de ses devoirs. On a vu de ces retours soudains : je crois même qu'on en cite jusqu'à trois exemples. Adieu donc ! Mon amitié, trop prompte à s'alarmer, s'était exagéré les dangers de la situation : tout est calme, rassure-toi.

I

Les deux dernières lettres de Karl Stein surprirent brusquement M. de Peveney au milieu de ses rêves de félicité rustique. L'une fut l'éclair, l'autre le coup de foudre. Fernand vit son passé se dresser comme un mur prêt à lui barrer l'avenir. Après avoir écrit à madame de Rouèvres et porté lui-même sa lettre à la poste, conformément aux ordres qu'il avait reçus, M. de Peveney compta les heures avec une anxiété qu'on peut imaginer sans peine. Il connaissait le sang-froid de son ami aussi bien que l'exaltation de sa maîtresse; il avait compris au premier cri d'alarme que le danger était imminent. Le lendemain, levé avant l'aube, il attendit l'arrivée du facteur dans d'inexprimables angoisses. En lisant le récit que lui faisait Karl Stein, ses perplexités redoublèrent. Il pressentit dans sa destinée quelque chose d'irréparable. Cependant les dernières lignes le

rassurèrent, et, en calculant que la lettre qu'il avait écrite la veille arriverait le lendemain à son adresse, il se remit de son épouvante.

Il alla le soir à Mondeberre; il y porta les préoccupations qui l'agitaient encore malgré lui. Il fut distrait, sombre, taciturne. Madame de Mondeberre en fit la remarque tout haut. Alice se mit au piano et chanta les airs qu'il aimait, tandis que sa mère l'interrogeait avec une discrète sollicitude; mais plus ces deux femmes s'empressaient autour de lui, plus il sentait augmenter sa tristesse. Il s'en revint en proie à une dévorante inquiétude, oppressé, mal à l'aise, comme si l'air eût été chargé de tempêtes. L'air était frais et le ciel pur : il n'y avait d'orageux que son cœur. En approchant de sa maison, il aperçut dans l'ombre une voiture attelée devant sa porte. Ses jambes se dérobèrent sous lui et son front se mouilla d'une sueur froide. Il eut la pensée de s'enfuir. Il s'enfuit en effet et ne rentra que bien avant dans la nuit; mais il ne put s'empêcher de sourire de ses terreurs et de gourmander sa faiblesse, en apprenant que la voiture qui l'avait si fort effrayé était celle de Gaston de B..., qui, se trouvant dans le voisinage, était venu pour lui serrer la main.

Le jour qui suivit fut le jour de la délivrance. Le facteur ayant passé sans s'arrêter, Fernand augura bien du silence de son ami et du silence d'Arabelle. En même temps il se dit qu'à cette heure sa lettre de rupture était nécessairement entre les mains de madame de Rouèvres. Libre! il était libre! Étrange liberté, qui lui apparaissait sous les traits d'une jeune reine, et qu'il saluait chargé de nouveaux liens : image de cette autre liberté que nous ne nous lassons pas de poursuivre, et que nous croyons avoir saisie quand nous avons changé d'esclavage!

Quoique un peu mêlée de trouble et d'appréhensions, cette journée fut pour Fernand véritablement enchantée. Dans l'après-midi madame de Mondeberre et sa fille vinrent le surprendre à son gîte. « Soyez bénies mille fois! dit M. de Peveney en leur donnant la main pour descendre de leur calèche. Votre présence ici réalise le plus doux de mes rêves; c'est un bonheur que je n'aurais pas osé solliciter. — Vous le devez à votre tristesse d'hier, dit madame de Mondeberre en souriant; d'ailleurs nous avions projeté depuis longtemps de visiter votre petit royaume. — C'est le vôtre, madame, ajouta Fernand en lui baisant la

main avec respect. » Tandis qu'ils parlaient, mademoiselle de Mondeberre était déjà dans le jardin, courant, légère et curieuse, le long de ces allées peuplées de son image, où Fernand la suivait d'un regard surpris et charmé. Embellie par la présence de ces deux aimables créatures, sa retraite s'anima tout à coup et prit une face nouvelle. Ce fut pour lui comme un avant-goût des félicités vers lesquelles son âme tendait en secret; il lui sembla qu'il faisait, pour ainsi parler, une répétition du bonheur. Ayant prié madame de Mondeberre de dîner à Peveney, il y mit tant d'insistance qu'elle y consentit. Ce fut le complément de la fête, et jamais favori recevant sa souveraine ne tressaillit de plus de joie ni de plus d'orgueil que Fernand en voyant sous son toit, à sa table, tant de grâce et tant de beauté. La joie brillait aussi dans les yeux d'Alice, et madame de Mondeberre, heureuse et recueillie, paraissait absorbée dans la contemplation de ces deux jeunes gens; car, bien qu'il eût essuyé les premiers orages de la vie, Fernand était encore dans tout l'éclat de la jeunesse. Le mauvais vent des passions avait passé sur son front, comme sur son cœur, sans en altérer la pureté. Il avait conservé tout le charme du jeune âge, de même qu'il en avait

encore le facile enthousiasme et tous les généreux instincts, si bien qu'en le voyant auprès de mademoiselle de Mondeberre, il était impossible de ne point fiancer par la pensée ces deux nobles et beaux enfants, tant ils semblaient créés l'un pour l'autre.

Quand l'heure fut venue pour Alice et sa mère de reprendre le chemin du château, Fernand s'excusa de ne les point accompagner. L'amour n'est que contradiction : loin de l'être aimé, il se consume et se dévore ; en sa présence, il aspire à la solitude, comme si l'image et le souvenir étaient plus doux que la réalité. Une fois seul, M. de Peveney s'abîma tout entier dans le sentiment de son bonheur. C'est surtout au sortir des passions tumultueuses qu'on se plaît aux chastes délices d'un amour jeune, honnête et pur. Fernand passa le reste de la soirée à chercher sur le sable la trace des petits pieds d'Alice, à s'asseoir çà et là où elle s'était assise, à baiser les objets qu'avaient touchés ses mains, à recueillir les débris de fleurs qu'elle avait effeuillées en se jouant. Puérilités charmantes ! adorables enfantillages ! malheur à celui dont vous avez cessé d'être l'occupation la plus sérieuse !

Cependant que faisait Arabelle ? Fernand ne

se le demandait plus. Bien qu'il n'en fût pas encore arrivé au point d'égoïsme et de philosophie où l'on se débarrasse d'un amour importun sans plus de souci que s'il s'agissait d'un vêtement passé de mode, tel est l'entraînement d'un amour qui commence et tel est le néant d'un amour qui n'est plus, que ce jeune homme, se jugeant hors de tout danger, s'abandonnait sans remords au charme de sa passion naissante.

Le lendemain, lorsqu'il s'éveilla, le soleil entrait à pleins rayons dans sa chambre. Il se leva le cœur content et l'esprit joyeux. Il y avait longtemps que la vie ne lui avait paru si légère. Il ouvrit la fenêtre et s'enivra de l'air du matin. Le facteur, en passant, lui remit une lettre de Karl Stein, quelques lignes seulement qui achevèrent de le rassurer. Sur le tantôt, il fit seller son cheval et se rendit à Mondeberre, ainsi qu'il s'y était engagé la veille. Il trouva au château M. et madame de B.... et quelques amis des environs, qui s'y réunissaient chaque année, à pareil jour, pour fêter l'anniversaire de la naissance d'Alice.

Lorqu'il parut, au trouble de mademoiselle de Mondeberre, il se sentit le roi de la fête. Jamais la belle enfant n'avait été si belle qu'en

ce jour, dans toute la fraîcheur de ses dix-sept ans accomplis. Fernand l'admirait à l'écart. Rien n'est si doux que de voir une jeune et noble créature entourée de chastes hommages, d'être soi-même mêlé à la foule, et de pouvoir se dire : — C'est moi qu'à l'insu d'elle-même son cœur, en s'éveillant, a choisi entre tous; c'est sous le feu voilé de mon regard que ce front se colore d'une aimable rougeur. J'ai donné la vie à cette blanche Galathée; c'est pour moi seul que ce lis a grandi; c'est sous mon toit qu'il achèvera de fleurir. — Telles étaient les pensées qu'en secret caressait Fernand, car il osait déjà la saluer dans l'avenir des noms charmants d'amante et d'épouse, lorsqu'il reconnut, s'avançant à travers les arbres du parc, un de ses serviteurs qui semblait le chercher d'un œil inquiet et d'un air mystérieux. M. de Peveney se troubla.

En cet instant, il était assis près de madame de Mondeberre, à quelques pas d'Alice, qui s'entretenait avec sa cousine, tandis que M. de B. et le reste de la société, groupés çà et là, agitaient les affaires du jour dans une discussion générale.

Fernand se leva, fit quelques pas vers son serviteur. Celui-ci lui remit une lettre et se re-

tira en silence. Le jeune homme examina la suscription : à la hâte et fraîchement tracés, les caractères étaient à peine lisibles; l'encre en était encore humide. Pliée précipitamment, la lettre n'avait pas de cachet. Toutefois, soit discrétion, soit qu'il sût à quoi s'en tenir, M. de Peveney ne l'ouvrit point; mais, la froissant entre ses doigts, il alla reprendre sa place.

A peine fut-il assis, les conversations cessèrent brusquement, et tous les regards se tournèrent vers lui avec inquiétude. Il était si pâle et si défait qu'on pensa qu'il allait se trouver mal. Il essaya de sourire; ses lèvres s'y refusèrent. Il voulut parler; on eût dit, à l'étranglement de sa voix, qu'une main de fer lui serrait la gorge. Pendant ce temps, un œil observateur aurait pu lire sur le visage de mademoiselle de Mondeberre ce qui se passait sur celui de Fernand. Enfin, par un violent effort, M. de Peveney parvint à dompter le trouble de son âme et à ressaisir ses esprits égarés. Tout fut expliqué par une indisposition subite et passagère, et il n'y eut qu'Alice et sa mère qui ne se contentèrent pas de la banalité de la formule. Toutes deux observaient Fernand, l'une à la dérobée, l'autre avec une anxiété maternelle. Cependant, les entretiens s'étant renoués, M. de

Peveney profita d'un instant où la discussion, redevenue générale, absorbait toutes les attentions, pour s'esquiver sans être remarqué. Il courut aux écuries du château, brida lui-même son cheval; mais, comme il s'apprêtait à mettre le pied à l'étrier, il aperçut, venant à lui, madame de Mondeberre, dont il n'avait pu réussir à tromper la sollicitude.

« Vous partez, vous souffrez; qu'avez-vous? dit-elle en l'entraînant doucement sous les tilleuls qui ombrageaient la cour. Mon enfant, qu'il soit permis à ma tendresse de vous donner ce nom, ajouta-t-elle en lui prenant les mains avec effusion; confiez-moi le mal de votre âme. Ce n'est pas moi qu'on trompe et qu'on abuse. Depuis quelques jours, vous n'êtes plus le même. Versez vos peines dans le sein de votre vieille amie, car je suis votre vieille amie, Fernand. Votre père m'aimait et j'aimais votre père. Vous ne savez pas, je ne vous ai pas dit que, peu de temps avant sa mort, et pressentant sa fin prochaine, il me confia le soin de votre destinée. Vous ne savez pas quels doux rêves nous avons échangés, mêlés et confondus durant les derniers jours qu'il passa sur la terre. Craignant d'enchaîner vos inclinations et de contrarier vos instincts, je dus vous laisser ignorer l'avenir

que nous vous avions préparé en silence. Vous n'avez rien su, je ne vous ai rien dit : vous cependant, depuis votre retour, n'avez-vous pas pénétré mes projets et deviné mes vœux les plus chers ?

— Madame, s'écria M. de Peveney d'une voix déchirante, voulez-vous que je meure de douleur à vos pieds ? Prenez pitié de ma misère ! Ne montrez pas le ciel à un malheureux qui vient peut-être de le perdre à jamais !

— Quel chagrin vous égare ? reprit avec bonté madame de Mondeberre. Jeune ami, confiez-vous à moi qui suis prête à vous confier ce que j'ai de plus précieux au monde. Voilà longtemps que dans mon cœur je vous nomme mon fils. Quand je vous connus, à peine échappiez-vous à l'adolescence, et dès lors je caressai en vous un espoir confus et lointain. Je vous vis sans effroi quitter nos campagnes : ce départ servait mes desseins. Je savais que vous me reviendriez, éprouvé peut-être, mais partant meilleur. Fernand, vous êtes revenu. Je m'étais alarmée de votre longue absence ; quelle ne fut pas ma joie de vous retrouver digne du trésor que je vous réservais, et d'assister jour par jour à la réalisation de mes espérances ! Vous le voyez, je vais au-devant de vos aveux :

c'est une mère qui vous parle ; jugez par là si je vous aime et si je mérite votre confiance.

— Madame, répondit M. de Peveney avec un sombre désespoir, je serais le plus heureux des hommes si je n'en étais le plus infortuné et le plus misérable. Digne à la fois de l'envie et de la pitié de tous, je porte en moi le ciel et l'enfer; Dieu m'accable en même temps de ses bienfaits et de ses rigueurs. N'en demandez pas davantage. Je ne sais pas moi-même le destin qui m'attend; mais, quel qu'il soit, croyez, madame, que, tant que je vivrai, votre image et votre souvenir rempliront tout entier mon cœur. »

A ces mots, il sauta sur son cheval et partit. Qu'allait-il faire? Sa tête était comme une arène où mille projets en lutte se détruisaient les uns les autres. Il pressait avec rage les flancs de son cheval dans l'espoir de se briser le crâne contre les arbres du chemin. Une fois seul, libre de toute contrainte, il s'était abandonné sans frein aux mouvements impétueux de son âme. Pâle, les yeux ardents et les lèvres tremblantes, à demi plié sur sa selle, on l'eût dit emporté dans l'espace par l'orage de sa colère. Durant le trajet de Mondeberre à Peveney, il comprit la haine et toutes ses fureurs ;

dans l'égarement de ses sens déchaînés, il aborda tour à tour la pensée du meurtre et celle du suicide. Enfin son cheval s'arrêta tout fumant devant la grille du jardin.

II

Fernand mit pied à terre, et, avec cette résolution brutale que donne le désespoir, il entra d'un pas ferme dans sa maison. Il la trouva déserte; rien n'y révélait la présence ni même l'arrivée récente d'aucun hôte. Il appela ; pas une voix ne répondit. Ses gens, qui ne l'attendaient que le soir, étaient absents ; le serviteur qui lui avait porté la fatale nouvelle n'était point encore de retour. Un rayon d'espérance éclaircit son front et traversa son cœur. Cette lettre qui venait de le ramener comme la foudre, il se rappela tout à coup qu'il ne l'avait même pas ouverte, qu'il n'en connaissait que la suscription. N'avait-il pas été trop prompt à s'effrayer ? Ses yeux ne l'avaient-ils point abusé ? Prêt à sourire encore une fois de sa terreur et de sa faiblesse, il prit cette lettre dans la poche de son habit ; mais comme, après avoir examiné de nouveau

avec une attention sérieuse les caractères de l'adresse, il se préparait à l'ouvrir, il entendit le frôlement d'une robe dans l'escalier qui montait à sa chambre, et presque au même instant il se sentit enlacé par les bras d'une femme qui le couvrait de pleurs et de baisers, en s'écriant d'une voix éperdue :

« Fernand! mon Fernand! c'est donc vous qu'enfin je revois! Hélas! j'ai bien pleuré, j'ai bien souffert.... Tous les spectres hideux, tous les pâles fantômes que l'absence traîne avec elle, je les ai tous vus, dans mes nuits sans sommeil, s'abattre à mon chevet. Cruel, pourquoi ne venais-tu pas? et que tes lettres étaient froides! J'ai cru que tu ne m'aimais plus, ingrat, et j'ai souhaité mourir.... Tu souffrais aussi, mon Fernand ; ton cœur s'indignait de la ruse, et ton amour de la contrainte. C'était là le secret, n'est-ce pas, de tes sombres emportements et de ton humeur irascible? Je t'ai compris enfin! Mais, toi, comment ne comprenais-tu pas que, sur un mot, sur un geste de toi, j'aurais tout quitté pour te suivre? Tu le savais, ton âme généreuse a voulu me laisser toute la gloire du sacrifice. Eh bien! je suis venue, me voici! me voici désormais tout entière à toi seul. Parle-moi ; pourquoi me re-

garder ainsi ? C'est la surprise, c'est la joie : moi-même, je ne me connais plus ; je ris, je pleure, je suis folle ! »

Ainsi parlant, riant en effet et pleurant à la fois, elle baisait les mains de Fernand et se suspendait, comme une liane, au cou du jeune homme, tandis que celui-ci, debout et immobile, blanc et froid comme un bloc de marbre, la regardait d'un air stupide et paraissait ne rien comprendre aux paroles qu'il entendait. Elle l'entraîna vers un divan qui occupait le fond de la chambre, le fit asseoir comme un enfant, et, s'agenouillant à ses pieds :

« Te souviens-tu, lui dit-elle, d'un temps où ton amour ombrageux et jaloux s'irritait de n'être pas pour moi la vie tout entière ? Sois heureux, je n'ai plus que toi. Ne t'effraie pas de ce que j'ai fait ; surtout ne m'en remercie pas. Ce que je quitte ne vaut pas un regret ; j'aurais quitté le ciel avec joie, si le ciel pouvait être où mon Fernand n'est pas. Que n'es-tu pauvre, malheureux et proscrit ! Je ne sais que ta fortune qui soit de trop dans mon bonheur. Mais parle-moi donc, mon Fernand ! dis-moi que tout ceci n'est point un rêve, car ce rêve enchanté, je l'ai fait si souvent, qu'à cette heure même, à tes pieds que j'embrasse,

je me demande si ce n'est pas une illusion près de m'échapper encore une fois.

— Non, non, ce n'est point un rêve, s'écria, en se frappant le front, M. de Peveney, que ces derniers mots venaient de ramener violemment au sentiment de la réalité. Mais vous n'avez donc pas reçu ma dernière lettre ? ajouta-t-il en se levant.

— Voilà deux jours, répondit Arabelle, que je suis sortie de ma maison pour n'y plus rentrer. De quelle lettre parles-tu ?

— Sortie de votre maison pour n'y plus rentrer ? Mais votre mari ? demanda M. de Peveney qui se contenait à peine.

— Mon mari, mon amant, mon Dieu, c'est toi ! » s'écria madame de Rouèvres toujours agenouillée, en pressant contre son sein les genoux de Fernand.

L'espoir que tout n'était pas perdu rendit à M. de Peveney sa présence d'esprit. Il sentit qu'il avait besoin de tout son sang-froid pour examiner la situation, et voir s'il n'était pas possible de se tirer d'un si mauvais pas.

« Voyons, Arabelle, dit-il en la relevant d'assez mauvaise grâce, cessons, je vous prie, ces enfantillages. Asseyez-vous là près de moi, et répondez à mes questions. Avez-vous, avant

de partir, instruit M. de Rouèvres de votre résolution ? Votre mari sait-il où vous êtes ?

— M. de Rouèvres ne sait rien encore, répondit Arabelle un peu troublée de l'attitude de son amant. Il me croit à sa villa d'Auteuil, où, dans huit jours, il doit venir me prendre pour me conduire aux eaux.

— La dernière lettre que je vous ai écrite, reprit le jeune homme, est depuis hier à votre hôtel. M. de Rouèvres a-t-il jamais violé votre correspondance ?

— Jamais, répondit Arabelle.

— Que deviennent les lettres qui, durant votre absence, arrivent à votre adresse ? Passent-elles sous les yeux de votre mari ?

— Jamais. D'ailleurs, en partant, j'ai donné des ordres pour qu'on les brûlât.

— C'est bien, dit M. de Peveney. Ainsi, ajouta-t-il, vous êtes partie depuis deux fois vingt-quatre heures, et vous êtes censée à Auteuil, attendant M. de Rouèvres, qui a promis d'aller vous y rejoindre au bout d'une semaine, à compter du jour de votre départ ? D'après ce calcul, nous avons devant nous cinq jours au moins de répit et de liberté.

— C'est plus qu'il n'en faut pour quitter la France ! s'écria avec joie madame de Rouèvres,

qui crut avoir enfin compris où tendaient les questions de Fernand. Sois tranquille, ajouta-t-elle, j'ai tout prévu, tout disposé pour notre fuite. »

M. de Peveney ouvrit une fenêtre qui donnait sur la cour, et, apercevant son serviteur qui revenait de Mondeberre :

« André, cria-t-il, prends mon cheval, cours à Clisson et demande quatre chevaux de poste. Brûle la route, je t'attends dans une heure.

— Nous partons ! nous partons ! s'écria madame de Rouèvres. Fernand, l'Italie nous appelle ; que de fois dans nos rêves nous l'avons visitée ensemble !... »

M. de Peveney se prit à regarder cette femme avec un sentiment d'étonnement mêlé de compassion, sans songer que cette exaltation, qu'à cette heure il prenait en pitié, avait été longtemps son orgueil et ses délices les plus chers.

« Arabelle, s'écria-t-il enfin avec un ton d'autorité qui la fit tressaillir, vous avez eu tort de disposer de ma destinée sans m'avoir consulté. Il n'entre ni dans mes goûts ni dans mes principes d'accepter des sacrifices de la nature de ceux que vous m'offrez trop généreusement ; mon cœur n'est pas assez riche pour les reconnaître ;

je ne sens en moi ni la passion ni l'entraînement qui excusent et légitiment de si étranges entreprises. Vous l'avez dit, nous allons partir; je vais vous reconduire à votre maison d'Auteuil. Rassurez-vous pourtant ; mon projet n'est pas de vous abandonner lâchement dans la position périlleuse où votre imprudence nous a jetés tous deux. Si je forfais à l'amour, je ne faudrai point à l'honneur. Je suis prêt à subir avec vous toutes les conséquences de votre égarement ; mais, auparavant, je vous dois et me dois à moi-même de tout tenter pour les prévenir. »

Madame de Rouèvres demeura quelques instants écrasée sous le coup imprévu de ces rudes paroles. L'orgueil la releva et la soutint.

« Vous-même rassurez-vous, dit-elle avec fierté ; si j'ai cru pouvoir disposer de votre destinée, je ne me reconnais point le droit de vous embarrasser de ma personne. Je ne suis pas venue m'imposer à votre indifférence ni réclamer de votre honneur ce que me refuserait votre amour. Si je me suis trompée, c'est à moi seule de porter la peine de ce que vous avez eu raison d'appeler mon égarement. »

A ces mots, elle fit quelques pas vers la

porte. M. de Peveney courut à elle et la retint. Quelque importun, quelque irritant que soit un amour qu'on ne partage plus, il n'est point d'homme qui se résigne aisément à perdre l'estime du cœur où il a régné, et tel a résisté à toutes les supplications de la tendresse et à toutes les imprécations de la haines, qu'une parole de dédain soumet aussitôt et ramène. D'ailleurs Fernand se jugeait responsable du parti qu'allait prendre Arabelle, et, s'il ne dépendait pas de lui d'agir en amant, tous ses instincts lui faisaient une loi de se conduire en galant homme.

La passion est ainsi faite : humble et fière, superbe et suppliante, aussi prompte à l'espoir qu'au découragement, un regard l'abat, un sourire la relève. Se sentant retenue par M. de Peveney, madame de Rouèvres crut voir aussitôt les bras d'un amant s'ouvrir avec joie pour la recevoir et l'étreindre.

« Ah ! s'écria-t-elle avec transport, j'ai le secret de ta belle âme. Tu te demandes avec inquiétude si je ne les regretterai pas un jour, ces biens auxquels j'aurai renoncé pour te suivre. Tu crains d'être égoïste en acceptant l'offrande de ma vie tout entière. Que tu sais peu le prix de ton amour ! »

Elle parla longtemps avec la même exaltation, se retenant ainsi à un dernier rameau d'espérance. M. de Peveney l'avait fait asseoir près de lui; il comprit, en l'écoutant, que, pour en arriver à ses fins, il devait user de ruse et se garder d'exaspérer cette passion en la heurtant de front. Il n'ignorait pas à quelle âme il avait affaire, ni quels ménagements il avait à garder pour ne la point mettre aux abois. Il attira donc Arabelle doucement sur son cœur, et commença par l'entretenir avec une affectueuse gravité, tempérant tour à tour, par la tendresse ou par la raison, ce que ses discours pouvaient avoir de trop sévère ou de trop passionné. Arabelle l'écouta d'abord avec une attention inquiète; mais à peine eut-elle entrevu où Fernand voulait en venir, qu'elle se cabra de nouveau sous le frein. Vainement M. de Peveney passa-t-il de la prière à l'emportement, en vain parla-t-il en maître et en esclave; il ne put ni la dompter ni la fléchir.

« A quoi bon tous ces discours et pourquoi vous donner tant de mal? s'écria-t-elle avec un sang-froid plus terrible que la colère; je ne vous demande point d'égards ni de pitié. Encore une fois ce n'est pas d'une affaire d'honneur qu'il s'agit ici, non plus que d'un cas de

conscience. M'aimez-vous ? ne m'aimez-vous plus ? Oui ou non, et tout sera dit. »

Poussé à bout, M. de Peveney ne retint plus la vérité prête à s'échapper, comme un glaive, de sa poitrine ; mais au premier mot qui sortit de sa bouche, il s'arrêta court, et madame de Rouèvres frissonna comme une biche qui, du fond des bois, entend résonner le cor des chasseurs.

III

Un bruit de pas montait dans l'escalier. Prompt comme la pensée, M. de Peveney se précipita vers la porte. Au même instant cette porte s'ouvrit, et Fernand se trouva face à face avec un personnage qu'il n'attendait pas.

« Je regrette, monsieur, dit le malencontreux visiteur, d'entrer ainsi à l'improviste; mais la faute en est à vos gens. Depuis près d'une heure que je suis votre hôte, j'aurais pu croire la maison inhabitée si les éclats de votre voix ne fussent parvenus jusqu'à moi. Comme je ne suis pas tout à fait étranger à ce qui se passe céans, et que vos affaires sont à peu près les miennes, j'ose espérer que vous voudrez bien, madame et vous, excuser ce que mon apparition peut avoir de brusque et d'imprévu. »

A ces mots, il fit quelques pas en avant et salua madame de Rouèvres. Fernand était toujours à la même place, debout et immobile.

Assise sur le divan, Arabelle n'avait point changé d'attitude ; pâle, les yeux baissés, mais sans émotion apparente, si bien que, la voyant sans peur, on l'aurait pu croire sans reproche.

Entre elle et lui, le nouveau venu se tenait impassible et grave. C'était un homme qui pouvait avoir près de quarante ans. L'élégance sévère de son costume s'harmoniait avec la froide politesse de son langage et de ses manières. Quand même les lignes de sa figure n'eussent pas trahi le pur sang des aïeux, ses gestes et son maintien auraient suffi pour révéler la présence d'un gentilhomme. Il était d'ailleurs impossible de lire sur le marbre de son visage ce qui s'agitait dans son cœur. Nul au monde, en le voyant ici pour la première fois, n'aurait pu raisonnablement supposer qui était cet homme, quel dessein l'amenait, quel rôle il allait jouer dans ce drame.

« Monsieur, dit enfin madame de Rouèvres, vous pouvez me tuer, c'est votre droit, c'est votre devoir, » ajouta-t-elle avec fermeté.

Entre le parti que conseillait l'égoïsme et celui que prescrivait l'honneur, M. de Pereney n'hésita point.

« Monsieur, dit-il, ce n'est qu'à moi seul que doivent s'adresser votre vengeance et votre res-

sentiment. Seul je suis coupable. C'est moi qui, à force de ruse et d'adresse, suis parvenu à détourner madame de Rouèvres de la ligne de ses devoirs ; c'est moi qui l'attirai dans un piége, moi qui l'entraînai à sa perte. Je sais par avance tout ce que vous pouvez me dire là-dessus ; ma vie vous appartient, lavez votre honneur dans mon sang. »

Arabelle poussa un cri d'effroi et fit un mouvement pour se jeter entre son amant et son mari. M. de Rouèvres l'arrêta.

« Calmez-vous, madame; vous aussi, monsieur, calmez-vous, dit-il avec un imperturbable sang-froid. Nous sommes entre gens comme il faut : s'il vous plaît, nous règlerons nos comptes sans scandale et sans bruit. Veuillez donc vous asseoir et m'écouter tous deux, car il est indispensable que vous entendiez l'un et l'autre ce qu'il me reste à dire à chacun de vous en particulier. »

Ce disant, il prit un siége et se tournant vers Arabelle, sans ironie, sans morgue, sans humeur, avec l'aisance et le savoir-vivre que donne une longue habitude du monde, de ses lois et de ses usages :

« Madame, lui dit-il, je vais bien vous sur-

prendre: je ne vous tuerai pas, je m'abstiendrai de toute plainte et de tout reproche; je tiens même à savoir si je n'ai pas à vous adresser des excuses, car je m'y croirais obligé dans le cas où, par quoi que ce soit dans ma conduite, j'aurais eu le malheur de justifier la vôtre. C'est vous-même que j'en ferai juge. »

A ces mots, Fernand se leva.

« Il est, dit-il, pour le moins inutile que j'assiste à ces explications; permettez que je me retire.

— Restez, monsieur, restez, répliqua M. de Rouèvres avec autorité. Je serai bref: dans un instant je suis à vous. »

M. de Peveney s'étant rassis, M. de Rouèvres poursuivit en ces termes:

« Peut-être, madame, n'avez-vous pas oublié quelle était votre destinée lorsque j'eus l'honneur de vous offrir la mienne en partage. Nos pères s'étaient connus dans l'émigration. Le vôtre ne devait vous laisser en mourant qu'un nom sans tache pour unique héritage. Il mourut. Presqu'en même temps la révolution de Juillet envoyait dans l'exil les seuls protecteurs qu'il vous fût permis d'invoquer. Vous étiez sans amis, sans soutien, sans fortune. Ma mère

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

vous recueillit avec tendresse ; et plus tard, séduit par vos grâces, non moins touché du malheur de votre jeunesse, je vous priai d'accepter mon nom. Vous savez que je ne m'y hasardai qu'en tremblant. Quoique jeune encore, je n'étais plus à l'âge où l'argile dont nous sommes pétris peut se transformer au feu des passions et recevoir une empreinte nouvelle. Dans la défiance où j'étais de moi-même, je pensai qu'avant de vous enchaîner par des liens éternels, il était de mon devoir de renseigner votre cœur et d'éclairer votre inexpérience. Je ne vous cachai rien de mes goûts, de mes idées, de mon caractère ; j'appelai vos réflexions sur ce lien que je vous proposais de nouer ; je vous exposai de quelle façon sérieuse et solennelle j'envisageais le mariage ; loin de songer à séduire votre esprit par des peintures attrayantes, j'essayai de l'effrayer par la gravité des obligations mutuelles ; j'allai même jusqu'à vous exagérer les charges de l'association. Je ne vous montrai pas le bonheur comme une conquête facile ; mais, vous arrêtant au pied de la côte dont il est le couronnement, je vous demandai si vous vous sentiez le courage de vous appuyer sur mon bras pour aller le chercher là-haut. Quant tout fut dit, pour toute réponse

vous me tendîtes votre main ; je la pris avec un religieux respect, mêlé d'amour et de reconnaissance, et m'engageai devant Dieu à vous aimer, à vous servir. En votre âme et conscience, ai-je failli à mes engagements ? »

A ces mots, M. de Rouèvres s'interrompit comme pour laisser à sa femme le temps de répondre. Arabelle se tut ; il reprit :

« Vous, cependant, vous m'avez trompé. J'avais fait de vous ma compagne ; vous avez fait de moi votre maître. A la franchise et à la loyauté, vous avez préféré l'hypocrisie et le mensonge ; substituant ainsi aux vertus de l'égalité tous les vices de l'esclavage, vous vous êtes abaissée au plus lâche, au plus vil, au plus honteux des adultères. En revenant sur le passé, à présent que j'en ai la clef, j'y trouve à chaque pas les traces de vos ruses et de vos perfidies ; j'y vois par combien de détours vous avez abusé de mon aveugle confiance, et je me demande avec un douloureux étonnement comment deux jeunes cœurs ont pu se soumettre à de si infâmes manœuvres ; je doute ou je m'indigne que l'amour, ce rayon de Dieu, ait pu descendre un seul instant dans cet abîme de basses trahisons. Quoi ! durant des mois entiers, qui sait ? durant des années peut-être,

vous vous êtes joués de cet homme qui vous aimait tous deux et vous respectait à ce point qu'il eût craint de vous outrager par l'ombre d'un soupçon jaloux! Quoi! vous, jeune homme, qui me serriez la main et que j'appelais mon ami! Quoi! vous, vous, Arabelle!... Ce qu'il est révoltant d'entendre, mais ce qu'il faut pourtant oser dire, c'est que, pour mieux me tromper sans doute, vous nous avez trompés tous deux. Si, comme je veux le croire pour l'honneur de monsieur, vos complaisances n'étaient qu'un artifice de plus, je dois convenir, madame, que vous jouez bien certaines comédies.

— Assez, monsieur, assez! s'écria M. de Peveney en se levant; vous oubliez que vous êtes chez moi et que vous outragez une femme.

— Je comprends, répliqua M. de Rouèvres toujours avec le même sang-froid, que vous rougissiez à ces mots, vous de honte, et vous de colère; moi-même je sens mon cœur soulevé de dégoût. Vous me rappelez que je suis chez vous, monsieur de Peveney; permettez-moi de vous faire observer qu'à quelque point que je m'oublie, je n'userai jamais sous votre toit d'autant de liberté que vous en avez pris sous le mien. Je n'outrage personne, monsieur. Si les amants

de nos femmes ne sont parfois que nos partenaires, est-ce à moi qu'il vous en faut plaindre? Si la plaie que je mets à nu est tellement hideuse, que ceux-là même qui l'ont ouverte s'en détournent avec horreur, est-ce moi qu'on en doit accuser? Je reviens à vous, Arabelle; je n'ai plus qu'un mot à vous dire, et, ce mot dit, je vous aurai parlé pour la dernière fois. Puisque vous avez fui lâchement comme un criminel, vous n'êtes encore à cette heure qu'une esclave échappée attendant l'arrêt de son maître. — Ce maître vous affranchit. — Il en est un autre au-dessus de tous, puisse celui-là vous absoudre! »

Là-dessus M. de Rouèvres se leva et s'adressant à Fernand :

« Maintenant, monsieur, à nous deux.

— Allons donc! monsieur, allons donc! s'écria avec l'emportement du désespoir M. de Peveney, qui ne voyait d'ailleurs que la mort qui pût le tirer de là; finissons-en, c'est perdre trop de temps en paroles. J'ai des armes... ici, à deux pas, sans témoins.

— Monsieur, répliqua M. de Rouèvres avec calme, vous vous méprenez entièrement sur mes intentions. Je n'ai que faire de vos armes, ne

voulant tuer ni être tué. Vous m'avez parlé tout à l'heure de laver mon honneur dans votre sang; mon honneur n'est point entaché, et je souhaite que le vôtre sorte de tout ceci aussi pur que le mien. D'ailleurs, monsieur, vous n'y songez pas; vous oubliez que désormais vous ne sauriez disposer sans crime d'une vie qui, à compter de ce jour, devient si précieuse et si nécessaire, que moi-même je ne me permettrais pas d'y toucher. Monsieur de Peveney, ajouta-t-il en élevant la voix, écoutez ce que je suis venu vous dire. — Vous m'avez pris ma femme et vous la garderez. En usurpant mes droits, vous avez implicitement accepté l'héritage de mes devoirs. Tout l'avoir d'Arabelle était sa liberté; en la lui rendant, je suis quitte envers elle, et vous ne seriez pas gentilhomme que je craindrais encore de vous offenser en offrant à madame le bénéfice de la loi.»

A ces mots, il salua sans affectation, avec une grave politesse, et sortit aussi calme, aussi froid que s'il se retirait d'un salon.

La chaise de poste qui l'avait amené l'attendait à la porte, il y monta, et ce ne fut qu'en entendant le bruit de la voiture qui s'éloignait au galop des chevaux, que M. de Peveney comprit nettement toute l'horreur de sa position.

Il passa la main sur son front et regarda autour de lui, comme s'il se réveillait d'un songe. Il se vit seul avec Arabelle, tous deux chargés de honte, enfermés, elle et lui, dans un cercle de fer, scellés et soudés l'un à l'autre.

Fernand de Peveney à madame de Mondeberre.

Madame,

Mon malheur passe mes prévisions; la foudre est tombée sur ma tête. Tout est brisé, l'honneur seul est debout. C'est ce fatal honneur qui me perd; c'est à ce maître cruel, inflexible et jaloux, que j'immole l'espoir de ma vie tout entière. Ne cherchez pas à soulever le voile qui vous cache ma destinée; seulement, dites-vous qu'en renonçant au bonheur que vous m'avez offert, j'ai prouvé que peut-être je le méritais; dites-vous, madame, qu'en refusant d'entrer dans votre Éden, j'ai montré que je n'étais pas tout à fait indigne de m'asseoir à la place que deux anges m'y réservaient. Je pars. Où me conduira l'orage qui m'emporte? reviendrai-je un jour? je ne sais. Mais la terre

manquera sous mes pieds avant que les sentiments de respect et d'adoration que je vous ai voués s'éteignent dans mon cœur, qui ne vit plus qu'en vous.

SECONDE PARTIE.

Fernand de Peveney à Karl Stein.

I.

Que faire ? que devenir ? Plus j'envisage ma position, moins j'y vois d'issue. Qu'est-ce donc que le cœur de l'homme? Quel est ce sentiment égoïste et cruel qui m'arrache à ce que j'aime, me lie à ce que je hais et me perd pour se sauver lui-même ? Insensé et farouche honneur ! j'obéis à ta loi sans mérite : je te maudis en te servant et je t'abhorre en faisant tout pour toi.

Je t'écris hors de France. Quel voyage ! Deux misérables attachés à la même chaîne, con-

damnés à perpétuité l'un à l'autre! On me dit que je suis en Suisse. Je ne sais; que m'importe? J'ai quitté pour jamais la patrie du bonheur. Encore, si je pouvais exhaler librement ma fureur et mon désespoir! La bête fauve mord en rugissant les barreaux de sa cage; mais moi, avec la mort dans l'âme, avec la rage dans le sang, je dois n'offrir aux regards inquiets qui m'observent qu'un visage heureux et souriant. Il faut que je respecte des susceptibilités toujours prêtes à s'effaroucher, et que je ménage un orgueil inflexible qui ne veut rien devoir à ma pitié. Est-ce un rêve? n'est-ce point la folie? C'est l'enfer et la damnation éternelle.

Oui, l'enfer, avec le souvenir du ciel! Comme si ce n'était pas assez des tourments que j'endure, le sentiment des félicités perdues en redouble encore l'horreur et l'amertume. J'entends la voix connue des anges qui m'appellent; de quelque côté que je me tourne, je vois au lointain horizon les ombrages de Mondeberre et deux blondes têtes qui, du haut des tourelles, semblent épier l'heure de mon retour. Je suis maudit. Il y a des instants où je m'écrie que c'est impossible, que cet état ne saurait durer, qu'il est insensé de sacrifier ainsi sa vie tout

entière; mais je retombe bientôt découragé, comme le malheureux qui, en faisant le tour de son cachot, s'est assuré qu'il doit renoncer à tout espoir d'évasion.

Peux-tu bien te faire une idée du perpétuel tête-à-tête dans lequel nous traînons, Arabelle et moi, des jours qui sont autant de siècles? Comprends-tu à quel point s'est vengé cet homme? J'ai la conviction qu'avant de partir il avait surpris ma lettre de rupture; déjà les bruits du monde avaient éveillé ses soupçons; cette lettre n'a pas été brûlée ainsi que le pense Arabelle. Quoi qu'il en soit, M. de Rouèvres doit être content de son œuvre. Il nous aurait enchaînés l'un à l'autre dans l'ardeur partagée d'une passion mutuelle, que la vengeance n'en eût été ni moins sûre, ni moins horrible. L'amour est libre et vit d'illusions: lui ôter le prisme et la liberté, c'est en faire la plus morne des réalités, le plus odieux des esclavages. C'est ce qu'a fait cet homme. Il nous a chargés à la fois de liens et d'opprobre; en nous condamnant à vivre face à face, il a voulu que nous ne pussions désormais nous regarder l'un l'autre sans rougir. Il nous a dépouillés de tout charme et de tout prestige; il a flétri jusqu'au passé; de deux amants il a fait deux for-

çats marqués par la main du bourreau. Telle est notre destinée. Nous allons sans but, au hasard, courbés sous le sentiment de notre commune déchéance, nous épuisant en vains efforts pour tromper l'ennui qui nous ronge.

Et toujours, et partout, une voix mystérieuse murmurant à mon cœur : Où vas-tu ? le bonheur est là, près de moi, qui t'attend !

II.

Parfois je me révolte et m'indigne contre moi-même, je traite mes scrupules de faiblesse et de lâcheté. Est-il juste, après tout, que je porte la peine d'un égarement dont je n'ai pas été le complice ? Je me dis aussi que l'honneur ne fait pas à la haine un devoir de l'amour ; je me dis que je hais cette femme, que je ne lui dois rien que d'assurer sa destinée; qu'elle ait donc à prendre ma fortune et qu'elle me rende ma liberté. Ah ! malheureux, plût au ciel qu'il en pût être ainsi ! Que ne m'est-il permis de la racheter, cette liberté que je pleure ? Je la payerais avec joie de tout ce que je possède en ce monde. J'irais vivre sous un toit de chaume,

je gagnerais ma vie à la sueur de mon front, et je bénirais le Dieu qui m'aurait fait de si doux loisirs. Mais, ami, tu connais Arabelle! C'est une âme fière et superbe avec laquelle il serait insensé de vouloir entrer en arrangement. Si l'honneur me fait une loi de ne lui point retirer mon appui, de son côté l'honneur lui commande de ne rien accepter que de mon amour. Ajoute qu'elle a toutes les exigences et toutes les susceptibilités que sa situation comporte, d'autant plus ombrageuse qu'elle est préoccupée sans cesse de l'idée de sa dépendance. Je n'ai pas le droit d'être distrait ou silencieux; on commente mes regards, on mesure mes gestes, on pèse mes paroles. Qu'un nuage passe sur mon front, il s'en échappe aussitôt des orages que je dois m'efforcer de calmer. Combien de fois déjà m'a-t-elle offert, dans sa fierté blessée, de me délivrer de sa présence! C'est moi qui suis obligé de la rassurer et de la retenir. Quel amour ne faudrait-il pas pour alléger un si rude labeur! J'ai beau me dire que je suis le seul être ici-bas qui doive la juger avec quelque indulgence, j'ai beau me répéter que ce n'est point à moi qu'il appartient de la fouler aux pieds, que c'est le moins qu'on pardonne aux erreurs de l'amour qu'on in-

spire; c'est plus fort que moi, je la hais. D'ailleurs, sachons que l'amour n'a rien à voir en ces sortes d'union. N'est-il pas honteux que ce qu'il y a de plus beau sous le ciel serve de prétexte et d'excuse à de telles aberrations? Quoi! l'oubli de tous les devoirs, la folle exaltation de la tête et des sens, les dérèglements d'une imagination sans frein, l'impudeur en plein vent, l'audace effrontée qui brave tout et que rien n'arrête, ce serait là l'amour, cette chose de Dieu! Non, non, ce n'est pas ainsi que procède l'amour véritable, et c'est l'outrager que de mêler son nom à de pareilles aventures.

III.

Hier, à la fenêtre d'une auberge où nous étions depuis quelques heures, j'ai vu s'arrêter devant la porte une chaise de poste et Gustave P*** en descendre. Tu le connais; tu dois te souvenir de l'avoir entrevu çà et là dans le monde. J'ai couru à lui; car, à quelque degré d'intimité qu'on soit l'un et l'autre, c'est toujours une grande joie de se rencontrer ainsi hors de la patrie commune. Il faut avoir quelque

peu voyagé pour savoir quelle prompte fraternité s'établit, passé la frontière, entre gens du même pays. On se connaissait à peine sur le sol natal, on se trouve frères sur la terre étrangère. Bien donc qu'il n'eût jamais existé entre Gustave et moi que des relations simplement bienveillantes, nous nous sommes embrassés comme de vieux amis : puis, les premiers transports apaisés, il m'a pris par la main et m'a présenté à une jeune et belle personne qui se tenait auprès de lui et que je n'avais pas remarquée. Je ne le savais pas marié ; je l'ai félicité de mon mieux. C'est qu'en effet sa femme est charmante : ils sont charmants tous deux. Je me suis assis à leur table, et nous avons causé. C'était la première fois, depuis six semaines, que j'échangeais librement mes sentiments et mes idées. Nous avons parlé de Paris, qu'ils ont quitté tout récemment ; en les écoutant, je me sentais renaître. Gustave ne m'a rien dit de son bonheur, mais ce bonheur rayonnait sur son front, et d'ailleurs sa jeune compagne en révélait plus par sa seule présence qu'il n'aurait pu lui-même en raconter. Ses cheveux sont blonds comme ceux d'Alice, et, quoique d'une beauté moins parfaite et moins poétique, elle m'apparaissait comme

l'ombre gracieuse de la vierge de Mondeberre. Je ne sais par quel enchantement j'en vins à oublier, dans l'entretien de ces deux jeunes gens, le boulet que je traîne au pied : toujours est-il que je l'oubliai. Je me crus libre, libre comme l'oiseau captif qui monte dans les plaines de l'air jusqu'à ce que l'oiseleur cruel tire le fil qui le fait retomber brusquement sur la terre. L'amour est généreux, le bonheur expansif : Gustave m'offrit de les accompagner, sa femme et lui, dans leurs excursions. J'acceptai étourdiment ; mais, comme nous nous préparions à sortir, Arabelle entra dans la salle et vint à moi d'un air familier. Gustave reconnut madame de Rouèvres. Il comprit tout ; il salua froidement Arabelle, prit sous son bras le bras de sa femme, et je les vis tous deux disparaître au détour du sentier.

La passion a des instincts qui ne la trompent pas : Arabelle devina sur-le-champ ce qui se passait en moi ; elle en fut irritée et jalouse. Rien ne révolte plus les âmes qui vivent dans le trouble et dans le désordre que le tableau de ces chastes unions sanctifiées par l'ordre et le devoir, de même que rien n'exaspère les gens qui ne font rien comme de voir les gens qui travaillent. Arabelle essaya d'a-

bord d'effacer dans mon cœur l'impression douloureuse ; elle voulut que le bonheur de ces deux jeunes gens pâlît et s'éclipsât devant le nôtre. Elle m'entraîna dans la montagne, et, me forçant à m'égarer avec elle sous les pins et sous les mélèzes, elle me récita avec de nouvelles variantes, toutes les litanies de son implacable tendresse. Mais à tout ce qu'elle put dire je restai taciturne et sombre. Sa colère grondait sourdement ; je me sentais moi-même au bout de ma patience. Voyant qu'elle ne réussissait même pas à me distraire, Arabelle, poussée par l'envie, arriva, par je ne sais quels perfides détours, à se raillier du jeune couple qu'elle n'avait fait qu'entrevoir. Je m'indignai de l'entendre outrager l'image des félicités que j'avais répudiées pour elle : il me sembla qu'elle insultait mademoiselle de Mondeberre. Mon sang bouillonnait dans mes veines ; pourtant je retenais encore la tempête déchaînée dans mon sein. Que te dirai-je ? la tempête éclata, et ce fut entre ces deux amants une scène d'emportements et de violence, telle qu'on eût dit deux ennemis près de se déchirer l'un l'autre.

Et tandis que nous échangions à voix étouffée tout ce que la haine peut aiguiser et em-

poisonner de paroles, tandis qu'Arabelle se meurtrissait le front, tandis que moi, sombre et rugissant, je labourais et j'ensanglantais ma poitrine, sereine et recueillie, la nature se reposait des fatigues du jour; on n'entendait que le bruit lointain des cascades; la lune radieuse planait sur la cime des monts, et je vis, à la clarté de ses rayons d'argent, Gustave et sa femme qui marchaient à pas lents, amoureusement inclinés l'un vers l'autre : la jeune épouse était suspendue au bras du jeune époux comme la vigne en fleurs aux branches de l'ormeau; tous deux se regardaient en silence et semblaient écouter le langage muet de leurs âmes.

IV.

Nous étions assis l'un près de l'autre sur un tertre, au bord d'un abîme. Le jour tombait; le site était sauvage. De noirs sapins entremêlés de hêtres prodigieux se dressaient au-dessus de nos têtes. Des quartiers de roc, qu'on eût dit entassés par la main des géants, étalaient çà et là, leurs masses sans verdure. Autour de

nous pas un être vivant, rien qui révélât la trace d'un pas humain : vraie Thébaïde qu'eût aimée Salvator. Nous y étions arrivés à travers mille dangers, de bois en bois et de roche en roche, poussés moins par la curiosité que par l'instinct des cœurs malheureux qui se plaisent aux tableaux de la nature désolée. Au-dessous de nos pieds, un torrent mugissait dans le gouffre. Nous nous taisions. Je pensais à ma vie brisée, au bonheur perdu, à l'obstacle éternel, et, tout en songeant, je plongeais un avide regard dans l'abîme qui me fascinait. Arabelle en était si près, qu'il eût suffi d'un coup de vent pour l'y précipiter. Dieu seul nous regardait; le gouffre était sans fond. J'eus peur; je me jetai sur elle, je la pris dans mes bras, je l'emportai comme une bête fauve, et, quand je l'eus déposée sur la gazon, j'allai tomber à quelques pas, glacé d'horreur et d'épouvante.

Touchée de tant d'amour et de sollicitude, Arabelle baisa mes mains avec transport; je priai Dieu qui lit dans les âmes, de m'absoudre et de me pardonner.

V.

Nous touchons à une crise inévitable. Quelle en sera l'issue? Je l'ignore; mais il n'est pas de chaîne qui, à force de se tendre, ne finisse par se briser. Nous en venons insensiblement à perdre vis-à-vis l'un de l'autre tout ménagement et toute retenue. Arabelle souffre; une sombre inquiétude la mine et la consume. Sa passion s'aigrit, ma patience se lasse, notre humeur s'irrite, et nos relations s'enveniment. S'il n'est pas d'amour qui puisse résister à un tête-à-tête forcé, tu peux juger quelle intimité est la nôtre. Je m'observe et me domine encore, mais il m'échappe parfois, malgré mes efforts pour les retenir, des paroles qui jaillissent comme des éclairs et jettent dans le cœur d'Arabelle de soudaines et sinistres lueurs. L'infortunée se débat sous le sentiment de la réalité qui l'étreint. L'instinct de sa destinée la presse et l'enveloppe de toutes parts. Son martyre peut s'égaler au mien.

VI.

Ce que j'avais prévu est arrivé. Le choc a été terrible ; mais nous n'en sommes liés l'un à l'autre que par un nœud plus étroit et plus sûr. Ainsi parfois la foudre, dans ses effets capricieux, allie violemment les métaux le moins susceptibles de se combiner.

Déjà, depuis plusieurs jours, un orage s'amassait silencieusement dans nos cœurs. Hier soir, écrasée sous le poids de la journée (depuis la veille nous n'avions pas, je crois, échangé deux paroles), Arabelle s'était jetée sur un lit de repos, tandis que moi, debout auprès de la croisée ouverte, je m'occupais à regarder dans la cour de l'auberge deux femmes qui venaient de descendre d'une berline de voyage. L'une, à la fleur de l'âge, mais pâle et l'air souffrant, grande et mince comme un roseau, s'appuyait languissamment sur l'autre, plus âgée, qui, l'observant d'un œil inquiet, la soutenait avec amour. C'étaient sans doute une mère et sa fille. La jeune personne était si frêle et si débile, qu'elle me parut près de défaillir. A peine, en effet, eut-elle fait quelques pas,

qu'elle fut obligée de s'asseoir sur un banc de pierre. Elle y demeura plusieurs minutes à reprendre ses sens. Sa mère, assise auprès d'elle, la tenait appuyée sur son sein. Je les contemplais avec une vague émotion, sans chercher à me rendre compte ni du charme que j'y trouvais ni de l'attendrissement que je sentais me gagner peu à peu, quand tout à coup, à cette même fenêtre où j'étais, je vis la tête d'Arabelle se pencher auprès de la mienne. Soit que l'expression de mon visage trahît en cet instant la préoccupation de mon cœur, soit que la passion ait le don de seconde vue, soit enfin qu'Arabelle ne cherchât qu'un prétexte à ses emportements, toujours est-il qu'à son insu peut-être, elle comprit mieux que moi-même ce qui se passait en moi.

Elle m'arracha brusquement de la croisée, et, m'entraînant dans le fond de la chambre : — Qu'aviez-vous donc, me demanda-t-elle à regarder ainsi ces deux femmes ? Vous caressiez, à coup sûr, une espérance ou un souvenir. — A ces mots, qui frappaient plus juste qu'elle ne le croyait sans doute, je me troublai, puis je m'irritai de voir que j'avais été surpris et deviné. En général, nous n'avons de pitié pour la jalousie que lorsque rien ne l'excuse

et ne la justifie ; nous pardonnons volontiers à son aveuglement, jamais à sa clairvoyance. Je répliquai avec un sentiment de colère mal contenu ; Arabelle en conclut naturellement qu'elle avait touché, sans le savoir, l'endroit sensible de mon être. Ainsi engagée, la querelle alla croissant. Ce ne fut longtemps qu'une escarmouche de traits plus ou moins acérés, de paroles plus ou moins amères ; bientôt ce devint de part et d'autre une vraie furie. Au plus fort de la mêlée, Arabelle s'oublia jusqu'à me reprocher les sacrifices qu'elle m'avait faits ; je m'en tins d'abord à lui rappeler brutalement que ces sacrifices, je ne les avais pas sollicités. Elle persista dans ses récriminations et m'accabla de mépris et d'outrages. — Prenez garde ! m'écriai-je à plusieurs reprises ; prenez garde ! Arabelle, vous jouez avec la foudre ! — Elle ne douta plus que je n'eusse un secret qui brûlait mon cœur et mes lèvres ; elle ne s'en montra que plus acharnée. — Arabelle !..... m'écriai-je encore une fois d'une voix menaçante. — Parlez ! frappez ! s'écria-t-elle avec égarement. Je suis perdue, je le sais, je le sens ; ne me laissez pas plus longtemps languir. — J'essayai vainement de la calmer ; elle continua de m'aiguillonner et de me harceler avec une rage

nouvelle. J'étais à bout. Il vint un instant où j'oubliai tous les engagements que j'avais pris vis-à-vis d'elle, vis-à-vis de moi-même. Comme un homme qui tient entre ses mains une arme à feu, et qui, sans le vouloir, lâche, en se débattant, le coup qui doit donner la mort, je lui déchargeai mon secret dans le cœur. J'étais fou, j'étais ivre. Aux trop faciles sacrifices qu'elle s'était imposés pour moi, j'opposai sans pitié les renoncements que je m'étais imposés pour elle ; j'abattis l'orgueil de la passion sous l'orgueil du devoir ; je racontai avec une complaisance cruelle les félicités au milieu desquelles elle était venue me surprendre, l'avenir qu'elle avait ruiné de fond en comble, les joies que j'avais abjurées pour la suivre. Tandis que je parlais, je la voyais devant moi, debout, pâle, immobile, écoutant avec la volupté du désespoir, s'abreuvant à longs traits du poison que je lui versais. Je voulais m'arrêter, mais j'étais emporté comme par des ailes de flamme. Enfin, quand j'eus tout dit, pareil au meurtrier qui s'enfuit après avoir plongé et retourné le poignard dans le flanc de sa victime, je m'élançai hors de la chambre, je traversai le village comme un insensé, et me jetai dans la montagne. Je courus longtemps sans savoir où

j'allais. Un instinctif effroi me ramena auprès d'Arabelle. Je retrouvai désert l'appartement où je l'avais laissée. Je pris sur une table une lettre pliée à la hâte : c'étaient seulement quelques lignes qui me disaient un éternel adieu et me rendaient à la liberté. Ami, ce moment fut court, mais enivrant. Je poussai un cri de joie sauvage, et j'aspirai l'air à pleins poumons.

« Libre ! libre enfin !

— Non, malheureux, s'écria tout à coup une voix implacable, non ; tu n'as pas le droit de l'accepter, cette liberté qu'on te rend ! Rattache tes fers, misérable ! »

La pensée est prompte comme l'éclair. Je me rappelai ce que j'avais oublié dans un transport de folle ivresse ; je me souvins que cette femme s'était fermé toutes les portes pour venir frapper à la mienne, et que, privée de moi, l'infortunée n'avait que le suicide pour refuge. Je me demandai si sa mort me serait moins lourde à porter que sa vie. En même temps ma conscience exaltée souleva contre moi toutes les tentations, tous les souhaits criminels qui s'étaient glissés, souvent à mon insu, dans les replis ténébreux de mon cœur. Ces réflexions furent si rapides, qu'en moins d'une seconde

le cri de délivrance que j'avais poussé se changea brusquement en un cri d'épouvante. Je m'informai de la direction qu'avait prise Arabelle en sortant ; je me précipitai sur ses traces. La terreur, la pitié, les remords, étouffaient en moi la voix de la haine, et jusqu'au sentiment de ma propre infortune ; je n'étais plus qu'un amant éploré courant après sa maîtresse infidèle. J'interrogeais tous les passants que je rencontrais sur ma route ; je prêtais l'oreille à tous les bruits ; mon regard plongeait dans tous les abîmes ; je criais le nom d'Arabelle à tous les échos. Je m'arrêtais, j'écoutais, je reprenais ma course haletante. La nuit me surprit, une nuit sombre, sans lune et sans étoiles. J'allais toujours. — Arabelle ! Arabelle ! — Rien ne me répondait que les plaintes du vent, qui me faisaient parfois tressaillir et glaçaient mon sang dans mes veines. Je venais de m'asseoir, désespéré, quand j'aperçus à peu de distance une lumière qui brillait à travers les arbres. J'y courus : des chiens aboyèrent à mon approche. C'était une pauvre cabane adossée contre la montagne. Je poussai la porte, j'entrai et je vis, près d'un feu de pommes de pin qu'on avait allumé pour la réchauffer, une femme accroupie, les cheveux épars, le visage

meurtri ; c'était elle. Des pâtres l'avaient recueillie demi-morte sur le bord d'un sentier. Dans ma joie de la retrouver vivante, j'allai m'agenouiller à ses pieds; je l'enlaçai de mes bras ; comme autrefois, je l'appelai des noms les plus tendres. Elle cependant, ses grands yeux attachés sur moi avec cette fixité du regard particulière à la folie, ne répondait à mes paroles que par un doux sourire étonné, mille fois plus effrayant que les emportements de la colère. Je la crus folle, je me crus moi-même près de perdre la raison. — Parle-moi ! réponds-moi ! m'écriai-je avec désespoir. C'est moi, c'est Fernand qui t'aime ! — A ces mots, passant une main sur son front, de l'air d'une personne qui cherche à se ressouvenir, elle resta quelques instants à m'examiner avec inquiétude; puis tout à coup ses traits se contractèrent, un cri terrible sortit de sa poitrine, elle s'arracha de mes bras, et tomba roide sur le carreau.

Je la relevai et la portai au grand air. Le froid de la nuit la réveilla. Je l'avais déposée sur l'herbe et je réchauffais ses mains glacées sous mes baisers. Revenue à elle, son premier mouvement fut de s'enfuir, je la retins par une étreinte passionnée. « Fernand, vous m'avez

tuée, me dit-elle. Je ne vous en veux pas ; seulement que n'avez-vous parlé plus tôt ? Rien ne vous était plus aisé que de vous délivrer de moi ; mon intention n'a jamais été de m'imposer à vous, d'être une charge dans votre existence, un obstacle à votre bonheur. Je ne voulais que votre amour ; je le sentais m'échapper, mais j'espérais le ressaisir. J'ignorais qu'il fût à une autre. Vous êtes libre. Retournez vers cette fille que vous aimez, et laissez-moi mourir en paix. Soyez heureux et que mon souvenir n'importune point votre joie.» Elle parla longtemps ainsi, sans reproches, sans amertume, avec une résignation touchante, s'excusant d'avoir troublé ma destinée et me suppliant de lui pardonner. « Vous vivrez ! vous vivrez ! » m'écriai-je. Et je me mis à retirer une à une les flèches empoisonnées que je lui avais décochées dans le sein ; j'appliquai mes lèvres à ses blessures pour en extraire le venin mortel. Je rétractai toutes les paroles qui m'étaient échappées quelques heures auparavant. Devait-elle en croire les révoltes et les transports d'une âme violente et d'un caractère irascible ? Je m'efforçai de lui prouver que ce n'avait été qu'un jeu cruel ; je m'écriai que je l'aimais, que je n'aimais qu'elle, et qu'elle était ma vie tout

entière. Et, chose étrange ! j'étais de bonne foi. En cherchant à l'abuser pour la sauver, comme un acteur qui, à force de chaleur et d'entraînement, arrive à s'identifier avec son rôle et finit par se croire le personnage qu'il représente, j'étais parvenu à me tromper moi-même. J'oubliai tout et m'abandonnai naïvement aux sentiments que j'exprimais. Arabelle m'écoutait d'un air incrédule et repoussait tous mes discours. Sa résistance acheva de m'exalter. Un instant je m'interrompis pour la regarder à la lueur de la lune qui venait de percer les nuages. Pâle, échevelée, les mains jointes, à demi pliée sur elle-même, dans l'attitude de la Madeleine éplorée, elle était belle : je me surpris à l'admirer comme si je la voyais pour la première fois. Le silence, la nuit, la solitude, la majesté des cimes alpestres qui servaient de cadre au tableau, cette blanche lune qui nous baignait de ses molles clartés, cette fière beauté qui voulait mourir, ces vêtements en désordre, ces sanglots étouffés, ce beau sein gonflé de larmes et de soupirs, tout fut complice du trouble de mon cœur. Je la ramenai persuadée et soumise. Mais déjà mon ivresse était dissipée, et, tandis que je la sentais à mon bras légère et joyeuse, je marchais morne et sombre, mau-

dissant ma victoire, honteux de ma méprise, et me disant que cette femme avait été bien prompte et bien facile à se laisser convaincre.

Ne m'accuse pas, aie pitié des contradictions d'un cœur malheureux qui ne se connaît pas lui-même. Écris-moi à Milan, où nous allons passer l'hiver.

Karl Stein à Fernand de Peveney.

Je t'aime et je te plains. Je vous plains l'un et l'autre, car le sort d'Arabelle ne me semble pas moins affreux que le tien. Je plains surtout les deux aimables créatures qui, pour t'avoir ouvert leur vie comme un port, ont reçu le contre-coup de l'orage qui t'a foudroyé. C'est une pitié, c'est un meurtre d'entraîner ainsi dans les désastres de la passion des existences dont le cours n'a jamais réfléchi qu'un ciel pur et des bords paisibles.

Je ne suis préoccupé que de toi ; je sonde ta position, je la creuse en tous sens pour voir s'il ne te reste pas quelque moyen d'évasion et de fuite. Soins inutiles ! l'honneur est ton geôlier, et je ne saurais prendre sur moi de te conseiller une lâcheté. Seulement, quand je vois de pareilles extravagances envahir la place des devoirs sérieux, je ne puis m'empêcher d'en être

révolté. Voilà pourtant ce qu'à force d'en exagérer l'importance, notre époque aura fait de l'amour ! Voilà le résultat de toutes ces belles doctrines qui, à force d'exalter la passion, ont attaché des poids de cent livres aux ailes de la fantaisie, et fait d'un épisode l'histoire de la vie tout entière, c'est-à-dire d'une distraction une tâche, et d'un passe-temps un martyre ! Et puis nous avons la prétention d'avoir divinisé l'amour ! Il est très-vrai que nos pères s'y prenaient autrement; en aimaient-ils moins bien ? Je ne le pense pas.

Rien de nouveau dans ce Paris. Les voitures y roulent, les théâtres y jouent, et le soleil s'y lève absolument comme si tu étais le plus libre et le plus heureux des hommes. Dans ce groupe d'oisifs, de sots et de méchants qui s'appelle modestement le monde, on s'est occupé, huit jours durant, de ton aventure. Qu'a-t-on dit ? que n'a-t-on pas dit ? Je te fais grâce des suppositions et des commentaires. Les uns t'ont blâmé, les autres t'ont plaint; il s'est trouvé des gens pour envier ton bonheur. Les femmes ont été sans pitié pour Arabelle. C'était inévitable : les femmes n'ont d'indulgence entre elles que pour les faiblesses cachées; elles redoutent le bruit comme un traître et l'éclat comme un dé-

nonciateur. M. de Rouèvres n'a point reparu ; son hôtel est désert et fermé. On s'épuise encore à cette heure en conjectures sur sa disparition. Ceux-ci présument qu'il est allé prendre du service en Espagne; ceux-là, qu'il voyage en Orient; d'autres, qu'il se bat en Afrique. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ici nul n'en sait là-dessus plus long que moi, qui n'en sais rien.

Que puis-je pour toi ? Dis un mot. Mon amitié souffre de son repos et s'indigne de son impuissance.

Fernand de Peveney à Karl Stein.

Tu ne peux rien pour ma délivrance, mais tu peux me faire passer une fleur à travers les barreaux de ma fenêtre. Ami, puisque tu m'aimes et que tu m'es dévoué, aie pitié d'une fantaisie de mon cœur. Si rien ne t'empêche et ne te retient, prends la poste et va passer quelques jours à Peveney. La lettre ci-jointe t'ouvrira la porte de mon petit manoir et t'y installera en maître. Ce voyage te plaira. Ma Bretagne, belle en toute saison, est belle surtout vers la fin de l'automne. Peut-être aussi te sera-t-il doux de connaître les lieux où j'ai vécu, de vivre où je m'étais promis de vieillir en paix au sein du bonheur. Il est impossible que tu ne trouves pas quelque charme à visiter le nid de mes rêves envolés. Le coin de terre qui nous parle d'un être aimé en dit plus à notre âme que tous les monuments consacrés par l'histoire. Quoi

qu'il t'en semble, prête-toi avec bonté aux enfantillages d'un esprit chagrin. Tu dessines un peu, n'est-ce pas ? Le soir, avant la tombée de la nuit, suis le chemin qui conduit à Mondeberre, rôde discrètement autour du parc, tâche d'apercevoir, par quelque éclaircie du feuillage, une jeune et blonde figure; si tu la vois, saisis ses traits au vol, fixe-les sur un feuillet de ton album. Ajoutes-y un croquis du château, et glisse le tout sous l'enveloppe d'une lettre que tu m'écriras dans ma chambre, près de la croisée, à cette même place où je t'écrivais autrefois. Achève avec la plume l'œuvre de ton crayon. Ne néglige rien, n'omets pas un détail. Que cette lettre apporte à l'exilé tous les parfums, tous les reflets, tous les échos de la patrie lointaine !

Karl Stein à Fernand de Peveney.

Je t'écris dans ta chambre, à la lueur de ta lampe, les pieds dans tes pantoufles. Mais reprenons les choses de plus loin. Tu veux des détails, en voici.

Le jour même où je reçus ta lettre qui m'enjoignait de partir, je partis. A Clisson, je me fis indiquer la route de Peveney, et me pris à suivre un sentier qui remonte le cours d'une rivière plus poétique en ses détours que ne le fut jamais le Méandre. Après deux petites heures de marche, j'aperçus, à mi-côte, dominant une riche vallée et se mirant dans le cristal de l'onde, un joli castel que je reconnus aussitôt. J'entrai par la grille du jardin, et présentai ma lettre d'introduction à tes gens. Je soupai, fis un tour de jardin, et m'allai coucher. Tes dahlias sont magnifiques, et ton vin de Bordeaux est exquis.

Le lendemain, je me levai, sinon avec l'au-

rore, du moins assez tôt pour ne pas laisser refroidir le déjeuner qu'on venait de servir. Une fois à table, je ne pus m'empêcher d'admirer ce que je n'avais pas songé à remarquer la veille, l'élégance du service et la perspective enchantée que m'ouvrait, en guise de fenêtre, une glace sans tain sur la vallée et sur les coteaux. J'aime à voir ainsi, par une heureuse disposition, le paysage et la salle à manger se prêter des grâces mutuelles. Les vins en ont plus de parfum, la nature en paraît plus belle. Mais elle est triste au cœur de l'hôte, l'hospitalité à laquelle il ne manque rien que la présence de celui qui la donne; je me disais : — Que n'est-il là! — et je me sentais près de pleurer.

Je passai cette journée à visiter ton manoir. Je devinai dans son étui de serge verte le fusil qui effraya si fort mademoiselle de Mondeberre enfant. Je restai longtemps à promener mes regards autour de la chambre où s'est noué si fatalement le nœud qui t'étouffe. Pauvre et cher garçon ! c'est-là que s'est livrée ta bataille de Waterloo. Il m'a semblé voir gisant sur le parquet les ailes mutilées de tes rêves et de tes espérances. Mais, ami, tu ne m'avais pas assez vanté les délices de ton ermitage : tout m'y

ravit, si ce n'est ton absence. Puissent l'amour et le bonheur t'y ramener un jour, cher Fernand !

Sur le soir, fidèle à ma mission, je pris mes crayons, mon album, et, suivi de tes chiens, je m'enfonçai dans un sentier que je savais devoir me conduire où ton âme habite. Malheureusement, je n'avais pu calculer la distance, et la nuit descendait déjà des coteaux dans la plaine, que je n'étais point arrivé au but de mon expédition. J'entrevis le château dans l'ombre. Après avoir longé un mur d'enceinte, je trouvai cette petite porte dont tu m'as tant de fois parlé. Je me décidai à l'entr'ouvrir furtivement, non sans émotion ; mais je m'esquivai aussitôt, en entendant un bruit de pas sur les feuilles sèches.

Le lendemain, c'était hier, jour aux aventures ! Je m'étais éveillé de grand matin, avec la fervente intention de voir lever l'aurore, que je n'avais vue de ma vie que sur les toiles de l'Opéra. J'en avais lu tant de descriptions chez les poètes, que j'étais résolu à profiter de mon séjour à la campagne pour savoir, une fois pour toutes, à quoi m'en tenir là-dessus. Donc, à l'aube naissante, je me jetai à bas du lit et courus à la fenêtre. Le ciel, la vallée, les

coteaux, tout, jusqu'à ton jardin, nageait pêle-mêle dans un épais brouillard, et je ne distinguai dans ce chaos que ton palefrenier qui étrillait un cheval à la porte de l'écurie. Je regagnai ma couche avec empressement, et, quand je me relevai, le soleil avait conquis le ciel; de la brume qui l'enveloppait quelques heures auparavant, il ne restait qu'une blanche vapeur qui flottait sur le vallon comme une gaze transparente.

J'aime la campagne modérément. Les romanciers en ont fait un tel abus, qu'ils l'ont dépouillée, à mes yeux, de son plus doux charme. Jean-Jacques Rousseau, qui fut un grand peintre de la nature, parce qu'il aimait la nature et qu'il vivait intimement avec elle, a créé une école de rapins et de barbouilleurs qui se sont rués dans son domaine, et n'ont manqué, pour se l'approprier, que d'amour et d'intelligence. Je n'aperçois le paysage qu'à travers les fausses couleurs dont ils l'ont chargé. La brise me récite leurs mauvaises phrases, et la fauvette me chante leurs méchants vers. C'est pourquoi je n'étais pas aux champs depuis deux jours que déjà j'en avais assez. Ajoute que cette maison déserte, qui ne me parle que de toi, est un tombeau où, au bout de

vingt-quatre heures, je me sentais dépérir de tristesse et d'ennui. Il me semblait que tes meubles et tes lambris, étonnés de me voir à ta place, me regardaient d'un air sournois. Après déjeuner, je me demandai avec quelque inquiétude comment j'arriverais au soir, car je ne suis pas homme à m'égarer en molles rêveries sur le bord des ruisseaux. Tandis que je me consultais sur l'emploi de ma journée, je me souvins du cheval qu'en cherchant à découvrir les coursiers de l'Aurore, j'avais vu étriller à la porte de l'écurie. J'allai le visiter. J'aime les chevaux, quoique n'en usant pas. Celui-ci, bien qu'élégant et fier, me parut doux et facile à mener. Ton palefrenier m'ayant assuré que c'était un agneau, j'eus la fantaisie de le monter et de pousser jusqu'à Clisson, que je n'avais fait qu'entrevoir. Ce fut l'affaire d'un instant. On selle, on bride Ramponneau ; je mets le pied à l'étrier, et je pars, escorté de la meute joyeuse.

D'abord tout va bien. Ramponneau s'avance au pas relevé, à la fois docile et superbe. Je ne reviens pas de mon aisance ; j'admire mon adresse, je me crois du sang des Lapithes ou des Centaures. Cependant, au détour du sentier, voici que maître Ramponneau, plein d'une ar-

deur depuis longtemps oisive, et ne reconnaissant pas le poids accoutumé, se livre à de légers exercices moins rassurants que pittoresques ; ce que voyant, je n'imagine rien de mieux que de tirer à moi la bride de toute la force de mes deux poignets. Ramponneau se cabre, tourne sur lui-même, se dresse sur ses jarrets de derrière, retombe sur ses pieds de devant, et s'élance au triple galop, encore excité par les chiens qui bondissent autour de lui en aboyant comme des forcenés. Nous allons comme l'ouragan, franchissant haies, fossés et barrières. Je vois les arbres fuir comme des ombres, le sentier se dévider comme un écheveau. C'est Mazeppa lancé dans les steppes de l'Ukraine. Enfin, après vingt minutes de course au clocher, homme et cheval, l'un portant l'autre, nous nous précipitons, par une porte ouverte, dans une cour qui retentit aussitôt des aboiements des chiens, qui s'y jettent à notre suite. C'est un abominable vacarme. Ramponneau bat le pavé, hennit et renifle : les chiens du logis que nous venons d'envahir mêlent leurs voix aux concerts de ta meute, tandis que moi, toujours en selle et tout étourdi, je cherche à me remettre d'une alarme si chaude.

C'est là qu'en sont les choses, lorsque j'entends le bruit d'une fenêtre qui s'ouvre au-dessus de ma tête. Je lève les yeux et j'entrevois une figure qui disparaît pour venir à moi. C'était une femme belle encore, au noble maintien, au grave et doux visage. En l'apercevant, j'ai mis pied à terre. Elle s'avance, les traits épanouis et la bouche souriante. Je crois démêler que je suis l'objet d'une méprise. En effet, à quelques pas de moi, elle s'arrête, pâlit et se trouble. J'en fais autant de mon côté; je la salue gauchement, et nous restons à nous regarder l'un l'autre avec embarras. Je ne sais que dire ni qu'imaginer, lorsqu'en cherchant au ciel une inspiration, je découvre à travers une vitre un jeune et blond visage qui m'observe avec curiosité. C'est un éclair. Je comprends tout. Ramponneau m'a conduit à mon insu dans la cour d'un château dont tu lui as appris le chemin; cette femme, c'est madame de Mondeberre; ce blond visage, c'est Alice; moi, je suis le rayon éteint d'une espérance évanouie.

Quand tout fut expliqué et que j'eus prié madame de Mondeberre d'agréer mes excuses, je voulus me retirer; mais la châtelaine me retint. « Vous êtes l'ami de M. de Peveney, me dit-elle;

permettez que je profite du hasard qui vous a conduit près de moi. D'ailleurs, vous êtes mon prisonnier, » ajouta-t-elle en souriant. Tu penses bien que je ne résistai guère à tant de grâce et de prévenance. Je dînai au château et ne retournai à Peveney que le soir.

Ami, j'ai passé là quelques heures que je n'oublierai de ma vie. Je voudrais te parler des deux anges, mais je n'ose, car je craindrais d'irriter tes douleurs et de redoubler tes regrets. Je sens pourtant qu'il faut que je réponde à toutes les questions que m'adresse ton cœur impatient.

Mademoiselle de Mondeberre m'a paru grave, triste et fière. Elle était vêtue d'une robe de soie grise montante, pareille à une amazone, moins la jupe traînante; la torsade d'un tablier de moire noire entourait sa taille élégante et souple; elle portait un col blanc et plat tout uni, avec des manchettes également unies et plates, relevées sur le poignet et découvrant l'aristocratique blancheur d'une main fine et allongée. Ses cheveux blonds, magnifiquement tordus et noués derrière la tête, se rabaissaient sur son front en bandeaux légèrement renflés vers les tempes. Un brodequin de coutil gris pressait son pied étroit et cambré. A la façon dont elle

m'a reçu, j'ai cru comprendre que mademoiselle de Mondeberre m'en voulait secrètement de ne pas être un autre que moi-même. Elle n'a pas prononcé ton nom, et chaque fois qu'il a été question de toi, elle est restée impassible et muette. D'ailleurs madame de Mondeberre ne m'a parlé de toi qu'avec une excessive réserve; j'y mettais moi-même une discrétion qu'il te sera bien aisé d'imaginer: de sorte que l'unique pensée de nos trois cœurs fut en apparence ce qui nous préoccupa le moins. Quand nous nous mîmes à table, je devinai le regard d'Alice qui te cherchait à ta place vide. Après dîner, M. Gaston de B..... l'ayant priée de se mettre au piano, elle s'en défendit en disant qu'elle n'avait joué ni chanté depuis près de trois mois. Le cousin ayant insisté, de guerre lasse mademoiselle de Mondeberre essaya de chanter en s'accompagnant; mais, au bout de quelques mesures, elle s'interrompit brusquement, se leva, et revint s'asseoir près de sa mère, qui la pressa contre son sein avec une expression de tendresse indicible. Ce sont deux âmes qui s'entendent et se comprennent en silence.

M. de B..... ayant pris à part madame de Mondeberre pour s'entretenir avec elle, je res-

tai près d'un quart d'heure en tête-à-tête avec Alice. Je réussis à l'apprivoiser. Tout en causant, je feuilletais un des albums qui couvraient la table du salon; j'y trouvai, sur un coin de carton de Bristol, un petit dessin signé du nom d'Alice et représentant le château de Mondeberre vu du côté de la prairie. J'amenai doucement la belle enfant à me l'offrir comme un souvenir de la gracieuse hospitalité de sa mère, et je la priai d'accepter en échange un croquis de Decamps que j'avais dans mon portefeuille. Le reste de la soirée fut employé à visiter les lieux que j'avais appris à aimer longtemps avant de les connaître. Toutefois, je dois convenir que la fraîcheur de la soirée nuisit quelque peu à la sincérité de mes émotions.

Entre neuf et dix heures, je me retirai en compagnie de M. de B....., qui fit route avec moi jusqu'à Peveney. Quelque bien que tu m'aies écrit de ce gentilhomme un soir que tu venais de découvrir avec enthousiasme qu'il ne pouvait épouser sa cousine sous peine de bigamie, quelque estime que je fasse de lui d'ailleurs, je ne saurais pourtant m'empêcher de reconnaître que M. de B..... possède un des défauts (à moins que ce ne soit une qualité) les plus antipathiques à ma froide nature. C'est un

cœur banal, un esprit indiscret, une âme en plein vent. Pareils aux vases fêlés qui ne peuvent rien garder, il est des hommes dont la vie est un épanchement perpétuel ; leur confiance est à qui les écoute. En dix minutes, on fait plus de chemin dans leur intimité qu'en dix ans dans une affection véritable. Ils se livrent à tous sans discernement et s'en vont de porte en porte racontant de droite et de gauche leurs affaires et celles de leurs voisins, si bien que les connaissances d'un jour s'étonnent de jouir auprès d'eux de tous les priviléges d'une ancienne amitié, tandis que l'amitié s'indigne de se voir prostituée au premier étranger qui passe. Je n'aime pas ces hommes-là, et M. de B..... en est un. Nous n'avions pas gagné le sentier du bord de l'eau qu'il m'appelait son cher ami et me prouvait que ce n'était pas un vain titre. A peine étions-nous à un quart de lieue du château qu'il s'occupait déjà de m'en dévoiler les mystères. Ainsi j'ai dû entendre tout au long l'histoire de la châtelaine depuis la mort de son mari ; sa résolution de vivre dans la retraite et d'y élever son enfant, les démarches infructueuses de sa famille pour l'en arracher, son refus constant de se remarier, tout ce gracieux poème que je savais déjà, M. de B.....

me l'a chanté en prose médiocrement poétique. Cet homme n'a rien compris de ce qu'il y a de charmant dans la vie de cette chaste veuve qui s'enferme à vingt ans pour vieillir fidèle à l'époux qui n'est plus et se vouer tout entière à l'unique fruit d'un amour que la mort à fait éternel. M. de B.... n'a vu dans ce veuvage obstiné qu'une bizarrerie de caractère qu'il ne se charge pas d'expliquer. Je ne sais rien de plus désenchantant que de soumettre à un examen un peu sérieux la plupart de ces hommes qu'on appelle des gens du monde. On se laisse volontiers prendre à la grâce de leurs manières ; mais qu'on s'avise de gratter la couche brillante du vernis qui les couvre, on est tout surpris de ne trouver dessous que le métal le plus vulgaire.

Pour en revenir aux indiscrétions du beau cousin, en voici quelques-unes qui t'intéresseront peut-être. Depuis deux ou trois mois, l'humeur, le caractère et la santé de mademoiselle de Mondeberre se sont visiblement altérés. M. Gaston de B....., profond observateur et merveilleux psychologiste, assure qu'il faut marier cette enfant. Il tourmente madame de Mondeberre pour qu'elle se décide à conduire sa fille dans le monde; mais la fille ne paraît pas s'en soucier non plus que la mère. Quoi

qu'il en soit, Gaston s'est mis en tête qu'il marierait sa jolie cousine. Il ne se passe point de semaine qu'il n'aille une ou deux fois au château proposer ou indiquer à madame de Mondeberre quelque nouveau parti pour Alice. Malheureusement Alice a déclaré qu'elle ne voulait pas voir l'ombre d'un prétendant, et, de son côté, madame de Mondeberre ne montre nul empressement à connaître le bois dont on fait les gendres. M. de B..... ne se lasse pas de revenir à la charge, bien qu'on lui réponde chaque fois : « Cousin, que voulez-vous? nous sommes heureuses ainsi; allez porter vos maris ailleurs. »

Ne voulant point partir sans prendre congé des deux anges, je suis retourné aujourd'hui au château. Ma visite a été courte. Il n'a guère été question de toi, mais mademoiselle de Mondeberre a caressé tes chiens et flatté de sa main l'encolure de ton cheval. Tu trouveras ci-joint, avec le dessin d'Alice, un croquis à la mine de plomb que j'ai tracé de souvenir, d'après sa personne. La ressemblance est à peine indiquée; ton cœur l'achèvera.

Bionda testa, occhi azzurri, e bruno ciglio.

J'ajoute à cet envoi un brin de bruyère rose

qui s'est détaché d'un bouquet qu'en causant hier avec moi mademoiselle de Mondeberre mordillait et broutait comme une biche. Je n'ai jamais donné pour ma part dans ces faiblesses du sentiment; mais je les respecte et les sers au besoin.

Ma mission est remplie. Je pars demain au point du jour; j'ai hâte de revoir mon ruisseau de la rue du Bac. Adieu, ami; je n'ose ni ne dois te conseiller l'espérance. Cependant ta place est gardée, et la voix mystérieuse qui te poursuit dit vrai : Le bonheur est ici, qui t'attend.

Fernand de Pevency à Karl Stein.

I.

Tu l'as vue! elle t'a parlé! tu as entendu sa voix! tu as respiré l'air qu'elle respire! tu as visité les lieux qu'elle habite! Hélas! il n'est que moi qui sois privé de ce bonheur. J'ai baisé ta lettre et les trésors qu'elle enfermait. Sois béni mille fois, le meilleur et le plus dévoué des amis! Je te dois d'avoir senti tomber sur mon cœur brûlant et desséché une goutte de rosée céleste.

Nous sommes venus à Milan avec l'intention d'y passer l'hiver : l'hiver s'achève à peine, et nous partons demain. Milan est une ville française. Je ne saurais y faire un pas sans rencontrer quelque figure de connaissance. Je n'ai pas le courage d'affronter plus longtemps les regards indiscrets et les sourires équivoques.

Hier, j'errais seul autour du Dôme, quand j'ai rencontré le jeune comte de G..... qui, m'ayant aperçu la veille avec madame de Rouèvres au bras, a cru devoir me complimenter : je l'aurais volontiers souffleté. Arabelle, de son côté, est exposée à rencontrer chaque jour des femmes qui se détournent en la voyant ou refusent de la reconnaître. La passion heureuse se rit de pareils outrages qui ne la touchent point; mais aussitôt qu'elle n'est plus exaltée par le sentiment du bonheur, elle en est profondément blessée. Arabelle, qui avait commencé par faire si bon marché de l'opinion, souffre et s'indigne toutes les fois qu'elle croit remarquer que l'opinion la condamne et la réprouve. Elle vit dans une irritation perpétuelle contre cette société qu'elle avait défiée de l'atteindre. Dévorée de je ne sais quel besoin posthume de considération qu'en secret elle ne me pardonne pas de ne point satisfaire, elle supporte impatiemment l'état de réclusion que notre position nous impose; elle se révolte à l'idée qu'elle n'est ni recherchée ni honorée à l'égal des autres femmes qui, n'ayant point abjuré leurs devoirs, ont conservé leurs privilèges; elle qui n'a pas été à la peine s'étonne de n'être pas à la récompense. C'est tout un

nouvel ordre de douleurs, de querelles et d'humiliations que je n'avais pas soupçonnées jusqu'ici et que me réservait le séjour des cités. J'ai signifié tout d'abord à madame de Rouèvres que je ne consentirais jamais à la présenter nulle part comme ma femme, et que j'étais décidé à vivre, comme par le passé, dans une solitude absolue. De là des récriminations sans fin. A l'entendre, je la séquestre et la mets au ban du monde. Je reçus l'autre jour une lettre d'invitation personnelle pour un bal à la légation de France. Malgré tous mes soins pour la lui cacher, cette lettre tomba dans les mains d'Arabelle, qui, se voyant frappée d'exclusion, cacha mal le dépit qu'elle en ressentait. Je m'empressai de déclarer que je n'irais point à cette fête ; mais, soit qu'elle voulût m'éprouver, soit qu'elle se piquât de générosité, elle me supplia d'y aller. Elle y mit tant d'insistance, que je m'habillai et partis. Je n'avais, à vrai dire, nulle envie d'assister à ce bal, bien que ce fût une occasion de jouer pour une heure ou deux à la liberté. Quand je rentrai, je trouvai Arabelle en larmes, la jalousie au cœur, le reproche à la bouche. Ces scènes m'épuisent : j'ai perdu l'énergie sauvage qui me soutenait. Arabelle est elle-même au bout de ses forces.

Elle dépérit visiblement; ce matin, j'ai été frappé de la pâleur de son front et de l'amaigrissement de ses traits. Comme tous les malheureux qui espèrent en changeant de lieux changer de destinée, et croient que le bonheur les attend partout où ils ne sont pas, elle me presse de partir : nous partons pour Venise. Adieu.

II.

Il s'est trouvé que le consul de France à Venise est un M. de C....., parent et ami du comte de Rouèvres. A peine arrivés, nous avons pris, comme deux proscrits, la route de Florence, où nous nous rendons à petites journées. Notre vie est plus calme; cependant tel est l'ennui qui m'écrase, que j'en suis à regretter parfois les luttes et les emportements qui rompaient du moins la mortelle monotonie de notre tête-à-tête. Que sommes-nous venus chercher dans ce doux pays si bien fait pour l'amour, que c'est l'outrager que de n'y point aimer? Qu'ils s'adressent aux glaces du Nord, les infortunés qui, comme nous, promènent en la maudissant la

chaîne qui les lie l'un à l'autre! Qu'ils n'affligent pas du spectacle de leurs misères la patrie des amants heureux! Nous traversons en silence, le cœur morne, l'œil indifférent, ces beaux lieux où tout invite aux tendresses mutuelles. Déjà sur cette terre favorisée du ciel le printemps bourgeonne et fleurit, mais nous traînons partout après nous l'hiver éternel. Nous passons sans nous arrêter devant les chefs-d'œuvre de l'art. Que nous font ces palais, ces statues, ces tableaux? Les arts sont le luxe du bonheur : ils ne disent rien à nos âmes. Et cependant, qu'il pourrait être enchanté, ce voyage! Ce matin, notre chaise a été dépassée par une voiture dans laquelle j'ai reconnu Gustave P..... et sa jeune femme. Ils suivent la même route que nous dans l'ivresse de leurs fraîches amours, aux charmantes lueurs de cette suave lune qui préside aux premières joies des époux. Où m'égarent de lâches regrets? J'ai honte de ma douleur en voyant celle qui m'accompagne. Arabelle ne se plaint pas, mais une fièvre lente lui consume les os. Ses joues se creusent, ses yeux se plombent; son corps s'allanguit et s'affaisse. Elle reste des journées entières silencieuse, la tête appuyée sur un coussin de la voiture; si je lui parle, elle répond avec

douceur ; parfois je surprends des larmes coulant sans bruit sur son visage. Est-ce là cette femme que nous avons connue belle, souriante, entourée d'hommages? Sa vie n'était qu'une longue fête; l'amitié s'empressait sur ses pas : les femmes enviaient sa beauté, les hommes se disputaient ses regards ; sa fortune n'avait que des flatteurs. En comparant ce qu'elle était alors et ce qu'elle est aujourd'hui, qui ne serait touché d'une pitié profonde? S'il pouvait la voir, M. de Rouèvres se croirait trop vengé. Mon cœur s'amollit et se fond. Qui pleurera sur elle, si ce n'est moi, l'auteur de tous ses maux ?

Si elle mourait pourtant !... Si elle mourait, c'est moi qui l'aurais tuée! En serais-je moins son meurtrier, parce qu'au lieu de l'immoler d'un seul coup, je l'aurais laissée mourir à petit feu? Pour avoir prolongé son supplice, en aurais-je moins abrégé ses jours? Pour avoir répandu son sang goutte à goutte, en aurais-je moins tari dans son sein les sources de la vie ?

En trouverais-je plus aisément grâce devant Dieu et devant moi-même? Si elle mourait!... Mais qu'espères-tu donc, malheureux? As-tu pensé que sa dernière heure serait l'heure de ta délivrance? T'es-tu dit qu'après l'avoir mise au tombeau, tu n'aurais plus qu'à reprendre, libre et léger, le sentier des jeunes amours? T'es-tu flatté que ta conscience ne te poursuivrait point partout et toujours comme l'ange vengeur au glaive flamboyant? T'es-tu promis de nouer de nouveaux liens sur le cercueil de ta victime? As-tu médité d'associer ton âme flétrie à une âme innocente et pure? Détrompe-toi, mon cœur. Ta chaîne est double : l'une peut se briser, mais l'autre est infrangible; elle est forgée par le remords.

III.

Ami, c'en est fait; il est temps de se conduire en homme, et puisque espérer est un crime, je renonce même à l'espérance. J'accepte franchement la position que je me suis faite et ne me permettrai plus une plainte ni même un regret. Arrivé à Florence, j'écrirai à

madame de Mondeberre. Je lui dirai que ma destinée est accomplie et que la patrie ne me reverra plus. Alice est jeune; en supposant qu'elle soit atteinte, son âme se relèvera promptement. C'est à la blessure la plus large et la plus profonde qu'appartiennent mes soins et mes veilles. Ma place est auprès d'Arabelle, et je n'ai plus désormais d'autre tâche que de m'oublier en vue de son repos. La bonté peut suppléer l'amour; je trouverai ma récompense dans le sentiment de mon abnégation, dans la conscience de mes sacrifices. Il est impossible qu'on ne finisse pas par aimer l'être auquel on se dévoue; du moins on aime son propre dévouement, et c'est assez.

Depuis que j'ai compris mes devoirs et que je m'y soumets sans arrière-pensée, je me sens mieux avec moi-même, je recueille déjà les fruits de ma résolution. Je suis mort au bonheur, mais le bonheur n'est pas une condition d'existence; c'est même une chose assez peu commune pour qu'on se résigne à ne le point avoir. Adieu donc, et pour toujours adieu, rêves charmants que je viens d'ensevelir! Adieu pour la dernière fois, jeune et gracieuse image trop longtemps caressée! je ne me pencherai plus sur mon cœur pour vous contempler; mes

regards ne vous chercheront plus dans le ciel désert.

J'organise notre vie et travaille sérieusement à mettre un peu d'ordre dans tout ce désordre. La santé d'Arabelle m'inspire de vives inquiétudes. J'ai décidé que nous irions dresser notre tente soit à Pise, soit dans une des petites villes qui bordent la rivière de Gênes. Nous vivrons là ignorés et paisibles. J'aurai pour Arabelle la tendresse qu'on a pour un enfant malade; je ne désespère pas de l'amener insensiblement à prendre son amour pour le mien, ni de la voir bientôt renaître sous mes soins et sous ce doux ciel. Nous appellerons l'étude à notre aide; nous lirons les poètes italiens; nous aurons des fleurs, des livres et du soleil. Pour être heureux, il ne nous manquera que le bonheur; je veillerai à ce qu'Arabelle n'en sache rien, et moi-même je l'oublierai peut-être en assistant à sa résurrection. Je n'y arriverai pas en un jour; j'y tendrai incessamment de tous les efforts et de toutes les facultés de mon être. Je ne me dissimule aucune des difficultés de la tâche que je m'impose; Dieu, qui voit mes intentions, me soutiendra dans cette entreprise. Déjà je suis entré dans ma nouvelle voie, et j'ai trouvé, dès les premiers pas, un soulage-

ment et un contentement intérieurs que je n'espérais plus éprouver. Depuis que je n'attends rien de la destinée et que j'ai renoncé à ma part de félicités en ce monde, j'ai perdu l'exaltation fiévreuse qui me consumait et recouvré du même coup le sentiment des mille petites joies que la nature prodigue à toute heure au cœur simple qui sait en jouir. A soigner l'âme d'Arabelle, je gagne d'échapper à la mienne, et je crois entrevoir que le secret du bonheur est de ne point le chercher pour soi-même. Quand la santé d'Arabelle sera rétablie, nous voyagerons : j'essayerai d'occuper ses jours et de la distraire; je ferai mon devoir jusqu'au bout, sans me plaindre et sans murmurer. Je rougis à présent des excès auxquels je me suis laissé entraîner. Malheureux ! je n'ai eu ni le courage d'accepter ma position, ni l'énergie de m'y soustraire : j'ai reculé en même temps devant l'honneur et devant la honte. Je sais mes faiblesses ; je les déteste et je les abjure. Comment ai-je osé, par exemple, t'envoyer rôder autour de Mondeberre? Comment, trop faible ami, t'es-tu prêté à mes lâches désirs ? Comment n'avons-nous pas compris l'un et l'autre que c'était outrager à la fois l'innocence et le malheur ? Ah ! tu l'as bien compris, toi ! mais

tu as étouffé pour me complaire les répugnances de ton cœur ; tu n'as pas craint d'immoler à ma fantaisie la droiture de ton caractère. Noble et cher ami, tu n'aurais pas dit : « Enlevons Hermione. » Tu l'aurais enlevée. Je veux, cher Karl, me montrer digne d'une amitié si belle ; je veux, en ne restant point au-dessous de mon infortune, la rendre respectable et mériter l'estime autant que la pitié. Le Fernand que tu as connu a cessé d'exister ; je commence une seconde vie en expiation de la première.

IV.

Stériles regrets ! soins superflus ! réparation tardive ! Où trouverai-je la force et le courage d'écrire ce funeste récit ? Je le dois cependant, il le faut, pour que mon châtiment soit complet et que rien ne manque à ma honte !

Depuis quelques jours, la passion d'Arabelle avait tout d'un coup changé de caractère. Ce n'était plus l'exaltation de la douleur, ni l'affaissement d'un courage épuisé, ni l'attendrissement d'une âme qui pleure et s'apitoie sur elle-même ;

c'était un désespoir immobile, silencieux et sombre. J'avais remarqué ces nouveaux symptômes, je commençais à m'en alarmer, lorsqu'un matin, comme nous étions enfoncés chacun dans un coin de la voiture, abîmés dans nos réflexions, je sentis une main sèche et brûlante s'appuyer brusquement sur la mienne. Je me réveillai en sursaut et me trouvai face à face avec Arabelle, qui me contemplait d'un air étrange. « Fernand, me dit-elle d'une voix calme et pourtant terrible, encore un peu de patience! nous n'avons plus longtemps à souffrir. — Que voulez-vous dire? m'écriai-je. — Si vous me regardiez, vous me comprendriez, » ajouta-t-elle en repoussant ma main avec une énergie farouche. Je la regardai : ses yeux étaient caves, ses paupières mâchées et sanglantes ; la pâleur de sa figure reluisait sous le feu de la fièvre qui l'embrasait sans la colorer. « Vous souffrez? » m'écriai-je. Elle ne répondit que par un geste de dédain, croisa ses bras sur sa poitrine, et se tint muette dans son coin. Je ne pus, le reste du jour, lui arracher une parole ni même un regard. D'ailleurs, pas une larme, pas un sanglot, pas un soupir ; inflexible comme le bronze! Cependant je sentais, j'entendais,

pour ainsi dire, le travail de son âme qui minait sourdement son corps. J'observais avec terreur les rapides progrès du mal. Un sinistre pressentiment me mordit au cœur. Il me sembla que le ciel, pour me punir, allait exaucer les souhaits abominables que je lui avais parfois adressés. Je la pris dans mes bras. Elle n'essaya point de se dégager, mais elle demeura insensible sous mes étreintes. « Arabelle, m'écriai-je encore, quelle fatale pensée vous absorbe? Je vous aime et ne vis que pour vous. Mon amie, vous avez beaucoup souffert ; mais ayez foi en des jours meilleurs. Vous m'avez vu souvent injuste et cruel : je veux réparer à force de soins tous les maux que je vous ai causés. Cette tâche me sera douce ; je ne vous demande que de me sourire et de ne point décourager ma tendresse. Laissez-moi croire que tout n'est pas désespéré et que je puis guérir les blessures que j'ai faites ; ne m'interdisez pas la conquête de votre bonheur. » Je lui parlai longtemps sur le même ton, d'une voix émue et d'un cœur sincère. Il me fut impossible de vaincre l'obstination de son silence ; seulement, tandis que je parlais, ses lèvres étaient agitées par un mouvement convulsif, et ses yeux brillaient d'un funeste éclat. Ne sachant qu'imagi-

ner, je finis par attribuer cet état à l'exaltation de la fièvre, et ce redoublement de fièvre à la fatigue du voyage. Le nuit tombait. J'avais hâte d'arriver à Florence ; nous n'en étions plus qu'à quelques milles, lorsqu'en passant devant une *locanda* d'assez pauvre apparence, isolée sur le bord du chemin, Arabelle fit arrêter les chevaux et déclara qu'elle n'irait pas plus loin. Je lui objectai doucement qu'elle ne trouverait ici qu'un mauvais gîte, qu'elle y reposerait mal, que sa santé réclamait des ménagements, qu'il était plus prudent et plus sage de pousser jusqu'à la ville ; elle insista d'une voix impérieuse : je cédai. A peine entrée, elle refusa de rien prendre et se fit conduire dans une chambre où je la suivis. C'était une grande pièce meublée de plusieurs lits qui, rangés à la file, lui donnaient l'air d'une salle d'hospice ; les murs, blanchis à la chaux, n'avaient d'autre ornement que des images de saints grossièrement enluminées ; les araignées filaient leurs toiles entre les poutres noircies qui servaient de plafond. J'm'approchai d'un des lits ; les couvertures en étaient lourdes et froides, les draps humides et rudes. Bien qu'on touchât aux premiers jours du printemps, l'atmosphère de l'appartement se ressentait du

voisinage des Apennins encore chargés de neige. Je demandai du bois, et, tandis qu'Arabelle se couchait, j'allumai moi-même un grand feu qu'il fallut presque aussitôt éteindre à cause de la fumée qui se répandait à flots dans la chambre. J'allai au chevet d'Arabelle. « Mon ami, vous le voyez, lui dis-je avec découragement, ce lieu serait inhabitable, même pour une personne en santé. — On n'y vivrait pas, me répondit-elle avec calme, mais on peut y mourir. » Et comme à ces mots je demeurais frappé de stupeur : « Fernand, reprit-elle d'une voix ferme, ne restez pas ici, partez. Je suis décidée à ne pas sortir vivante de cette chambre, et je sens que votre présence, au lieu de les adoucir, ne ferait qu'irriter mes derniers moments. » A l'altération de ses traits, à l'expression de son visage, je compris que ce n'était point un jeu et qu'elle parlait sérieusement. Il n'y avait pas de temps à perdre. Le postillon était encore avec ses chevaux dételés à la porte de l'hôtellerie. Je lui criai de ratteler. Je me jetai dans la voiture ; au bout d'une heure, j'entrais dans Florence et j'en sortais une heure après, accompagné d'un médecin et rapportant tous les objets présumés nécessaires à l'état d'Arabelle.

Lorsqu'à mon retour je lui parlai d'un médecin, elle me signifia qu'elle ne consentirait pas à le recevoir. « Vous avez pris, dit-elle, une peine inutile : la médecine n'a rien à voir ici. Je ne demande qu'une chose, c'est qu'on me laisse mourir en repos. Mon Dieu ! ajouta-t-elle d'une voix moins brève et presque émue, ma vie fut assez tourmentée, il est juste que ma mort soit tranquille. » En dépit d'elle-même, j'amenai le docteur à son chevet ; mais elle ne répondit à aucune des questions qu'il lui adressa. « Monsieur, lui dit-elle enfin, vous me fatiguez en pure perte. Qu'espérez-vous comprendre à ce qui se passe sous vos yeux ? Où mon mal commence votre science finit. Ce n'est pas un corps souffrant, c'est une âme mortellement blessée qu'il faudrait guérir. Vous n'y pouvez rien. De grâce, monsieur, laissez-moi. » Je le pris à part et l'interrogeai. « A moins, me dit-il, que mes observations ne me trompent, cette femme n'a pas quarante-huit heures à vivre. Le mal est là, ajouta-t-il en portant un doigt à son front : elle mourra d'un transport au cerveau. — Sauvez-la ! m'écriai-je, sauvez-la, docteur, ma fortune est à vous, ma fortune, ma vie tout entière ! » il sourit tristement, et se retira en ho-

chant la tête. Je retournai vers Arabelle, je me jetai au pied de son lit, je m'emparai de ses mains, je les inondai de baisers et de larmes. « Qu'avez-vous ? que s'est-il passé ? Pourquoi désespérer de la vie, quand la vie promet d'être belle ? Que vous ai-je fait ? Je vous aime. Si vous mourez, je meurs avec vous. Mais, voilà quelques jours à peine, vous ne parliez pas de mourir. Vous reposiez votre cœur sur le mien, vous me laissiez espérer qu'ils pourraient un jour refleurir l'un et l'autre. Qu'est-il survenu ? Ai-je remué, sans le savoir, les amertunes du passé ? Ai-je touché, sans m'en douter, à quelque point douloureux de votre âme ? Parlez-moi, éclairez mes perceptions. Si le mal que je vous ai fait crie vengeance, imposez à mon amour une tâche : quelle qu'elle soit, je l'accomplirai. S'il vous faut mon sang, je le verserai avec joie. Mais on parle, on répond, on s'explique, on n'est pas sans pitié pour un homme qui pleure et supplie ; on dit du moins pourquoi on veut mourir ! »

Je roulais ma tête sur son lit, et déchirais la couverture avec mes dents, tandis qu'elle, sur son séant, m'examinait d'un œil implacable, et paraissait se repaître avec une joie féroce du spectacle de mes tortures.

« Monsieur de Peveney, dit-elle enfin, que penserait mademoiselle de Mondeberre si elle vous voyait ainsi ? »

A ce nom que je n'avais jamais prononcé devant elle, à ce nom qui était resté en moi comme une perle au fond de la mer orageuse, je me levai avec épouvante, et nous demeurâmes immobiles à nous regarder l'un l'autre en silence. Après avoir joui quelques instants de ma stupeur, elle me tendit froidement un papier qu'elle tenait froissé entre ses doigts. Ce papier, je le pris d'une main tremblante; c'était ta lettre, au timbre de Clisson, datée de Peveney.

« Écoutez-moi, lui dis-je ; quand vous m'aurez entendu, vous me jugerez, et votre jugement sera pour moi celui de Dieu. »

Je m'assis auprès d'elle, sur un escabeau, et me mis à lui dévoiler dans toute sa nudité cette ténébreuse et déplorable histoire. Je ne dissimulai aucun détail. Je dis dans quelles dispositions je m'étais enfui de Paris, que j'étais las des orages de la passion moins encore que de la vie de ruses et de fourberies qu'elle traîne à sa suite. Je contai ce que j'avais souffert en la quittant, les combats que j'avais soutenus avant de me décider à déchirer son cœur;

comment j'avais retrouvé mademoiselle de Mondeberre; qu'elle m'était en effet apparue comme un lointain espoir; mes remords cependant et mes hésitations toutes les fois qu'il s'était agi de rompre l'anneau qui me retenait au passé; la lutte des regrets et des espérances; la crainte de réduire au désespoir une tendresse que je me sentais dévouée; toutes mes faiblesses, toutes mes terreurs, toutes mes lâchetés, je dis tout, et enfin par quelle fatalité la lettre de rupture que j'avais écrite n'était arrivée qu'après le départ d'Arabelle. O mon ami, que le cœur de l'homme est quelque chose de misérable! Tandis que je parlais, près de cette femme qui allait mourir, j'étais, à mon insu, préoccupé de l'arrangement de mes phrases; je calculais, sans m'en rendre compte, les effets de mon discours; je trouvais, sans y songer, je ne sais quel charme de rhéteur dans le développement et dans l'analyse de mes sentiments! Quand j'eus tout dit :

« Vous savez le reste, ajoutai-je; voici maintenant ce que je vous propose. Je n'ai pas attendu jusqu'à cette heure pour immoler en moi tout ce qui n'est pas vous. Je vous offre d'essayer une nouvelle vie, et de tendre, d'un commun effort, sinon vers le bonheur, du moins

vers la guérison et l'apaisement de nos âmes. Nous avons beaucoup souffert, nous souffrirons encore beaucoup; mais peut-être arriverons-nous, à force d'aide mutuelle, à ne plus regarder que comme un rêve affreux le souvenir de tant de mauvais jours.

« Je te comprends, malheureux! s'écria-t-elle en éclatant, ce n'est pas ma mort que tu redoutes; tu la veux, tu l'appelles, tu la demandes à Dieu; mais, lâche que tu es, tu n'as pas le courage de m'assassiner. Tu voudrais t'y prendre de façon que je te bénisse en mourant, et pouvoir ensuite te vanter de tes sacrifices. Tu t'arrangerais volontiers des profits du meurtre, à la condition d'échapper au remords qui le suit. C'est ainsi que tu nous as tous perdus avec ton indigne faiblesse! Je te connais enfin, mais as-tu pu croire un instant que j'accepterais la tâche que tu me proposes? as-tu pensé que je consentirais à devenir sciemment la complice de tes trahisons, de tes parjures et de tes infamies! Va! tu me ferais horreur, si tu ne me faisais pitié.»

Elle retomba épuisée sur son lit, et moi, le visage caché entre mes mains, je restai écrasé sous le poids du mépris qui venait de fondre sur ma tête. Jamais, non, jamais homme ne

se sentit courbé sous plus de honte. J'essayai pourtant de me relever, non par orgueil, mais pour la sauver.

« O mon Dieu! m'écriai-je d'une voix qu'étouffaient mes larmes, je ne suis né ni lâche ni méchant. Comment, en ne cherchant que le bien, ai-je pu faire tant de mal? Ah! de quelque douleur qu'il vous ait abreuvée, Arabelle, croyez-en mon cœur, ce cœur n'est point si déchu qu'il ne puisse prétendre à se réhabiliter. Ne soyez pas plus cruelle que Dieu, qui reçoit toutes nos fautes à rançon. Vivez, ne me repoussez pas. Ce n'est plus seulement ma conscience qui vous sollicite; c'est ma tendresse qui vous presse et qui vous implore. »

A ces mots, Arabelle tourna vers moi sa pâle figure.

« Que me fait votre tendresse? me dit-elle d'une voix calme. Je vois votre erreur. Vous vous êtes tellement habitué à compter sur ma folle passion, qu'il ne vous est pas même venu à l'idée que cette passion pût s'éteindre avant moi. C'est de ce point de vue que vous raisonnez encore à cette heure. Vous croyez que je vous aime et que c'est la jalousie qui me tue. Vous vous trompez, monsieur de Peveney. Il ne m'importe guère que vous aimiez ailleurs, et si

je pouvais me préoccuper de la fille que vous avez choisie, ce serait, non pour l'envier, mais pour la plaindre, car je sens que vous serez fatal à tout ce que vous aimerez ; j'ai la conviction que vous porterez partout après vous tous les malheurs et tous les désespoirs que la faiblesse traîne après elle. Plût à Dieu que vous fussiez né méchant ! vous auriez été moins funeste. Je ne vous aime plus ; c'est à peine si je vous hais. Mais ce que je hais, et de toute la force que me laisse un reste de vie, c'est l'amour que j'ai eu pour vous, c'est l'égarement qui m'a jetée dans vos bras, ce sont les doctrines qui m'ont perdue. Vous avez éclairé mon cœur en le frappant, je vous dois de comprendre et d'aimer les trésors que vous m'avez ravis. N'insistez donc pas, monsieur, pour que je vive, car nous ne sommes plus rien l'un à l'autre, et nous serons moins séparés par la mort que nous ne le serions par la vie.»

Ce fut le dernier coup, ce fut le plus terrible. J'aurais pu supporter sa haine, son indifférence m'atterra. Le croirais-tu ? Est-il croyable en effet que des sentiments si contraires puissent germer dans le même cœur ? Cet amour que j'avais si longtemps maudit, en le perdant, mon âme se brisa.

Au bout de quelques instants, elle me pria d'approcher sa lampe, et de lui donner son nécessaire de voyage. Elle écrivit quelques lignes qu'elle me remit après en avoir cacheté l'enveloppe. « Je compte sur vous, dit-elle, pour faire parvenir ce mot à son adresse. » J'examinai machinalement la suscription; je lus le nom de M. de Rouèvres. « Et maintenant, ajouta-t-elle en croisant, en dehors du lit, ses bras sur sa poitrine, je n'ai plus besoin de vous, M. de Peveney. Je vais paraître devant Dieu ; laissez-moi le prier pour qu'il me pardonne. Je compte sur sa bonté, car quel supplice pourraient imaginer sa justice et sa colère, qui ne me parût doux au sortir d'une pareille vie? »

Je m'étais retiré dans un coin de la chambre, où je priais pour elle et pour moi. Que te dirai-je? Au bout de quelques heures, je vis, à la lueur de la lampe qui brûlait au chevet, son visage s'enflammer, ses lèvres trembler et ses mains s'agiter au hasard, comme pour chercher à saisir les spectres que la fièvre promenait autour d'elle. Aux paroles qui lui échappèrent, je compris qu'elle était en proie au délire. Je courus à elle : l'infortunée se débattait entre les bras de la mort, en criant le nom de M. de Rouèvres. Quand vint le jour, je me ré-

veillai sur le carreau glacé; je me levai, Arabelle était morte, et je me souvins que son dernier cri avait été pour me maudire.

Et maintenant, tâche d'oublier que j'aie jamais existé. Tu n'entendras plus parler de moi. Mort à tout ce qui vit, je vais traîner dans la solitude les misérables restes d'une existence qu'achèveront bientôt d'épuiser le remords et le désespoir.

Arabelle à M. de Rouèvres.

Monsieur,

Votre vengeance a porté tous les fruits que vous en deviez espérer. Je meurs sur la terre étrangère, dans une chambre d'auberge, entre quatre murs nus, sans autre assistance à mon chevet que celle de l'homme qui m'a perdue, si délaissée du ciel et de la terre, que vous êtes dispensé, non-seulement de me maudire, mais aussi de me pardonner. Si je vous racontais ce que j'ai souffert, vous pâliriez d'effroi, et vos larmes couleraient malgré vous. Moi qui connais mes crimes, est-ce que je ne pleure pas, en écrivant ces mots, d'attendrissement sur moi-même? Figurez-vous que vous m'avez enfermée dans une cage de fer avec un tigre qui, par pitié, a mis dix mois à me dévorer vivante. Ce que j'ai souffert ne saurait se dire. J'ai vidé

le calice de toutes les humiliations et de toutes les amertumes; je me suis desséchée dans la honte. Et pour que rien ne manquât à l'œuvre de mon expiation, voici que Dieu m'envoie, à l'heure suprême, une torture non encore éprouvée qui surpasse toutes les autres! Près de se fermer à jamais, mes yeux s'ouvrent à la vraie lumière, et mon cœur, en s'éteignant, jette vers les biens qu'il a méconnus un cri d'amour et de désespoir.

I.

Un soir d'hiver, les gens de Peveney, réunis pour la veillée dans une grande salle de rez-de-chaussée où ils se tenaient habituellement, s'entretenaient de leur maître absent; car, sur cette terre de Bretagne, l'absence du maître ne disperse point les serviteurs, qui, tant que la maison est debout, restent attachés au seuil désert comme le lierre aux lieux inhabités. Les uns avaient vu naître Fernand et l'avaient porté dans leurs bras; les autres étaient nés et avaient grandi en même temps que lui, sous le même toit. Tous l'aimaient et le vénéraient. Donc, par un soir de décembre, la bise se plaignait tristement dans les longs corridors; la Sèvres, grossie par les pluies, grondait comme un torrent au bas du coteau, et faisait de ses barrages autant de cascades mugissantes. Assis autour d'un ormeau embrasé, les gens de Peveney calculaient que, depuis plus de deux ans que

M. Stein était venu parmi eux, ils n'avaient pas eu de nouvelles de leur jeune maître, lorsque trois coups violents ébranlèrent la porte du manoir.

« Justice divine, c'est lui! s'écria en se levant brusquement la vieille nourrice de Fernand, qui filait au rouet dans un coin de l'âtre. »

Tous se levèrent en même temps et coururent à la grille du jardin. Une voiture de poste entra dans la cour, un voyageur en descendit. Il était enveloppé d'un ample manteau; les bords rabattus de son chapeau lui cachaient à moitié le visage. Il écarta en silence, mais avec autorité, les serviteurs rangés sur son passage, et gagna d'un pas brusque la salle qu'illuminait la clarté du foyer. A peine entré, il se laissa tomber sur une chaise, présenta ses pieds à la flamme et resta muet, dans une attitude recueillie. Les gens de la maison se tenaient derrière lui et se regardaient entre eux d'un air consterné. Enfin, la nourrice lui ayant ôté doucement son chapeau, tous les assistants ne purent retenir un mouvement de douloureuse surprise en revoyant leur maître si changé.

« Jésus, mon Dieu! est-ce toi, mon enfant?» s'écria la bonne femme qui lui avait servi de mère.

Il avait vieilli de vingt ans. On aurait vainement cherché sur son visage quelques vestiges de jeunesse. Ses cheveux s'étaient éclaircis; ses yeux étaient éteints dans leur orbite; les pleurs avaient creusé leur sillon sur ses joues amaigries et livides.

Après avoir embrassé sa nourrice et adressé à chacun quelques paroles bienveillantes, il se retira dans son appartement, où l'on s'était empressé de tout préparer pour le recevoir. Il y vécut comme dans un tombeau, sans communication avec le dehors, indifférent à toutes choses, même au mouvement de sa maison. Il avait cessé depuis longtemps tout commerce de lettres avec Karl Stein. Ses gens avaient reçu l'ordre de ne point répandre dans le pays la nouvelle de son retour. Il passa l'hiver dans un morne affaissement. Au printemps, il s'occupa de régler ses affaires et sembla tout disposer pour un long voyage. Quelques démarches qu'il fit à cette époque donnèrent à penser autour de lui qu'il avait l'intention de réaliser sa fortune et de visiter les pays lointains. En effet, après avoir désigné celui de ses domestiques qu'il désirait emmener, il engagea les autres à se pourvoir ailleurs, ajoutant toutefois qu'il ne verrait jamais la maison de son père, qu'il en

laisserait la garde à sa nourrice, et que tous ceux qui l'avaient aimé et servi y trouveraient de tout temps un asile. Comme il désirait échapper aux discussions d'intérêt, pour lesquelles il avait moins de goût que jamais, il s'entendit avec son notaire pour qu'il ne fût procédé qu'après son départ à la vente de ses domaines.

Tout était prêt. Il ne lui restait plus qu'à dire adieu à ces beaux lieux qu'il allait quitter pour toujours. La veille du jour fixé pour son départ il voulut voir une dernière fois les ombrages de Mondeberre. On aurait pu croire, depuis son retour, qu'il en avait oublié le chemin. Les noms d'Alice et de sa mère n'étaient pas sortis une seule fois de sa bouche : pas un mot, pas une question ; on eût dit que ce coin de terre n'avait jamais existé pour lui. Près de s'éloigner pour ne plus revenir, il ne résista pas à ce vague besoin d'émotions qui ne meurt point chez les faibles et tendres âmes. D'ailleurs il ne songeait pas à se présenter aux dames de Mondeberre. Bien qu'il n'eût pas écrit la lettre qu'il s'était promis d'envoyer de Florence, il y avait longtemps qu'il leur avait dit un éternel adieu dans son cœur. Il ignorait leur destinée et ne doutait pas qu'Alice ne fût mariée. Il voulait

seulement entrevoir dans l'ombre les abords de la patrie d'où il était pour jamais exilé.

A la tombée de la nuit il prit, comme autrefois, le sentier du bord de l'eau. Qui pourrait dire les pensées qui l'assaillirent le long de ces traînes? Ce n'était plus, comme à son premier retour, la fatigue d'une âme désabusée, mais jeune encore et prête à refleurir au premier souffle caressant ; c'était le terne désespoir d'une âme flétrie par le remords, et que ne charmait même plus la poésie des souvenirs. Il marchait à pas lents, le front baissé, indifférent aux beautés de cette nature qu'il avait jadis tant aimée. Il avait tout perdu, jusqu'à la faculté de pleurer et de s'attendrir sur lui-même. Cependant ses yeux commençaient à chercher les tourelles de Mondeberre, quand tout à coup, en aspirant l'air, il reconnut le parc et le château aux senteurs qui s'en exhalaient. Ainsi les lieux où nous avons goûté le bonheur ont, comme la terre natale, un parfum qui leur est propre et qui nous saisit, nous pénètre aussitôt que nous en approchons. En effet, au détour du sentier, Fernand aperçut la masse du manoir qui se détachait sur l'azur du ciel et les panaches blancs des marronniers qui se balançaient à la lueur des étoiles. A ces aspects, il se sentit près

de défaillir. Les fenêtres du salon étaient éclairées ; il demeura quelques instants devant la façade, suivant d'un regard éperdu les évolutions d'une ombre svelte et gracieuse qui se dessinait sur la mousseline des rideaux. Il eut le courage de s'arracher à cette contemplation. Il s'éloignait, lorsqu'en passant devant la petite porte du parc, il fut arrêté de nouveau par une invisible puissance. Longtemps il hésita : il crut voir gisant sur le seuil le cadavre d'Arabelle qui lui en barrait le passage. Il s'enfuit et revint sur ses pas. Bref, s'il n'eut point la force d'entrer, il en eut la faiblesse ; il entra.

Ses jambes se dérobaient sous lui et le soutenaient à peine. La soirée était trop froide et trop avancée pour qu'il pût craindre de rencontrer madame de Mondeberre ou sa fille. Il alla s'asseoir sur le banc de pierre qu'abritaient, comme autrefois, les touffes embaumées des lilas et des faux ébéniers. Il était perdu depuis près d'une heure dans un abîme de réflexions, lorsqu'il entendit un bruit de voix et un frôlement de robes qui paraissaient se diriger vers lui. Il se leva et n'eut que le temps, pour ne pas être vu, de se cacher derrière le massif de fleurs et de verdure. A la clarté bleue des étoiles, moins encore qu'au cri de son âme, il re-

connut Alice et madame de Mondeberre, qui vinrent s'asseoir à sa place. Elles demeurèrent d'abord silencieuses et comme absorbées dans la contemplation mélancolique du ciel vaste et pur qui étincelait sur leurs têtes. C'était une de ces nuits plus belles que les plus beaux jours. Les haies s'égayaient dans l'ombre de mille petits cris d'oiseaux qui se caressaient dans leurs nids; les fleurs s'ouvraient pour recevoir le pollen amoureux que leur portait la brise; les rainettes chantaient au loin sur le bord de l'eau; plus rapprochées, les trilles du rossignol éclataient à longs intervalles.

« Que cette nuit est belle! » dit enfin Alice d'une voix douce et triste qui fit tressaillir Fernand.

Madame de Mondeberre attira sa fille sur son sein et l'y tint longtemps embrassée.

« Mon enfant, dit-elle après un moment de silence, en renouant sans doute un entretien fraîchement brisé, je crains que ton cousin n'ait raison. Tu sais, ma fille bien-aimée, si je voudrais jamais contrarier tes goûts et forcer tes inclinations. Tu sais aussi, unique et cher trésor, si je suis heureuse de te posséder tout entière, si ma tendresse s'effraie seulement à l'idée de céder une part de la tienne. Mais je vieillis,

ma santé se perd, et je ne voudrais pas mourir sans te voir appuyée sur un cœur dévoué.

— Nous vivrons et nous mourrons ensemble, répondit Alice en se pressant contre sa mère.

— Enfant, reprit madame de Mondeberre en passant ses mains caressantes sur les cheveux de la blonde tête; ta vie commence à peine; c'est à moi de partir la première. Ne te révolte pas, écoute-moi patiemment, mon Alice. Il faudra bien un jour nous séparer. Te laisserai-je seule, sans appui, sur la terre? Fille de mon amour, que dirai-je à ton père lorsqu'il me demandera compte de ton bonheur?

— Tu lui diras, ma noble mère, répondit avec orgueil mademoiselle de Mondeberre, que tu m'as enseigné, moins par tes leçons que par ton exemple, à chérir et à honorer sa mémoire. Tu lui diras que tu n'as vécu que pour moi seule, que tu m'as élevée dans l'amour du beau et de l'honnête. Tu lui diras que tu m'as fait un cœur à l'image du tien.

— O mon enfant! s'écria la veuve d'une voix émue, tu ne vois pas que cette tendresse passionnée que tu me rends m'abreuve en même temps de délices et d'amertume. Parfois je me reproche d'absorber à mon profit ta destinée, qui pourrait être belle; souvent je m'interroge

avec effroi. Ma fille, es-tu sûre que ta jeunesse n'élèvera jamais la voix pour me maudire? Es-tu sûre que tu ne m'accuseras pas un jour de t'avoir ensevelie dans ma solitude et associée à mon veuvage?

— Tais-toi, tais-toi, ma mère!»

Et deux ombres penchées l'une vers l'autre mêlèrent en silence leurs pleurs et leurs baisers.

«Écoute, dit Alice en s'agenouillant sur le gazon aux pieds de madame de Mondeberre; tu m'aimes, n'est-ce pas, et tu ne veux pas m'affliger? Eh bien! ma résolution est arrêtée depuis longtemps. Ce n'est pas d'un caprice d'enfant qu'il s'agit, mais d'une volonté calme, sérieuse, réfléchie. Je ne veux pas me marier. Tous les hommes que Gaston s'est obstiné à nous présenter m'ont paru vains, ou sots, ou laids. Qu'il n'en soit plus question entre nous. Je ne sais rien du monde et n'en veux rien savoir. Je sens qu'il n'a rien qui te vaille. Je suis heureuse auprès de toi. Pourquoi changerais-je un sort si doux pour courir les chances d'un bonheur incertain que je ne rêve ni n'appelle? Aimons-nous et continuons de vivre comme par le passé. Je n'ai pas une autre ambition.

— Va! je sais bien que tu n'es pas heureuse!

murmura madame de Mondeberre avec une expression de tristesse ineffable.

Alice appuya son front sur les genoux de sa mère, et ne répondit pas.

Cependant la brise fraîchissait, et déjà des gouttes de rosée brillaient à la pointe des herbes. Madame de Mondeberre s'éloigna, appuyée sur le bras d'Alice. Lorsqu'elles eurent disparu et qu'il n'entendit plus le bruit de leurs pas, M. de Pevency, plus pâle que la lune qui blanchissait le sable des allées, plus tremblant que les feuilles qu'agitait le vent, sortit du massif de lilas et vint tomber sur le banc de pierre. La tête cachée entre ses mains et se répétant à lui-même les paroles qu'il venait d'entendre, il caressait depuis quelques instants, avec une lâche complaisance, l'idée qu'Alice n'était point mariée; il y trouvait à son insu un sentiment de joie égoïste et cruelle, quand tout à coup il s'enfuit comme s'il eût surpris une vipère se glissant furtivement dans son cœur. Il traversa le parc au pas de course; dans son trouble, il s'égara. Au lieu de gagner le bord de la rivière, il rabattit sur le château. Il s'arrêta pour le regarder une dernière fois, puis il reprit sa course en se dirigeant vers la Sèvres; il était près d'en toucher la rive, lorsqu'au tournant d'une

allée couverte il se rencontra face à face avec Alice et madame de Mondeberre.

Il y eut de part et d'autre un mouvement d'hésitation que rien ne saurait exprimer. Mademoiselle de Mondeberre seule ne témoigna pas de surprise; elle demeura grave et immobile au bras de sa mère. Avant qu'aucun mot eût été prononcé, M. de Peveney s'approcha et prit une main de madame de Mondeberre, qu'il pressa contre son cœur sans oser la porter à ses lèvres; puis il s'inclina devant Alice, qui demeura impassible et muette. Cela fait, après quelques paroles insignifiantes échangées sans suite entre Fernand et la châtelaine, ils prirent tous trois le chemin du château.

Ce n'était pas seulement l'émotion et l'étonnement qui tenaient ainsi madame de Mondeberre froide et réservée. Bien qu'Alice n'eût jamais révélé le secret du mal qui la consumait, madame de Mondeberre savait mieux qu'Alice elle-même ce qui se passait dans ce jeune cœur. Elle avait assisté pendant près de trois ans au drame le plus douloureux que puisse contempler une mère, et, quoiqu'elle n'eût point d'accusation directe à diriger contre M. de Peveney, cependant, par lui et à cause de lui, cette femme avait tant souffert dans son

enfant, qu'elle n'avait pu s'empêcher de nourrir contre ce jeune homme un profond sentiment d'amertume, ni se défendre, en le revoyant, d'un instinctif mouvement de terreur. Sa première impression avait été toute d'épouvante, et, encore à cette heure, l'âme agitée de sombres pressentiments, elle serrait contre son sein le bras de sa fille, comme si elle eût craint qu'on ne voulût la lui enlever. Tels étaient les motifs de l'accueil glacé que recevait Fernand. Chez madame de Mondeberre, c'étaient la tendresse et l'orgueil maternels blessés du même coup et saignant en silence; c'était chez Alice une réserve naturelle jointe à la fierté de l'amour méconnu. Chargé de honte et de remords, M. de Peveney les suivait machinalement sans chercher à se rendre compte du charme fatal qui l'enchaînait à leurs pas.

Ils entrèrent ainsi dans le salon; mais lorsqu'à la lueur de la lampe madame de Mondeberre et sa fille virent les traits dévastés de ce malheureux jeune homme, lorsque Fernand, de son côté, aperçut quels ravages ces trois années avaient exercé sur le front d'Alice et sur la figure de sa mère, alors les âmes se fondirent, les cœurs éclatèrent, et l'on n'entendit que des larmes et des sanglots. Aucune explication

ne troubla cette scène d'épanchements silencieux. On parla peu; il n'y eut pas une question d'échangée; seulement on s'observait avec attendrissement, et quand vint l'heure de se séparer, trois mains se cherchèrent, se réunirent dans une seule et même étreinte. Durant toute la dernière partie de cette soirée, M. de Peveney avait apaisé les rébellions de sa conscience en lui criant qu'il partirait le lendemain et que cette entrevue était la dernière. Cependant il se retira sans avoir eu le courage d'annoncer aux dames de Mondeberre qu'il ne devait plus les revoir.

Rentré chez lui, il employa le reste de la nuit à s'occuper des derniers préparatifs de son départ. Au matin, il écrivit à madame de Mondeberre pour lui dire le suprême adieu. A huit heures, les chevaux de poste qu'il avait fait commander la veille arrivèrent. En entendant claquer le fouet du postillon, il ouvrit une fenêtre et vit ses serviteurs groupés autour de la chaise qu'on était en train d'atteler. Fernand fut consterné. Depuis son retour de Mondeberre, il s'était flatté confusément que cette heure n'arriverait jamais, qu'il surviendrait nécessairement un obstacle imprévu qui l'empêcherait de partir. Il chercha s'il n'avait rien

oublié : rien ! tout était prêt. Le sort en était jeté.

M. de Peveney descendit dans la cour, embrassa sa nourrice, donna ses dernières instructions à ses gens, et remit à l'un d'eux la lettre qu'il venait d'écrire. Il ne lui restait plus qu'à monter dans sa chaise, lorsqu'en l'examinant il découvrit qu'elle avait besoin de réparations, que les ressorts en étaient fatigués, qu'elle n'avait pas été visitée depuis plus de trois ans, et qu'enfin il ne serait ni prudent ni sage de s'y embarquer pour un si long voyage avant qu'elle eût passé par les mains de son carrossier. Il consulta les assistants, et s'y prit de telle sorte que tous s'empressèrent de se ranger de son avis, et que le postillon lui-même, après avoir reçu son pourboire, déclara que la voiture n'était pas en état de courir deux postes sans voler en éclats. Fernand reprit sa lettre à madame de Mondeberre, et donna des ordres pour qu'on déchargeât la chaise et qu'on l'envoyât en radoub à Nantes. Ainsi son départ se trouva retardé de plus d'une semaine. Le cœur de l'homme est plein de ruses et de lâches détours. M. de Peveney parut vivement contrarié de ce retard et ne se gêna point pour en témoigner son humeur, convaincu et de bonne foi,

c'est-à-dire assez fin et assez habile pour avoir réussi à se tromper lui-même.

Il n'est pas de position plus propice à l'ennui que celle d'un homme qui, ayant tout arrangé pour son départ et prêt à monter en voiture, se voit arrêté par quelque empêchement imprévu. Jusqu'au moment où l'on pourra partir, on ne sait que devenir ni comment employer le temps. On se trouve sous le coup d'un désœuvrement que rien ne saurait occuper ni distraire. On n'a plus sous la main les objets qu'on aimait. Disposée pour l'absence, la maison est un tombeau où l'on erre comme une ombre en peine. On n'est plus chez soi, et pourtant l'on n'est pas ailleurs. On supporte d'autant moins patiemment le poids des heures oisives qu'on s'était préparé par avance au mouvement et aux distractions du voyage. C'est là du moins ce qui arriva pour M. de Peveney. Il n'eut pas atteint le milieu de la journée, qu'il se sentit pris d'une impatience fiévreuse et d'un besoin d'agitation qu'il ne sut comment satisfaire. Il se décida à monter son cheval, dont il n'avait pu consentir à se débarrasser. Une fois en selle, où aller? Peu lui importait. Il lâcha la bride au coursier, qui, fidèle à ses anciennes habitudes, le conduisit droit à Mondeberre.

Cette fois encore M. de Peveney capitula avec sa conscience. Songeait-il à renouer des relations à jamais brisées? Sa résolution n'était-elle pas irrévocablement arrêtée? Ne devait-il pas sous peu de jours s'éloigner pour ne plus revenir? D'ailleurs, il n'était plus temps de retourner en arrière. Déjà Ramponneau battait le pavé de la cour du château, et une fenêtre venait de s'entr'ouvrir pour laisser passer la tête d'Alice.

Cette entrevue différa de celle de la veille en ce que les cœurs s'y montrèrent moins silencieux et plus à l'aise. On ne toucha ni au passé ni à l'avenir; on se complut de part et d'autre dans la mélancolie de l'heure présente. On s'entretint longuement de la visite de Karl Stein. Fernand parla de ses voyages avec un sentiment de tristesse qui, aux yeux de mademoiselle de Mondeberre, le revêtit d'un prestige de plus. Madame de Mondeberre le retint à dîner. Il s'en défendit d'abord, puis il se dit qu'ayant dû partir le matin, il manquerait de tout à son gîte. Gaston se présenta sur le soir. En revoyant M. de Peveney, dont le souvenir ne l'avait pas occupé six minutes en trois ans, il témoigna une joie bruyante et l'embrassa avec effusion. Sur ces entrefaites arrivèrent deux ou trois

gentilshommes du voisinage. La conversation s'engagea. A cette époque, la politique agitait fort les esprits en Bretagne. On discuta les questions du jour. Indifférent d'abord à ce qui se disait autour de lui, Fernand en vint bientôt à se mêler à l'entretien. Il finit par s'y oublier et par goûter à cette discussion d'intérêts positifs un charme qui lui parut tout nouveau. Au choc des idées, il sentit se réveiller et vibrer dans sa poitrine les nobles instincts que le trouble des passions y avait longtemps étouffés, l'amour de la patrie, la haine de l'injustice, le culte de la vérité, l'enthousiasme qu'allume chez les âmes bien nées toute action grande et généreuse. Il comprit qu'il est pour l'ambition de l'homme des luttes belles et fécondes. Il se retrempa aux réalités de la vie ; comme le géant de la fable, en touchant la terre, il retrouva ses forces.

Rentré chez lui, M. de Peveney brûla la lettre d'éternel adieu qu'il avait écrite le matin à madame de Mondeberre, et le lendemain il trouva un prétexte qui lui fit une obligation de retourner le soir au château. Il en est des âmes aux prises avec la douleur comme du chêne et du roseau battus par le vent de la tempête ; où les fortes se roidissent et succombent, les fai-

bles plient et se relèvent. Ainsi, Fernand subissait déjà des influences amollissantes. Il était toujours décidé à partir, et n'imaginait pas que le remords qui le consumait dût jamais s'apaiser ni s'éteindre. Il s'interdisait tout espoir et continuait de se regarder comme retranché du nombre des vivants. Toutefois il ne partait pas; les impressions terribles s'effaçaient chaque jour; ses facultés de souffrir, usées par la solitude, achevaient de s'amortir dans l'atmosphère des douces relations. Quoique dans un avenir encore lointain, on pouvait croire sa guérison d'autant plus probable que, la jugeant lui-même impossible, il ne faisait rien pour y résister. Un soir, en rentrant, il aperçut dans la cour sa chaise réparée et garantie jusqu'au bout du monde. Il donna des ordres pour qu'on la remisât, et le lendemain il écrivit à son notaire pour lui enjoindre d'ajourner la mise en vente de ses propriétés.

Cependant la vie du château avait pris une face nouvelle. Mademoiselle de Mondeberre se relevait comme un beau lis. L'éclat de la jeunesse et de la santé reparaissait peu à peu sur ses yeux; l'azur de ses joues s'était éclairci; son corps avait retrouvé cette démarche souple et légère que donnent la joie et le bonheur. Après

avoir grandi dans la solitude et s'être développé dans l'absence, l'amour de cette enfant venait de se changer en une passion exaltée et profonde. Comment aurait-il pu en arriver autrement? Ce jeune homme qui avait disparu tout d'un coup comme emporté par un orage, et qui revenait, après trois ans d'une vie errante, pâle et souffrant, mystérieux et sombre, réunissait toutes les conditions nécessaires pour frapper vivement une âme de vingt ans, déjà depuis longtemps éprise. Alice n'échappa point aux poétiques séductions du malheur : son imagination acheva ce que son cœur avait commencé.

Il n'en fut pas ainsi de madame de Mondeberre, qui observait d'un œil à la fois inquiet et charmé les changements qui s'opéraient sur le front et dans l'humeur d'Alice; sa prudente sollicitude ne s'en alarmait pas moins que sa tendresse ne s'en réjouissait. Pleine de confiance dans la loyauté de M. de Peveney, ce jeune homme pourtant la troublait malgré elle. Que savait-elle de son passé? que pouvait-elle présumer de ses sentiments? Devait-elle, par une lâche complaisance, encourager une intimité qui pouvait ruiner de fond en comble la destinée déjà trop compromise d'une fille adorée? Elle éprouvait depuis le retour de Fer-

nand un inexplicable malaise, et parfois son âme frissonnait sous de vagues pressentiments. Après avoir vainement attendu qu'il déclarât ses intentions, madame de Mondeberre se décida sans effort à prendre elle-même l'initiative, un soir qu'ils marchaient tous deux dans une allée du parc.

« Monsieur de Peveney, lui dit-elle, je vais vous parler avec une franchise à laquelle je vous ai depuis longtemps habitué, et qui ne messied pas, j'en ai la conviction, à la noblesse de votre caractère. Je n'hésite pas plus à vous confier mes scrupules et mes terreurs que je n'hésitai, voilà bientôt trois ans, à vous révéler mes rêves et mes espérances. Vous m'avez déjà entendue. Vous comprenez que votre présence ici ne saurait être indifférente, et que, si vous ne pouvez rien pour mon bonheur, vous me devez de ne rien ôter à mon repos. Sans doute il m'en coûtera de vous perdre; mais, quelque rigoureux que m'apparaisse le sacrifice, je me résignerai plus aisément à vous pleurer toute ma vie qu'à vous maudire seulement une heure. Décidez donc vous-même de la nature des relations qui doivent désormais exister entre nous. C'est vous seul que j'en ferai juge. Je ne sais rien de votre passé et j'en respecte le mystère.

Vous avez souffert, et mon cœur vous absout. Pour le reste, je m'en repose sur votre probité, vous estimant assez pour ne pas craindre d'affirmer devant Dieu que vous êtes incapable de prétendre à un titre dont vous vous sentiriez indigne.»

Ces paroles éclairèrent M. de Peveney sur le véritable état de son cœur et l'amenèrent forcément à s'expliquer avec lui-même. Ainsi accusée, la position était claire et nette. Pris au dépourvu, Fernand ne devait plus songer à s'esquiver par d'hypocrites détours. Toutes les issues étaient fermées; impossible d'éluder plus longtemps la conclusion qui lui était si loyalement offerte. Son premier mouvement fut d'obéir au cri de sa conscience et de se condamner à un exil éternel; mais il n'était pas homme à trancher d'un seul coup le nœud de sa destinée. Il s'agissait pour lui de rompre le dernier lien qui le rattachât à la vie; il recula devant l'énormité du sacrifice; du moins il voulut voir, avant de s'immoler, s'il ne lui restait pas quelque moyen honnête de composer avec son passé et de transiger avec ses remords.

«Madame, répondit-il, la sagesse et la bonté s'expriment par votre bouche. Je vous admire autant que je vous aime. Si je ne cédais qu'à la

voix de mon cœur, je serais déjà à vos pieds; mais j'ai traversé tant de mauvais jours, mon âme en est encore si remplie de trouble et d'effroi, qu'avant d'accepter le bonheur, je vous dois d'examiner si j'en suis digne. Si demain je ne reviens pas, pleurez sur moi, madame, car je vous aurai vue ce soir pour la dernière fois. Si je reviens, ouvrez les bras à votre fils.

— Allez, mon enfant, ajouta madame de Mondeberre avec mélancolie; si vous ne revenez pas, ce n'est pas seulement sur vous que mes larmes devront couler. »

Fernand passa la nuit qui suivit ce court entretien dans une agitation qu'il est aisé d'imaginer. Il descendit impitoyablement en lui-même; ce qu'il y vit de plus clair, c'est qu'il aimait mademoiselle de Mondeberre. L'amour est ingénieux et fécond en ressources de toute nature. Après s'être laissé outrager par l'ombre irritée d'Arabelle, M. de Peveney se laissa doucement attirer par l'image souriante d'Alice. Il alla d'abord de l'une à l'autre, ne sachant à laquelle des deux se rendre : il finit par s'abandonner insensiblement sur la pente des espérances. Il déploya un art infini à grouper tous les raisonnements qui pouvaient l'excuser à ses propres yeux. N'avait-il pas assez souffert? le

châtiment n'avait-il pas dépassé la faute? devait-il sacrifier sa vie tout entière à un passé irréparable? Après s'être attendri sur lui-même, il s'attendrit sur mademoiselle de Mondeberre. Il se demanda avec sévérité s'il pouvait se regarder comme dégagé de toute réparation envers cet enfant dont il avait si fatalement entamé la destinée? Était-il juste de soumettre au martyre de l'expiation cette virginale beauté? fallait-il entraîner dans le naufrage de la passion cette âme chaste et pure qui n'avait jamais cherché les orages? Et madame de Mondeberre, ne lui devait-il rien? Cette femme si noble et si généreuse, cette mère si tendre et si dévouée, la condamnerait-il à voir la jeunesse de sa fille pâlir et se consumer dans les larmes? Toutes les réflexions qu'il aurait dû faire trois ans auparavant, il les fit à cette heure. Il érigea ses penchants en devoirs pour s'y livrer sans remords. Il déplaça sa conscience, qui devint ainsi complice de son cœur. Puis il appela à son aide Karl Stein, avec qui, depuis quelques semaines, il avait renoué les relations longtemps interrompues. Il relut toutes les lettres qu'il avait reçues de lui en dernier lieu. Elles respiraient toutes une affectueuse et saine raison. Toutes conseillaient à M. de Peveney de se

préserver des exagérations du désespoir et d'attendre patiemment le retour des jours meilleurs. Fernand y chercha des encouragements; il amollit le sens des phrases; il y trouva tout ce qu'il voulut y trouver. Enfin il se dit qu'il n'était pas question d'un mariage brusque et précipité, qu'il s'agissait seulement de s'engager dans l'avenir, et que d'ici là les teintes funèbres achèveraient de s'effacer.

C'était une âme faible, noble pourtant. Lorsqu'après une nuit de luttes et de combats intérieurs, il se fut décidé à retourner à Mondeberre, Fernand se demanda si, en fin de compte, il était véritablement digne du bonheur qu'il allait accepter. A cette question, il se troubla; tous les scrupules qu'il était parvenu à étouffer revinrent l'assaillir en foule; seulement, au lieu d'Arabelle, c'était Alice, cette fois, qu'il craignait d'outrager. Était-ce bien à lui qu'il appartenait de cueillir cette fleur d'amour, de grâce et de jeunesse! Etait-ce dans un cœur dévasté qu'elle devait achever de s'épanouir? N'allait-il pas abuser de la confiance de madame de Mondeberre et surprendre sa religion? Dans son effroi, il se décida au seul parti qui convînt à un honnête homme : il résolut de soumettre son passé à madame de

Mondeberre et de ne prendre pour juge qu'elle-même.

Ce fut dans cette louable intention qu'il se rendit au château. Madame de Mondeberre attendait seule dans le parc l'heure qui devait couronner ou ruiner à jamais son espoir. Alice ne se doutait de rien. En apercevant M. de Peveney, madame de Mondeberre dissimula mal un mouvement de joie que ne put réprimer entièrement sa dignité de femme et de mère. Elle ne vit et ne comprit qu'une chose : c'est que le retour de Fernand lui présageait le bonheur de sa fille. En se trouvant vis-à-vis d'elle, ce jeune homme n'osa pas d'abord troubler la douce sécurité que sa présence avait fait naître ; il laissa l'illusion grandir et se développer au point qu'il eût été cruel de la désabuser ; puis enfin, lorsqu'il s'y décida, il recula devant l'impossibilité d'un aveu qu'il avait de loin jugé si facile. C'est qu'en effet pour ouvrir un pareil cœur, pour en étaler sans pitié les plaies et les infirmités, il n'eût pas fallu une volonté faible, non plus qu'un médiocre courage. Et c'était à madame de Mondeberre, à cette âme droite qui n'avait jamais fléchi, à cette chaste imagination qui n'avait pas touché, même du bout des ailes, aux fanges de la vie; c'était à cette honnête et im-

maculée créature que Fernand s'était promis de confier le triste roman qui venait de clore sa jeunesse! C'était madame de Mondeberre, la sainte femme, la noble veuve, la tendre mère, qu'il s'était proposé de promener dans les détours tortueux d'un abîme où lui-même ne plongeait ses regards qu'avec épouvante! Qu'aurait-elle pu comprendre à toutes ces misères? Elle aurait refusé d'y croire, ou s'en serait éloignée avec un sentiment de pitié mêlé de dégoût. Ce qui devait arriver arriva. M. de Peveney faillit une fois encore à sa résolution. Il éluda l'épreuve à laquelle il devait se soumettre, et comme il s'était engagé par sa seule présence et qu'il n'était déjà plus temps de retourner sur ses pas, il s'abandonna cette fois encore au courant de sa molle nature.

Après qu'il eut expliqué nettement ses prétentions à la main d'Alice : « Mon enfant, lui dit madame de Mondeberre d'une voix émue, vous savez que depuis longtemps je vous ai donné ce nom. Puisque vous l'acceptez, c'est que vous en êtes digne. Vous réalisez ainsi le plus doux rêve de ma vie; vous exaucez en même temps les derniers souhaits de votre père. Cependant il vous reste encore à gagner le cœur de ma fille : essayez, mes vœux sont

pour vous, et je ne demande qu'à reposer mes regards sur le tableau de vos amours mutuels. Alice ne m'a rien dit de ses sentiments; je ne l'ai point entretenue de mes espérances; puissent nos deux âmes, déjà si étroitement unies, achever de se mêler et de se fondre dans la vôtre! »

Cette journée s'écoula dans une douce intimité. Alice n'était pas dans le secret de son bonheur, mais elle en avait comme un confus pressentiment. Elle observait avec inquiétude je ne sais quoi d'inusité sur la figure de sa mère et dans l'attitude de Fernand; elle voyait avec émoi leurs regards se rencontrer et se sourire, et lorsque M. de Pevency se fut retiré après lui avoir baisé la main pour la première fois, elle pâlit, se troubla et s'échappa éperdue, tremblante.

Cette nuit ne fut guère plus calme pour Fernand que ne l'avait été la nuit précédente. Il était dans la nature irrésolue de ce jeune homme de tout gâter et de ne savoir jouir de rien. Il y avait en lui comme chez la plupart des hommes, deux êtres, ennemis acharnés, qui combattaient sans paix ni trêve; et, comme le vaincu insultait toujours le vainqueur, de quelque côté que penchât la balance, il se trouvait

que la joie du triomphe était toujours empoisonnée par les clameurs de la défaite. Ainsi, à peine fut-il sorti du château, qu'il eut à essuyer les cris et les reproches de sa consience révoltée. Heureusement il avait l'expérience de ces rébellions, et n'ignorait pas comment on les apaise. Il chercha dans son amour la justification de sa faiblesse; comme pour achever de s'absoudre, il répondit solennellement à Dieu du bonheur et de la destinée d'Alice.

Cette lutte fut la dernière. Il avait fait à ses scrupules et à ses remords la part assez large, assez belle. Le temps était venu d'en finir avec le passé; Fernand le précipita dans l'éternel oubli, comme un navire qu'on coule à fond, ou comme un cadavre qu'on jette à la mer; puis, par un de ces brusques mouvements de résolution que parfois la passion imprime aux esprits les moins résolus, il s'élança, libre et joyeux, vers les félicités que lui promettait l'avenir. Ce fut en lui une soudaine et complète transfiguration. Il sentit la jeunesse affluer à flots pressés dans son sein, et, dans l'ivresse de son être régénéré, il poussa vers le ciel un cri d'amour et de bénédiction. Heureux, heureux enfin, il touchait au port; il apercevait les rivages enchantés et paisibles vers lesquels il

avait toujours soupiré! Du haut de la rude montagne qu'il venait de gravir, il saluait avec des transports pleins de larmes Mondeberre, qui lui apparaissait comme une terre promise, couverte de fruits et de fleurs.

Il ne s'était pas couché de la nuit. Il ouvrit sa fenêtre, s'appuya sur le balcon et regarda le jour se lever. Regarde-le, jeune homme infortuné, ce jour radieux et pur qui se lève sur tes espérances. Savoure à longs traits cet air enivrant qui t'inonde. Double, triple les facultés qui te restent pour le bonheur. Ne repousse aucune des sensations que t'apporte le vent du matin; laisse la brise rafraîchir ton front, l'illusion caresser ton âme. Hâte-toi de vivre, hâte-toi d'aimer! La nature est immortelle, mais l'homme n'a pas même un jour.

Après avoir vu le soleil monter à l'horizon, Fernand, épuisé par tant d'émotions, se jeta tout habillé sur son lit; il s'assoupit dans la joie de son cœur, et cependant il fit un rêve étrange. Il rêva qu'il était couché vivant dans un cercueil de plomb et que, sous le couvercle à demi soulevé, il voyait une jeune et belle fille, aux cheveux d'or, aux yeux d'azur, qui le regardait en souriant et lui tendait la main en disant : « Ami, lève-toi! » Mais toutes les fois qu'il es-

sayait de se lever et de prendre la blanche main, le couvercle de plomb retombait sur son front et lui meurtrissait le visage. Il luttait depuis près d'une heure contre cet horrible cauchemar, quand il se réveilla en sursaut et sauta à bas de son lit. La porte de sa chambre venait de s'ouvrir : il se trouva face à face avec un personnage qu'il connaissait trop bien. Fernand pensa d'abord qu'il n'était pas bien éveillé, et que c'était la suite de son rêve. Il fit deux pas en arrière; l'étranger en fit deux en avant, puis ils restèrent à se regarder l'un l'autre. Cet homme était si changé, que M. de Peveney, au premier abord, le devina plutôt qu'il ne le reconnut. Son teint avait bruni; son front était bronzé; sa barbe longue, épaisse et noire, contribuait à donner à ses yeux une expression sauvage et farouche. Toutefois, il n'y avait dans son attitude, comme dans son costume, rien que de simple, de grave et de sévère.

« Monsieur, dit-il enfin, voilà deux ans que je vous cherche.

— Je l'ignorais, monsieur, répliqua Fernand d'une voix altérée, mais calme.

— Vous êtes, monsieur, un trop galant homme, reprit le comte de Rouèvres, pour que mon apparition ait rien qui doive vous sur-

prendre. Vous n'ignoriez pas que tôt ou tard nous nous reverrions à coup sûr. Cependant, s'il était besoin de vous expliquer quel sujet m'amène pour la deuxième fois chez vous, je m'y résignerais volontiers.

— Je vous comprends, monsieur, reprit M. de Peveney. Je dois convenir pourtant que je m'attendais peu à l'honneur de votre visite. Je croyais nos comptes réglés depuis longtemps; en consultant mon cœur, je vous croyais suffisamment vengé.

— Suffisamment vengé! s'écria M. de Rouèvres en réprimant aussitôt un mouvement de sombre courroux. Si, après avoir consulté votre cœur, vous voulez prendre la peine d'interroger le mien, vous comprendrez, monsieur, reprit-il avec sang-froid, que vous vous êtes singulièrement abusé. Daignez m'écouter; ce sera l'affaire d'un instant.

— Veuillez vous asseoir, dit M. de Peveney en lui indiquant un siége.

— C'est inutile, répliqua M. de Rouèvres; je serai bref. Ce que j'ai à vous raconter, vous le savez d'ailleurs mieux que moi-même. Vous m'avez arraché le cœur, vous l'avez foulé sous vos pieds; vous avez perdu mon âme, vous y avez étouffé la foi, la confiance et l'amour pour

y substituer le désespoir, la colère et la haine. Vous m'avez fait méchant, cruel et solitaire. Me voici vieux, brisé avant l'âge, mort à tout ce qui rend la vie supportable, ne vivant plus que de ce qui tue. Vous, cependant, vous êtes jeune et libre. Un jour, ce jour n'est peut-être pas loin, vous vous emparerez de tous les biens que vous m'avez ravis. Vous aurez une femme aimée, et vous oublierez dans ses bras le drame épouvantable dont vous aurez été le triste héros. La famille vous comblera de ses bienfaits; vous vieillirez doucement, honoré et respecté, au sein du bonheur. Et je serais suffisamment vengé! Mais, monsieur, vous n'y pensez pas, ajouta-t-il en étreignant de sa main le bras de Fernand, vous ne savez donc pas ce que j'ai souffert! vous ne savez donc pas ce que je souffre encore! Si je pouvais vous ouvrir ma poitrine, vous y verriez les tourments de l'enfer. Suffisamment vengé! Dites, monsieur, parlez, était-ce de vous que je me vengeais, lorsque l'infortunée dont j'avais cloué l'amour à votre indifférence se débattait comme un corps plein de vie qu'on aurait lié à un cadavre? Était-ce vous que je frappais lorsqu'elle séchait dans les larmes et dans la honte? Est-ce pour racheter vos égarements

qu'elle est morte loin de la patrie, dans une salle d'auberge, sans autre pitié que la vôtre? Comment n'avez-vous pas compris que vous n'étiez alors que l'instrument de ma vengeance, et que je chercherais à le briser, cet instrument fatal, à partir du jour où il aurait consommé son œuvre? Vous m'avez servi à souhait, monsieur de Peveney. Je n'oserais même pas affirmer que vous n'êtes point allé au delà de mes espérances. Quoi qu'il en soit, c'est à votre tour maintenant.

— Avez-vous des armes? demanda Fernand d'une voix ferme.

— Oui.

— Un témoin?

— Un ami m'accompagne.»

M. de Peveney se souvint que Gaston se trouvait dans le voisinage. Il l'envoya quérir, et, en l'attendant, il écrivit à la hâte ses dernières dispositions. M. de B... arriva. Après lui avoir expliqué en deux mots de quoi il s'agissait:

« Gaston, lui dit-il, si je suis tué, vous direz à madame de Mondeberre que ma dernière pensée a été pour elle. »

Cela dit, tous deux montèrent dans la chaise de M. de Rouèvres, qui leur en fit les honneurs avec politesse. La voiture partit au galop des

chevaux, et, sur l'indication de Gaston, après avoir suivi quelques instants les bords de la Sèvres, elle tourna le coteau pour s'enfoncer dans un sentier qui se perdait sous un bois de chênes.

II

Quelques heures après le lever du soleil, de lourdes vapeurs s'étaient amassées au couchant et avaient fini par se condenser en nuées épaisses qui envahissaient peu à peu l'horizon, et se détachaient comme une chaîne de montagnes sur l'azur embrasé du ciel. La nature semblait frappée de stupeur et d'immobilité. Pas un cri, pas un tressaillement, pas un souffle. Les feuilles languissaient dans l'air stagnant; les oiseaux se taisaient; les fleurs endolories se penchaient sur leurs tiges.

Madame de Mondeberre et sa fille se tenaient assises sur le bord d'une pièce d'eau située à l'extrémité du parc, petit lac ombragé de saules qu'alimentait le cours habilement détourné de la Sèvres, et qu'animaient les évolutions de deux cignes. Alice était inquiète, agitée; sa mère l'observait avec complaisance, et se plai-

sait à prolonger ce trouble, ce malaise dont elle avait le secret dans son cœur et la guérison sous la main. Après avoir causé de toutes choses, excepté de celle qui les préoccupait toutes deux, madame de Mondeberre sut adroitement amener l'entretien sur un terrain qu'Alice n'abordait jamais sans humeur et sans impatience. Après l'y avoir attirée par d'insensibles détours :

« Mon enfant, ajouta-t-elle, au risque de t'irriter, et dussé-je passer à tes yeux pour la plus prêcheuse des mères, j'en reviens à dire que ton cousin Gaston a raison. Il n'est pas juste, il n'est pas convenable qu'une belle et charmante fille comme mon Alice ensevelisse dans la solitude les plus belles années de sa jeunesse. Toute âme ici-bas a ses destinées à remplir; nulle ne saurait s'y dérober sans faillir à la mission qu'elle a reçue de Dieu.

— Quelles destinées ? quelle mission ? répondit Alice avec vivacité. Dieu ne m'a donné d'autre mission que de t'aimer et de le servir.

— Oui, tu es une fille adorable ! s'écria madame de Mondeberre avec effusion ; mais, chère enfant, cela ne suffit pas. Il est des devoirs, des joies et même des douleurs auxquels toute

créature doit se soumettre sous peine de manquer à sa destination. Aimer, se dévouer et souffrir, c'est, mon enfant, la commune loi.

— Aimer ? dit Alice ; est-ce que je ne t'aime pas ? Se dévouer ? est-ce ma faute si tu m'as fait le dévouement si facile ? Souffrir ?... »

A ce mot, elle s'interrompit et n'acheva pas ; son jeune sein se souleva, deux larmes brillèrent au bout de ses longs cils.

« Tiens, ma mère, reprit-elle presque aussitôt, laissons là toutes ces subtilités auxquelles je n'entends rien. Je vois seulement où tu veux en venir. Je ne m'irrite pas de ton insistance, parce que rien de toi ne saurait m'irriter ; mais si tu veux que je te le dise, mon cœur en gémit et ma tendresse s'en alarme. Mon amour t'est donc à charge que tu es si impatiente de le partager ? Elle te pèse donc bien, cette vie à deux qui me paraît à moi si légère ? Va, tu n'es qu'une ingrate qui ne sait pas aimer ! ajouta-t-elle en s'abandonnant avec une molle résistance aux bras caressants qui s'empressèrent de l'enlacer.

— Allons, pardonne-moi, dit madame de Mondeberre. Après tout, je ne demande et ne cherche que ton bonheur. Puisque tu es heu-

reuse ainsi, et que ton cœur n'aspire pas à des félicités plus grandes, je ne te tourmenterai plus. Je t'avoue pourtant qu'il me souriait d'être grand'mère et de bercer mes petits enfants. Et puis il s'offrait un parti qui semblait devoir te convenir. Tu ne veux pas ; qu'il n'en soit plus question.

— Encore quelque fat que t'aura proposé cet impitoyable Gaston? répliqua l'enfant d'un air dédaigneux et mutin.

— Mais non, reprit madame de Mondeberre ; celui-là n'est pas un fat, et s'est bien proposé lui-même. Je dois même ajouter que je n'ai pas osé prendre sur moi de le décourager tout d'abord, car j'avais cru remarquer que tu le recevais sans trop de déplaisir.

— Je le connais, ma mère? s'écria la jeune fille, qui sentit tout son sang lui monter au visage.

— Tu le connais un peu, dit madame de Mondeberre ; c'est un gentilhomme de nos voisins que je tiens en grande estime, et à qui j'aurais confié sans hésiter le bonheur de ma fille adorée.»

Alice regarda sa mère, qui souriait avec amour et paraissait appeler sur les lèvres trem-

blantes de l'enfant le nom qui n'osait point s'échapper de son cœur. Elle hésita ; en moins d'une seconde, ses joues pâlirent et se colorèrent du plus vif incarnat. Elle doutait, elle hésitait encore.

« C'est lui ! » s'écria-t-elle enfin en tombant tout en pleurs sur le sein maternel, lorsque madame de Mondeberre lui ouvrit ses bras.

En cet instant, la détonation de deux coups de feu retentit au loin. Ce bruit éveillait toujours dans le cœur de madame de Mondeberre de lugubres échos : elle frissonna ; mais ce ne fut qu'une impression presque insaisissable qui se perdit bien vite dans la joie des épanchements et des confidences mutuelles. Qui pourrait dire l'ivresse de ces deux âmes qui, après trois années de souffrances silencieuses, après avoir, durant trois ans, tendu en secret vers le même but, touchaient enfin à la réalisation de leurs rêves, et se rencontraient dans un même sentiment de bonheur ? Il est si doux de revenir à deux sur les douleurs du passé, lorsque le présent nous sourit et que l'avenir est plein de promesses ! Il est si charmant de se confier l'un à l'autre ce qu'on a pleuré, ce qu'on a souffert, quand les mauvais jours sont finis et que la vie n'est plus qu'une fête !

Alice et madame de Mondeberre étaient restées assises au bord de l'eau. De la place qu'elles occupaient, elles pouvaient voir, à travers la ramée, la petite porte du parc. Il y avait plus d'une heure qu'elles étaient là, s'oubliant en projets enchantés, allant tour à tour et sans se lasser des jours écoulés aux jours à venir, s'emparant de la vie et la disposant à leur gré, quand tout à coup la porte du parc s'ouvrit pour donner passage à deux hommes de la campagne qui portaient à bras un lit de feuillage sur lequel gisait un corps inanimé. En apercevant à travers les branches le funèbre convoi qui s'avançait lentement, madame de Mondeberre et sa fille se levèrent, et, s'en étant approchées, elles reconnurent M. de Peveney, qu'on rapportait mortellement blessé. A cause de la proximité, Gaston avait jugé convenable de faire transporter Fernand au château, tandis qu'il allait, lui, au galop de son cheval, chercher à la ville voisine des secours, hélas! inutiles.

Quand on l'eut déposé sur le gazon, Alice et madame de Mondeberre virent sa poitrine trouée et sanglante. Elles s'étaient agenouillées chacune d'un côté du brancard : l'une, froide et immobile comme ces statues de marbre qui

veillent au pied des tombeaux ; l'autre, laissant son cœur éclater en sanglots.

« Mon fils ! mon enfant ! » disait madame de Mondeberre en le baignant de pleurs.

Alice ne pleurait pas. Elle pencha son visage sur le front de son pâle fiancé.

« Ami de mon cœur, entends-moi ! lui dit-elle. Je t'aime, je t'ai toujours aimé. Je n'étais qu'une enfant que je t'aimais déjà. Tu vas emporter ma vie tout entière. Mon amant ! mon époux ! jeune et cher compagnon de mes belles années ! je te dis adieu, doux espoir ! Je ne sais si je te survivrai ; mais si je te survis, mon Fernand, ce sera pour porter ton deuil et pour chérir éternellement ta mémoire.

— Hélas ! murmura Fernand, vous me faites mourir deux fois. »

Il ne put en dire davantage.

Il tourna tour à tour vers chacune de ces deux femmes un regard mourant que l'amour animait encore ; puis, au bout de quelques instants, une main dans la main d'Alice, l'autre dans celle de sa mère, il expira.

« Ah ! ma fille ! ma fille infortunée ! s'écria madame de Mondeberre en se jetant sur Alice.

— Veuve comme toi, je vivrai comme toi, ma mère. »

Et la noble enfant appliqua ses lèvres sur la main glacée de l'amant qu'à la face du ciel elle venait d'épouser dans son cœur.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

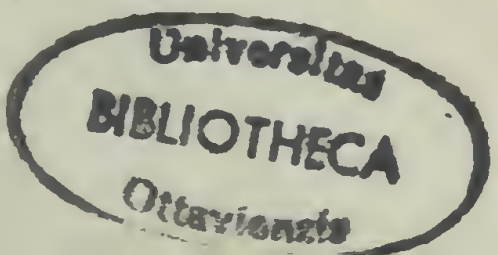
PREMIÈRE PARTIE.

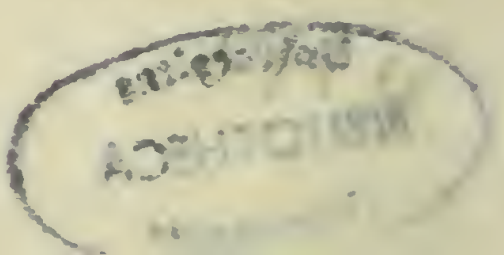
Fernand de Peveney à Karl Stein. 1
Karl Stein à Fernand de Peveney. 3
Fernand de Peveney à Karl Stein. 10
Karl Stein à Fernand de Peveney. 14
Fernand de Peveney à Karl Stein. 16
Le même au même. 29
Karl Stein à Fernand de Peveney. 38
Fernand de Peveney à Karl Stein. 41
Le même au même. 46
Le même au même. 49
Le même au même. 51
Karl Stein à Fernand de Peveney. 55
Fernand de Peveney à Karl Stein. 58
Karl Stein à Fernand de Peveney. 62
Fernand de Peveney à madame de Rouèvres. 63
Karl Stein à Fernand de Peveney. 66
I. 74
II. 86
III. 96
Fernand de Peveney à madame de Mondeberre. 106

SECONDE PARTIE.

Fernand de Peveney à Karl Stein. 109
Karl Stein à Fernand de Peveney. 131
Fernand de Peveney à Karl Stein. 134
Karl Stein à Fernand de Peveney. 136
Fernand de Peveney à Karl Stein. 150
Arabelle à M. de Rouèvres. 174
I. 176
II. 210

FIN DE LA TABLE.





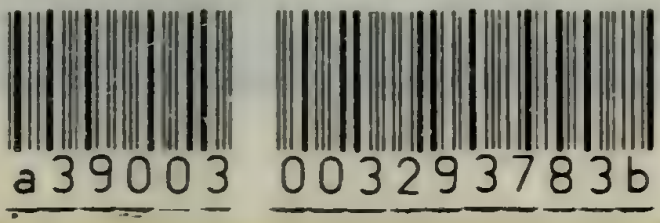
La Bibliothèque
niversité d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottaw
Date due

CE

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Librari
University of
Date D


a39003 003293783b

CE

CE PQ 2421
.S2M2 1847
COO SANDEAU, JUL FERNAND.
ACC# 1226941